


SE TAIRE ET FAIRE



VOYAGE HISTORIQUE D'ABISSINIE,

DU R. P. JEROME LOBO DE LA COMPAGNIE DE JESUS.

Traduit du Portugais, continué & augmenté de plusieurs Dissertations, Lettres & Mémoires.

Par M. LE GRAND, Prieur de Neuville-les-Dames & de Prevessin.

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,
Aux depens de la COMPAGNIE.

MDCCXXVIII.

PREFACE.

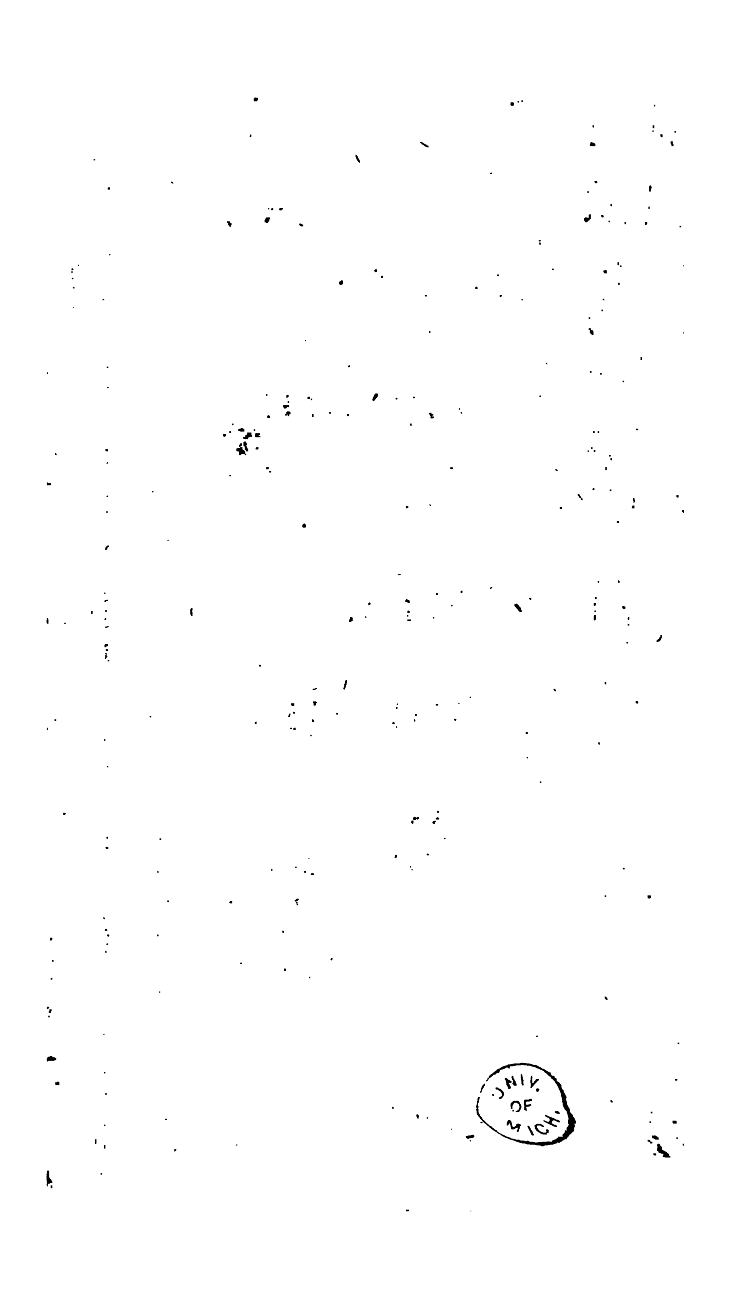
COMME les négociations n'étoient pas fort vives entre la France & le Portugal, pendant cinq ans que j'ai été à Lisbonne Secretaire de feu M. l'Abbé d'Estrées Ambassadeur du Roi, je crûs que je devois me faire une occupation, & que je ne pouvois mieux employer mon tems qu'à ramasser des Mémoires ou Rélations de ces vastes païs que les Portugais appellent leurs conquêtes, & qui peut-être nous seroient encore inconnus, s'ils ne nous en avoient pas ouvert le chemin.

Mes soins ne furent pas infructueux; je trouvai chez Don Loüis d'Acunha cette Rélation de l'Isle de Ceylan, que j'ai donnée au Public.

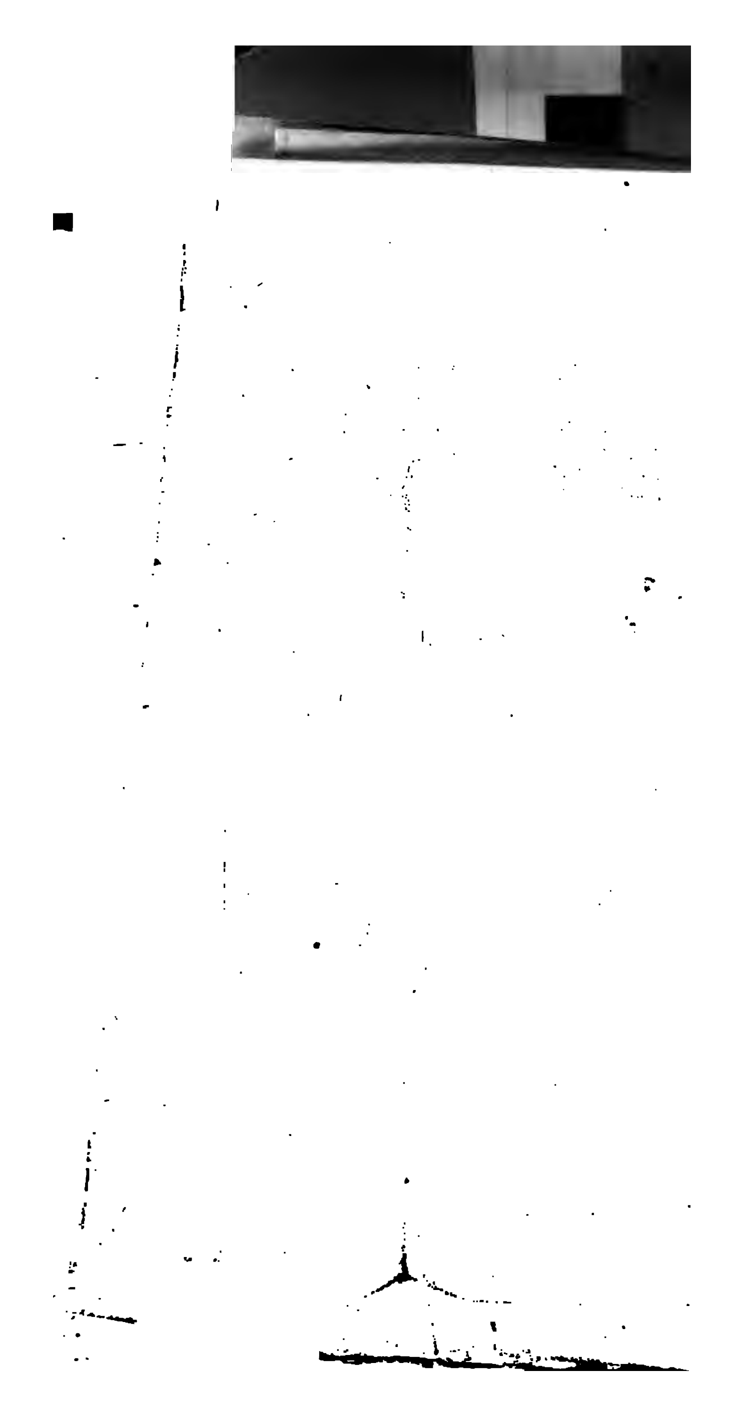
J'achetai d'une pauvre veuve plusieurs écrits du P. Damian Vieyra Jésuite, qui avoit été quarante ans dans les Indes, dont il en avoit passé une grande partie parmi les Bramins. Je trouvai parmi ces écrits d'excellens Mémoires pour les Vies d'Aureng-Zeb, de l'Emir Jemla ou Mirza Mula, (car il est connu sous ces deux noms,) du fameux Sevagi. Là sont décrites les guerres d'Aureng-Zeb contre ses freres, la déposition & la mort de Cha-Jehan son pere, la conquête des Royaumes de Golconde & de Carnate par l'Emir Jemla, les avantures & stratagêmes de Sevagi, qui de simple particulier se fit Souverain d'un Etat assez considerable, & se rendit redoutable aux Mogols Cha-Jehan & Aureng-zeb.

Monsieur le Marquis de Fontes, qui depuis a été Ambassadeur à Rome, me com-

muniqua un très gros Manuſcrit de la découverte des Indes, où je trouvai une infinité de particularitez que Jean de Barros a omiſes, ou peut-être ignorées. Il me prêta encore pluſieurs ouvrages de ce fameux écrivain. Feu Mr. le Comte de Caſtel-Melhor me communiqua auſſi le commencement d'une Hiſtoire de Fez & de Maroc, écrite par ce même Jean de Barros, qu'on peut appeller le Tite-Live des Indes. Enfin la bien-veillance dont m'honorerent feu Madame la Comteſſe d'Ericeira & Monſieur le Comte d'Ericeira ſon fils, perſonnes que je ne puis aſſez loüer, ne me fut pas d'une petite utilité dans le deſſein que j'avois de m'inſtruire de ces païs éloignez. Ils voulurent bien me permettre de chercher dans leur Bibliotheque, & d'y prendre ce que je croirois digne de quelque curioſité. J'y trouvai trois volumes manuſcrits in folio des Royaumes de Congo, d'Angola, & de Benguela, compoſez à Angola même; & là eſt contenuë l'Hiſtoire de Ginga Reyne de Matamba, qui mériteroit mieux d'être connuë que les Pentheſilées, les Thaleſtris, les Hippolytes, & toutes ces Amazones de qui les noms ne ſe conſervent que dans les fables. Cette Reine, ayant été dépoüillée par les Portugais d'une grande partie de ſes Etats, fit alliance avec le Prince de Sogno, dont le païs eſt à l'embouchûre du Zaïre; puis elle appella les Hollandois, & avec leur ſecours elle chaſſa les Portugais de preſque tout le Royaume d'Angola. Mais comme elle éprouva bien-tôt que le voiſinage des Hollandois ne lui étoit pas plus avantageux que celui des Portugais, elle traita avec ces derniers, ſe joignit à eux, & tous enſemble re-











6
6
9
62
16
15
9
8
62
63
LEO DE
IUDA
Armes
CART
de
L'ABI
SINI

reconquirent le Royaume d'Angola; & par sa valeur & par ses intrigues, elle sçût se venger de ses ennemis, subjugua les Giagas, se vit maîtresse & souveraine d'un Royaume de quatre cens lieuës d'étenduë au milieu de l'Afrique, & mourut âgée de plus de quatre-vingt ans en 1660. ou 1661. après avoir été convertie à la Réligion Chrêtienne, par les Capucins Italiens. On peut consulter l'Histoire de Congo qu'ils ont fait imprimer in folio à Bologne en Italie.

Pour revenir aux Manuscrits que j'ai découverts pendant mon séjour à Lisbonne, aucun ne m'a fait plus de plaisir que cette Rélation du Pere Jérôme Lobo Jésuite, que Mr. le Comte d'Ericeira eut la bonté de m'apporter dans le tems que je desesperois de la déterrer.

J'avois eu connoissance de cette Rélation par feu Mr. Thevenot, mon ami, qui croioit en avoir donné une partie; mais ce que nous en avons dans son grand Recueil de Voyages, est seulement le fruit de quelques conversations que Mr. Sotwel Envoyé d'Angleterre en Portugal, & Mr Toinard ont eûës avec le Pere Lobo ès années 1666. & 1667. Ni les uns ni les autres n'ont vû ce Manuscrit dont je donne la Traduction.

Ce que Mr. Thevenot ajoûte des Royaumes de Narea, de Gingiro, de Cambate, n'est qu'une traduction assez libre de quelques Chapitres du quatriéme Livre de l'Histoire d'Abissinie du Pere Baltazar Tellez Jésuite, Provincial de la Province de Portugal, imprimée à Conimbre en 1660. sous ce Titre: *Historia General de Ethiopia à Alta ou Preste-Joan e do que nella obraram os Padres da Com-*

panhia de Jesus, composta na mesma Ethiopia pelo Padre Manoel d'Almeyda natural de Vizeu Provincial e Visitador que foi na India. Abreviada com nova releycam e methodo pelo Padre Balthezar Tellez, natural de Lisboa Provincial da Provincia Lusitana, ambos da mesma Companhia.

Je reviens au Pere Jérôme Lobo; ce zelé Missionnaire se fait assez connoître dans toute sa Rélation: on voit un homme à la fleur de son âge, d'une complexion forte & robuste, laborieux, infatigable, s'exposant toûjours aux plus grands dangers; de sorte qu'on peut lui appliquer ces paroles du Livre des Juges: *Animam suam dedit periculis.* Aussi quels perils n'a-t-il pas courus? Il avoit raison de repeter souvent, comme il faisoit, ces paroles de S. Paul: *Ter naufragium feci, nocte & die in profundo maris fui, in itineribus sæpe, periculis fluminum, periculis latronum, periculis ex Gentibus, periculis in civitate, periculis in solitudine, periculis in mari, periculis in falsis fratribus.*

Et comme il passoit parmi les Abissins pour un homme ferme & intrepide, les Moines de ces païs lui en vouloient particulierement; & plusieurs fois le Roi Faciladas & Isac Vice-Roi de Tigré le chercherent pour le faire mourir.

Lors qu'il fut sorti des prisons de Maçua, on le choisit pour être Procureur de la Mission d'Ethiopie. Il s'embarqua en cette qualité sur le Navire Nôtre-Dame de Bethléem pour passer en Portugal; mais ce Vaisseau, qui toucha en sortant du port de Goa, se brisa sur les côtes de la terre de Natal. L'équi-

page

[illegible]e eut assez de peine à se sauver avec quelques provisions qui lui étoient absolument nécessaires dans l'affreux désert où il se trouvoit. On fut là sept mois entiers pour construire deux chaloupes, sur lesquelles s'embarquerent & officiers & matelots & passagers. Une de ces deux chaloupes fut bien-tôt engloutie par les flots. Celle où étoit le Pere Lobo fut plus heureuse; elle doubla le Cap de Bonne-Espérance, & arriva à Angola après quarante jours de navigation; ceux qui étoient dessus ayant été pendant tout ce tems-là entre la vie & la mort.

Angola n'étoit pas le lieu de la destination du Pere Lobo, d'autres périls l'attendoient encore sur mer. Il s'embarqua avec le Vice-Roi pour le Brezil, où il esperoit trouver quelque Vaisseau; mais en arrivant sur la côte, leur Navire fut enlevé par un Corsaire Hollandois qui les mit dans une Isle déserte, où plusieurs périrent de faim & de soif; heureusement quelques barques vinrent de terre qui passérent le Pere Lobo dans le continent, d'où accablé de faim & de fatigue & pouvant à peine se soûtenir, il alla à pié à Carthagene où les Peres Jésuites ont une Maison.

Il se reposa quinze jours & s'embarqua sur la flotte qui heureusement étoit prête à partir; mais en arrivant au Cap Saint-Vincent, lorsque ce Pere se croioit hors de tout danger, il s'éleva un orage mêlé d'éclairs & de tonnerres; & comme on étoit près de terre, on craignoit que le Navire ne donnât à la côte & ne se brisât; & tout le monde crût être à sa derniere heure.

Dieu tira encore nôtre Missionnaire des portes de la mort; il aborda à Cadis, d'où il

alla à Seville & de Seville à Lisbonne.

Il eut audience de la Vice-Reine, la Princesse Marguérite doüairiere de Mantouë; elle l'écouta favorablement & le renvoya au Roi d'Espagne. Il falut faire le voyage de Madrit, puis celui de Rome; nous ne rapporterons point tous les contre-tems qui lui arrivérent, ni les oppositions qu'il trouva à la Cour de Rome.

Tant de mauvais succès, tant & de si grands périls dont il n'étoit échappé que par miracle, ne prirent rien sur son zéle; il repassa aux Indes, il fut Recteur de la Maison Professe de Goa, puis Provincial de cette Province; & après avoir été plusieurs années aux Indes, il retourna à Lisbonne lieu de sa naissance. Il y étoit en 1658. comme il paroît par l'Approbation qu'il donna à l'Histoire de la Haute Ethiopie du Pere Baltazar Tellez alors Provincial de la Province de Lisbonne; nous rapporterons les propres paroles du Pere Jérôme Lobo: *Ajudando se outro sy o dito Padre Balthezar Tellez pera integreza & certeza d'este seu livro de muytas annuas cartas pertencentes à dita Missam de Ethiopia, que estam guardadas no cartorio no Collegio de Combra, usquays sam do anno de mil & quinhentos & sincoenta & seys ate o presente tempo, valendo se tambem das noticias de hum largo itinerario que eu fiz sobre estas causas & de outros livros modernos que sahiram à luz. E como eu vivi muytos annos na quelle imperio Abexim Missionario da Companhia de Jesu na quella Missam de Ethiopia, Companheyro dos gloriosos trabalhos de tantos servos de dios Religiosos da mesma Companhia que nella viveram, & vi a magor parte das causas que o dito Padre Balthezar Tellez*

lez conta neste sea [illegible] verbo Sacerdotis que a [illegible] verdadeyra, & [illegible] dos contam os ditos Pa[illegible] que eu vi & experimen[illegible] verdade, queiram [illegible].

Il mourut dans la Mai[illegible] Roch le 29 de Jan[illegible] quatre-vingt cinq ans. [illegible] seiziéme année en 1[illegible] reçû dans la Compagnie de Jesus.

Voici comme le [illegible] phonse Mendez, en parlant [illegible] qu'on lui donna d'aller à Rome pour [illegible] présenter les besoins de la Mission d'Ethio-nie.

Omnium tam Gra[illegible] Ethiopia [illegible] nem electus est Pater [illegible] quod omnium illius rerum [illegible] tum quod universarum [illegible] structus, & quod [illegible] labores generositas, & [illegible] dexteritas & erga eos [illegible] pertractandum gratia [illegible].

Je n'ignorois pas, [illegible] traduction de cette Relation & [illegible] de la donner au Public, [illegible] d'autres, & une très-[illegible] Alvarez Aumônier de R[illegible] bassadeur de D. Emanuel Roi de Portugal près du Roi d'A[illegible]. J'avois [illegible] Re-lation en vieux François, & la [illegible] Ita-lienne de Ramusio avec le [illegible] docte & judicieux compilateur, qui [illegible] nous n'avons qu'un extrait [illegible] vais de ce qu'avoit écrit Alvarez. Il s'[illegible]

ſur un Manuſcrit que Damian Goës lui avoit donné, & qu'il dit être fort différent de ce qui eſt imprimé. Emanuel Faria e Souſa penſe tout autrement ; il dit que François Alvarez avoit bonne intention, mais qu'il n'avoit pas aſſez de genie pour faire une bonne Rélàtion ; neanmoins toute imparfaite qu'elle eſt, nous avons beaucoup d'obligation à Alvarez de nous l'avoir donnée. C'eſt le prémier qui ſoit entré dans quelque détail de ce païs abſolument inconnu aux Grecs & aux Romains.

La Rélation que nous a donné le Patriarche Jean Bermude, n'eſt qu'un recit de ce qui eſt arrivé en Abiſſinie à Dom Chriſtophle de Gama, de ſes combats, de ſes victoires, de ſa défaite, de ſa mort & de ſes ſuites. Les Peres Pierre Païs & Jérôme Lobo nous ont repeté les mêmes choſes.

Le Roi & la Reine d'Abiſſinie traiterent très-bien les Portugais tant qu'ils eurent beſoin de leur ſecours. Le Patriarche Bermude crut toucher au moment heureux où la miſericorde de Dieu alloit éclater ſur ces peuples & les réünir à la Foi Catholique ; mais le péril paſſé, toutes ces heureuſes eſpérances s'évanoüirent ; on diſperſa les Portugais, le Patriarche fût obligé de prendre la fuite & de ſe cacher, il ſortit de ce païs en 1556. Il fût reçû à Goa avec tous les honneurs dûs à ſon caractére, & après y avoir demeuré quelque tems, il repaſſa à Lisbonne, où il eſt mort. Couto, Andrade, Cardoſo, font ſon éloge.

Dans le tems qu'il abandonnoit l'Abiſſinie, les Peres Jéſuites s'embarquoient pour y aller. Il leur étoit reſervé d'éclairer ce Païs

&

& de nous en donner une pleine & entiere connoissance. C'est à eux que nous sommes redevables de la découverte des sources du Nil, que le P. Païs & le P. Lobo ont vûës de leurs propres yeux. C'est par eux que nous sçavons les différentes routes qu'il faut tenir pour y arriver, que nous connoissons les mœurs, les coûtumes, la réligion de tous ces peuples.

Le Pere Loüis de Urreta Dominiquain de Valence en Espagne avoit publié une Histoire de l'Abissinie qui n'étoit qu'un tissu de mensonges & de faussetez. Le Pere Nicolas Godinho Jésuite Portugais, qui étoit à Rome lorsque ce Livre parut, entreprit de le refuter, & le fit sans le nommer en composant une Histoire en Latin toute contraire, qu'il écrivit sur les Mémoires des premiers Peres de sa Compagnie qui remplissoient cette Mission depuis l'année 1557. qu'ils y étoient entrez pour la premiere fois.

Depuis le Pere Godinho, le Pere Baltazar Tellez de la même Compagnie en a publié une autre en Portugais beaucoup plus ample & plus estimée. Il déclare qu'il l'a composée sur les Mémoires du Pere Manuel d'Almeyda, du Patriarche Alphonse Mendez, & du Pere Jérôme Lobo. Quoique cette Histoire soit très-bonne, j'ai crû que je ferois plaisir au Public de donner en nôtre langue quelqu'une de ces Rélations. J'ai préferé celle du P. Jerôme Lobo, pour deux raisons; la premiere, parce qu'elle m'a paru plus simple & plus de nôtre goût; la seconde, parce que le Pere Jérôme Lobo parle mieux des païs par où il a passé, & que les autres en disent très-peu de choses; & que de plus

il a plus voyagé dans l'Abiſſinie & vû plus de Provinces.

Il retourna aux Indes en 1640. & le Pere Baltazar Tellez en parlant de ce zelé Miſſionnaire dit, qu'il a fait plus de trente-huit mille lieuës, qu'il n'a jamais eu d'autre objet que de gagner des ames à Dieu, que de porter par tout les lumieres de l'Evangile, que le monde étoit trop petit pour ſa grande ame, que ſes travaux ſurpaſſent ceux d'Hercule & lui applique ce vers du ſixiéme de l'Enéïde:

Nec vero Alcides tantum telluris obivit.

Tel donc a été le Pere Jérôme Lobo dont je donne la traduction.

Comme j'ai voulu le continuer, j'ai eu recours aux Lettres, Rélations, & Mémoires des Miſſionnaires de Syrie & d'Egypte, & des Conſuls & Vice-Conſuls d'Egypte. Les dernieres Lettres que j'ai lûës ſont d'Elias Enoch qui avoit été Envoyé en Abiſſinie en 1705. pour être Secretaire-Interprête de Mr. Du Roule. Il écrit de Mocca au mois de Juin 1718 ſortant d'Abiſſinie.

Enfin j'ai pouſſé mes récherches ſur l'Abiſſinie auſſi loin qu'il m'a été poſſible; & quoique très-ignorant dans les langues qui ſont en uſage parmi les Abiſſins, j'ai crû que je pouvois, ſur des Mémoires plus ſûrs que ceux de Mr. Ludolf, refuter pluſieurs choſes qu'il a avancées trop legerement. C'eſt ce que j'ai taché de faire dans pluſieurs Diſſertations, & de donner une idée juſte de ſon travail dans la premiere, où le Lecteur trouvera bon que je le renvoye.

Le Pere Jérôme Lobo ne fait aucune mention de Zacharie Vermeil de Montpellier qui paſſa en Ethiopie en 1627. dans le tems que les

les Peres Jésuites y étoient en plus grand credit; je n'ai point trouvé non plus d'occasion d'en parler dans la continuation de la rélation de ce Pere; & comme on pourroit croire que j'aurois ignoré ce que Gassendi a dit de Vermeil dans la vie de M. de Peiresc. je crois que je dois placer ici ce qu'en ont écrit les Capucins de Touraine qui ont la Mission d'Egypte.

COPIE DE LETTRE

Ecrite par le R. P. Gilles de Loche Capucin de Tours du 22. Novembre 1633.

Pour ce qui touche Monsieur Vermeil, j'appris premierement de ses nouvelles par le retour de Mehemet Bacha natif de Bourdance, lorsqu'il retourna de sa Bachalie de Suaquem, Isle proche d'Ethiopie, où il fut Bacha trois ans: non que lui-même me l'ait dit, mais bien les gens que l'on m'avoit dit que lui-même avoit apporté telles nouvelles; depuis je m'en suis enquis à quelques Ethiopiens qui me l'ont confirmé, & m'ont assuré qu'il avoit défait le Roi de Dangali Mahometan & lui avoit tué huit mille hommes en bataille rangée, encore que lui n'en eût que dix mille; cela se fit vers le commencement de 1630. trois ans après qu'il fut sorti du Caire, qui fut en 1627. Mr. Mare, qui est maintenant au Caire, vous en pourra mander des nouvelles plus fraîches.

Je croi que le Pere Capucin se trompe, & qu'il nomme le Roi de Dancali pour celui d'Adel ou de Zeila, qui étoit presque toûjours en guerre avec le Roi d'Abissinie. On lit dans la Rélation du P. Jérôme Lobo que le Roi de Zeila avoit fait trancher la tête aux Peres François Machado & Bernard Pereira.

Jésuites, sous prétexte que Sultan Segued avoit fait mourir l'Ambassadeur de ce Prince, qui étoit mort à la verité à la suite du Roi d'Abissinie, mais de sa mort naturelle.

Ce Pere Gilles de Loche passa du Caire à Rome & de Rome à Marseille, où Monsieur de Peiresc l'interrogea ou le fit interroger le 25. & 26. de Juillet 1633. non-seulement sur Zacharie Vermeil, mais encore sur un prétendu Prince d'Abissinie qui étoit alors à Rome, & qui depuis est venu en France où il est mort.

Les réponses de ce Capucin furent qu'il avoit vû au Caire ce prétendu Prince d'Ethiopie. Que les Abissins disoient que c'étoit un Moine Apostat d'un Monastere du désert. Que l'Abbé avoit donné avis de ses mauvaises moeurs & de sa basse naissance; qu'on sçavoit qu'il avoit volé un Ethiopien qui s'étoit joint à lui; qu'il avoit surpris la réligion du Gardien des Observantins, & que ce bon réligieux l'avoit adressé à ses Confreres du Saint-Sepulchre de Jerusalem, qui lui avoient donné des Lettres de recommandation pour Rome, où il avoit eu quelques Audiences du Cardinal de Saint Onuphre frere du Pape.

Il étoit aisé à ceux qui étoient instruits des changemens arrivez en Abissinie depuis quelques années, de connoître que ce prétendu Prince étoit un grand & insigne fourbe; il disoit à Rome que le Roi d'Abissinie étoit schismatique & hérétique, quoiqu'il fût converti, & qu'il eût donné plusieurs Edits en faveur de la Réligion Catholique & contre celle qu'il avoit quittée. Ce fourbe ajoûtoit que les Princes enfans des Rois étoient toûjours gardez fort severement sur le mont Que-

xen

xen, comme s'il eût pû ignorer, étant Prince Abissin, que cet usage étoit cessé depuis plusieurs années. Il ne répondoit pas mieux sur toutes les autres choses qui concernoient l'Abissinie; néanmoins on n'a pas laissé de nous donner une Histoire de ce Prince, ou plûtôt un mauvais Roman, dont les faussetez paroîtront démontrées par la lecture de cette Rélation du P. Jérôme Lobo, & les erreurs de Mr. Ludolf le seront par les Dissertations qui la suivent.

Les Piéces qui composent la fin de cet Ouvrage sont copiées fidellement sur les Originaux, & on espere que le Lecteur ne les trouvera pas indignes de sa curiosité.

TABLE SOMMAIRE.

DISSERTATIONS.

In-

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un Manuscrit qui a pour Titre: *Rélation Historique de l'Histoire de l'Abissinie, traduite du Portugais sur les Manuscrits du R. P. Jérôme Lobo Jésuite, continuée & augmentée de plusieurs Dissertations.* Cet ouvrage m'a paru très-digne de la curiosité du Public & le plus instructif qui ait été publié jusques à présent sur l'Abissinie. Les Dissertations qui l'accompagnent sont remplies de sçavantes recherches & qui éclaircissent beaucoup de difficultez touchant ce vaste Païs si peu connu. L'Auteur de ces mêmes Dissertations y traite à fond de la Réligion & de la croyance des Abissins; & personne ne nous en a mieux instruit que lui, ni n'a rendu plus de justice à cette Nation. Enfin tout l'ouvrage est suivi de Rélations nouvelles & de Piéces importantes touchant cet Empire; ce qui ne peut manquer de faire beaucoup de plaisir aux Lecteurs. C'est le témoignage que nous croyons devoir rendre de cet ouvrage après l'avoir lû avec autant d'attention que de satisfaction. Fait à Paris le 29. Mars 1727. J. DE TARGNY, *Docteur en Théologie de la Faculté de Paris, Abbé de S. Lo, & Garde de la Bibliothéque du Roi.*

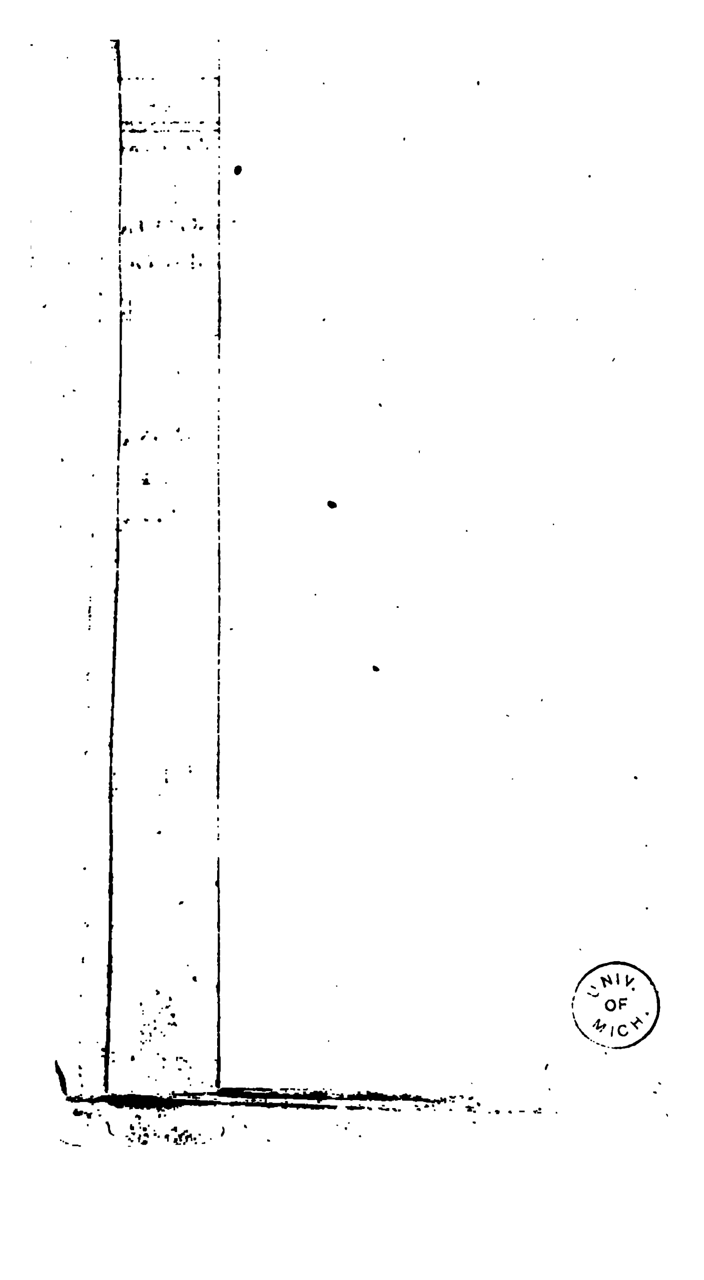
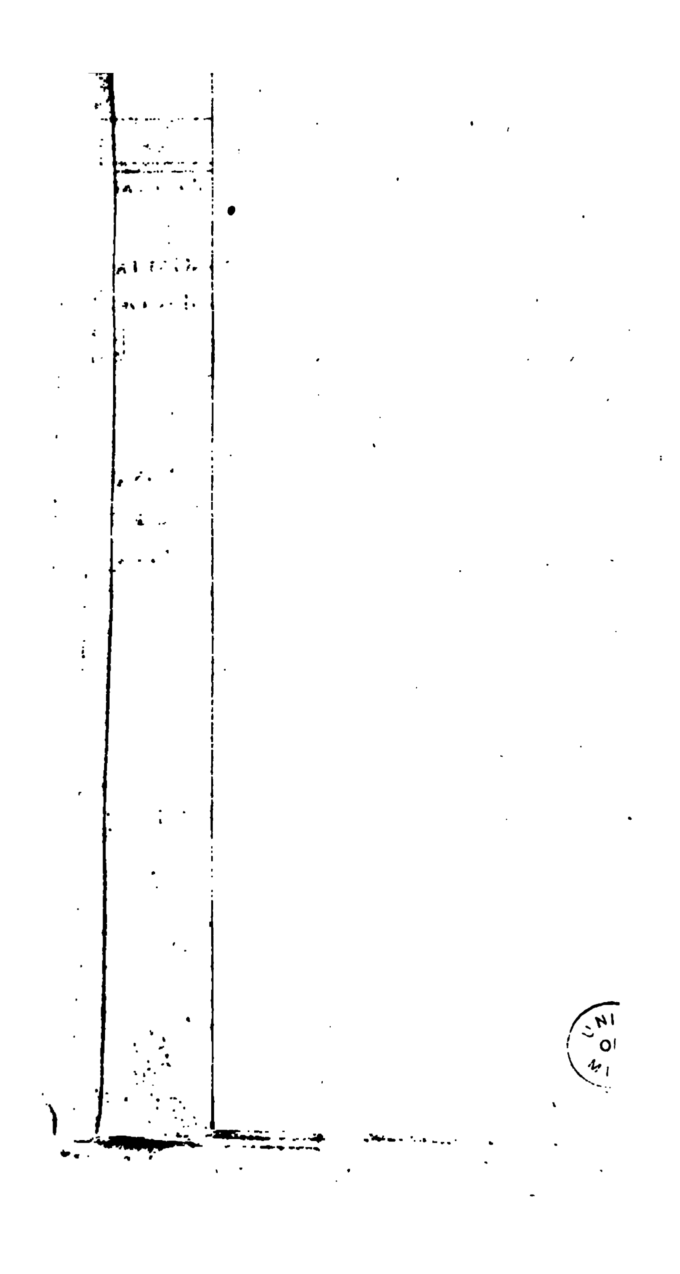


TABLE SOMMAIRE

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un Manuscrit qui a pour Titre: *Rélation Historique de l'Histoire de l'Abissinie, traduite du Portugais sur les Manuscrits du R. P. Jérôme Lobo Jésuite, continuée & augmentée de plusieurs Dissertations.* Cet ouvrage m'a paru très-digne de la curiosité du Public & le plus instructif qui ait été publié jusques à présent sur l'Abissinie. Les Dissertations qui l'accompagnent sont remplies de sçavantes recherches & qui éclaircissent beaucoup de difficultez touchant ce vaste Païs si peu connu. L'Auteur de ces mêmes Dissertations y traite à fond de la Réligion & de la croyance des Abissins; & personne ne nous en a mieux instruit que lui, ni n'a rendu plus de justice à cette Nation. Enfin tout l'ouvrage est suivi de Rélations nouvelles & de Piéces importantes touchant cet Empire; ce qui ne peut manquer de faire beaucoup de plaisir aux Lecteurs. C'est le témoignage que nous croyons devoir rendre de cet ouvrage après l'avoir lû avec autant d'attention que de satisfaction. Fait à Paris le 29. Mars 1727. J. DE TARGNY, *Docteur en Théologie de la Faculté de Paris, Abbé de S. Lo, & Garde de la Bibliothéque du Roi.*







RELATION HISTORIQUE D'ABISSINIE,

Traduite sur le Manuscrit Portugais du P. Jerôme Lobo de la Compagnie de Jesus.

Prémier Voyage du P. Jerôme Lobo.



J'Etois à une maison de campagne près de Conimbre, lorsque mes Superieurs résolurent de m'envoyer en Mission aux Indes. On me donna cette nouvelle le Vendredi 16 d'Avril de l'année 1621. Je courus promtement au College ; je reçûs à neuf heures & demie l'ordre qu'un Courrier m'avoit aporté ; je partis à trois heures après midi, & j'arrivai à la porte de nôtre Maison de S. Antoine de Lisbonne le Lundi à minuit. Le Mardi le grand Inquisiteur Ferdinand Mascarenhas me confera le Soûdiaconat. Le Mercredi & Jeudi suivant, je fus ordonné Diacre & Prêtre par Dom Jerôme de Govea. Le Dimanche 25 d'Avril je dis ma prémiere Messe. Le Mardi comme le tems étoit fort cou-

couvert, qu'il faisoit beaucoup de vent & de pluye, que la saison étoit très-avancée, on tint plusieurs Conseils pour nous empêcher de partir; mais le tems s'étant éclairci, & le vent ayant changé presque tout-à-coup, nôtre Capitaine général mit Pavillon dehors le Jeudi 29 d'Avril, & tira quelques coups de canon pour avertir qu'il alloit mettre à la voile. Chacun courut au plus vîte s'embarquer: non seulement nous sortîmes ce jour-là de la riviere, mais nous perdîmes la terre de vûë. La Flotte étoit composée des Vaisseaux la Conception, le S. Joseph, le S. Charles, le S. Thomas, d'un Galion & d'une Caravelle qui portoit de l'eau & une partie de nos provisions.

Dom Alfonse de Noronha qu'on envoyoit Viceroi aux Indes montoit le prémier Vaisseau, & avoit pour Capitaine François Lobo. François Enriquez servoit d'Amirante avec patente de Capitaine général, mais il ne devoit en faire les fonctions qu'au retour. Les autres Officiers étoient Rodriguez Lobo, Nunho Pereira Frerez, Gonçalve Rodriguez d'Acunha. Il ne s'étoit depuis long-tems embarqué tant de Noblesse pour aller aux Indes. Nous eûmes un beau frais en sortant. La Mer étoit unie comme une glace, & jamais navigation ne fut plus heureuse dans son commencement, lorsque nous fûmes entre l'Isle de Teneriff & la Terre-Ferme, le vent nous chassa à la côte, & des courans très-rapides nous porterent avec violence sur les bases de Sainte Anne. Ce fut-là nôtre prémier malheur, & la source de tous ceux qui nous arriverent dans la suite. Nous eûmes pendant deux mois & demi ou calme ou vent contraire, & nous ne pûmes quitter les côtes de Malaguete, ni sortir du Golfe de S. Thomé, quelque effort que nous fissions pour nous élever. C'étoit le tems de la Mončon, le voisinage de la terre augmentoit les chaleurs qui sont excessives près de la Ligne, principalement dans cette saison. Les pluyes étoient fréquentes, & il ne tomboit pas une

goute

goute d'eau ſur aucune partie du corps, qu'il ne s'y formât une ampoule pleine d'une infinité de petites bêtes dont nous étions extrêmement incommodez.

La maladie ſe mit bien-tôt dans nôtre Flotte; il étoit difficile que cela arrivât autrement. Nôtre Navire étoit revenu des Indes depuis un an : quoi qu'il y fut mort beaucoup de monde, on n'avoit pas eu grand ſoin de le nettoyer. Les vivres avoient été mal choiſis. Toutes les viandes ſalées étoient pourries. Le ris étoit comme de la chaux, & le vin étoit encore plus mauvais que le reſte : ajoûtez d'ailleurs que le travail étoit grand, qu'on étoit presque ſous la Ligne, où l'air eſt très-mal ſain ; de ſorte que nous fûmes attaquez de fiévres ſi malignes, que de neuf cens hommes que nous étions ſur nôtre bord, il en mourut plus de trois cens en très-peu de jours. Nos Médecins & nos Chirurgiens, quoi qu'habiles, furent long-tems ſans connoître ce mal ; les prémiers remedes qu'ils employerent l'augmenterent, & tuoient les malades au lieu de les guérir ; enfin on s'aviſa de ſaigner à la tête ceux qui étoient attaquez, ou de leur appliquer les ventouſes. Ce fut ce qui me ſauva avec beaucoup d'autres, mais comme la nourriture étoit très-mauvaiſe, qu'on ne reſpiroit dans le Vaiſſeau qu'un air infect & corrompu, les convaleſcens avoient une peine infinie à ſe rétablir, & on étoit des mois entiers à reprendre un peu de forces ; l'inquiétude que nous avions de ne ſavoir la plûpart du tems où nous étions, & de ne pouvoir prendre hauteur, redoubloit nôtre chagrin, & ne contribuoit pas peu à entretenir la maladie, ou du moins la langueur qui nous accabloit. Heureuſement nous n'eûmes pendant ce tems-là aucun autre de ces accidens extraordinaires dont les Mariniers ſont ſi effrayez, qu'un tiphon qui créva ſur nos Navires ; mais il nous fit plus de bien que de mal. Nous ramaſſâmes de cette eau, nous en bûmes, & nous la trouvâmes

douce & agréable au goût, ce qui nous surprit d'autant plus qu'il est difficile de comprendre qu'en si peu de tems elle puisse perdre sa salure. On sait la peur qu'ont les gens de Mer quand ils voyent le feu S. Elme ; nous en vimes un vers la Tercere. Il fut suivi d'un assez gros tems, mais le péril ne fut pas assez grand pour m'empêcher de rire des grimaces, & des postures de la plûpart des Officiers, Mariniers & Matelots, & des discours que tenoient d'autres gens qui se croyans plus habiles, raisonnoient à leur maniere sur ce phénomene ; cependant nous retournions vers Lisbonne, & nous étions dans ces Mers qui sont si pleines de Gouëmon, que les Navires ont peine à avancer. Plusieurs de l'équipage qui brûloient d'impatience d'arriver à Lisbonne, murmuroient de ce que nous faisions si peu de chemin. On croit que le Gouëmon naît au fond de la Mer, que dans les gros tems il se détache & monte sur la surface de l'eau. Cette herbe est fort differente de la *Verriola* que nous trouvions à mesure que nous approchions de Portugal ; cette derniere est longue, n'a aucune feüille, & peut bien être grosse comme le doigt.

Enfin nous découvrîmes le Cap de la Roque, on ne peut exprimer quelle fut alors nôtre joye; néanmoins comme le vent étoit gros, & que la Mer étoit fort enflée, nous fûmes obligez de moüiller à Cascaès, de peur de nous aller briser sur les Cachopes, & nous ne pûmes arriver devant Lisbonne que le Jeudi septiéme d'Octobre, cinq mois & huit jours après en être sortis. Ce voyage manqué nous coûta Ormus : les Perses assistez des Anglois assiegérent cette Place au mois d'Octobre de cette année 1621. Ils la prîrent au mois de Mai de l'année suivante. Il y a apparence que si nous étions arrivez à Goa avec le secours que nous portions, nous aurions ou prévenu le siége d'Ormus, ou empêché que cette Place importante ne fût prise, malheureusement nous per-

dîmes

dîmes deux mois dans le Port de Lisbonne, faute de quelques Galeres pour nous mettre au large. Ainsi nous partîmes si tard qu'étant près de la Ligne, & ne trouvant plus les vents qui nous étoient nécessaires pour continuer nôtre route, nous fûmes contraints de revenir en Portugal, après avoir long-tems souffert, & couru beaucoup de dangers. Comme je n'étois pas bien guéri, je retombai malade presque en mettant pied à terre : je gardai le lit jusqu'aux Fêtes de Noël, que mes Supérieurs m'envoyerent à Conimbre pour me rétablir.

Second Voyage du P. Jerôme Lobo.

ALfonse Noronha ayant toûjours devant les yeux les peines qu'il avoit souffertes, & les périls qu'il avoit courus dans le voyage de l'année précédente, aima mieux renoncer à la Viceroyauté des Indes, que de se rembarquer. On nomma à sa place le Comte de Vidigueira, qui avoit déjà été Viceroi de ce païs-là, & qui étoit alors Conseiller d'Etat. Comme c'étoit une personne de consideration, qui avoit une grande connoissance des affaires des Indes & de la navigation, ce second embarquement se fit avec beaucoup plus d'ordre & de soin que le prémier. On fut prêt pour le 18 Mars, & on mit à la voile ce même jour.

La Flotte étoit composée des Vaisseaux, la Ste. Therese, le S. Joseph, le S. Charles, & le S. Thomas, & d'un Galion que commandoit Gonsalve de Figueira. Le Viceroi avec D. Philippe Lobo montoit la Sainte Therese. D. Francisco Mascarenhas Capitaine du S. Joseph servoit d'Amirante. D. Francisco Lobo & Nugno Pereira Frerez, commandoient les deux autres Navires. Nous sortîmes tous ensemble d'une même marée & par un vent frais ; nous ne laissâmes pas néanmoins de souffrir beaucoup du mal de mer ; &

quoique j'eusse déjà fait un voyage assez long & assez penible, je n'en fus pas moins tourmenté que ceux qui n'avoient point encore été sur mer. Si le commencement de ce voyage ne fut pas moins heureux que celui du prémier que j'avois fait, la fin en fut beaucoup plus malheureuse, comme on le verra par la suite. Nous avions profité de nos fautes précédentes, nous étions partis de très-bonne heure. Nous nous étions fort élevez. Nous trouvâmes sous la Ligne un vent frais qui nous conduisit assez près du Cap de Bonne-Esperance, où il nous manqua. Nous eûmes si peu de malades, que nous ne perdîmes que sept hommes : nous demeurâmes quelque tems dans une espece de calme, & nous doublâmes le Cap vers la fin de Mai sans le reconnoître. Nous jugeâmes seulement à certains signes qu'on tient infaillibles que nous l'avions passé; on étoit cependant dans quelque sorte d'impatience de ne point voir la terre, lorsque la sentinelle qui étoit au haut du mât cria qu'elle voyoit une manche de velours; c'est le nom que les Portugais donnent à certains oiseaux qui sont ordinairement sur les rivages, & qui ne s'éloignent guéres de terre de plus de trente lieuës. Tout le monde courut aussitôt sur le pont & sur la dunette; on s'embrassa les uns les autres en voyant ces oiseaux, & on ne manqua pas de faire les cérémonies accoûtumées. Bien-tôt après nous découvrîmes une montagne fort haute & fort escarpée qui paroît toute noire, elle est par les trente-quatre degrez & demi Sud; le Cap des Aiguilles est par les trente-cinq près de là, c'est un banc qui s'étend Nord & Sud, l'espace de cinquante lieuës, & qui peut en avoir trente de largeur. Nous n'en mouillâmes pas loin, & nous trouvâmes encore soixante brasses d'eau; on y demeura tout le jour & toute la nuit suivante.

Les Matelots pêcherent & prirent beaucoup de *poisson* comme Bonites, Canoras, Chiens marins,

rins, Albicoras, Dorades, & autres que nous ne connoissons point dans nos Mers, & dont nous ne savions pas même les noms. Le prémier poisson que l'on prend se vend à l'enchere, pour quelque Confrairie; & souvent un poisson qui ne vaut pas trente sols est vendu vingt écus; la vanité se mêlant à la piété le fait monter à un prix excessif.

Nôtre pêche finie, nous levâmes l'ancre, & continuâmes nôtre route ayant le Cap vers l'Isle S. Laurent. Nous arrivâmes en peu de jours sur les côtes de la Terre de Natal, si connuë par le grand nombre de naufrages que les Portugais y ont fait. La Mer y est ordinairement fort grosse, les vents y sont furieux, les tonnerres fréquens; on est souvent obligé dans ce passage de lier les Navires avec de gros cables, de peur qu'ils ne s'entr'ouvrent. Cette précaution que nous prîmes ne nous fut pas inutile, car quoique nous n'eussions pas d'abord un fort mauvais tems, néanmoins le jour de l'octave de S. Pierre & S. Paul, l'air commença à se charger de nuages, & bien-tôt après le tonnere se fit entendre; il tomba le long du bâton du Pavillon, & courut tout le tillac qui étoit couvert de monde: cependant il ne fit d'autre mal que de brûler legerement un soldat au visage, & en blesser un autre à la tête; puis sortit par un sabor, & nous le vîmes faire plusieurs ricochets sur l'eau.

On visita aussi-tôt le Navire, & comme on le trouva en bon état, nous fîmes une procession pour remercier Dieu de nous avoir préservez d'un grand péril. Je crûs même qu'il étoit de mon devoir de faire sur ce sujet une petite exhortation à tous les Officiers & à l'Equipage, afin de les obliger de rentrer en eux-mêmes, & de demander pardon à Dieu de leurs pechez.

Après avoir racommodé quelques manœuvres, nous allâmes reconnoître le Cap S. Romain, qui est au Sud-Oüest de l'Isle S. Laurent, puis nous



gouvernâmes pour passer entre l'Isle & la Terre-Ferme, prénans bien garde de donner sur les basses de Judea & de Jean de Moura, si redoutées de tous ceux qui naviguent dans ces Mers. Nous fûmes assez heureux pour les éviter, & nous eûmes une joye extrême, lorsque nous vîmes la terre. Nous ne songions guéres aux malheurs qui nous attendoient, parce qu'après avoir passé les bancs de Sofala, & étant si près de Mozambique où nous devions relâcher, nous ne pouvions nous imaginer qu'il y eut rien à craindre pour nôtre Flotte. En effet, on n'étoit plus qu'à dix ou douze lieuës de Mozambique, lorsqu'on cria qu'on voyoit un Navire: on crût d'abord que c'étoit une Pangaye qui venoit au devant de nous, & qu'on envoyoit de la côte pour nous donner des nouvelles de la Flotte. Chacun se faisoit un plaisir de voir arriver ce petit bâtiment, & on fut fâché de ce qu'on le perdit de vûë pendant quelque tems; mais nôtre joye se changea bien-tôt en tristesse, quand nous reconnûmes que ce que nous avions pris pour une Pangaye, étoit un Navire de haut-bord, qu'il étoit suivi d'un second, puis d'un troisiéme, & enfin d'un quatriéme. Nous ne pouvions encore discerner de quelle Nation ils étoient, mais ayant vû bien-tôt après que c'étoit des Vaisseaux de guerre, chaque Capitaine ordonna qu'à tout évenement on tint deux piéces de canon prêtes. Après que ces Vaisseaux eurent tiré plusieurs fusées & fait beaucoup de signaux, un se détacha & s'approcha si près de nous, que nous pouvions aisément lui parler; nous connûmes par la lumiere que nous voyions paroître de tems en tems qu'il se préparoit pour nous combattre. Alors nous lui tirâmes un coup de canon à balle, le boulet passa beaucoup au-dessus de ce Navire; il nous répondit d'un pareil coup, & s'éloigna pour aller reconnoître les autres Vaisseaux qui le reçûrent de la même maniere. Nous n'avions que le Galion & trois Navires. Le S. Thomas s'étoit séparé de nous

nous avant que nous eussions doublé le Cap de Bonne-Esperance ; le S. Joseph n'étoit pas en état de faire une vigoureuse résistance, le Commandant & les principaux Officiers étoient malades, & l'on n'avoit point de tems pour se préparer au combat. L'ennemi ayant aperçû que ce Vaisseau étoit foible, il lui donna toute sa bordée, & alla en même-tems réjoindre son Escadre. Elle étoit de six Navires, savoir de trois Anglois & trois Hollandois, chaque Nation commandoit sa semaine alternativement; il y avoit près d'un mois qu'ils étoient venus de Jacatra dans ce parage : ils tenoient la Mer pendant le jour ; & la nuit ils moüilloient près de terre. Peu de tems avant que de nous attaquer, ils aperçûrent une Pangaye qu'ils crûrent venir de la riviere de Quama. Le Navire Anglois qui commandoit lui donna chasse, & la poursuivit si vivement, qu'il alla échoüer lui-même sur un banc qui étoit près de la côte ; il ne pût jamais se relever, & les ennemis furent obligez d'y mettre le feu, après en avoir tiré l'équipage, le canon, & les munitions. Nous espérâmes que cette perte nous faciliteroit le moyen de nous sauver, mais les cinq autres vinrent sur nous à toute voile, un s'attacha à nôtre Capitane, & les quatre autres enveloperent le S. Joseph & le S. Charles, & les battirent des deux côtez.

Ils ne songérent pas seulement au Galion, sçachant bien qu'ils en viendroient aisément à bout, s'ils nous avoient une fois mis hors de combat. Les ennemis avoient plus de Vaisseaux que nous, mais nos Vaisseaux étoient plus grands & plus forts, & nôtre Artillerie meilleure ; de sorte que le combat fut long & opiniâtré. Nous tirâmes les prémiers, & avant même que nous fussions à portée les uns des autres. Les ennemis plus sages ne tirerent point qu'ils ne fussent à la demi portée du canon. Ils percerent nos voiles en plusieurs endroits, ils couperent plusieurs de nos manœuvres, & ne nous firent point d'autre mal ; au contraire,

notre Artillerie les incommoda beaucoup.

Francisco Mascarenhas, qui commandoit le S. Joseph, se fit porter sur le pont, & tout malade qu'il étoit, il anima si bien son monde par ses discours & par son exemple, qu'il obligea les ennemis à s'éloigner, quoi qu'on ne crût pas que son Vaisseau fut en état de résister. Le S. Charles soûtint seul pendant quelque tems tout l'effort de l'Escadre Angloise & Hollandoise; la nuit seule fit cesser le combat qui recommença le lendemain.

Le S. Joseph avoit tellement souffert le jour précédent, qu'après s'être battu encore quelque tems, il alla échoüer à la côte. La Capitane & le S. Charles restez seuls, tâchoient en combattant de gagner Mozambique, les Anglois & les Hollandois les poursuivoient toûjours dans l'espérance, ou de les prendre, ou de les couler bas. Ils n'en pûrent venir à bout, au contraire, ils se trouverent si fort incommodez de nôtre Artillerie, qu'ils furent obligez de nous quitter pour la seconde fois. On m'a même assûré qu'un de leurs Vaisseaux périt quelque tems après. Ils vinrent néanmoins encore sur nous, lorsque nous étions prêts à entrer dans le Port.

Dom Francisco Lobo ne pût souffrir de se voir ainsi harcelé, il revira de bord, & s'allant mettre au milieu d'eux, leur donna ses deux bordées, mais il fut malheureusement blessé à la cuisse d'un coup de canon, dont il mourut à Mozambique. On peut dire que le Roi de Portugal perdit en lui un très-brave soldat, & un très-excellent Officier.

Après un combat si opiniâtré & dont nous étions si glorieusement sortis, les Soldats qui s'y étoient le plus signalez vinrent en foule prier le Viceroi de les armer Chevaliers suivant la coûtume. Le Viceroi s'assit dans son fauteuil pour cette cérémonie, & en même-tems arriverent des Pilotes de terre pour nous conduire dans le Port. Nôtre Navire avançoit toûjours, & plusieurs la sonde à la main, crioient tout haut que

nous

nous n'avions plus que treize brasses d'eau, puis douze, puis onze : mais quand on cria qu'il n'y en avoit que neuf, un Religieux sortit de la petite chambre pour dire qu'il falloit moüiller. Le bruit étoit si grand, que jamais ce Religieux ne pût se faire entendre ; ceux qui sondoient s'étoient trompez ; ils avoient dit dix, lorsqu'il n'y avoit plus que huit brasses d'eau : la Mer même se retiroit, de sorte qu'en un moment nôtre Vaisseau toucha sur un rocher. On voulut couper le grand mât, mais le Navire étoit déja sur le côté & se brisoit ; & ne voyant plus de remede, chacun ne songea plus qu'à se sauver, jamais desordre ne fût pareil. Le Viceroi qui étoit dans le Château de poupe m'appella pour lui aider à emporter ses papiers, & quelque autre chose de prix qu'il me confia. Le S. Charles qui nous suivoit ne vit point les signaux que nous lui fîmes, il vint se mettre entre nôtre Vaisseau & l'Isle S. Antoine où il échoüa. Comme on nous avoit envoyé de Mozambique plusieurs de ces bâteaux que l'on appelle Almadies, le Viceroi se mit dans un avec huit personnes, & je fus de ce nombre. Malheureusement nos rameurs ne prirent pas bien l'entrée du Port, & nous fûmes contraints de tourner tout au tour pendant une grande partie de la nuit, touchans à tous momens, & étans continuellement en danger de périr. Le Capitaine Philippes Lobo, qui étoit dans le Vaisseau, ne manquoit pas d'occupation. Il craignoit que les Hollandois ne revinssent sur nous, & ne profitassent de nôtre malheur; mais comme ils savoient que le S Joseph étoit échoüé sur les bancs de Mongicaly, ils étoient allez de ce côté-là. Pour nous, après avoir long-tems vogué sans savoir où nous étions, nous entendîmes un peu de bruit dans un lieu planté de Palmiers. Un soldat de la chaloupe se jetta à la mer, & alla chercher quelqu'un qui nous enseignât le chemin. Il nous amena un Noir qui nous fit entendre du mieux qu'il pût que nous laissions Mozambique der-

derriere nous, & qu'il falloit revirer de bord. Quoique nous eussions couru de très-grands périls, aucun n'approcha de celui où nous nous trouvâmes, lorsque nous croïons mettre pied à terre. L'ignorance où nous étions de la route que nous tenions, nous fit aborder près de Nôtre-Dame du Boulevart; cette partie de l'Isle de Mozambique est pleine de rochers, & la mer qui bat contre avec bruit, y a creusé la pierre fort avant, de sorte que la côte est non-seulement très-escarpée, mais ce ne sont que des crevasses & des trous très-profonds qui paroissent taillez dans le roc. Nous implorâmes le secours de la Sainte Vierge dans un péril si évident; & à peine nous lui eûmes adressé nos prieres, croïant nôtre perte inévitable, que nous nous trouvâmes à la porte de la Forteresse. Le Gouverneur y attendoit le Viceroi, il lui fit compliment sur tous les dangers qu'il avoit courus & le logea chez lui; nous allâmes mes compagnons & moi coucher à nôtre College. Les ennemis, après avoir pris & pillé tout ce qu'ils pûrent emporter du Navire le S. Joseph, vinrent à l'entrée du Port de Mozambique: le Viceroi eut peur qu'ils n'entrassent plus avant, & qu'ils ne voulussent profiter du débris de nôtre Capitane, & dans cette crainte il y fit mettre le feu. Le Navire S. Charles fut beaucoup plus heureux, car une marée plus forte que les autres le porta à l'entrée de la Forteresse, & l'on sauva la meilleure partie de son chargement. Les ennemis furent trois jours sur la barre, le vent leur réfusant toûjours l'entrée; ensuite ils firent signal, afin qu'on leur envoyât quelqu'un à qui ils pussent parler. On leur envoya une chaloupe de Mozambique, & ils dirent seulement au Patron qu'ils savoient bien que nous ne pouvions pas demeurer là long-tems, & qu'ils nous retrouveroient dans quelques Ports des Indes; aussi-tôt ils firent voile & se mirent au large.

Nous ne trouvions pas dans l'Isle de Mozambique

que beaucoup de consolation, il y avoit à peine de quoi nourrir nôtre équipage & les gens du païs. L'air y est très-mauvais, & particulierement dans le mois de Septembre. Quoique les chaleurs y soient excessives, le Soleil y est beaucoup moins à craindre que le serein & le frais de la nuit; quand on va le soir par les ruës, on est obligé de se bien vêtir, & de se boucher le nez & la bouche; sans cette précaution, on tombe dans des maladies mortelles. Rien ne peut mieux faire connoître la malignité de l'air que la roüille qui ronge en peu de tems le fer & le bronze, si on n'a soin de les couvrir de paille. Nous demeurâmes dans cette Isle depuis la fin de Juillet jusqu'au commencement de Septembre; quelques-uns de nôtre équipage moururent, ou de maladies, ou de leurs blessures; plusieurs aussi recouvrerent la santé. Le Viceroi choisit quatre pataches & une Galiotte qu'il fit armer; il monta la Galiotte, & y mit vingt-huit bons rameurs, afin de s'en servir dans l'occasion. Nous sortîmes de la barre de Mozambique le soir du 8. Septembre, Fête de la Nativité de la Vierge. Comme nous partîmes après le Soleil couché, nous donnâmes dans des courans qui emporterent nos pataches, les unes d'un côté, les autres de l'autre; de sorte que le matin nôtre Galiotte se trouva seule. Une des pataches alla jusqu'à l'Isle de Ceylan, sans pouvoir se reconnoître; elle y porta la nouvelle que nous étions péris: les trois autres regagnerent le port de Mozambique, résoluës d'y attendre un plus beau tems & un meilleur vent, ce qui arriva bien-tôt après.

Ainsi nous nous remîmes à la mer, dans l'esperance d'aller gagner Cochim. Les commencemens de nôtre voyage furent heureux, nous eûmes seulement quelques calmes qui nous causerent du dégoût, & particulierement lorsque nous passâmes la Ligne; à cela près, nous continuâmes nôtre voyage sans aucun accident. La sentinelle qui étoit au haut du mât d'un de nos petits Bâtimens,

cria, vers les neuf heures du matin qu'elle voyoit terre; ce qui nous réjoüit extrêmement, croyant tous que c'étoit la côte des Indes. Nous fûmes dans cette erreur jusqu'à ce que nous nous trouvâmes en vuë d'un bois fort agréable, qui couvroit une montagne assez élevée. Alors nous connûmes que nous étions à une des Isles de Mamalle, & comme nous cherchions un lieu où nous pussions anchrer, nous allâmes nous mettre entre deux barres qui tiennent à l'Isle, & s'avancent bien avant dans la mer. Il y avoit entre deux bancs une ance très-belle; mais il étoit à craindre, que si nous nous y enfoncions davantage, nous ne pussions pas en sortir quand nous voudrions. Il étoit déja trois heures après midi; nous n'avions que deux brasses d'eau, & il étoit presque impossible qu'en voulant sortir nous n'allassions échoüer sur l'un de ces deux bancs. Nôtre crainte redoubloit, parce que sur le soir nous aperçûmes un arc-en-ciel que formoit le Soleil en se couchant, il y avoit un grand cercle au-tour de la Lune, la mer faisoit déja beaucoup d'écume, tous signes d'une tempête prochaine. Aussi nos Matelots commencerent à crier que nous gagnassions la terre, mais nous avions doublé la pointe d'un de ces bancs de sable, & nous ne pouvions trouver aucun abri qu'à la côte des Indes, d'où nous étions éloignez de deux journées ou environ. Nous n'avions plus que deux pataches avec nous; une, comme je l'ai dit, s'étoit séparée de nous en sortant de Mozambique, & avoit relâché à Ceylan; l'autre étoit à Coulaon, qui est à vingt-cinq lieuës du Cap de Comorin. Ces deux pataches avoient pris ces routes differentes, pressées en partie par le mauvais tems, & en partie aussi pour ne pas rencontrer les Anglois & Hollandois, car nous apprehendions toûjours ces dangereux ennemis; de sorte que le Viceroi, qui se souvenoit qu'ils nous avoient menacez de nous venir attendre dans quelque *port* des Indes, détacha une de ces deux pataches,

&

& l'envoya devant avec ordre à celui qui la commandoit, s'il découvroit les ennemis, de faire certains signaux qu'on lui marqua; ainsi nous allions à trois lieuës de distance l'un de l'autre.

Nous étions à l'entrée de la nuit, lorsque la patache prit les devans, & nous la suivions toûjours; mais son Pilote croïant avoir pris trop au Nord changea un peu sa route. Nous en fimes autant, & bien-tôt après ceux qui étoient sur nôtre Galiotte, aïant reconnu que la patache gouvernoit trop au Sud, firent mettre le Cap un peu plus au Nord; & véritablement ils avoient raison. La patache alla à Coulaon, & nôtre Galiotte aborda à Porca, qui est à douze lieuës de Cochim. Nous eussions bien voulu venir droit à Cochim, & nous fîmes ce que nous pûmes pour cela; mais les courans nous entraînerent, & nous avions vent contraire; de sorte que nous ne pouvions nous servir ni de nos voiles, ni de nos rames: nous fûmes ainsi douze jours dans ce parage, sans pouvoir arriver à Cochim. On nous envoya de terre du pain frais, de la viande & du poisson, & beaucoup d'autres rafraîchissemens qui nous firent d'autant plus de plaisir, que nous étions extrêmement fatiguez d'un si long voyage. Le tems même paroissoit assez beau, mais lorsque la Lune se leva, l'air se remplit de nuages épais, il commença à éclairer d'une si grande force, que le Ciel parut tout en feu; le vent, & la pluïe suivirent bien-tôt, & la tempête fut si grande, que nous fûmes obligez de jetter jusqu'à quatre ancres à la mer, pour arrêter nôtre Galiotte: nous fûmes quatre heures entieres entre la vie & la mort, prêts à périr à chaque instant. Cette tempête passée, nous eûmes un calme plat qui dura tout le jour suivant, ensuite il s'éleva un peu de vent; nous crûmes qu'avec l'aide de nos rames nous pourrions gagner Cochim, nous n'y arrivâmes néanmoins que quelques jours après.

Dès que l'on sçût à Cochim que le Viceroi

été

étoit dans la Galiotte, toute la Ville ſortit pour le voir. La mer fut en un moment couverte de bâteaux plus ornez les uns que les autres, & la plûpart remplis de Muſiciens qui joüoient & chantoient à la mode du païs. Nos Peres ne furent pas des derniers à rendre leurs devoirs au Viceroi; ils vinrent dans un balon qui n'étoit pas moins magnifique qüe le ſien, & nous l'accompagnâmes juſqu'à ſon Palais. Nous trouvâmes une infinité de monde ſur le rivage, & le long des ruës par où nous paſſâmes, tant la curioſité étoit grande de voir des Regnicoles; c'eſt ainſi qu'ils appellent ceux qui arrivent, ou qui ſont nouvellement arrivez, pour les diſtinguer de ceux qui ſont nez ou établis depuis long-tems dans les Indes. Ces derniers néanmoins ne ſe font que trop connoître par leurs vices & par leurs mauvaiſes inclinations; & on ne peut croire ſans le voir, combien les enfans même ſont en ce païs-là enclins à mal faire, la malice prévenant beaucoup en eux l'âge de raiſon. Après que nous eûmes accompagné le Viceroi au Palais, nos Peres ſuivant la coûtume nous menerent en proceſſion par toute la Ville. Nous étions précedez d'un grand nombre de Muſiciens qui chantoient & joüoient des inſtrumens. Le peuple qui rempliſſoit les ruës, nous donnoit mille benedictions, & pleuroit de joïe de nous voir arrivez. Nous autres peu accoûtumez à ces manieres, marchions dans le milieu de la ruë les yeux baiſſez, ſouhaitans de voir bien-tôt finir ce ſpectacle. Nous arrivâmes ainſi à l'Egliſe, où quelques-uns de nos Peres & tous les Seminariſtes nous attendoient.

Nous allâmes d'abord nous jetter aux pieds des Autels, pour remercier Dieu de nous avoir ſauvez de tant de périls que nous avions courus depuis nôtre départ de Liſbonne. Cependant la Muſique chanta le *Benedictus*, les orgues répondirent; & ce Cantique chanté & nos prieres achevées, on nous conduiſit au College, où tous nos Peres nous embraſſerent l'un après l'autre, nous témoignant

l'ex-

l'extrême joïe qu'ils avoient de nous voir. Puis ils nous préparerent un bain d'eau de ſenteur, ainſi qu'il ſe pratique en ces païs-là ; & ils nous le firent prendre plus d'une fois. Les Indiens aiment à ſe baigner ſouvent, & nous reprochent d'être toûjours craſſeux & mal-propres ; ces reproches ne ſont pas mal fondez, puiſqu'il eſt vrai que la plûpart de nos Européens n'ont pas à beaucoup près autant de ſoin de ſe laver & de ſe nettoïer, qu'en ont les peuples des Indes. Nous ne nous arrêtâmes à Cochim qu'autant qu'il fut néceſſaire pour nous délaſſer, & pour donner le loiſir à quelques Seigneurs du païs, qui vouloient avoir l'honneur d'accompagner le Viceroi, de préparer les Vaiſſeaux qu'ils avoient armez à leurs dépens. Cependant l'Eſcadre qu'on attendoit de Goa arriva. Le Viceroi s'embarqua deſſus, & nôtre Flotte, qui étoit de près de deux cens Navires grands & petits, mit à la voile le jour de la Préſentation de la Vierge.

Nous ne fûmes pas plus heureux en allant de Cochim à Goa, que nous l'avions été dans tout nôtre voïage. Nous eûmes toûjours calme ou vent contraire, & nous fûmes ſouvent obligez de moüiller. On nous envoya encore de Goa quelques Navires de guerre, ils nous joignirent près du Cap de Rama. Nous ſçûmes par eux qu'on avoit vû peu de jours auparavant onze Vaiſſeaux de guerre Anglois & Hollandois, & qu'on ne doutoit pas qu'ils ne nous attendiſſent pour nous attaquer. Le Viceroi aſſembla auſſi-tôt le Conſeil, & de l'avis des principaux Officiers, il forma pluſieurs diviſions de ſes Vaiſſeaux de guerre, & mit tous les Navires Marchands dans le centre. A peine l'armée fut ainſi diſpoſée qu'on aperçût les ennemis qui paroiſſoient venir ſur nous, dans le tems que nous doublions le Cap Nôtre-Dame. Comme il y a un banc tout près de ce Cap, on fut obligé de s'en éloigner & de ſe mettre plus au large. Cette manœuvre fit croire aux ennemis

que

que nous voulions nous battre: ils s'éloignerent aussi. Nous profitâmes de ce mouvement, les Navires marchands entrerent dans le Port de Goa avec le Viceroi. Les Vaisseaux de guerre qui tenoient l'ennemi en respect, suivirent après, & nous arrivâmes heureusement un Samedi 16. de Decembre. On nous reçut à Goa comme on avoit fait à Cochim, avec cette difference seulement, que la Ville de Goa étant beaucoup plus considerable, l'entrée qu'on nous fit fut aussi bien plus magnifique. Je demeurai un peu plus d'une année à Goa; j'y achevai ma Théologie. Pendant ce tems-là on y reçût des lettres de nos Peres d'Ethiopie, qui donnoient avis que Sultan Segued Empereur d'Abissinie s'étoit converti; qu'il avoit embrassé la Religion Catholique, Apostolique & Romaine; que plusieurs de ses sujets avoient suivi son exemple, & qu'on y avoit un très-grand besoin de Missionnaires, pour cultiver ces bons & heureux commencemens. On avoit un très-grand desir de seconder le zele de nos Peres, & de leur envoyer les secours qu'ils demandoient. L'Empereur avoit aussi écrit à nôtre Provincial, & lui mandoit que nous pouvions aisément entrer dans ses Etats, en allant par Dancali; mais malheureusement le Secretaire écrivit Zeila pour Dancali, ce qui coûta la vie aux Peres François Machado, & Bernard Pereira, comme nous le dirons ci-après.

Les assurances que l'Empereur nous donnoit, que nous pourrions passer facilement en Ethiopie, ne nous empêchoient pas de voir toutes les difficultez que nous pouvions rencontrer, quelque route que nous prissions. Celle de terre ne nous paroissoit pas moins dangereuse que celle de la mer; & nous voyions qu'en prenant cette derniere, nous nous mettions au hazard de tomber entre les mains des Turcs, & sur-tout du Bacha de Mazua: que s'il ne nous en coûtoit pas la vie, il nous en coûteroit la liberté, & que nous n'arriverions jamais à la Cour de l'Empereur d'Ethiopie.

pie. Cette consideration obligea nos Superieurs à nous partager en deux bandes, & de huit Jesuites qu'on choisit pour cette Mission, on en envoya quatre par mer & quatre par terre. Je fus du nombre de ces derniers. Les quatre premiers furent les plus heureux; néanmoins le Bacha de Mazüa ne voulut point les laisser passer que l'Empereur d'Ethiopie ne lui eut envoyé un Zeura, ou Asne sauvage. Cet animal est fort grand & d'une beauté merveilleuse, & les plus beaux ne se trouvent que dans l'Abissinie.

Nous autres qui devions aller par Zeila, courrions beaucoup plus de risque: nous ne sçavions point les chemins; nous ne connoissions point les peuples chez qui nous devions passer; nous étions dans une ignorance entiere de leurs mœurs & de leurs usages; leurs noms même nous étoient inconnus, & nous n'avions pour toute sûreté que la Lettre du Roi. Or ce Prince ne sçavoit pas non plus que nous la méprise que son Secretaire avoit faite, & qui nous devoit coûter bien cher. Nous désirions avec une passion ardente de trouver un chemin nouveau, afin de ne point avoir affaire aux Turcs; nous demandions des avis à tout le monde, & nous écoutions tous ceux qu'on nous vouloit donner. Bien des gens nous assûroient que nous pouvions passer par Melinde; que le païs étoit bien peuplé, & étoit arrosé de plusieurs rivieres navigables; que par tout nous trouverions des gens qui nous enseigneroient le chemin, & nous conduiroient, s'il étoit necessaire; enfin d'un desert affreux on faisoit un païs abondant & délicieux. Ces discours nous plaisoient, parce qu'ils étoient conformes à nos desirs; mais nos Superieurs qui ne voyoient rien de solide dans tous ces discours, ne sçavoient ni ce qu'ils devoient nous prescrire, ni à quoi se déterminer: jusqu'à ce qu'un de mes Compagnons & moi faisans réfléxion que tous chemins nous étant également inconnus, nous n'avions point

d'autre

d'autre parti à prendre que de nous abandonner à la Providence, nous allames trouver nos Superieurs, & nous les priâmes de nous permettre de tenter la route de Melinde. Ils y consentirent; ainsi de quatre qui devoient aller par terre, deux prirent le chemin de Zeila, & mon Compagnon & moi celui de Melinde. Chacun se prépara pour son voyage; les deux qui étoient destinez pour Zeila, s'embarquerent sur un Vaisseau More qui alloit à Caxem. Ce Navire appartenoit à un Roi ami des Portugais, & Seigneur d'une partie de l'Isle de Sotocora. Nos Peres furent reçûs par ce Prince avec toute sorte de courtoisie; il leur donna même une embarcation pour les porter à Zeila, sans sçavoir qu'il les envoyoit à la mort. Le Cheq qui commandoit à Zeila, ne les reçut pas moins bien qu'avoit fait le Roi de Caxem. Il donna avis au Roi son Maître de leur arrivée, & bien-tôt après il reçut ordre de les envoyer à Auxa, où ce Prince tenoit sa Cour. Ces deux Missionnaires avoient jusques-là tout sujet de se loüer des bons traitemens qu'on leur avoit faits depuis leur départ de Goa; mais à peine furent-ils à Auxa, que ce Prince leur prit tout ce qu'ils avoient. On les enferma dans une obscure & triste prison, & il n'y a point de cruauté qu'on n'exerçât à leur égard. Le Roi d'Abissinie, qui avoit appris par des Lettres des Indes la méprise de son Secretaire, ne douta point du malheur arrivé à ces deux Jesuites. Il les reclama, il offrit de donner toute chose au Roi de Zeila, pour l'obliger à les mettre en liberté, ou à les lui envoyer. Les bons offices de l'Empereur non seulement furent inutiles, mais ils ne servirent qu'à allumer davantage la colere & la cruauté du Roi de Zeila. Ce Prince étoit extrêmement irrité contre le Sultan Segued. Il l'accusoit d'avoir fait mourir un de ses Ambassadeurs, qui étoit veritablement mort de maladie en Abissinie. Il étoit encore excité *par plusieurs* Seigneurs Abissins qui, mécontens de

de la converſion du Roi leur Maître, méditoient une révolte. De plus, le Roi de Zeila haïſſoit mortellement les Portugais; & dès qu'il vit les deux Jeſuites, il jura de vanger dans leur ſang la mort de ſon Ayeul que Chriſtophle de Gama avoit tué pluſieurs années auparavant Ainſi il ne les épargna pas; & après les avoir fait languir quelque tems dans les priſons, il ordonna qu'on leur coupât la tête. Nous aurions eu la même deſtinée, ſi Dieu ne nous avoit voulu réſerver pour de plus longs travaux. Nous eûmes ſoin, avant que de partir pour Melinde, de nous fournir de tout ce que nous crûmes néceſſaire pour nôtre voyage: nous achetâmes des habits Arabes, turban, robe, chemiſes avec des manches fort larges, écharpes, caleçons, qui nous deſcendoient ſur le bout des pieds, ſouliers pointus & retrouſſez par le bout, & nous portâmes avec nous quelques toiles peintes, des bonnets rouges, de la raſade, & autres menuës bagatelles pour faire des préſens. Nous partîmes en cet équipage mon compagnon & moi, réſignez entierement à la volonté de Dieu. Nous prîmes congé de nos amis, comme ſi nous euſſions dû mourir bien-tôt. Le péril où nous nous expoſions étoit préſent à nos yeux. Nous nous repréſentions des deſerts affreux, des montagnes impraticables, des forêts que perſonne n'avoit encore traverſées; & de plus, l'avarice, la cruauté, l'infidelité de toutes les nations qui peut-être n'avoient jamais vû d'hommes de nôtre couleur: toutes choſes très-capables de nous faire abandonner nôtre entrepriſe, ſi Dieu pour l'amour duquel nous nous expoſions à tant de périls, ne nous avoit ſoûtenus & fortifiez par ſa grace toute-puiſſante. Nous ſortîmes donc de Goa le 26. Janvier de l'année 1624 ſur une Galiotte Portugaiſe qui paſſoit à Mozambique, le Commandant avoit ordre du Viceroi de nous mettre à terre à Paté. C'eſt une Iſle qui appartenoit aux Mores, & où nous avons un Comptoir

qui

qui releve du Gouverneur de Monbaça. Nous menâmes avec nous un jeune Abiffin pour nous fervir d'Interprête. Nous arrivâmes en onze jours fur cette côte, que l'on appelle le Defert, entre le Cap de Gardafui & Magadoxo. Nous n'eûmes aucun de ces accidens qui font fi ordinaires fur la mer; mais en rangeant la côte, nous donnâmes fûr des bancs, & nous ferions péris infailliblement, fi nôtre Galiotte avoit été moins legere, ou fi nous avions eu un peu plus de vent. Dieu permit encore que nous moüillaffions dans le feul où nôtre Galiotte pouvoit demeurer à flot. Nous mîmes nôtre Chaloupe à la mer, afin de reconnoitre une grande Baye où nous nous trouvions; mais, comme il étoit nuit, nous entrâmes par un côté & fortîmes par l'autre, fans pouvoir rien apprendre ni rien découvrir. Inquiets & rebutez, nous mettions à la voile pour Mozambique, on avoit même tiré le coup de partance, quand nous aperçûmes une Almadie qui venoit à nous à force de rames : elle étoit fortie de Paté au bruit du coup de canon que nous avions tiré. Nous paffâmes dans cette petite barque mon compagnon & moi, avec le peu de hardes que nous avions. La Galiotte continua fa route vers Mozambique, & l'Almadie nous porta à Paté : ce Bourg n'étoit qu'à une lieuë de l'endroit où nous avions paffé la nuit avec tant d'inquietude. En defcendant à terre nous trouvâmes un Religieux Auguftin, qui fur le bruit qu'il paroiffoit quelque Vaiffeau Portugais, avoit fait deux grandes lieuës pour fçavoir ce que c'étoit. Ce bon Religieux a généralement toutes les qualitez néceffaires pour un bon Miffionnaire, il a furtout une grande charité, & il n'eft pas moins aimé des Gentils & des Mahometans que des Chrétiens. Il nous reçût comme fes freres, & nous conduifit à Ampaza lieu de fa réfidence.

L'Ifle de Paté n'a que quatre lieuës d'étenduë, & dans un fi petit efpace il y a quatre Villes, & chaque Ville à fon Roi. La premiere eft Lamo,

que

que l'on trouve en arrivant de Mozambique; la seconde & la plus considerable est Paté, & où, comme je l'ai dit, nous avons un Comptoir: la troisiéme est Cio, petite à la verité, mais fertile, & l'on trouve dans ce Canton beaucoup de Civettes: la quatriéme est Ampasa, qui est fort jolie, il y a un Port assez commode, ce qui y a attiré quelques Portugais, de sorte que depuis quelque tems on y a bâti une Eglise, & établi un Comptoir. Le Religieux Augustin qui nous étoit venu prendre, y fait sa résidence ordinaire: il eut soin de nous fournir un hamac & des hommes pour nous porter. Quoique le hamac soit doux & commode, nous eussions mieux aimé aller à pied, afin de pouvoir examiner les lieux par où nous passions, & nous informer si ce que l'on nous avoit dit du païs de Melinde étoit véritable, si nous trouverions à quarante lieuës d'Ampasa des rivieres navigables, si on pourroit traiter avec les Galles, & s'ils voudroient nous donner des guides. Nous ne pûmes pas être éclaircis de tout cela, en chemin faisant; mais nous le fûmes bien-tôt après, & nous sçûmes que ceux qui s'étoient mêlez à Goa de nous donner des instructions sur nôtre voyage, ne nous avoient debité que des fables; que les Galles avoient commencé à traiter avec les Portugais, par la crainte qu'ils en avoient; que du reste, c'étoient des Barbares qui se trouvant trop pressez dans leur païs, en étoient sortis & s'étoient étendus jusqu'à la mer, pillant & ravageant tout, & mangeant les hommes, ce qui les rendoit redoutables dans tous ces quartiers-là. Nous ne crûmes pas, étant ainsi desabusez mon compagnon & moi, qu'il fut de la prudence de nous exposer tous deux ensemble à une mort presque certaine, & d'où l'on ne pourroit tirer aucun fruit. Nous résolûmes que mon compagnon demeureroit avec le Religieux Augustin, & que j'irois avec nôtre Abissin & un Portugais reconnoître le païs; & que si j'étois assez heureux pour découvrir un chemin,

j'en-

j'envoyerois ou l'Abiſſin ou le Portugais chercher mon compagnon; ou que je reviendrois moi-même, à moins que je ne tombaſſe entre les mains des Barbares, & qu'ils ne me fiſſent mourir. Nous portâmes quelques proviſions, comme du pain, de la farine pour nous, & un peu de miel pour nos Matelots. Nous mîmes tout cela dans nôtre Almadie, avec une petite caiſſe où étoient mes vêtemens Sacerdotaux, & ce qui m'étoit néceſſaire pour dire la Meſſe. Nôtre bagage n'étoit pas fort conſiderable; cependant nôtre embarcation en étoit preſque pleine. Nous prîmes huit rameurs pour conduire nôtre petite barque, qui n'étoit que de quelques planches fort minces & fort legeres, couſuës enſemble avec du gros fil. Je loüai cette embarcation pour aller juſqu'à Jubo, qui n'eſt qu'à quarante lieuës de Paté, mon deſſein étant de faire mon voyage en partie par terre, en partie par mer.

Cette côte eſt peuplée de pluſieurs nations differentes, chaque nation à ſon Roi particulier, & j'en comptai juſqu'à dix ou douze en moins de quatre lieuës. Le premier que nous rencontrâmes étoit le Roi des Abagnes, très-grand voleur. Il étoit tout nud dans un petit bâteau, où il ramoit comme le moindre de ſes ſujets; on ne le diſtinguoit que parce qu'il avoit un chapeau de paille, & que les autres n'avoient rien qui leur couvrît la tête. Mon Portugais ne laiſſa pas de le traiter d'Alteſſe, & de lui rendre de grands honneurs. Il parut que ce Prince en fut moins touché que d'un morceau de pain & d'un peu de poiſſon que nous lui donnâmes, & qu'il mangea du meilleur appetit du monde. Nôtre voyage fut beaucoup plus long que je ne penſois. Comme nous ne voulions pas nous éloigner de nôtre barque, nous marchions le long de la côte, en ſuivant toutes les ſinuoſitez que la mer fait. Tantôt elle entre fort avant dans *la terre*, tantôt la terre s'avance beaucoup dans *la mer*. La peur que nous avions de nous égarer,

nous

nous faisoit faire tous ces tours. Nous étions quelquefois obligez de grimper des rochers où peut-être personne n'a jamais passé; quelquefois nous marchions sur la gréve, & souvent nous trouvions des sables mouvans & des courans d'eau. De sorte que c'étoit pour nous un exercice continuel que de nous chausser & nous déchausser, & nous étions alternativement dans le danger, ou de nous briser dans les rochers, ou de périr dans les eaux & dans les sables mouvans. Nous allions presque toûjours pieds nuds sur des sables brûlans, & portant sur nos épaules nôtre eau & nos provisions; nous en manquions souvent, & nous craignions toûjours d'en manquer & de mourir de faim & de soif. Nous ne voyions ni villages, ni maisons, ni aucunes traces d'hommes; & parmi des sables & des rochers dans un desert affreux, non seulement nous couchions toûjours à l'air, mais encore dans les rochers, ou sur le sable, exposez jour & nuit à être dévorez par les Tigres & par les Lions, & nous ne pouvions dans nos besoins attendre du secours que du Ciel. Enfin ce que nous apprehendions arriva, les vivres & l'eau nous manquerent, & nous serions morts, si nous n'eussions trouvé quelques barques de pêcheurs qui nous donnerent une partie de leur poisson pour du tabac.

Quoique mon Portugais & mon Abissin eussent les mêmes peines que moi, je souffrois néanmoins plus qu'eux, parce que j'étois moins accoûtumé à ces sortes de fatigues, & je serois demeuré, & peut-être mort de soif à deux lieuës de Jubo, si l'esperance d'y trouver de l'eau ne m'eût fait trouver des forces pour aller jusques-là. Le Royaume de Jubo est situé presque sous la Ligne. Il est un peu plus grand que ceux dont j'ai parlé ci-dessus. Il a son Roi particulier, & ce Roi est vassal de la Couronne de Portugal. On fait un assez grand commerce en ce païs-là; outre la poudre d'or, on y achete des dents d'Elephant, des cocos de Maldive, de l'ambre, des esclaves, & de tout cela en abondance: il y a un si grand nombre d'Ele-

phans dans toute cette côte, que quoi qu'il n'y ait que les mâles qui portent l'yvoire, on en charge néanmoins plusieurs Vaisseaux chaque année. Il y a de trois sortes d'ambre, du gris, du brun & du noir; le dernier est plus commun & moins cher que les deux autres especes. Pour les cocos de Maldive, ils se vendent au poids de l'argent. L'ambre & les cocos se ramassent sur le bord de la mer, & appartiennent au Roi; mais il en profite peu, par le soin que ceux qui en trouvent prennent de les cacher. Il n'y a pas de meilleurs esclaves que ceux de cette côte, & particulierement que les Maracates; ils demeurent à deux journées de Jubo plus avant dans les terres, où ils occupent une assez grande étenduë de païs; ils ont le visage assez beau, le corps bien-fait; ils sont très-adroits, & ne sont pas aussi noirs que les autres. Lors qu'il leur naît une fille, ils lui cousent les parties, que son mari seul peut découdre, & ils tiennent à un très-grand deshonneur d'avoir dans leur famille une fille qui n'ait pas été chaste; & certes, quoique cette coûtume soit un peu barbare, on ne peut s'empêcher d'estimer le soin qu'ils ont de conserver parmi eux une vertu si rare par tout ailleurs. Du reste, ils sont traîtres, fourbes, & très-méchans. Cette côte est toute remplie de Serpens, aussi-bien que de Lions, de Tigres, d'Elephans, de Singes, de Cerfs, de Gazelles. Il y a des Singes grands comme des veaux de quatre mois, & des Serpens longs de quinze palmes, & plus gros qu'un homme ordinaire; on trouve dans la tête de ces Serpens une pierre pareille à celle de bezoar, de la grosseur d'un œuf ou environ. On la dit excellente contre toute sorte de poison. Il y en a aussi de plus petites qu'on estime moins. Je demeurai quelque tems à Jubo, pour m'informer si je pouvois, en continuant ma route, pénétrer dans l'Abissinie; je ne pûs apprendre autre chose, sinon que je trouverois à trois lieuës de-là un camp de deux mille Galles, que ces Galles s'étoient arrêtez

en

en ces quartiers, parce que le païs leur paroissoit meilleur, & qu'en effet, ils y trouvoient beaucoup d'animaux dont ils se nourrissoient. Ces * Galles ruinent ordinairement les lieux par où ils passent, ils ne font aucun quartier, & n'ont égard ni pour le sexe, ni pour l'âge; c'est ce qui les a rendus redoutables, quoi qu'ils ne soient pas en fort grand nombre. Ils élisent un Roi de huit ans en huit ans, & ils appellent leur Roi * *Lubo*. Ils ménent leurs femmes avec eux, & n'en sont pas fort jaloux, ils se soucient de même très-peu de leurs enfans, ils les exposent dans les bois, & il est défendu sous peine de la vie à aucun du Camp d'en prendre soin. Ils vivent ainsi tant qu'ils sont soldats; mais lors qu'ils ne portent plus les armes, & qu'ils sont circoncis, ils reconnoissent les enfans qui naissent d'eux, & en prennent soin. Ils mangent de la vache cruë, & ils ne vivent d'autres choses. Lors qu'ils tuent une vache, ils ramassent le sang & s'en frottent une partie du corps; ils mettent les tripes autour de leur cou en guise de fraise, & après qu'ils les ont portées quelque tems, ils les donnent à leurs femmes. Plusieurs de ces Galles me vinrent voir; & comme selon toutes les apparences ils n'avoient jamais vû d'homme blanc, ils me regardoient avec étonnement; la curiosité les portâ même à me déchausser, pour voir si j'étois aussi blanc sous mes habits que je l'étois au visage. Je remarquai qu'après m'avoir long-tems consideré, ils témoignerent du dégoût pour la couleur blanche; cependant, lorsque je tirai mon mouchoir, ils me le demanderent avec beaucoup d'empressement; j'en fis plusieurs bandelettes que je leur distribuai, afin de les contenter. Ils s'en ceignirent aussi-tôt la tête, néanmoins ils me firent connoître que ces bandelettes leur plairoient encore davantage, si elles étoient rouges. Comme ces gens nous importunoient sans cesse, & qu'ils étoient continuellement sur nous, nôtre Portugais en menaça un, &

fit semblant de vouloir le tuer. Ce noir courut saisi de frayeur chercher ceux de sa nation, & nous fûmes en un moment envelopez par ces Galles. Nous jugeâmes à propos de nous retirer dans nôtre maison & de nous y enfermer, afin d'éviter la premiere furie de ces barbares. Nôtre retraite leur donna du courage; ils redoublerent leurs cris, & allerent se placer sur une hauteur qui étoit près de nôtre logis, & qui le commandoit. Nous les voyions nous menacer de leurs lances & de leurs sagaies, & faisans plusieurs autres bravades. Heureusement nous n'étions qu'à un jet de pierre de la mer; nous pouvions en cas de nécessité nous jetter dans nôtre Almadie, & nous mettre au large, & c'est ce qui nous rassûroit. Néanmoins comme ils demeuroient un peu trop long-tems au tour de nôtre maison, & que le bruit commençoit à nous fatiguer, nous crûmes qu'il falloit leur faire peur. Nous étions en tout cinq Portugais, & nous avions quatre fusils chargez chacun de deux balles; nous les tirâmes tout d'un coup, mais en sorte que les balles passassent seulement un ou deux pieds au dessus d'eux, & qu'ils les entendissent siffler. Le feu & le bruit de nos armes les épouventerent tellement qu'ils se jetterent tous par terre, & n'oserent même lever la tête que long-tems après. Nous rîmes beaucoup de leur peur, & nous fûmes très-aises du bon effet que cette décharge avoit produit. Ces barbares oublierent en un moment leur fierté naturelle, ils devinrent plus doux que des agneaux, & vinrent les uns après les autres nous demander pardon de leur insolence, nous promettant de mieux vivre avec nous à l'avenir; & en effet, depuis ce tems nous fûmes les meilleurs amis du monde.

Comme nous nous visitions les uns les autres, nous commençâmes à parler du sujet de mon voyage, & de l'envie que j'avois de découvrir un nouveau chemin pour passer en Ethiopie. Il fallut pour cela aller trouver leur Roi ou *Lubo*, il avoit

avoit avec lui ses femmes & ses troupeaux : le lieu où il nous reçût étoit une cabane de paille, un peu plus grande que celle de ses sujets. La maniere dont ce Roi reçoit les Etrangers est assez singuliere Il s'assied à terre au milieu de sa cabane, & tous ses Courtisans sont assis autour de lui de long de la muraille, tenans ou une gaule, ou un bâton, avec une masse; & ces bâtons sont plus ou moins longs selon la qualité des personnes à qui il donne audience. Si la personne est noble, la gaule est fort longue ; si au contraire c'est un homme du commun, les bâtons n'ont pas plus de deux pieds. Lorsque l'Etranger qui est admis à l'audience entre, tous les Courtisans se jettent dessus, & lui donnent force coups de bâton jusqu'à ce qu'il ait gagné la porte, & qu'il la tienne avec les mains. Alors chacun retourne à sa place, comme s'il ne s'étoit rien passé, & on lui fait compliment. Nonobstant la paix & l'amitié que nous avions faite ensemble, je n'en fus pas quitte à meilleur marché; & comme je leur demandai raison de cette bizarre cérémonie, ils me répondirent que c'étoit pour apprendre à ceux qui venoient chez eux, qu'il n'y a point de nation au monde plus brave que la leur, & qu'il faut s'humilier devant elle; & véritablement ils ont raison, puisqu'ils ne connoissent guéres d'autres peuples que ces malheureux qui viennent à travers des forêts & des montagnes trafiquer avec eux. Ils font néanmoins une si grande estime des Portugais, qu'ils les appellent les Dieux de la mer. Je ne laissois pas de penser en moi-même, que j'aurois peut-être mieux fait de ne me pas exposer à la merci d'une nation si barbare & si brutale: mais faisant réflexion en même-tems que je n'avois entrepris ce voyage que pour la plus grande gloire de Dieu, je mettois toute ma confiance en nôtre Seigneur, qui m'avoit jusqu'alors délivré a de tant de périls, que je pouvois dire qu'il m'avoit tiré des portes de la mort. Ainsi préparé à tout évenement, je n'é-

tois plus occupé que de mon premier dessein, qui étoit de trouver un chemin pour passer en Ethiopie; & comme je crûs que je ne devois pas négliger les moyens humains pour assûrer ma vie, je songeai que ces peuples tous barbares qu'ils sont, ont un serment qu'ils ne violent jamais. Je crûs donc les devoir engager par ce serment à me tenir tout ce qu'ils me promettroient; & voici de quelle maniere ils le font. Ils aménent une brebis au milieu d'eux, & l'oignent de beurre: les principaux de la nation qui sont les chefs des familles, mettent leurs mains sur la tête de la brebis, & jurent d'observer inviolablement ce qu'ils promettent: on assûre qu'ils n'ont jamais manqué à leur parole, quand ils l'ont donnée avec ce serment. Ils disent pour expliquer cette cérémonie, que la brebis est comme la mere de chacun de ceux qui jurent, que le beurre marque l'amour qui est entre la mere & les enfans, & que l'on ne doit jamais manquer à un serment prêté sur la tête de sa mere. Ils me prêterent donc ce serment; ensuite je leur parlai du dessein que j'avois d'aller par terre à la Cour du Roi des Abissins. Ils me firent connoître aussitôt que cela étoit impossible. Ils me dirent qu'ils sçavoient bien où étoit le Royaume des Abissins; que comme ils avoient fort couru toutes les terres qui sont entr'eux & le païs où je voulois aller, ils en sçavoient toutes les routes, & tous les chemins; mais qu'ils ne pourroient répondre ni de ma vie, ni de ma liberté, que tant que je serois dans leur canton & en leur compagnie; que depuis la mer, d'où nous n'étions pas fort éloignez, jusqu'au Royaume des Abissins, il y a plusieurs nations differentes, qui sont presque toûjours en guerre les unes avec les autres, que chacune de ces nations n'étoit pas même fort en sûreté dans ses propres terres, & qu'ainsi ils ne pouvoient m'assûrer de rien, dès que j'aurois le pied hors de chez eux. Ils me dirent qu'il y avoit entre la terre qu'ils occupoient & le païs des Abissins, six sortes de Galles, & en

tout

tout neuf nations de Gentils & de Mahometans, chez qui il falloit passer pour arriver en Abissinie. La premiere [illegible]ion qu'on rencontre est celle des Mores, qui [illegible] de civilité qu'aucune autre, parce que co[illegible]lle demeure le long de la mer, elle a beauco[illegible] commerce avec les Portugais. Après les Mores sont les Maracates dont j'ai déja parlé, & qui sont plus barbares que les Mores. Derriere les Maracates sont les Machidas, tous Mahometans, peuple puissant ; leur Roi descend des anciens Empereurs des Abissins, & il est presque toûjours en guerre avec l'Abissinie. Plus avant dans les terres sont les six nations de Galles, dont nous parloient ceux avec qui je traitois. Tous ces Galles ne vivent que de leurs troupeaux, & sont de grands voleurs. Les premiers que l'on rencontre en sortant des terres des Machidas sont les Bresomas ; les seconds, les Aruisas ; les troisiémes, les Arbores, ou Aibores, ou Asbores ; les quatriémes, les Dades ; les cinquiémes, les Cajases ou Caicitas ; les sixiémes, les Adias. Après les nations des Galles sont celles des Abissins, plus ou moins civilisées, selon qu'elles obéïssent à l'Empereur des Abissins. Nous ne pouvions découvrir le chemin que nous cherchions qu'en traversant toutes ces terres & nous abandonnant à la brutalité de tant de peuples barbares, ce qui auroit été tenter la divine Providence. Nous connûmes bien, après avoir été quelque tems en Ethiopie, que ce que nous avions entrepris étoit presque absolument impossible, & que nous avions exposé nôtre vie assez legerement. Comme je fus convaincu par tout ce que j'avois déja éprouvé en passant tant de differentes nations, & par ces raisons que m'alleguerent ces Galles, que je ne pouvois pénétrer en Abissinie par cette route, je pris la résolution de retourner sur mes pas, & d'aller chercher mon Compagnon que j'avois laissé à Ampasa. J'aprehendois fort que ces barbares ne voulussent me retenir & j'ai souvent consideré comme une très-

grande grace de Dieu d'être ſorti de leurs mains.

Je fus attaqué dans ce païs-là d'une fiévre violente, & je crûs que Dieu alloit [illegible] mes voyages avec ma vie. Je me trouvois [illegible] un païs où je n'avois pour Medecin, pour [illegible] & pour garde que l'Abiſſin & les Portugais, [illegible] avoient bien voulu partager avec moi les fatigues d'un ſi penible voyage. Je connoiſſois le beſoin que j'avois d'être ſaigné, & ne croyant pas qu'il y eût de Chirurgien dans le païs, j'étois réſolu de me ſaigner moi-même, quoique je n'euſſe aucune lancette, & que je n'en euſſe jamais manié. Mais ceux qui étoient avec moi ayant appris qu'il y avoit dans le lieu un Chirurgien qui paſſoit pour très-habile, ils l'allerent querir & me l'amenerent. Je vis entrer dans ma chambre un vieillard More, *bigle*, tenant à la main un maillet & une eſpece de petit poignard tout roüillé, & trois ventouſes de corne qui étoient bien hautes chacune d'un demi pied.

Je lui demandai tout épouventé ce qu'il cherchoit, il me dit qu'il venoit pour me ſaigner & me guérir; je lui répondis de faire tout ce qu'il voudroit. Il me découvrit auſſi-tôt le côté, prit un peu de papier, le mâcha long-tems, puis ayant appuyé fortement une de ſes ventouſes ſur le côté, il la boucha avec ce papier mâché, & elle demeura attachée. Il appuya les deux autres de la même maniere, & tout d'un tems aiguiſa ſon poignard, en me repetant qu'il ne me feroit aucune douleur. Lorſque j'eus gardé ces ventouſes un peu de tems, il me les ôta, & donna trois coups de ſa dague aux trois endroits où il avoit appliqué les ventouſes; il en ſortit trois ruiſſeaux de ſang. Il appliqua pluſieurs fois ſes ventouſes: à chaque fois qu'il les ôtoit, il enfonçoit ſa prétenduë lancette dans le même endroit, & il me tira tant de ſang, que je crûs qu'il ne m'en reſtoit pas une goute; enfin pour fermer les playes qu'il m'avoit faites, il mit deſſus trois boules de ſuif apla-

ties

tiés avec force. Je ne ſçai ſi ce fut la peur que j'eus ou le ſang qu'il me tira, qui chaſſa ma fiévre; mais je me trouvai ſi ſoulagé, que bien-tôt après je ne ſongeai qu'à m'en retourner.

J'avois trop ſouffert en venant par terre, & j'étois trop foible pour pouvoir faire le même chemin, ainſi je me mis dans l'Almadie. Nous arrivâmes à Ampaſa le Dimanche de la Paſſion. J'eſperois y trouver mon Compagnon, mais il étoit allé à Monbaça, perſuadé qu'il y trouveroit quelqu'un qui lui enſeigneroit le chemin que nous cherchions. Il fut plûtôt deſabuſé que moi, & il revint au même lieu d'où nous étions partis l'un & l'autre, & où nous nous retrouvâmes; de ſorte que nous étions quatre Prêtres pour faire l'Office de la Semaine Sainte dans la petite Egliſe d'Ampaſa, avec ſoixante & dix Chrêtiens; ce qui ne s'étoit peut-être jamais vû auparavant, ni ne s'eſt vû depuis. L'Office ſe fit de cette maniere avec beaucoup de ſolemnité, ce peuple en parut extraordinairement touché, & il n'y eut pas un Chrêtien qui ne fit une confeſſion générale, & qui ne donnât pluſieurs marques d'une véritable & ſincere penitence. Nous paſſames la Semaine-Sainte & l'Octave de Pâques dans des exercices continuels de dévotion; le Dimanche ſuivant nous nous embarquâmes pour retourner aux Indes.

J'ai déja remarqué que les Navires ne peuvent approcher plus près de Paté que d'une lieuë, nous prîmes une petite barque pour aller à celui qui nous attendoit; mais comme la mer ſe retiroit, nous nous trouvâmes à ſec, & nous demeurâmes la nuit dans nôtre barque. Le matin ce fut encore pis, parce que la mer remontant nous repouſſoit au-lieu d'où nous étions partis, & nous eûmes des peines infinies pour arriver au Navire. Dès que nous fûmes dedans, on mit à la voile, & nous paſſâmes en vingt-neuf jours de Paté à la fameuſe Fortereſſe de Diou. Nous eûmes auſſi-tôt nouvelle qu'Alfonſe Mendez Patriarche d'Ethio-

pie étoit arrivé de Lisbonne à Goa ; nous apprîmes aussi qu'il avoit relâché à Mozambique, dans le tems que je passois à la côte de Melinde, qu'il avoit été cinquante-quatre jours en mer, pour aller de Mozambique à Goa, & que voulant profiter de la premiere occasion pour se rendre à son Eglise, il étoit dans le dessein de nous venir joindre à Diou, parce qu'on l'avoit assûré que tous les ans il en partoit plusieurs Navires pour la Mer rouge. Il nous écrivit lui-même pour nous prier de l'attendre, afin que nous pûssions aller de compagnie, mais on étoit en hiver; nous demeurâmes à Diou depuis le mois de Mai jusqu'à la fin d'Octobre. Après avoir perdu tant de tems, nous ne pûmes trouver aucun Navire, parce que les Marchands rebutez des brigandages des Turcs, ne vouloient plus faire de commerce dans la Mer rouge. Nous nous embarquâmes donc pour Damam & pour Baçaim ; nous entrâmes en faisant nôtre route dans le Golphe de Cambaïe, & nous passâmes à la vûë de Goga, où sont toutes les archives des Conquêtes des Portugais, & les memoires qui contiennent les grandes actions qu'ils ont faites dans les Indes. Nous vîmes les Isles ou Rochers des Morts, Castelette, Baroche, Surate; & en approchant de Surate, nous trouvâmes quinze Vaisseaux Hollandois qui faisoient quelque réjoüissance. Nous n'avions pas envie de moüiller auprès d'eux; mais en voulant les éviter, nous allâmes donner sur les bancs de Damam; les courans nous y portoient, & nous périssions infailliblement, si le vent eût continué, ou plûtôt si Dieu ne nous eût garanti de ce péril, comme il nous a sauvé de plusieurs autres. Le lendemain dixiéme de Novembre, nous arrivâmes à Damam. Dans le tems que nous partîmes de Diou, le Patriarche s'embarqua sur l'Armée navale du Nord, que commandoit Philipe Lobo. Le dessein du Patriarche étoit d'aller à Diou, mais ayant touché à Damam, il y reçût une Lettre que je venois de lui écrire en partant pour

pour Baçaim ; il me fit réponse, & me pria d'aller querir mes Compagnons qui étoient à Diou, & d'apporter ce que nous y avions laissé. Il me mandoit de plus qu'il esperoit trouver à Baçaim un Bâtiment qui nous passeroit en droiture dans la Mer rouge ; j'obéis & dès la même nuit je me r'embarquai sur la Flotte qui alloit à Cambaïe. Cette Flotte étoit en tout de cinquante Navires. Nous passâmes à Surate, puis à Gardor, où tous nos Bâtimens se mirent en ordre pour entrer à Cambaïe. La mer est si basse & si pleines d'écuëils près de ce Port, que l'on ne peut y entrer que dans les hautes marées; encore est-on obligé à décharger les Vaisseaux, & quelquefois à les démâter, de sorte qu'il ne reste que le corps du Navire, & quand la mer monte, elle va avec tant de violence, que les Vaisseaux sans voiles & sans rames font trente lieuës en six heures; toute l'adresse des Pilotes sert de peu dans ces occasions, & on ne sçauroit empêcher un Vaisseau de périr, si la mer l'emporte sur les bancs. Il y a bien d'autres dangers encore à craindre, car si on ne moüille dans un bon endroit, on court risque de donner à la côte ou de couler bas ; & j'ai souvent oüi dire à d'habiles Pilotes, que s'ils n'avoient qu'un fils, ils ne le hazarderoient pas sur un Vaisseau qui iroit à Cambaïe. Mais il faut croire que depuis que le commerce s'est augmenté de ce côté-là, on a travaillé au Port, & qu'on l'a rendu meilleur. Nous essuyâmes cependant une rude tempête dans ce Port. De là nous allâmes à Diou. Après y avoir demeuré quelques jours, nous revinmes à Goa ; le Capitaine détacha quatre Navires pour aller croiser jusqu'à Sinde ; & comme ces Navires ne croyoient pas tenir long-tems la mer, ils n'eurent pas soin de faire de l'eau, de sorte qu'ils en manquerent tout-à-fait, & plusieurs Matelots moururent de soif. Le Capitaine en avoit seulement conservé trois ou quatre pintes pour lui, il n'en vouloit donner à personne ; mais heureusement il se trouva un étran-

ger qui sçavoit un peu distiler. Il s'avisa, après avoir long-tems réfléchi, de mettre de l'eau de la mer dans un alambic, & il tira assez d'eau douce pour l'équipage de nôtre Navire; mais comme il consumoit beaucoup de bois, on se seroit bien-tôt trouvé dans un état pire qu'auparavant, si les Vaisseaux n'étoient arrivez à Diou, où je vis le Capitaine & les Officiers bien défigurez du mal qu'ils avoient souffert.

Cependant le Patriarche d'Ethiopie m'attendoit toûjours à Baçaim; & comme nôtre Armée navale ne pouvoit pas partir si-tôt ni s'éloigner des entrées du Port de Cambaïe, je m'embarquai sur un détachement que le Capitaine fit pour servir d'arriere-garde à la Flotte. Ce détachement s'aprocha si près de Damam, que le Commandant voulut bien me mettre à terre, & il reprit le large aussi-tôt. Dès que je fus arrivé au College, je pris un Câtre & quatre Boys pour me porter à Baçaim. Ces Boys sont des hommes que l'on appelle ainsi, dont le métier est pareil à celui de nos porteurs de chaises. Les Câtres sont des especes de brancards où l'on est assis ou couché, comme l'on veut. On passe au haut de ces Câtres une canne ou bambuche plus grosse que le bras, & ces Boys la prennent par les deux bouts & la posent sur leurs épaules, & font aisément six & sept lieuës entre deux Soleils; on ne leur donne à chacun qu'environ cinq sols par jour. Je fus ainsi de Damam à Baçaim qui sont à vingt lieuës l'un de l'autre. J'y trouvai le Patriarche avec trois Prêtres qui s'étoient consacrez, comme nous, aux Missions d'Ethiopie. Nous allâmes tous ensemble à Damam, où Antoine de Souza Carvallo, Capitaine Général du Golphe de Cambaïe, nous vint prendre. Il nous passa à Diou où nous arrivâmes le jour de la Purification de l'année 1625. Ce fut-là que le Patriarche connut par sa propre experience, qu'Antonio de Moura Capitaine de la Forteresse, & moi, ne l'avions pas trompé, lorsque nous lui avions écrit qu'il ne trou-

veroit

voïoit point de Navire à Diou pour passer dans la Mer rouge.

Le Patriarche qui souffroit beaucoup de tant de retardemens, cherchoit tous les moyens possibles pour aller à son Eglise. Enfin avant que nous partissions de Baçaim. Lopo Gomez d'Abreu s'offrit d'armer à ses dépens trois Vaisseaux, & de nous conduire à tel Port que nous voudrions, pourvû qu'on lui donnât une Commission pour faire la course à l'entrée de la Mer rouge, afin de se dédommager des avances & de la dépense qu'il feroit. Le Patriarche accepta cette proposition, & il en écrivit au Viceroi. A peine nous fûmes arrivez à Diou, qu'il eut nouvelle qu'on lui avoit accordé ce qu'il demandoit; mais il y avoit une autre difficulté à laquelle on n'avoit pas pris garde; c'est que ces trois Navires étoient armez en guerre, & que ne portans aucune marchandise, ils ne pouvoient toucher à aucun Port de la Mer rouge, ce qui nous jetta dans un nouvel embarras. Pendant que nous étions ainsi occupez de nôtre voyage, nous reçûmes des Lettres du Pere Antoine Fernandez Superieur de la Mission d'Ethiopie. Il nous écrivoit de la part du Roi des Abissins, que pour ne pas exposer la personne du Patriarche qu'il avoit tant d'impatience de voir, il étoit d'avis qu'au lieu d'aller à Moca, on débarquât à Dagher. Ce Port est à l'entrée de la Mer rouge, & il appartient à un Prince More, qui releve de l'Abissinie. Le Roi de son côté écrivit à ce Prince, & le prioit de nous donner passage sur ses terres; ainsi nous n'attendions plus que les Navires que Lopo Gomez d'Abreu nous avoit promis: mais comme la saison étoit avancée, & que les Navires n'arrivoient point, le Patriarche perdoit patience. Le Capitaine de Diou qui étoit témoin du zele de ce Prélat, & qui ne croïoit pas que les Navires d'Abreu pûssent venir si-tôt, s'offrit d'équiper un Navire pour nous passer en Ethiopie. Il nous dit de choisir dans le Port celui qui nous conviendroit le mieux, & il

nous promit de faire travailler avec tant de diligence, que dans peu le Navire pourroit mettre à la voile. En effet, on ne perdit point de tems; mais lorsque nous n'attendions plus Abreu ni les Navires, nous les vîmes paroître sur les neuf heures du matin le jour du Vendredi Saint. Ils entrerent aussi-tôt dans le Port; je ne puis dire quelle fut nôtre joye. Abreu descendit à terre en arrivant, & vint chez le Patriarche. Il lui fit de grandes excuses de ce qu'il n'avoit pû faire plus de diligence, l'assûrant qu'il avoit été retenu très long-tems par les vents contraires. Ces trois Navires étoient en bon état, bien fournis de monde; & plusieurs personnes de Diou demanderent à s'embarquer, persuadez qu'avec de si bons Vaisseaux & un tel équipage, il n'y avoit que de l'honneur à acquerir & du profit à faire. Le Patriarche préfera la Galiotte aux deux autres Navires; il s'embarqua avec tous les Missionnaires, & quelques gens qui lui étoient absolument néceſſaires. Il ordonna que le reste de ses Domestiques, qui n'étoit pas considérable, fût réparti sur les deux Navires; nous prîmes congé du Gouverneur, du Grand Vicaire, & de quelques autres de nos amis, de qui nous ne pûmes nous séparer sans beaucoup de larmes. Le Patriarche, avant que de s'embarquer, nous fit à tous chanter les Litanies de la Sainte Vierge, puis se prosternant devant le S. Sacrement qui étoit exposé, il lui recommanda nôtre voyage, & toute la Mission d'Ethiopie. Il nous fit sur le-champ une petite exhortation si vive & si touchante, que je ne crois pas avoir rien entendu de plus pathetique. Ceux qui n'étoient venus que pour nous accompagner jusqu'au Vaisseau, prirent congé du Patriarche, lui baiserent la main & lui demanderent sa benediction fondans en larmes. Il n'y en eut aucun que ce Prélat n'embrassât, & à qui il ne dit quelque parole d'édification. Nous étions en tout dix Missionnaires, y compris le Patriarche qui ne vouloit pas que dans le voyage on le distinguât d'avec

d'avec nous; il prenoit ſeulement la qualité de Superieur de la Miſſion. Il avoit choiſi tous gens ſages pour le ſervir, pluſieurs pouvoient nous ſoulager beaucoup dans les travaux des Miſſions, comme ils firent, il avoit entr'autres deux excellens Muſiciens pour la Chapelle. Il étoit preſque nuit, lorſque nous arrivâmes, & ceux qui nous avoient ſuivis juſqu'à la Chaloupe, nous accompagnoient des yeux, autant qu'ils pouvoient, & ne voulurent point quitter le rivage, tant qu'ils pûrent voir le Navire où nous étions. Nous demeurâmes à l'ancre toute la nuit; & le lendemain troiſiéme d'Avril, nous mîmes à la voile de grand matin.

Après quelques jours de navigation, nous découvrîmes ſur le Midi l'Iſle de Socotora où nous devions relâcher. Nous ne fîmes pas réflexion qu'à l'entrée de cette Iſle, il y a un banc de ſable qui étoit préciſément devant nous, il faiſoit le plus beau tems du monde, & nous ne ſongions nullement au péril où nous allions nous jetter: nous continuâmes nôtre route juſqu'à la nuit ſans nous détourner. Je paſſai tout le ſoir ſur la dunette à cauſer avec le Capitaine, & il étoit minuit quand je m'allai coucher. Tous nos Matelots, ſur tout les Mores, dormoient d'un profond ſommeil; comme ils ſont perſuadez que tout eſt marqué dans les decrets de Dieu, & qu'il eſt impoſſible à l'homme d'éviter ſa deſtinée, ils s'abandonnent fort à la Providence, & ſe perdent ſouvent faute de prendre les précautions néceſſaires pour ſe ſauver. J'avois à peine ſouhaité le bon ſoir au Capitaine que je l'entendis crier que la Galiotte touchoit, & que nous donnions ſur le banc. Il commanda auſſi-tôt qu'on ſe hâtât d'amener, ſans quoi nous étions perdus. Je fus des prémiers ſur le pont, & je connus le danger extrême où nous étions; & certainement je ne croi pas que jamais Vaiſſeau ait couru un pareil riſque ſans périr. Je me ſouvins qu'en partant, le Recteur du College nous avoit promis de faire dire tous les Samedis une Meſſe pour demander

mander à Dieu par l'intercession de la Vierge un heureux voyage; de sorte que nous ne doutâmes point que les prieres de nos Peres, & le S. Sacrifice de la Messe que l'on offroit pour nous, n'eussent operé ce miracle. Et certes ç'en fut un grand que le Capitaine & moi fussions encore éveillez, pendant que tous les Matelots dormoient d'un profond sommeil; puisque si nous eussions dormi comme eux, nôtre Navire eût été brisé avant que nous eussions connu le péril où nous étions. Le matin nous courûmes le long de l'Isle, & nous ne voyions que montagnes, que rochers qui sembloient être prêts à tomber dans la mer. Il n'y a rien de considerable dans cette Isle, que quelques gommes précieuses; parce que comme il y a beaucoup d'herbes bulbeuses, & que la chaleur y est excessive, il coule de ces herbes un suc, ou une liqueur qui font les plus excellentes gommes du monde. On y pêche quantité de Baleines & de Dauphins, dont on tire une graisse qui, mêlée avec le chanambo, est merveilleuse pour carener les Navires, & vaut beaucoup mieux que le goudron & le suif dont nous nous servons en Europe, parce que le bois qui est enduit de cette graisse & de ce chanambo, ne se pourrit pas facilement, & n'est pas sujet aux vers.

Nous abordâmes un peu après midi à un des meilleurs Ports de cette Isle; ce qui allarma extrêmement les habitans qui n'étoient pas accoûtumez à voir des Navires Portugais sur leurs côtes, & encore moins dans leurs Ports. Quelques habitans se sauverent dans les montagnes, d'autres accoururent en armes sur le bord de la mer; mais quand ils sçûrent qui nous étions, ils vinrent nous visiter comme les Souverains du Roi de Caxem leur Seigneur; ils nous apporterent des poules, des moutons, du poisson, & nous leurs donnâmes en échange quelques toiles peintes des Indes, qu'ils prisent beaucoup. Nous ne fûmes qu'une nuit dans ce Port. Nous repartîmes le lendemain de grand matin

matin, & nous allâmes chercher le Cap de Gardafui, qui n'est qu'à quarante lieuës de Socotora. Avant que de le pouvoir reconnoître, nous passâmes à la vuë de deux Isles desertes que l'on appelle les deux Sœurs, parce qu'elles sont près l'une de l'autre, & d'une même grandeur. Dès que nous les eûmes passez, nous vîmes le Cap de Gardafui, autrefois si fameux & si connu sous le nom de Cap des Aromates, ou parce qu'il y en croissoit beaucoup, ou parce qu'il étoit proche de l'Arabie heureuse où il y en a encore tant aujourd'hui, ou parce que tous les Navires des Indes qui entroient dans la Mer rouge, & qui sont ordinairement chargez de beaucoup de drogues & de parfums, vont le reconnoître. Ce Cap est la partie la plus Orientale de l'Affrique, & avant que d'y arriver, environ dix lieuës au Sud-Oüest, on trouve le Cap de Fû, qui est plus petit & moins considerable. L'Ocean commence à se beaucoup resserrer entre le Cap de Gardafui & celui de Fartaqui, qui en est à quarante lieuës sur les côtes de l'Arabie. C'est proprement à ces deux Caps ou Promontoires, que commence le Golphe Arabique, qui s'étend jusqu'à Babelmandel par l'espace de cent cinquante lieuës. Il perd son nom à Babelmandel, & prend celui de Mer rouge ou de mer de la Meque; je décrirai dans la suite cette mer plus particulierement, & je marquerai sa longueur & sa largeur.

Nous trouvâmes la mer fort grosse près du Cap de Gardafui, quoi qu'il fit peu de vent. Je ne sçai si cela venoit ou de ce qu'il y avoit eu une tempête auparavant, ou de ce que la mer étant plus resserrée, & d'ailleurs entrant & sortant dans le Détroit de Babelmandel, elle y est ordinairement plus agitée; mais nôtre Navire fut beaucoup tourmenté pendant deux nuits, & je ne pense pas que nous eussions plus souffert, si nous avions eu une grosse tempête. Nous continuâmes nôtre route vers les portes de la Mer rouge, sans rencontrer autre chose qu'une Gelve; dès qu'elle nous aper-

çût, elle fit force de rames & de voiles, nous lui donnâmes la chasse. Ces Gelves sont des especes de nacelles ou gondoles faites de planches fort minces & cousuës avec du funil; elles n'ont pour toutes voiles qu'une espece de nate. Nous croyions que celle-ci sortoit du Port de Zeila, & que ceux qui la conduisoient pourroient nous dire, s'il y avoit des Vaisseaux Arabes à l'entrée du Détroit, ce qui nous obligeoit à la chasser; mais comme les Mores ont une peur incroyable des Francs, & que cette Gelve étoit près de terre, elle s'échoüa. Tous ceux qui étoient dedans gagnerent la montagne. On leur tira un coup de mousquet, ce qui les fit courre encore plus fort. Nous prîmes la Gelve, & nous partageâmes entre nos Vaisseaux le mil dont elle étoit chargée. Les Mores qui s'étoient enfuis, nous faisoient signe du haut de la montagne; on crût qu'ils vouloient nous parler, & comme on ne souhaitoit autre chose, on mit la chaloupe dehors avec deux matelots & un Abissin. On leur recommanda en partant de ne pas descendre à terre. La Galiotte & les deux Navires s'éloignerent de la côte, afin d'ôter tout soupçon aux Mores, & de leur donner plus de liberté de venir; mais jamais ils ne voulurent quitter le haut de leur montagne, de sorte qu'après avoir attendu quelque tems, on fit signe à la chaloupe de revenir. Nous étions vis-à-vis du Port de Meth. C'étoit autrefois un lieu considerable, & d'un fort grand commerce; mais présentement ce n'est plus qu'un méchant village habité par de pauvres pêcheurs. Nous demeurâmes tout le reste du jour & de la nuit suivante à la vûë de Meth, esperans toûjours que ces Arabes nous viendroient parler, & nous apprendroient s'il y avoit des Navires à l'entrée de la Mer rouge; mais comme ils ne revenoient point, nous continuâmes nôtre route le long des côtes d'Ethiopie, de sorte que le lendemain sur les quatre heures, nous découvrîmes l'Isle de Babelmandel, & nous n'en étions qu'à une lieuë à Soleil couchant. Cette Isle

a deux

a deux lieuës de long ſur une demie de largeur, & eſt aſſez haute: la mer qui l'environne forme deux canaux; celui qui eſt du côté de l'Arabie n'a pas un quart de lieuë de largeur, & c'eſt par-là que paſſent les Navires qui vont dans la Mer rouge, ou qui en ſortent; l'autre, qui eſt du côté d'Ethiopie, eſt beaucoup plus large; mais il eſt plein de bancs, & difficilement un Navire un peu conſiderable y peut paſſer; & lors même qu'on y va avec de mediocres, il faut ranger l'Iſle de fort près, le fond étant meilleur que le long de la côte d'Ethiopie; mais l'on ne va guére par ce canal, que lorſque l'on apprehende de rencontrer les Navires Turcs, qui ſe tiennent ordinairement ſur les côtes d'Arabie, afin d'obliger les Navires d'aller décharger à Moca. Ce fut pour cette raiſon que nous paſſâmes par le canal d'Ethiopie, & que nous le paſſâmes même de nuit. Abreu avoit eu ſoin d'amener des Pilotes; autrement il auroit fallu en aller prendre à la côte d'Arabie, où l'on en trouve toûjours dans un village, que pour cela on appelle le village des Pilotes, étant impoſſible de naviguer dans la Mer rouge, ſi on n'a des Pilotes qui la connoiſſent particulierement. Lorſque nous eûmes paſſé le détroit de Babelmandel, & que nous vîmes cette mer ſi renommée dans les Livres ſacrez & prophanes, nous chantâmes les Litanies de la Sainte Vierge, & nous recitâmes d'autres prieres, pour rendre graces à Dieu de nous avoir donné juſqu'alors un ſi heureux voyage, & pour lui demander de nous tenir toûjours ſous ſa protection. Mais puiſque nous ſommes entrez dans cette mer ſi fameuſe, il ne ſera pas hors de propos d'en donner une deſcription la plus exacte que nous pourrons.

La Mer rouge commence à l'Iſle de Babelmandel. Elle a depuis là juſqu'à Suez, trois cens quatre-vingt lieuës ou environ, ſur cinquante ou ſoixante dans ſa plus grande largeur. Ceux qui la connoiſſent le mieux, la comparent à un Lezard, en y comprenant le Golfe Arabique dont nous

avons

avons parlé; on lui donne alors cinq cens trente lieuës de longueur. Ils disent que le Golfe Arabique est la tête de ce Lezard, que l'Isle de Babelmandel & ses deux canaux sont le col, & que le reste du corps est ce que nous appellons proprement la Mer rouge. Ils divisent de même sa largeur en trois parties. L'une est le long des côtes d'Arabie, l'autre le long de celles d'Ethiopie, la troisiéme est le milieu. Les côtes d'Arabie & d'Ethiopie sont pleines de bancs & de rochers; de sorte que les Vaisseaux qui y naviguent sont toûjours dans un danger évident de se perdre, à moins qu'ils ne tiennent le milieu du canal. On y trouve aussi des écueïls & des rochers; mais comme ils paroissent presque tous hors de l'eau, il est aisé de les éviter. Le prémier rocher qu'on découvre est un Volcan qui est à douze lieuës de Babelmandel, & jette du feu la nuit.

Afin de décrire cette mer avec plus d'ordre, je commencerai par la côte d'Arabie. A douze lieuës de l'embouchure, on trouve la ville de Moca, où il se fait un très-grand commerce, depuis que les Turcs se sont rendus maîtres de toute l'Arabie; auparavant c'étoit si peu de chose, qu'elle releve * encore du Bacha de Sannaar, & le Bacha se contente d'avoir un Lieutenant à Moca. A quarante lieuës de là, est la petite Isle de † Camaram; elle ne produit rien d'elle-même, mais comme elle n'est séparée de l'Arabie que par un canal d'une petite lieuë, il s'y fait un assez bon commerce. Les habitans de cette Isle sont très-incommodez de petits serpens, qu'ils appellent Basilics. Quoi qu'ils soient très-venimeux & très-méchans, il n'est pourtant pas vrai qu'ils tuent de leur vûë comme les Anciens l'ont écrit; ou si cela est, il faut qu'ils soient

* Si cela a été autrefois, il n'est plus aujourd'hui, comme on le verra dans la suite de cette Relation.

† Où mourut Edouard Galvan, Ambassadeur d'Emanuël Roi de Portugal, en allant en Abissinie.

soient encore plus dangereux ailleurs que dans cette Isle. A soixante lieuës plus avant, on voit la ville de Besan, lieu autrefois d'un très-grand abord. Aujourd'hui tout son commerce est passé à Odida & à Loia. On voit à quarante-deux lieuës de Besan les ruines de Lider, qui sont encore aujourd'hui des preuves de ce que cette ville étoit anciennement, & de ce qu'elle a souffert depuis qu'elle est sous la domination des Turcs. A trente lieuës ou environ est le fameux Port de Jodda: c'est là qu'arrivent de tous côtez les Pelerins qui vont à la Méque & à Medine, & que se débarquent ces riches & magnifiques présens, que tant de Rois envoyent tous les jours comme un tribut au tombeau de Mahomet. On ne peut représenter le commerce qui se fait à Jodda, ni le grand concours de Marchands qui y viennent de toutes parts. Les Navires qui entrent chargez dans ce Port sont si riches, que les Indiens voulant rélever une chose de très-grand prix, disent qu'elle vaut mieux qu'un Navire de Jodda. C'est aussi ce qui attire dans cette mer un grand nombre de Corsaires, qui ordinairement s'y enrichissent; mais pour y faire quelques prises considerables, il faut y demeurer près de deux ans, & ne se pas impatienter. On compte depuis Jodda jusqu'à Jambo environ cinquante lieuës, & soixante-huit de Jambo à Toro, que D. Etienne de Gama ruina autrefois. Tout ce païs est très-miserable, à cause des courses fréquentes des Arabes. On voit près de Toro les restes d'un ancien Monastere. C'est une tradition reçûë communément dans le païs, que ce fut entre Toro & Rondelo, qui est de l'autre côté d'Affrique, que le peuple de Dieu passa la Mer rouge, à pied sec; il y a assez d'apparence que cette tradition n'est pas mal fondée. La Mer rouge n'a que trois lieuës de largeur en cet endroit. Toutes les terres des environs de Toro sont séches & steriles faute d'eau, & il n'y a qu'une fontaine assez éloignée où l'on en trouve; cette eau descend des montagnes voisines, au pied des-

desquelles on voit encore une douzaine de Palmiers. On trouve plusieurs puits au dessus de Toro; les Arabes prétendent que ce sont ceux que Moïse fit creuser, pour appaiser les cris de son peuple qui mouroit de soif. Suez est à trois lieuës de Toro dans le fond du Golfe: c'étoit autrefois un lieu d'un fort grand commerce, mais ou le mauvais gouvernement des Turcs, ou la disette d'eau, l'ont fait abandonner; de sorte que ce n'est plus aujourd'hui qu'un village, habité seulement par quelques pêcheurs Arabes; encore y sont-ils bien incommodez, parce qu'ils sont obligez d'aller chercher l'eau à trois mortelles lieuës de là. Les anciens Rois d'Egypte avoient fait creuser un canal pour y conduire des eaux du Nil; aujourd'hui ce canal est comblé & plein de sable, & à peine il en reste quelques vestiges.

Le premier village qu'on trouve en allant de Suez le long des côtes d'Affrique est Rondelo, où comme nous venons de dire, le peuple de Dieu entra dans la Mer rouge, lors qu'il la traversa miraculeusement. A quarante cinq lieuës de là est Cocir, où les caravanes d'Egypte s'embarquent pour aller à la Meque, lors qu'elles ne veulent pas aller par terre. Il y a en ce lieu deux choses remarquables; la premiere, que c'est à Cocir que finit une longue chaîne de montagnes, qui s'étend depuis l'embouchure de la Mer rouge, & tout le long de cette côte, s'avançant quelquefois dans la mer, & quelquefois s'en éloignant considerablement, & ne laissant pendant l'espace de trois cens lieuës qu'elle dure, qu'une seule ouverture par où passent toutes les marchandises qu'on embarque à Rifa, & qu'on distribuë ensuite dans tout l'Orient. Ces montagnes sont en plusieurs endroits couvertes de grandes forêts, en d'autres elles sont séches & arides, & generalement parlant presque par tout incultes, soit à cause des chaleurs ardentes du climat, soit à cause de la paresse & de la faineantise des peuples. Comme elles sont excessivement hautes,

tes, on y trouve toutes les saisons ensemble; parce que si les pluyes & l'hiver régnent d'un côté, on a de l'autre un tems doux & un Soleil fort clair, comme nous l'éprouvâmes ès années 1633. & 1634. pendant la grande persécution que les Catholiques souffrirent en Ethiopie. Car nous nous retirâmes la plûpart dans ces montagnes, où à la fin nous fûmes découverts, puis livrez aux Turcs qui nous chargerent de chaînes, ainsi que je dirai dans la suite.

L'autre chose remarquable le long de cette côte d'Affrique, est le voisinage du Nil, & la facilité avec laquelle on pourroit le détourner, & le faire couler dans la Mer rouge par cette ouverture de montagnes. Plusieurs Sultans ont tenté de joindre par un canal la Mer rouge avec la Mer Mediterranée, mais ils ont abandonné cette entreprise, dès qu'ils ont consideré les grandes dépenses qu'ils étoient obligez de faire pour cela; outre qu'il seroit à craindre qu'on ne submergeât une grande partie de l'Egypte, dont les terres sont plus basses que la mer.

L'Isle de Suaquem est à cent trente lieuës de Rondelo; les Bachâs qui commandent sur cette côte, aiment mieux demeurer dans cette Isle qu'à Dalec & à Maçua, à cause du grand commerce qui se fait du Royaume des Balous avec celui d'Abissinie, dont ils tirent un profit très-considerable. Elle est petite & toute ronde, & n'a pas plus de quatre cens brasses de circuit; les maisons y sont proprement bâties, & l'on ne distingue point celle du Bacha d'avec les autres. Il n'y a ni Forteresse ni Artillerie: on a seulement élevé deux petits Forts dans la Terre-Ferme, qui n'en est éloignée que d'une portée de mousquet. Le fond est bon tout autour de cette Isle, mais à quelque distance, ce ne sont qu'écueils & que rochers; & le long de la côte est un banc large d'une demie lieuë: de sorte qu'il faut toûjours avoir la sonde à la main, & on ne peut arriver à cette Isle que par un

un canal. A droite & à gauche de ce canal eſt un roc vif, mais d'une pierre ſi tendre, que pour peu qu'on y touche, elle tombe par morceaux.

Le Royaume de Balou eſt vis-à-vis de Suaquem. Les peuples Balous ſont Mahometans, & bons ſoldats. Ils ont eu de longues & ſanglantes guerres contre les Turcs, & ils les ont obligez de partager avec eux les Doüanes de l'Iſle de Suaquem. Le Roi des Balous y tient encore aujourd'hui des Officiers & des Receveurs. Ce Prince eſt riche, & a beaucoup d'or & d'argent, & fait un aſſez grand commerce, particulierement de toiles qu'on fabrique dans le païs, & que les Noirs achetent fort cher. Ce Royaume ne manque d'aucune choſe néceſſaire à la vie; il m'a paru que les hommes & les chevaux y ſont plus grands qu'ailleurs.

Tout cela a obligé les Bachas à préférer le ſéjour de Suaquem à tout autre. Les Turcs de Suaquem ont neuf ou dix jardins en Terre-Ferme, & ces jardins leur fourniſſent des Limons, des Ananas, des Cedras, des Canes de Sucre, des Melons d'eau d'un goût merveilleux, & toutes ſortes d'herbes & de racines; je ne penſe pas que dans toute la côte, depuis Melinde juſqu'à Suez, on en trouvât autant que dans ce petit canton; car hors des Tamarins, dont il y a une aſſez grande quantité entre Suez & Suaquem, la terre ne produit aucune choſe. De ſorte qu'on peut dire que * David a décrit ce païs, quand il a parlé d'une terre deſerte, impraticable, & où tout manque juſqu'à l'eau. Il n'y a que les Autruches qui puiſſent vivre dans un païs ſi ſec & ſi ſterile, & où il ne croît pas-un brin d'herbe; auſſi mangent-elles bois, pierres, & generalement tout ce qu'elles rencontrent. Comme elles font beaucoup d'œufs, elles en caſſent une partie pour nourrir leurs petits. On compte pluſieurs choſes fabuleuſes de cet oiſeau; on dit qu'il mange le feu.

* *Pſ.* 62.

feu, qu'il digere le fer, qu'il lance des pierres contre le Chasseur qui le poursuit. J'ai vû beaucoup d'Autruches, elles sont mêmes très-familieres; quand on les chasse, & qu'elles fuyent, elles ne font qu'étendre les aîles, & courent d'une si grande vîtesse, qu'il n'y a point de cheval qui les puisse attraper. Comme elles ont le pied fendu, & qu'en courant avec beaucoup de force, elles font sauter des pierres, on s'est imaginé qu'elles les lancent contre ceux qui les poursuivent. Les plumes d'Autruches qu'on estime tant, sont celles qui croissent sous les aîles de ces oiseaux. La coquille des œufs d'Autruche, bien broyée & réduite en poudre, est un remede excellent pour ôter les taies qui viennent sur les yeux; il ne faut qu'avec une plume appliquer sur la taie cette poudre toute séche, ou la tremper dans de l'eau claire, ou dans du lait de femme.

L'Ecriture parle d'un vent brûlant qui vient du Desert, que je crois être le vent que les gens du païs appellent *Arur*, & les Arabes *Uri*, qui étouffe dans le printems, & qui est si brûlant qu'on peut dire que toute cette contrée est une fournaise ardente ou plûtôt un Enfer; de sorte qu'il n'y a pas moïen de voyager dans ce païs-là pendant cette cruelle saison. Lors qu'on est obligé d'aller d'un lieu à un autre, on doit faire bonne provision d'eau, parce qu'elle est très-rare, & qu'on en a un extrême besoin contre ces excessives chaleurs. Ce n'est pas encore le plus grand danger que les Voyageurs ont à craindre. Il régne pendant les mois de Juin, Juillet & d'Août un autre vent qui enleve des montagnes de sable, sous lesquelles on est enseveli, si on n'a soin de les éviter. Tout ce que l'on peut faire, c'est que quand on voit une nuë de sable s'élever, il faut regarder où elle doit tomber, & s'en éloigner le plus vîte qu'on peut, mais souvent on est surpris, & on périt malheureusement. De là vient qu'on trouve en ces deserts tant de momies d'hommes pour la plûpart étouf-

fez sous ces nuages de sable. Vn jour j'aperçûs un homme étendu mort dans le sable, je m'approchai de lui, je le reconnûs pour l'avoir vû plusieurs fois, & comme je sçavois qu'il étoit Chrétien, je priai Dieu pour lui & l'enterrai. Je crois qu'il y avoit quelque tems qu'il étoit mort, cependant il ne sentoit point mauvais.

Je ne pense pas qu'aucun Européen ait autant voyagé que moi, dans tous ces païs-là; j'ai souvent couru risque de mourir de soif, ou d'être enseveli sous les sables, & j'ai évité l'un & l'autre en prenant les précautions que je viens de dire. Heureusement ces vents chauds & brûlans ne durent pas long-tems; ils passent en un quart d'heure, mais ils recommencent quelquefois une heure après, & quelquefois plûtôt; on en est incommodé aussibien la nuit que le jour. Ils sont beaucoup plus violens sur la côte d'Affrique, que sur celle de l'Arabie heureuse, ou de l'Arabie petrée; mais ils sont encore plus à craindre dans l'Arabie deserte, où ils font de bien plus grands ravages.

Il est tems après cette disgression, qui n'est peut-être que trop longue, de reprendre les suites de ma Relation. L'Isle de Suaquem fut autrefois ruinée par D. Estienne de Gama. On compte de cette Isle jusqu'à celle de Maçua, environ soixante lieuës. Maçua n'a rien de considerable que ses Ports. Cette Isle est rase, & peut avoir douze cens brasses de circuit. On la divise en trois parties; dans la plus Orientale, il y une tour avec plusieurs cîternes pour la plûpart ruinées ou mal entretenuës. Les Turcs ou Mores enterrent leurs morts dans le milieu, ou dans la seconde partie de cette Isle; & dans la troisiéme partie qui est la plus Occidentale, sont plusieurs petites maisons couvertes de paille, & faites de boue & de pierre; il y en a quelques unes, mais en petit nombre, un peu mieux bâties. On trouve toute sorte de provisions dans cette Isle, mais on fait venir l'eau de deux lieuës de-là; il y a trois barques entretenuës pour la porter. Les

Turcs

Turcs ont fait élever un petit Fort, & placer quelque artillerie, pour deffendre les puits qu'on a creusez pour recevoir l'eau qui tombe des montagnes pendant l'hiver, ou celle de la mer qui passe à travers des sables qui lui font perdre son sel.

A vingt lieuës de Maçua est l'Isle de Dalaca, fameuse pour la pêche des perles: il y en a beaucoup, mais on les estime peu; elles sont jaunes, & ne sont pas d'une belle eau. Depuis Dalaca jusqu'à Baylur qui en est à quarante lieuës, on ne trouve rien de considerable: Baylur est à douze lieuës de Babelmandel. Je crois qu'avant que de finir cette description, je puis rapporter mes conjectures sur les raisons que l'on a euës de donner le nom de Mer rouge à ce Golphe qui sépare l'Asie d'avec l'Affrique, d'autant plus qu'en voïageant dessus, je ne me suis presque entretenu d'autre chose avec le Patriarche Alfonse Mendez, homme de mérite & de capacité.

Les uns disent que les côtes * de ce Golphe étans toutes rouges, les torrens qui tombent des montagnes, lorsqu'il a plû, entraînent beaucoup de ces terres qui lui donnent cette couleur. D'autres soûtiennent qu'elle n'est point rouge, & qu'elle ne le paroît, que par la reverbération du Soleil qui donne contre ces terres rouges. Quelques-uns prétendent qu'elle n'est rouge que par une grande quantité de sable que le vent y jette; mais le sable aux environs de la Mer rouge n'est point différent du sable commun. Les montagnes & les terres étant brûlées par les ardeurs du Soleil, elles sont plus noires que rouges, & les vents ni la pluye n'apportent aucun changement considerable à la couleur des eaux de la mer. Un Ecrivain, qui a été sur cette mer, a une opinion assez particuliere. Il dit y avoir vû seulement des taches rouges, que ces

* Voyez la Dissertation que nous avons faite sur ce sujet. où nous combatons le sentiment du P. Lobo.

ces taches pourroient être des œufs de Baleines qui flottoient sur l'eau, qu'il fit remarquer la même chose à un de ses Compagnons; qu'aïant encore examiné ces taches l'un & l'autre, ils furent de même sentiment; comme si un cas qui arrive si rarement eût pû donner à cette mer un nom sous lequel elle est connuë de tout tems, & dans toutes les langues. Enfin l'opinion la plus suivie est que le Corail, que l'on trouve en quantité au fond de la mer, a pû donner une couleur rouge à ces eaux; mais outre qu'on ne pêche pas du Corail dans toute cette mer, il y très-peu de Corail rouge; le noir & le blanc sont beaucoup plus communs, j'en ai ramassé plusieurs morceaux, & le Corail rouge que j'ai vû étoit d'un rouge fort pâle. Nous nous promenions souvent le Patriarche d'Ethiopie & moi le long du bord de la Mer rouge, pendant que nous étions prisonniers à Suaquem; quelquefois nous prenions des Gelves, & nous allions assez avant dans la mer, observans avec soin les différentes couleurs des eaux & les changemens qui y arrivent. Nous n'avons jamais vû que l'eau de la Mer rouge fût différente de celle de l'Ocean, elle nous paroissoit bleuë en certains endroits, verte dans d'autres. La même chose arrive dans toutes les mers, & même dans les grands fleuves. Le plus souvent nous la trouvions très-claire. Tout cela dépend de la profondeur des eaux, des reflaix de la lumiere. Nous ne l'avons jamais vûë rouge, que dans les lieux où il y a beaucoup de Gouëmon; & comme dans ces lieux il n'y a pas plus d'une brasse ou d'une brasse & demie d'eau, je faisois plonger un Caffre que nous menions avec nous, & il rapportoit toûjours du Gouëmon; & lorsque ce Gouëmon étoit arraché, l'eau ne paroissoit plus rouge, & reprenoit sa couleur naturelle; de sorte que ce rouge qui paroissoit à nos yeux n'étoit que la couleur du Gouëmon, & non celle des eaux. Il y a beaucoup de cette herbe dans la Mer rouge, & le sel de la mer

n'em-

n'empêche point qu'elle ne produise des racines, des herbes & même des arbres.

Rien ne le prouve mieux que ces Palmiers qui portent dés cocos de Maldivè, ainsi nommez, parce que les arbres, qui donnent ces fruits si excellents, croissent dans la mer qui baigne les Isles Maldives. Ces cocos sont gros comme la tête d'un homme & viennent ordinairement deux ensemble. Souvent la mer en est couverte depuis les Maldives jusqu'à la côte de Brava & de Madagoxo, comme je l'ai dit lorsque j'ai parlé des voyages que je fis sur cette côte en l'année 1624. J'ai vû aussi dans ces mers des fêves de Melinde. Ce sont des fruits gros comme le poing, ils sont d'un goût merveilleux; & trempez dans l'eau, ils guérissent la fiévre & quelqu'autre maladie que ce soit causée par trop de chaleur.

Mais pour revenir au Gouëmon, S. Jerôme en s'arrêtant au nom hébreu appelle la Mer rouge * *Jam-Suf*: *Jam* dans cette Langue veut dire mer, & *Suf* est le nom d'une herbe ou d'une plante que l'on trouve en Ethiopie, de la grandeur du chardon; la fleur est même assez semblable à celle du chardon, à la couleur près, qui approche beaucoup de celle du saffran. Les Abissins s'en servent beaucoup dans leur teintures & en font un incarnat très-beau. Soit que le Gouëmon soit comme le *Suf*, soit qu'il soit différent, je crois que c'est parce qu'il y en a beaucoup dans le Golphe d'Ethiopie, & qu'il en fait paroître les eaux rouges, qu'on a donné à ce Golphe le nom de Mer rouge.

On voit des Navires de toute grandeur dans la Mer rouge; mais les bâtimens les plus ordinaires sont les Gelves, dont j'ai déja parlé. Ces petites barques sont d'autant plus commodes, que n'étant faites que de quelques planches cousuës avec du funil, elles obéissent plus aisément & ne se brisent pas,

* *Jam-Suf.* ים סוף

pas, lorſqu'elles touchent ſur les bancs ou écueils dont cette mer eſt remplie. Ce ſont ces Gelves qui ont fait dire que du Palmier ſeul on peut conſtruire un Navire, l'équiper de mâts, de voiles, de cordages, & le fournir de toutes les proviſions néceſſaires, pain, eau, vin, vinaigre, ſucre, huile; un ſeul arbre à la vérité ne peut pas donner tout cela, mais pluſieurs arbres de la même eſpece le donneront. Le Palmier n'eſt pas bon pour toutes ſortes de bâtimens; il eſt excellent pour la conſtruction de ces Gelves. Lorſqu'on a coupé un Palmier, on le ſcie de long & on en fait des planches; on file une partie de l'écorce, & de ce fil, on en couſt ces planches; du reſte, on en fait des cordages & des cables propres pour les plus grands Naviſes, & du tronc, on en fait le mât & les vergues; les feüilles couſuës enſembles ſervent de voiles, on en fait auſſi des ſacs qu'ils appellent *macandas*. Ce Navire ainſi apareillé, & prêt à mettre à la voile, ſe peut charger uniquement des fruits de cet arbre. Il n'eſt point de mois que le Palmier ne produiſe une gouſſe qui contient depuis vingt juſqu'à cinquante cocos, ſelon la bonté du terroir & de l'arbre. D'abord paroît une graine, faite comme le fourreau d'un ſabre ou cimeterre; on la coupe par le bout, & on la laiſſe diſtiller dans un vaſe qu'on y attache: ils appellent cette liqueur *ſoro*. On la tire auſſi du Palmier même, en faiſant un trou dans l'arbre; mais l'arbre en ſouffre tant qu'il ne porte plus de fruit, & meurt bien-tôt après. On tire ce *ſoro* ou *ſura* deux fois le jour; ſçavoir, le matin & le ſoir. Il eſt très-agreable au goût, très-clair, très-bon pour la ſanté & engraiſſe même beaucoup. Si on le fait boüillir, il ſe coagule & forme un ſucre que les Indiens eſtiment extrêmement; & ſi on le met à l'alambic, on en tire une eſpece d'eau-de-vie très-forte qu'ils nomment *napa*, & de cette eau-de-vie, ou de ce *napa*, on fait un vinaigre excellent. Toutes ces liqueurs différentes ſe tirent avant que le cocos ſoit formé; & quand

quand il se forme & avant qu'il soit en sa parfaite maturité, il y a dedans une liqueur fraîche délicieuse, qui se durcissant fait la chair du cocos. On appelle ce cocos encore verd, *Lanha*; on en charge les Gelves, & c'est toute la provision d'eau qu'elles font. La seconde écorce, où cette eau est enfermée, est si tendre qu'on la mange comme du chardon d'Espagne, & elle produit les mêmes effets. Lorsque les cocos sont tout-à-fait murs, ou l'on en broïe la chair, & de la farine qui en vient, on en fait des gâteaux, ou l'on tire de cette chair de cocos une huile qui est d'un grand debit dans les Indes: elle sent bon, on en mange, elle entre dans beaucoup de médicamens, & étant coagulée c'est un baume blanc des plus excellens. On s'en sert pour guérir toutes sortes de foulûres ou de meurtrissûres. La coque même de ces cocos, n'est pas inutile; on en fait des tasses, des boëtes, des cuilleres & plusieurs autres petits ouvrages. De sorte que l'on a raison de dire que du Palmier seul on peut bâtir des Navires, & les apareiller, les charger de pain, de vin, de sucre, d'huile, d'eau, de vinaigre, d'eau-de-vie, de baume; & ces Navires sont ces Gelves qui ne pourroient que difficilement naviguer dans l'Ocean, mais qui sont très-commodes dans la Mer rouge, pour les raisons que j'ai dites.

Après avoir décrit la Mer rouge, & avoir rapporté tout ce que j'y ai remarqué de curieux, il est tems de reprendre la suite de mon voyage.

Comme nous fûmes assez heureux pour n'arriver que sur le soir aux portes de la Mer rouge, & les reconnoître, nous passâmes la nuit par le canal d'Ethiopie; & quoi que nous eussions peu de vent, nous nous trouvâmes le matin assez éloignez pour ne pas craindre d'être apperçûs, quand même il y auroit eu des Navires Turcs dans le canal d'Arabie. Nous rangions toûjours la Terre-ferme le plus que nous pouvions, & nous n'étions en peine que de sçavoir précisément en quelle hau-

teur étoit Baylur où nous voulions aller : mais comme ce Port n'est pas fort connu, & que les Pilotes que nous avions amenez des Indes n'y avoient jamais été, quoi qu'ils eussent fait plusieurs voyages dans cette mer, nous souhaitions de trouver quelques pêcheurs qui pûssent nous mettre sur la barre, qui étoit difficile. Toutes les barques que nous rencontrions fuyoient à toutes voiles, dès qu'elles nous appercevoient, jugeant par la fabrique de nos Vaisseaux que nous étions des étrangers qui n'avions pas coûtume de naviguer dans ces mers. Ainsi ils ne se fioient point à nos signaux, & peut-être même qu'ils ne les connoissoient pas. Nous fûmes deux jours à chercher, nous envoyïons de tems en tems nôtre chaloupe à la découverte avec un jeune Abissin qui nous servoit, & qui sçavoit l'Arabe, mais il revenoit toûjours sans avoir rien appris. Enfin ayant doublé le premier jour de Mars une pointe de terre qui s'avancè dans la mer, nous nous trouvâmes au milieu d'une belle & grande Baye, où nous aperçûmes plusieurs barques à sec & tout près de terre; ce qui nous fit croire que ce pouvoit être Baylur. Pour nous en assûrer davantage, nous mîmes nôtre Abissin à terre, & nous nous tînmes toûjours au large, afin de ne pas effaroucher des gens que nous voyïons sur la gréve. Nous attendîmes tout le reste du jour & toute la nuit, le retour de nôtre Abissin; il ne revint que le lendemain matin, & il nous confirma que nous étions dans le Port de Baylur, ce qui nous donna autant de joye que nôtre arrivée causa de peur aux bâtimens que nous y trouvâmes, & peut-être même aux gens du païs; car nous voïons que tout le monde se donnoit un grand mouvement sur le rivage, qu'on se hâtoit de décharger les barques, qu'on en tiroit d'autres à terre pour les mettre en sûreté. D'un autre côté, nos matelots & nos soldats, qui ne s'étoient embarquez que dans la vûë de faire beaucoup de prises & de s'enrichir, s'impatientoient extrémement

ment de demeurer si long-tems à la vûë du Port. Ils s'imaginoient qu'à chaque moment il leur échapoit quelque riche proye, & ils vouloient qu'on se remît en mer. Ils feignoient de craindre les Galeres Turques, & ils ne manquerent pas de prétexte pour couvrir leur mauvaise humeur. Le retour de la chaloupe appaisa tous ces murmures. Quoique le Roi d'Ethiopie eût écrit au Patriarche que nous serions très-bien reçûs en ce Port, nous fûmes bien aises de nous en assûrer, avant que de mettre pied à terre. Le Patriarche résolut pour cet effet de m'envoyer parler au Chec, afin de sçavoir de lui s'il avoit eu quelques ordres touchant nôtre arrivée. Je pris avec moi quelques gens de la Galiotte, & je passai sur un Vaisseau plus léger, afin de pouvoir approcher plus près de terre. Je vis en arrivant beaucoup de cavalerie qui bordoit le rivage; cela m'étonna un peu, & je fus bien-aise que nôtre Abissin allât encore à terre avec la chaloupe, & s'informât de ce qui se passoit. J'eus peur aussi que dans un païs où l'on n'avoit jamais vû de Jesuite, on ne trouvât ma robe un peu bizare. Je la quittai, & m'habillai en *Sodagar* ou riche Marchand. Je pris la veste ou camisole, le calçon, la robe à manches larges, le turban, les babouches. Je me travestis ainsi sous le Gaillard, ayant autour de moi plusieurs Portugais qui se tenoient debout par respect.

Je reçûs en cette maniere les quatre Capitaines de Gelves que le Chec envoya pour me saluer & pour demeurer en ôtage. Ces quatre Officiers admiroient la contenance fiere & modeste de nos Portugais, leurs habits, le bon ordre qui étoit dans le Navire, & furent très-contens du bon accueil qu'on leur fit. Ils me saluerent à la maniere du païs, en baissant la tête & me baisant les mains; puis ils me dirent que le Chec persuadé que nous ne venions que comme amis les avoit envoyez pour m'assûrer qu'il viendroit lui-même me rendre visite, si-tôt que je lui aurois donné des sûretez

néceſſaires pour ſa perſonne. Je leur répondis que je ne doutois nullement de l'amitié du Chec, qu'ils pouvoient l'aſſûrer de celle des Portugais, que je ne voulois point d'autres ſûretez de ſa parole, que ſa parole même qu'il m'avoit donnée; qu'ils pouvoient s'en retourner, & que l'Officier Portugais, que j'envoyois avec eux, demeureroit en ôtage. Mon compliment leur plût; & le Chec à qui ils rendirent compte de ce qui s'étoit paſſé, en fut ſi charmé, qu'il me vint voir ſur l'heure, accompagné du ſecond Chec. Il ramena avec lui non ſeulement les quatre Capitaines, mais l'Officier Portugais que je lui avois envoyé. Ils ſe mirent tous enſemble dans la chaloupe de nôtre Vaiſſeau. J'ordonnai que tous les Officiers & les hommes les mieux faits de l'équipage ſe rangeaſſent en haye ſur le Pont. Je reçûs le Chec au bout du Gaillard, & après les premiers complimens, je lui fis préſenter du vin & des confitures, & aux principaux de ſa ſuite. Quoi que l'uſage du vin leur ſoit défendu par leur loi, & qu'en effet ils n'en boivent preſque jamais, ils ne laiſſerent pas d'en prendre. Je lui demandai enſuite des nouvelles du Roi ſon maître, & le priai de me dire, s'il avoit reçû quelques Lettres de l'Empereur d'Ethiopie. Il me répondit que le Roi ſon maître étoit campé à quelques journées de là; & qu'un Chec nommé Furt qui étoit en ſa compagnie, & qu'il me montra, ne faiſoit que d'arriver du Camp, où il avoit vû les Lettres que l'Empereur avoit écrites en nôtre faveur. Ce Chec ne m'en dit pas davantage, quoi qu'il ſçût bien qu'il étoit arrivé un Portugais & un Capitaine More pour nous accompagner. Comme je vis que tout ce que le Chec me diſoit, étoit conforme aux Lettres que nous avions reçûës de l'Empereur d'Ethiopie, je crûs que nous ne devions plus faire de difficulté de deſcendre à terre: je voulus en donner promptement avis au Patriarche, & pour le faire avec plus de diligence, je fis mettre tous nos pavillons dehors, après avoir aver-

ti les Mores que nous allions tirer nôtre artillerie, pour marquer nôtre joye, & pour faire honneur au Roi leur maître. J'ordonnai qu'on fit une décharge de nôtre mousqueterie, & de toutes les menuës armes qui étoient sur nôtre Navire. Les deux Navires qui s'étoient toûjours tenus au large, pour ne pas donner d'ombrage aux Mores, répondirent de tout leur canon. Le soin que j'avois eu de prévenir le Chec, & ceux de sa suite, ne fut pas inutile; cela néanmoins n'empécha pas qu'ils ne tremblassent de peur, quand ils virent sortir le feu de la bouche de nos canons & de nos mousquets. Du reste, ils parurent très-contens des honneurs que nous leur avions rendus, & ils nous assûrerent que nous pouvions venir à terre, quand nous voudrions. Dès que le Chec fut parti, je quittai mon habit de *Sodagar*, & j'envoïai une chaloupe à bord du Vaisseau où étoit le Patriarche, pour lui rendre compte de tout ce qui s'étoit passé. Comme il étoit déja tard, nous voulûmes attendre au lendemain pour débarquer nos hardes. Le Patriarche avoit sa bibliotheque, des ornemens d'Eglise, des images, d'autres petites piéces de dévotion, & quelque toiles de coton qui devoient nous servir de monnoïe. Lorsque nous quittâmes le Vaisseau, presque tous les soldats & matelots nous vouloient suivre; les uns par piété & pour partager avec nous les travaux de la Mission, les autres, & en grand nombre, par des motifs bien différens & dans l'esperance de faire une grande fortune. Nous n'en reçûmes que très-peu, pour ne pas faire tort au Capitaine qui auroit perdu son armement, si nous avions pris tous ceux qui s'offrirent. Il y avoit peu de subordination sur les Vaisseaux, & à peine en fûmes nous sortis que la division s'y mit tout-à-fait: chacun se mêloit de donner son avis, & vouloit être le maître; de sorte que ces trois Vaisseaux qui auroient pû faire de bonnes prises, s'ils étoient demeurez unis, se séparerent sans rien faire, & les Armateurs perdirent considerablement. Lorsque

nous eûmes débarqué nos hardes, nous fûmes accablez d'une foule d'Officiers de Baylur. Ils s'attendoient que nous leur ferions de grands présens. Le Chec, son Lieutenant, les Capitaines des Gelves n'étoient pas moins avides que ceux qui étoient au-dessous d'eux. De sorte que nous fûmes obligez d'ouvrir un de nos balots, & de leur donner quelques toiles de coton. Le présent que nous fimes au Chec pouvoit valoir un peu plus d'une pistole, nous donnâmes aux autres à proportion; mais nous courûmes grand risque de tout perdre, lorsque les Mores reconnurent quelques sacs de millet, de ceux que nous avions enlévez de la Gelve qui s'étoit échoüée près de Meth. Nous les cachâmes promptement, & nous fimes avertir Abreu de n'en pas envoïer d'avantage & de se retirer.

Baylur est un Port de Dancali, & Dancali un Royaume fort petit, stérile & peu peuplé; le Roi & ses sujets sont Mahometans. Il réléve de l'Empereur d'Ethiopie, à qui il est très-fidele. Non-seulement l'Empereur d'Ethiopie lui avoit écrit en nôtre faveur comme je l'ai dit, mais encore il lui avoit envoïé pour Ambassadeur un Capitaine More, & un Portugais nommé Paul Nogueira, pétit fils d'un autre Nogueira qui avoit suivi Christophle de Gama en Ethiopie. Ces Ambassadeurs en venant chez le Roi de Dancali avoient passé chez le Chumo Salamay, & sur les terres de Senaé qui sont les derniéres de l'Ethiopie: ils y avoient porté les ordres de l'Empereur touchant nôtre passage. Ils étoient arrivez à la Cour du Roi de Dancali peu de semaines auparavant.

Nous partîmes de Baylur le jour de l'Ascension: on nous amena quelques chameaux, & quelques ânes pour porter nôtre bagage; & quoi qu'il ne fut pas fort considerable, nous fûmes obligez d'en laisser une partie, faute de voitures. Le prémier jour nous ne fimes qu'une lieuë, parce que nous étions partis fort tard, & les autres journées ne furent guéres plus grandes. Nos Cavaliers nous rendirent

dirent un très-mauvais service, & sans doute par ordre du Chec Furt, qui nous accompagnoit malgré nous; car pouvant nous mener facilement en trois jours au lieu où étoit le Roi de Dancali, ils nous firent faire un tour extraordinaire, & par des lieux deserts & affreux, où l'on étoit des trois ou quatre jours sans pouvoir trouver une goute d'eau, & celle que l'on trouvoit étoit si sale & si puante, qu'il falloit fermer les yeux & se boucher le nez pour en boire.

Lorsque nous eûmes marché plusieurs jours, nous rencontrâmes le frere du Roi qui venoit au-devant de nous. Furt qui ne nous accompagnoit que pour tirer de nous tout ce qu'il pourroit, ne manqua pas de nous avertir qu'il falloit faire de grands présens au Prince. Comme nous ne connoissions point encore le païs, nous suivîmes le conseil de Furt.

Nous présentâmes à ce Prince beaucoup de toiles peintes des Indes, beaucoup d'ouvrages de la Chine, comme des porcelaines, des cabarets, de petits coffres, une écritoire. Tout cela lui paroissoit très-beau; néanmoins il souhaita que nous lui donnassions des toiles peintes au lieu de ces curiositez de la Chine, ce que nous fîmes volontiers; mais quelque tems après, il nous redemanda les ouvrages de la Chine qu'il nous avoit rendus, & il fallut les lui donner. Un soldat Portugais, voulant aussi le régaler, fit faire une décharge d'une douzaine de mousquets qu'il avoit apportez. Ce salut me pensa coûter la vie; car ce soldat mal-à-droit ayant trop chargé ses mousquets, un lui sauta de la main, & me vint tomber sur la jambe qu'il me fendit tout du long. Malheureusement nous n'avions ni Chirurgien ni remede, & tout ce que je pûs faire, ce fut de me lier la jambe bien fort avec des bandelettes que je fis de quelques petites étoffes que j'avois apportées des Indes. La blessure que j'avois m'obligea de monter à cheval, & de me servir de celui du Chec-Furt; & ce fut le plus

grand service que ce More nous rendit dans tout nôtre voyage.

Le matin comme nous approchions du Palais du Roi, on nous fit ses complimens, & on nous amena cinq mules de la part de ce Prince, pour monter les principaux de nôtre troupe. J'en pris une, & les quatre autres Missionnaires en firent autant que moi; pour nos deux Freres Laïcs, ils continuerent à marcher à pied. Nous fîmes deux lieuës à travers les bois, où nous trouvâmes la terre couverte de sauterelles, qui ne faisoient encore que de naître. Ces insectes sont la plus grande & la plus fâcheuse playe, dont Dieu ait affligé toutes ces Provinces assez stériles d'elles-mêmes. Ensuite nous marchâmes encore une demie lieuë, le long d'une petite riviere, près de laquelle demeure ordinairement le Roi de Dancali. Cette riviere se grossit beaucoup en hyver, à cause des torrens qui y tombent des montagnes voisines; mais l'été elle est à sec, & on n'y voit que des joncs & des roseaux, qui font connoître l'humidité de la terre: aussi pour peu que l'on foüille, on y trouve de l'eau, ce qui nous fut très-commode pendant les seize jours que nous demeurâmes à la Cour du Roi de Dancali. Nous vînmes à son Palais au pied d'une petite montagne. Ce Palais consiste en cinq ou six tentes, & environ une vingtaine de cabanes, plantées entre quelques buissons, & quelques arbres sauvages de *Natega*, qui leur donnent un peu de frais. Il y a deux de ces cabanes pour sa Personne; les autres sont pour sa Mere, ses Fréres, & ses principaux Officiers. Il nous reçût la prémiére fois dans une de ces cabanes séparée des autres, & qui en pouvoit être à une portée de mousquet. Il y avoit au fond de cette cabane un trône bâti de pierre & de bouë, couvert d'un tapis & de deux carreaux de velours. Vis-à-vis étoit son cheval avec la selle & le reste de son harnois, pendus près de lui. C'est la coûtume du païs que le maître & le cheval logent ensemble; les Rois ne sont pas mieux en cela

que

que le reste de leurs sujets. Autour de cette salle étoient cinquante personnes assises à terre, les jambes croisées. Lorsque nous fûmes entrez, nous nous assîmes de la même maniere. Le Roi arriva bien-tôt après. Il étoit précedé de quelques-uns de ses Domestiques, dont l'un portoit un broc d'Hydromel, un autre une porcelaine pour boire, un troisiéme une coque de cocos pleine de tabac, & un pot plein d'eau, un quatriéme du feu & une pipe d'argent. Ensuite venoit le Roi, vêtu de quelques legeres étoffes de soye, & coëffé d'un turban, d'où pendoient plusieurs bagües assez bien travaillées, qui lui tomboient sur le front. Il tenoit un petit javelot au lieu de Sceptre. Ses Grands Officiers, comme le Grand-Maître de sa Maison, son Intendant des Finances, son Capitaine des Gardes marchoient derriere lui. Dès qu'il entra, on mit une petite chaise garnie de velours. Nous nous levâmes tous, puis nous nous rassîmes, & nous étant rélévez aussi-tôt, nous allâmes lui baiser la main. On fut quelque tems sans parler: le Roi rompit le silence le premier, & il nous fit dire par son Interprête que nous étions les bien venus; qu'il y avoit quelque tems que l'Empereur son pere lui avoit écrit que nous devions arriver, qu'il avoit appris que nous avions beaucoup souffert sur la mer, qu'il en avoit bien de la douleur; que nous ne devions pas nous inquieter de nous voir si loin de nôtre païs; que tous ses Etats étoient à nous & à l'Empereur son pere; que tous deux, ils nous aimoient & nous chérissoient. Nous répondîmes à ces complimens par de grands remercimens. Après une conversation assez courte, nous sortîmes de l'Audience. Nous nous trouvâmes en même tems envelopez par tous ceux qui nous avoient amené des mulets, & qui vouloient que sur l'heure nous leur payassions les services qu'ils nous avoient rendus: on nous avertit en même tems, qu'il falloit préparer le présent pour le Roi. Le Chec Fort qui se chargeoit volontiers de ces sortes de commissions,

missions, prit encore le soin de nous diriger en cette rencontre: il nous dit que comme à nôtre prémiére Audience, nous n'avions rien offert au Roi, ce qui étoit contre la coûtume du païs, il falloit que nous fissions nôtre présent plus considerable, & voulut être présent, lorsque nous le préparâmes. Nous ne donnions jamais assez à son gré; il vouloit toûjours ajoûter quelque chose. Nous n'avions envie que de donner quelques boëtes, quelques porcelaines & autres menus ouvrages de la Chine; mais Furt nous obligea à mettre dans une grande toilette un petit tapis, des boëtes, quelques étoffes fines des Indes, & d'autres ouvrages de la Chine, au nombre de vingt piéces; tout cela pouvoit bien valoir quatre cens livres. Furt en parut très-content; il nous dit qu'il falloit tout faire préparer pour l'Entrée. Mais ce malheureux vieillard, au lieu de nous rendre service, persuada au Roi de ne pas recevoir nôtre présent, parce que sûrement, s'il le refusoit, nous lui en ferions un bien plus riche. Je fus chargé d'aller présenter moi-même ce que nous venions de préparer pour le Roi. Je fis porter ces présens par nos serviteurs; je trouvai le Roi qui m'attendoit; je lui fis mes complimens, & lui dis, que comme nous étions de pauvres Religieux, nous ne pouvions lui faire des présens plus considerables, ni qui méritassent de lui être offerts; mais que nous le prïions de recevoir le peu que la pauvreté dont nous faisions profession, & l'éloignement où nous étions de nôtre païs, nous permettoient de lui offrir. Ensuite je lui fis voir tout ce que nous avions envie de lui donner: il regarda toutes ces pieces l'une après l'autre avec un visage chagrin; il me dit, que s'il étoit content de nos bonnes intentions, il ne devoit pas l'être de nôtre présent; que c'étoit faire affront à un Prince comme lui, de lui offrir si peu de chose, & il me fit signe de la main de me retirer, & de remporter mon présent; ce que je fis, en disant, que puisqu'il n'en étoit pas content, il pour-

roit

roit l'envoyer chercher une autre fois, & qu'assurément il n'en auroit pas tant. On fut assez surpris de mon discours & de la maniere dont je parlai. Furt qui conduisoit tout cela, nous vint trouver; il nous blâma fort d'avoir présenté si peu de chose au Roi son maître. Je repliquai à Furt que c'étoit lui-même qui avoit choisi toutes les pieces, & qui avoit ordonné ce présent; que d'ailleurs nous n'avions rien de plus, ni rien de meilleur à lui donner; que le peu qui nous restoit, suffiroit à peine pour achever nôtre voyage. Furt voulut entrer en négociation, il nous pria d'ajoûter seulement quelques bagatelles; mais nous demeurâmes fermes. J'avois même déja retiré trois pieces de ce présent, & tout ce que ce méchant vieillard pût obtenir, fut que je les remettrois, & que je reporterois le présent le lendemain. Le Roi le reçût; mais il ne fit pas meilleur visage que le jour précedent. Nous fîmes encore nos présens à sa Mere & à ses Fréres, & il n'y eut pas jusqu'à ses Musiciens à qui il fallut donner, pour nous délivrer de leurs chants & de leurs instrumens dont ils nous déchiroient les oreilles pendant deux heures. J'ai déja dit que le Patriarche avoit amené avec lui d'excellens Musiciens pour sa Chapelle. Le Roi de Dancali eut envie de les entendre; il en fut très-satisfait: aussi se surpasserent-ils lorsqu'ils chanterent & toucherent leurs instrumens devant lui. Nous passions ainsi le tems & consumions nos vivres à la Cour de ce Prince, sans pouvoir en avoir d'autres. Quoique le païs soit fort stérile, on y trouve des chévres & du miel; nous aurions pû en achetter, mais personne ne nous en vouloit vendre; & je sçûs sous le secret, que le Roi avoit défendu que l'on nous vendît des vivres, pour quelque prix que ce fût. Il esperoit nous contraindre par-là à lui donner pour rien tout ce que nous avions. J'avertis le Patriarche de ce que j'avois appris, & il fut d'avis que j'allasse trouver le Roi à qui je parlai ainsi: „ Sire, l'Empereur d'Ethio-

„ pie

„ pie vôtre pere, nous avoit assûré que nous pou-
„ vions passer par vos Etats, & que comme vous
„ lui aviez toûjours obéï fidellement, il ne dou-
„ toit pas que nous ne fussions très-bien reçûs,
„ après les Lettres qu'il vous avoit écrites. Vous
„ nous avez confirmé la même chose, lorsque
„ nous sommes arrivez à vôtre Cour. Vous nous
„ avez comblez d'abord d'honnêtetez & nous cro-
„ yïons avoir trouvé ici des amis qui pouvoient
„ nous tenir lieu de ceux que nous avions quittez
„ en venant dans un païs si éloigné du nôtre.
„ Mais que nous nous sommes trompez! La li-
„ berté dont nous joüissons est une cruelle con-
„ trainte; nous sommes au milieu de nos plus
„ cruels ennemis, qui en veulent à nôtre vie, &
„ nous ne pouvons avoir recours qu'à Dieu, qui
„ écoutera nos plaintes, & punira les injustices &
„ les violences que l'on nous fait.

Le Roi m'ayant écouté, me répondit „ qu'il
„ ne sçavoit ce que je lui voulois dire; qu'il ne
„ croyoit pas qu'il y eût un homme dans ses E-
„ tats qui osât nous offenser; mais que s'il y en
„ avoit quelqu'un, je n'avois qu'à le nommer,
„ qu'il nous portoit sur sa tête, & qu'il en coûte-
„ roit la vie à quiconque oseroit attenter à la
„ nôtre.

„ On ne nous attaque pas, repris-je, avec le fer
„ ou avec le poison; mais on veut nous faire mou-
„ rir de faim, & c'est Vôtre Altesse qui le veut,
„ puisqu'elle défend à ses sujets de nous vendre ce
„ qui nous est nécessaire pour vivre. Si elle veut
„ nôtre vie, nous sommes en son pouvoir, elle
„ peut faire de nous ce qu'il lui plaira; que si c'est
„ la volonté de V. A. que nous périssions dans ses
„ Etats, nous la prions de ne nous pas faire lan-
„ guir: Qu'elle abrege du moins nos souffrances,
„ & qu'elle nous coupe la gorge tout d'un coup.

Le Roi parut fort ému de ce discours, & enco-
re plus de l'action que je fis, lorsque je m'avançai
en lui présentant la gorge. Il nia qu'il eût défen-
du

du qu'on nous vendît ce qui nous étoit nécessaire: il me pressa fort de lui dire qui m'avoit appris ce détail. Je le refusai constamment, & ce Prince me trouvant ferme & inébranlable, il me renvoya après m'avoir promis que nous ne manquerions de rien à l'avenir. En effet, dès le jour même, nous achetâmes trois chévres, qui ne nous coûterent qu'un écu, on nous vendit du miel, & nous fûmes mieux traitez que nous n'avions été.

Il y avoit un More qui avoit pris à tâche de nous chagriner en tout ce qu'il pouvoit: il ne manquoit jamais d'aller à la riviere, lorsque nous y allions, & de gâter l'eau, ou de nous empêcher d'en prendre. Trois de nos domestiques, las de souffrir de son insolence, qui alla un jour jusqu'à combler nos puits en présence du Patriarche, se jetterent sur lui, & l'ayant renversé, lui donnerent plusieurs coups de poing & de pied, & l'auroient étranglé, si nous ne l'avions arraché de leurs mains. Il porta sa plainte au Juge de la Cour, qui la reçût, sans pourtant vouloir prononcer qu'il ne nous eût entendus. Je lui expliquai le fait; il nous blâma, & dit que nous aurions dû nous plaindre, & non pas de nôtre propre autorité maltraiter un sujet du Roi; que néanmoins comme nous étions étrangers, que nous ignorions les loix du païs, & que de plus nous étions sous la protection du Roi son maître, il vouloit bien nous excuser pour cette fois. Le More fût un peu étonné de ce Jugement, & depuis il n'osa plus nous empêcher de prendre de l'eau.

Toutes ces affaires nous faisoient souhaiter de plus en plus de sortir de ce Royaume: nous demandions chaque jour de nous en aller, & le Roi sous divers prétextes nous remettoit toûjours au lendemain. Enfin je m'avisai de m'adresser à son Ministre favori, & je lui promis, que s'il nous pouvoit obtenir la liberté de sortir des Etats du Roi son maître, je lui ferois un présent considerable. Dès la nuit, ce Ministre nous vint trouver, pour

sçavoir

ſçavoir ce que nous lui voudrions donner. Nous convînmes bien-tôt, & ce Favori nous rendit de très-bons offices. Non-ſeulement il nous procura nôtre Audience de congé, mais il nous fit trouver des chameaux pour porter nos hardes, & celles des Ambaſſadeurs de l'Empereur d'Ethiopie, qui avoient ordre de nous accompagner.

Lorſque nous prîmes congé du Roi de Dancali, il nous fit de grandes excuſes de tout ce qui s'étoit paſſé; il voulut même que l'on donnât ſon cheval au Patriarche pour venir à l'Audience, & nous fit encore préſent d'une vache & de quelques proviſions, en nous priant de vouloir bien dire par tout où nous irions, & ſurtout à l'Empereur d'Ethiopie ſon pere, qu'il nous avoit très-bien traitez. Nous lui promîmes tout ce qu'il voulut; le tems & le lieu ne nous permettoient pas d'en uſer autrement. Nous partîmes le lendemain cinquiéme de Juin, ayant été vingt-ſept jours dans le Royaume de Dancali, à compter depuis le huitiéme de Mai que nous avions quitté Baylur.

Quoique nous euſſions déja été très-mal, il n'étoit pas encore tems de nous plaindre: nous étions deſtinez à ſouffrir bien d'autres maux pour Jeſus-Chriſt. Nous marchions par des chemins impraticables, où nous ne trouvions que des ſerpens qui ſe venoient fourer entre nos jambes. Nous les évitions le jour; mais comme nous étions obligez d'aller de nuit à cauſe des grandes chaleurs, que nous faiſions ſouvent de longues traites, afin d'arriver à des lieux où nous trouvaſſions de l'eau, que nous manquions de force & de courage, que nous n'avions pour toute nourriture que bien peu de miel & une très-petite tranche de vache ſéchée au Soleil, il n'y avoit que Dieu qui pût nous garantir de la morſure des ſerpens ſur leſquels nous marchions continuellement, & nous ſoûtenir dans un voyage ſi pénible.

Nous fîmes ainſi pluſieurs journées ſans nous repoſer, jusqu'à ce que nous fûmes arrivez dans un che-

chemin que les eaux avoient creusé entre les montagnes, où nous trouvâmes de bonne eau & un peu de frais, ce qui nous dura pendant trois jours. Ce fut un espece de carnaval pour nous, après avoir tant pâti. Il passe une riviere par-là, fort grosse dans le tems des pluyes, mais elle est à sec dans les grandes chaleurs, ou pour mieux dire, elle se cache sous terre; car nous faisions quelquefois sept ou huit lieuës dans son lit sans la voir, puis nous la retrouvions sortant de terre, & alors nous bûvions tout nôtre saoul, & peut-être trop, & nous remplissions nos outres.

Nous avions pour conducteur de nos chameaux un vieux Mahometan très-exact à faire sa priere trois fois le jour, & en présence de tout le monde; il s'étoit fait un point de Réligion de nous chagriner en tout, & de voler sans scrupule tout ce qu'il pourroit nous attraper, jusques-là qu'un matin il nous prit toutes les cordes de nos tentes, & les alla cacher. Le Patriarche qui l'avoit vû faire lui soûtint qu'il les avoit prises & cachées. Il n'étoit pas difficile de l'en convaincre, on voyoit pendre les cordes qui étoient sous les bâts d'un de ses chameaux. Comme nous allâmes pour les prendre, il s'y opposa, & fut soûtenu de tous les Chameliers qui se rangerent autour de lui avec leurs zaguaies & leurs dagues. Nos Portugais coururent à leurs mousquets, & nous croyions qu'il y auroit un sanglant combat, quand quatre Portugais seulement s'étant avancez, & ayant porté le bout de leurs mousquets contre le visage des plus mutins d'entre ces Mores, ils leur firent si grande peur, que tout le bruit s'appaisa tout d'un coup. Il n'y avoit que le vieux More qui grondant toûjours fut assez hardi pour attaquer un soldat Portugais; mais celui-ci lui donna un si furieux coup sur la tête, qu'il le jetta par terre, & mettant ensuite le sabre à la main, il l'alloit tuer si un de nos Peres ne l'en eût empêché. Le vieillard fut contraint de rendre les cordes, mais il voulut nous quitter & fit dé-

char-

charger ſes chameaux. Un Portugais & deux Mores des plus conſiderables trouverent moyen de l'appaiſer, & depuis ce tems il parut un peu plus traitable. J'ai toûjours remarqué, lorſque j'ai eu affaire avec les Mores, qu'ils ſont d'un ſi mauvais naturel, que ſi on a la moindre complaiſance pour eux, ils deviennent bien-tôt inſolens & inſupportables, & qu'on ne peut les réduire à la raiſon, ni être bien ſervi qu'en agiſſant avec eux à toute rigueur & les menant le bâton haut.

Après avoir marché quelques jours, nous entrâmes dans une gorge de montagnes qui eſt le ſeul paſſage par où l'on peut aller de Dancali dans l'Abiſſinie. Il ſemble que Dieu ait fait ce lieu exprès pour le ſoulagement des pauvres voïageurs, qui après avoir beaucoup ſouffert de la ſoif & de la chaleur, viennent ſe repoſer entre ces montagnes. Ils y trouvent de l'eau, des arbres toûjours verds, un frais agréable qu'entretient un vent qui ne manque jamais de s'élever à certaines heures du jour.

Nous arrivâmes-là un peu après dîné, & nous y demeurâmes juſqu'au lendemain au ſoir, que nous en partîmes avec nôtre petite Caravanne. Nous entrâmes bien-tôt après dans ces vaſtes plaines ſtériles & inhabitables qui fourniſſent du ſel à toute l'Abiſſinie. Le Soleil y eſt très-ardent, & la chaleur par conſéquent exceſſive. Autour de cette plaine eſt une chaîne de montagnes qui la ferme de toutes parts. Le haut de ces montagnes eſt toûjours couvert de nuages épais qui paroiſſent de loin comme une grande mer, ce qui vient de quantité de lacs qui s'y rencontrent, & d'où tombe toute cette eau qui couvre la plaine, & que l'ardeur du Soleil convertit en ſel. On trouve même dans les crevaſſes de cette montagne beaucoup d'eau noire qui ſe conſerve ou dans les puits, ou dans les étangs, que la nature ſemble avoir pris plaiſir de creuſer au milieu d'une roche vive fort dure. Nous vîmes nous-mêmes en paſſant ces montagnes, pluſieurs eſpeces d'aqueducs & de conduits ſouterrains ſi bien pratiquez,

tiquez, qu'ils paroïssent avoir été faits avec le pic & de la main des hommes. Là arrivent sans cesse des Caravanes d'Abissins qui viennent chercher du sel pour le porter dans toutes les parties d'Ethiopie ; & ils en sont d'autant plus avides qu'il se vend très-cher, & qu'il sert de monnoye dans leurs Etats.

Comme les chaleurs sont continuelles & excessives, on ne peut passer les plaines que de nuit ; & l'ignorance & la superstition des Abissins leur a fait croire que les Démons habitent le creux des montagnes, que là ils prennent diverses figures, qu'ils appellent ceux qui passent, & les nomment par leur nom, comme si c'étoit des gens de leur connoissance. Ce Capitaine More qui nous conduisoit nous contoit tout cela : il nous disoit que quelque tems auparavant, passant par le même endroit, on avoit appellé son valet, & qu'il ne l'avoit pas vû depuis. Ce pauvre homme ne pensoit pas que son valet s'étant écarté pouvoit avoir été tué par les Galles qui sont toûjours sur les chemins de ces Salines, où ils attendent les Marchands, pour les égorger & les voler. Comme nous n'entrâmes point dans ces plaines de sel que vers les quatre heures du soir & que la nuit vint bien-tôt après, nous nous égarâmes. Nos Chameliers tinrent conseil sur ce qu'ils avoient à faire : nous crûmes les voyant s'assembler & conferer entr'eux, qu'ils tramoient quelque conspiration contre nous. Paul Nogueira nous confirma encore dans ce soupçon, en nous assurant qu'il avoit entendu quelques paroles qui lui faisoient croire que ces gens machinoient quelque trahison. Cela nous obligea à prendre nos armes & à nous rassembler afin de n'être pas surpris. Les Chameliers connurent à nôtre contenance que nous nous défiions d'eux, & que nous pourrions bien les prévenir. Sur cela ils s'approcherent de nous, & nous dirent qu'ils venoient de consulter quelle route ils devoient prendre. Il est très-constant que l'on ne peut guéres voyager dans

dans ce païs-là que par estime, ou, pour mieux dire, au hazard; parce que l'on ne se régle que sur certaines hauteurs de sel, qui servent de marques, mais que nous ne pouvions voir à cause de l'obscurité de la nuit. Nous fîmes seulement trois altes, pour faire manger nos chameaux & nous reposer. La journée fut très-grande, si l'on peut parler ainsi, lorsque l'on ne marche que la nuit ; mais nos chameaux alloient d'un très-grand pas & chacun s'efforçoit de les suivre, de sorte que le matin nous avions passé ces campagnes de sel. Le chemin où nous nous trouvâmes n'étoit guéres meilleur : ce n'étoit que roches noires & si pointuës qu'elles perçoient les souliers en un moment, & il n'y avoit pas moyen d'aller pieds nuds. Pour surcroît de peines, on nous avertit que c'étoit là que se tenoient ordinairement les Galles ; & dans le même moment nous vîmes paroître une troupe de gens qui venoient à nous avec la dague & la zagaie : nous nous mîmes de nôtre côté en état de nous défendre. Nous nous fîmes de part & d'autre plus de peur que de mal ; car lorsque nous fûmes plus proche, nous connûmes que c'étoient des Marchands qui venoient chercher du sel, & qui nous avoient pris aussi pour des Galles. Nos inquiétudes étoient d'autant plus grandes dans toutes ces occasions que nous nous défiïons extrêmement de nos Chameliers, & principalement du Capitaine More qui venoit avec nous. Dans ces agitations, quelques-uns de nôtre troupe avoient pris la résolution, en cas que nous fussions attaquez, de commencer par faire main-basse sur ce Capitaine & sur les Chameliers.

Il étoit près de neuf heures du matin, lorsque nous sortîmes de ce mauvais chemin, au bout duquel nous en trouvâmes un autre qui fourchoit, quoique les deux routes allassent aboutir à un puits, l'unique qui fût sur nôtre route. Un More de nôtre compagnie fit prendre le chemin qui étoit le moins battu, nous assurant qu'il étoit le meilleur & le plus court ; & véritablement c'est le chemin

or-

ordinaire des gens de pied: mais il y avoit encore un autre sentier qui abregoit beaucoup, & il s'en alla lui quatriéme par-là, sans prendre garde si nous le suivions. Nous le perdîmes à ce détour, & nous marchâmes encore long-tems sans sçavoir où nous étions. Enfin après avoir traversé bien des bois & des rochers, nous nous trouvâmes près des campagnes de sel. On ne peut dire l'inquiétude & l'affliction où nous fûmes. Il étoit près de midi; nous marchions depuis quatre heures du soir, nous n'avions ni bû ni mangé, ni dormi; la chaleur étoit excessive, & deux des domestiques du Patriarche étoient prêts à mourir de soif. Il n'y avoit avec nous qu'un More qui eût encore de l'eau; cet homme peu charitable ne nous la vouloit donner qu'au poids de l'or. L'extrêmité où nous étions ne nous permettoit pas de nous venger, & nous croyïons tous être à nôtre derniere heure. Une partie se tenoit auprès de ces pauvres moribonds & tâchoit de les rafraîchir avec un peu d'eau que nous avions obtenuë de ce More, après bien des prieres. Une autre partie alloit chercher des routes & voir si nous ne trouverions personne dans ces déserts qui nous pût remettre dans nôtre chemin. Enfin ceux qui étoient arrivez les premiers aux puits, jugerent bien que nous nous serions égarez. Ils envoïerent leur guide nous chercher: il vint faisant beaucoup de bruit au bord d'un bois. Nôtre frayeur s'augmenta, & nous crûmes que ce pouvoit être quelque espion, & que les Galles n'étoient pas loin: nous n'osions répondre, nous craignions même d'être apperçûs. A la fin cet homme nous trouva, & nous fit beaucoup de signes, à quoi nous ne pouvions encore nous fier, parce que nous ne le connoissions pas: nous prîmes néanmoins le parti d'envoyer deux hommes devant, dont l'un devoit le joindre, & l'autre qui avoit un mousqueton, se tenoit un peu plus à l'écart. Nous commençâmes à les suivre de loin, & après avoir encore marché quelque tems, nous

arrivâmes au puits, où nos compagnons nous attendoient. Nous oubliâmes bien-tôt nos maux passez, & nous ne songeâmes qu'à soulager les domestiques du Patriarche qui étoient plus incommodez de la soif que les autres. Nous ne leur donnâmes pas à boire tout d'abord; nous leur versâmes un peu d'eau goute à goute pour leur humecter seulement la bouche & la gorge, qu'ils avoient fort enflée; & nous fîmes tant par nos soins, qu'ils se porterent aussi-bien que nous. Alors nous commençâmes à boire & à manger, nous n'avions que nôtre mets ordinaire, c'est-à-dire un peu de miel & quelques tranches de vache seichées au Soleil; & je pense que jamais nous n'avons fait un meilleur régal.

Il y avoit plus de vingt heures que nous marchions; le reste de nôtre Caravane ne paroissoit point encore, il n'arriva que sur les trois heures, nous ne lui donnâmes presque pas le tems de se reposer. Nous sçavions que les Galles étoient répandus dans tout ce païs, qu'ils ne s'éloignoient jamais du lieu où nous étions, parce qu'ils sçavoient que c'étoit le seul endroit où les voyageurs pouvoient trouver de l'eau. Il falloit de plus que nous passassions par des chemins que ces voleurs assiégeoient continuellement & nous croyïons qu'il étoit plus sûr de les passer de nuit que de jour. Nous continuâmes donc à marcher toute la nuit, quoique très-fatiguez nous entrâmes dans une plaine où nos Chameliers esperoient bien que nous rencontrerions les Galles: nous avons même crû qu'il les avoient avertis, & que c'étoit pour cette raison qu'ils nous pressoient tant. Il y avoit très-peu de tems qu'une Caravane toute entiere y avoit été massacrée; & nous vîmes encore les corps étendus dans les chemins, ce qui nous fit horreur & compassion. Nous traversâmes cette plaine, & vers les neuf à dix heures nous arrivâmes sur le bord d'un petit ruisseau qui couloit auprès d'un bois, où nous nous arrêtâmes pour nous rafraîchir, quoique

que nous n'y fussions pas trop en sûreté, s'il est vrai qu'un détachement de Galles qui nous cherchoit, ne nous manqua que d'une heure ou deux. Après nous être un peu reposez, nous nous remîmes en chemin; & à Soleil couchant nous entrâmes dans les montagnes pour y passer la nuit. Le lendemain lorsque nous voulûmes partir, nous eûmes de grosses paroles avec nôtre vieux More. Il ne perdoit point l'envie de nous livrer aux Galles; pour cet effet il vouloit que nous retournassions sur nos pas, ou que nous prissions un autre chemin, à la vérité plus facile, mais toûjours plein de ces voleurs. L'opiniâtreté avec laquelle il soûtenoit son avis, nous fit soupçonner qu'il avoit quelque mauvais dessein. Le Capitaine More & Paul Nogueira penserent comme nous. Ils nous dirent qu'il n'y avoit point à disputer, que nous étions perdus si nous ne passions promptement la montagne. Ainsi résolus à perdre plûtôt tout ce que nous avions, que nôtre vie, nous déclarâmes au Chamelier qu'il pouvoit disposer de nos hardes & de nos balots, qu'ils n'étoient point à nous, mais à l'Empereur d'Abissinie; que s'il les vouloit retenir, nous les mettions sur sa tête, aussi-bien que toutes les violences qu'il nous avoit faites. Ce discours lui fit peur; il nous dit que puisque nous voulions nous tuer, il ne nous en empêcheroit pas, & qu'il nous conduiroit jusqu'à une certaine riviere où nous pourrions nous reposer. Il est vrai que les chameaux ne pouvoient se soûtenir, tant les chemins étoient mauvais; mais c'étoit une nécessité de passer la montagne, si nous voulions éviter les Galles. Nous arrivâmes sur le soir à une petite riviere qui coule entre les rochers: nos peines & nos travaux redoublerent en cet endroit; nos chameaux n'en pouvoient plus, ils tomboient à chaque pas & nous étions presque contraints de les porter. Nous passâmes pendant la nuit une plaine qui n'étoit pas moins dangereuse que celle où nous avions vû tant de corps morts. Nous trouvâmes

avant le jour un ruiſſeau: ſes eaux belles & claires nous invitoient à faire là une alte un peu longue afin de manger & de nous repoſer; mais le Soleil commençoit à paroître avant que nous euſſions achevé de cuire nôtre miel, nous aimâmes mieux continuer nôtre marche afin d'être plûtôt à un lieu où nous ne craigniſſions plus de tomber entre les mains des Galles.

Ainſi nous marchâmes juſqu'à ce que nous fuſſions arrivez au pied des montagnes de Duan, qui ſéparent l'Abiſſinie du païs des Galles & des Mores que nous venions de traverſer.

Toutes les Caravanes qui viennent chercher du ſel, s'arrêtent au pied de ces montagnes. Dès que les païſans les voyent venir, ils deſcendent pour leur aider à décharger. Les Sauniers leur donnent quelque pain ou autre choſe, comme nous le vîmes faire par une Caravane que nous avions rencontrée le jour précedent, & qui arriva auſſi-tôt que nous. Elle avoit donné quelques gâteaux à nos Chameliers, & elle m'en avoit fait préſent d'un que trois de mes amis & moi avions mangé en cachette. Ils appellent ces gâteaux *Gurguta*. Ils font une pâte de blé ou d'orge, qu'ils paitriſſent avec de l'eau froide; ils portent cette pâte dans un ſac de cuir: lorſqu'ils veulent manger, ils en prennent gros comme les deux poings qu'ils jettent dans de l'eau boüillante, puis couvrent le tout & le mangent quand il eſt froid. J'avois trouvé ſi bon le gâteau qu'on m'avoit donné, que j'en achetai douze qui me coûterent chacun trente grains de verre enfilez. Je leur en demandai encore huit pour quatre fils de verre, ils me les donnerent; mais ces huit derniers étoient ſi petits que deux n'en valoient pas un. Je m'en plaignis, ils me contenterent en apparence; ils reprirent ces gâteaux que je trouvois trop petits; ils m'en donnerent de plus grands; mais ce n'étoient que des pierres couvertes d'une pâte très-mince; d'ailleurs ils me firent payer celui qu'ils m'avoient donné d'abord. Cette ſuper-

percherie auroit pû nous divertir, si nous nous fussions mieux portez, mais lorsque nous eûmes mangé ces gâteaux, nous nous trouvâmes pendant quelque tems fort incommodez. Ce mal se passa, & comme nous étions dans le lieu le plus charmant que nous pussions voir, que nous avions un frais agréable, de bonnes eaux, quelques-uns de nôtre compagnie allerent dans un bois voisin pour y entendre le chant des oiseaux, & faire peur aux singes. Tant que ces animaux ne virent point d'armes, ils ne s'enfuirent point; mais lorsqu'après plusieurs feintes, on prit tout de bon des fusils, ils disparurent en un instant. Nos Chameliers nous quitterent au pied de la montagne pour aller à une fête de S. Michel qui se celebre en Ethiopie le seiziéme de Juin; quelques prieres, quelques offres que nous leur fissions, nous ne pûmes les retenir; ils consentirent seulement de nous laisser leurs chameaux avec trois hommes pour en avoir soin. Cette retraite nous donna encore beaucoup d'inquiétude; & comme nous nous imaginâmes qu'ils pourroient aller chercher les Galles, nous veillâmes une bonne partie de la nuit, & posâmes des sentinelles avec des mousquetons pour garder nos balots. Il pensa en arriver un très-grand malheur. Nous sçavions que le Pere Baradas nous attendoit sur le haut de la montagne; nous lui avions envoyé deux de nos gens pour lui donner part de nôtre arrivée. Ces deux hommes revinrent la nuit; une sentinelle qui les vit arriver sans les connoître, voulut tirer dessus, & nous donna l'allarme. Nous ne songions point à eux, & de plus ils amenoient six ou sept hommes, ce qui faisoit une assez grosse troupe, à quoi nous ne nous attendions pas. Ils nous dirent que le Pere Baradas descendroit avec le neveu de l'Empereur & plusieurs autres, dès qu'ils verroient nos tentes dressées à un certain lieu qui étoit à quatre lieuës de celui où nous étions campez. On chargea les mulets & les chameaux; & côtoïans toûjours la riviere, nous arrivâmes sur les sept heu-

res du matin au rendez-vous ; nos tentes fûrent bien-tôt dressées.

Le P. Manuel Baradas, un neveu de l'Empereur, plusieurs personnes de qualité du païs & plusieurs Portugais qui nous attendoient depuis très-long-tems, descendirent la montagne dès qu'ils virent nos tentes. On ne peut dire avec quelle joïe nous nous embrassâmes les uns les autres; avec quelle tendresse, avec quelle charité ils nous reçûrent, combien de larmes ils répandirent en nous voïant haves & extenuez de faim, de travail & de lassitude, nos habits en lambeaux, & nos pieds sanglans & déchirez.

Nos Chameliers n'oserent pas se trouver à cette entrevûë. Le vieux More qui avoit été si insolent & qui nous avoit si maltraitez le long du chemin, s'étoit enfui pour éviter le châtiment dont nous l'avions ménacé; mais dès que nous fûmes avec nos freres, avec gens de même Réligion, nous oubliâmes tous nos maux, & toutes les injures que nous avions reçûës. Ces charitables Chrêtiens qui étoient venus de si loin au-devant de nous, ne sçavoient quelle chere nous faire. Nous partîmes du lieu où nous étions le 17. de Juin sur de bonnes mules, & nous arrivâmes le 21. à Fremone lieu de nôtre résidence, sanctifié par les sueurs & par la mort bienheureuse du P. André Oviedo qui a fini sa vie dans les travaux des Missions, & par celles de plusieurs autres de nos Peres, qui y sont enterrez. Nous y trouvâmes un grand nombre de Catholiques Abissins & Portugais qui nous attendoient. On ne songeoit plus qu'à nous faire oublier tout ce que nous avions souffert dans un si long & si penible voyage, que nous n'avions entrepris que pour les conduire dans le chemin du salut.

Mais comme nous sommes arrivez en Abissinie, je veux donner en moins de mots que je pourrai une connoissance exacte de ce grand Royaume, de son étenduë, des différens peuples qui l'habitent, de ses coûtumes, de son gouvernement & de sa Réligion.



RELATION DE L'EMPIRE D'ABISSINIE.



'Origine des Abiffins n'eft pas moins incertaine que celle de tous les autres peuples du monde ; on tient cependant par une tradition affez communément reçûë, qu'ils defcendent de Cam fils de Noé ; & ils prétendent, ce qui paroît incroïable, que depuis ce tems-là, jufqu'à nous, la fuite de leurs Rois n'a jamais été interrompuë, & que la Couronne s'eft confervée dans la même famille. Une fi belle Genealogie prouvée par de bons titres feroit affûrément très-curieufe ; & les Empereurs d'Abiffinie auroient très-jufte raifon de fe croire de la plus illuftre & de la plus ancienne Maifon du monde ; mais les guerres dont cet Empire a été agité dans ces derniers fiecles, nous donnent lieu de croire qu'il a été fujet comme tous les autres, à de grandes révolutions, & que les Abiffins ont mêlé beaucoup de fables dans leurs Hiftoires. On appelle cet Empire le Royaume du Prêtre-Jean, depuis

que les Portugais qui avoient entendu conter tant de merveilles d'un ancien & fameux Etat Chrêtien qui étoit connu dans les Indes sous le nom du Prêtre-Jean, se sont imaginez que ce ne pouvoit être que l'Ethiopie. Plusieurs choses contribuoient à le leur faire croire. On ne trouvoit point dans les Indes d'Empire ou de Royaume Chrêtien à qui convint tout ce que l'on disoit du Prêtre-Jean, & il n'y en avoit aucun dans toutes les autres parties du monde, qui fut Chrêtien schismatique que l'on ne connût point, si ce n'est ce Roi d'Ethiopie. On a donc crû ce qu'en ont écrit nos premiers Portugais qui ont découvert ce Royaume du tems du Roi Jean second, & qui l'ont appellé le Royaume du Prêtre-Jean.

Ce païs s'appelle proprement l'Abissinie, & les peuples se nomment Abissins. Tous les Historiens comptent cent soixante & douze Rois depuis Cam jusqu'à Faciladas ou Basilides, parmi lesquels il y a eu des femmes très-illustres. Une des plus renommées est la Reine Saba, dont il est fait mention dans l'Ecriture: les Abissins l'appellent Nicaula ou Macheda; quoique dans la traduction de l'Evangile qu'ils ont en leur langue, elle soit nommée Nagista-Azeb, qui veut dire la Reine du midi. Ils montrent encore aujourd'hui un bourg où ils disent qu'elle tenoit sa Cour; & il paroît par les ruines qu'on y trouve, que c'étoit autrefois un lieu très-considerable. J'ai été aussi plusieurs fois dans un village que les Abissins appellent terre de Saba à cause qu'il croïent qu'elle y est née. Les Rois d'Ethiopie se font honneur de descendre de Menelech fils de la Reine de Saba, & de Salomon.

L'autre Reine qu'ils ont dans une très-grande vénération, est Candace; ils la nomment Judith. Nous pourrions la mettre au-dessus de toutes les autres Reines, & même des plus grands Rois, s'il étoit vrai qu'elle eût profité de la grace que Dieu avoit faite à un de ses Eunuques, & que les Abissins à l'exemple de leur Reine eussent renoncé

au

au culte des Idoles, & professé la foi de J. C. Plusieurs l'ont crû, mais c'est avec aussi peu de vraisemblance, qu'ils se sont persuadez que la Reine Saba au retour de la Cour de Salomon, avoit obligé ses sujets à embrasser la loi de Moïse, & à prendre les cérémonies des Juifs; & qu'ainsi la Réligion Judaïque avoit été florissante en Abissinie sous la fin du regne de cette Princesse, & sous celui de son fils. Ceux qui appuïent ces traditions peu autorisées, disent qu'Inda Eunuque de la Reine Candace aïant été baptisé par S. Philippe, rendit compte à cette Princesse de ce qui lui étoit arrivé, & que le même esprit qui avoit converti Inda parla interieurement à Candace & la convertit; que les Abissins suivirent l'exemple de leur Reine; que leur zele fut si grand, leur penitence si vive, que plusieurs abandonnerent leurs biens pour se retirer dans les déserts; que d'autres embrasserent l'état Ecclesiastique, & que ceux qui ne pûrent faire ni l'un ni l'autre, consacrerent leurs revenus à bâtir des Eglises, à doter des Chapelles, à fonder des Monasteres, à faire faire des ornemens magnifiques, des vases riches & précieux pour servir sur les Autels; & que si on regarde avec des yeux de chair, les richesses immenses que les Princes & grands Seigneurs d'Ethiopie donnerent à l'Eglise, on pourra dire qu'ils ont été plûtôt prodigues que liberaux. Il est vrai que les Abissins sont naturellement portez au bien, qu'ils font de grandes aumônes, qu'ils fréquentent les Eglises, qu'ils aiment à les parer, qu'ils jeûnent, qu'ils se mortifient beaucoup: & quoi qu'ils soient séparez de l'Eglise Romaine, que leur foi soit extrémement alterée, ils ont dans leur schisme conservé encore beaucoup de cette ferveur qu'avoient les premiers Chrêtiens; mais depuis qu'ils ont été infectez de l'hérésie d'Eutichez, on a tenté inutilement de les réünir avec l'Eglise de Rome. Jamais on n'a eu de plus belles esperances de les y ramener, que du tems de l'Empereur Segued qui nous appella dans ses Etats. Nous

y arrivâmes en 1625. & nous en fûmes chassez en 1634. Comme j'ai eu quelque part à tout ce qui s'est passé dans l'Abissinie, que j'ai vêcu assez long-tems avec les Abissins, je veux donner une courte relation de ce païs-là, de ce que j'y ai remarqué, & de la révolution qui nous en a fait sortir, & qui a ruiné les esperances que nous avions de réünir ce Royaume pour toûjours à l'Eglise Romaine.

L'Empire d'Abissinie a été un des plus grands dont l'Histoire nous ait donné connoissance. Il s'étendoit autrefois depuis la Mer rouge, jusqu'au Royaume de Congo; & depuis l'Egypte jusqu'à la Mer des Indes.

Il comprenoit alors trente-quatre Royaumes & dix-huit Provinces; & il n'y a pas long-tems qu'il contenoit plus de quarante Provinces ou Royaumes. Aujourd'hui il n'est guéres plus grand que toute l'Espagne. Il a cinq Royaumes & six Provinces, dont partie dépend absolument du Roi, & l'autre lui paie seulement quelque reconnoissance, ou par force ou volontairement. Il ne faut pas s'imaginer que ces Royaumes n'en aïent que le nom. Il y en a plusieurs très-grands & très considerables. Le Royaume de Tigré est plus grand que le Portugal; celui de Bagameder peut avoir la même étenduë, s'il n'est pas plus grand. Goiama est à peu près la même chose: Amhara & Damote sont un peu plus petits. Ces Royaumes ou Provinces sont peuplez de Mores, de Gentils, de Juifs, de Chrétiens schismatiques. La Réligion des derniers est la dominante & celle de l'Etat. Cette diversité de peuples & de Réligion est cause que ce Royaume n'est pas également policé, & qu'il a beaucoup de loix & de coûtumes différentes.

Les peuples du Royaume d'Amhara sont les plus civilisez & les plus honnêtes de toute l'Abissinie. Après eux sont ceux de Tigré ou les vrais Abissins; & ensuite les Damotes, les Gafates, & les Agaus. On peut dire que les autres sont entié-

re-

rement barbares; & parmi ces derniéres Nations, il n'y en a point de plus distinguée que celle des Galles qui s'est renduë redoutable dans cette partie de l'Afrique. Les Galles commencerent à paroître vers l'an 1542. Ils se répandirent en diverses Provinces & divers Royaumes, mettant tout à feu & à sang, détruisant tous les lieux où ils passoient, & massacrant sans distinction d'âge ni de sexe tous ceux qu'ils rencontroient.

Ils ne sement ni ne cultivent les terres qu'ils occupent, ils vivent de chair & de lait; ils n'ont aucune demeure fixe, & campent comme font les Arabes. Ils élisent un Roi tous les huit ans. Ils n'ont aucune Réligion, ils croïent néanmoins qu'au-dessus de leur téte, il y a quelque Etre qui gouverne le monde; mais on ne sçait si par cet Etre ils entendent ou le Ciel ou le Soleil, ou cet Etre suprême qui a créé l'un & l'autre, & tiré le monde du néant: ils l'appellent en leur langue *Oue*. Ils sont encore plus ignorans sur toutes les autres choses; & ils ont tant de coûtumes si barbares, si contraires aux loix même de la nature, qu'on pourroit presque douter qu'ils aïent l'usage de la raison. Le Patriarche Jean Bermude, qui passa en Ethiopie avec D. Christophle de Gama, & qui en fut chassé par l'Empereur Claude, prédit en quittant le païs, que l'Abissinie seroit ravagée par une multitude de fourmis noires, en punition de son opiniâtreté & de sa trahison. Dieu permit véritablement que ce Prince fût puni de sa perfidie; tout son Empire qui étoit entouré de toutes parts par les Gentils, & par les Mores ou Turcs, fut presqu'entiérement détruit; les uns l'aïant attaqué du côté du midi, les autres du côté de l'Egypte & le long de la Mer rouge, où ils lui ont enlevé tous les Ports qu'il avoit, & par où il pouvoit faire quelque commerce. Ainsi les Empereurs d'Abissinie, autrefois maîtres d'une si grande étenduë de terres, n'ont aujourd'hui qu'un très-petit Etat, en comparaison de ce qu'ils ont possedé. Le Christianisme que l'on y

professe est mêlé de tant de superstitions, de tant de cérémonies Judaïques, de tant d'erreurs & d'hérésies, que l'on peut dire que les Abissins ne sont Chrêtiens que de nom, & que l'ivraïe y a étouffé le bon grain. Cela est venu en partie de la diversité des Réligions qu'on y a souffertes, ou par négligence, ou pour s'accommoder au tems; & c'est ce qui fait que depuis quelques siécles, cet Etat a été sujet à de si grandes révolutions, & qu'il y a eu tant de révoltes & de guerres civiles; toutes ces sectes différentes ne pouvant pas aisément demeurer unies, n'y obéïr à un même maître. On peut dire que les Abissins n'ont ni villes ni maisons. Ils logent ou dans des tentes, ou dans des cabanes faites de boüe & de paille. Lorsque les cabanes sont rondes, ils les appellent *Bethnugus;* & *Sacalas*, si elles sont longues; on en trouve quelques-unes, mais en très-petit nombre, bâties de pierre. Leurs bourgs ou villages sont composez de ces cabanes. Il y en a peu; parce que les grands Seigneurs, les Gouverneurs, les Vicerois, & l'Empereur même campent toûjours, afin d'être plûtôt prêts à aller où leur présence est nécessaire. Car il n'y a point d'année qu'il n'y ait quelque guerre, soit étrangere, soit domestique.

Chaque bourg ou village a son Commandant, qu'ils nomment *Gadare*. Au-dessus de ce *Gadare*, ou Commandant, est l'*Educ* ou Lieutenant-Général, & l'un & l'autre rélévent de l'Intendant qu'ils appellent *Afamacon* ou *bouche du Roi*, parce que c'est lui qui a soin particuliérement des revenus du Roi, & il en rend compte au *Relatina Fala*, qui est comme le Grand-Maître de la Maison de l'Empereur. Quelquefois l'Empereur établit au-dessus de tous ces Officiers un *Ratz* ou Chef qui est proprement son Lieutenant-Général dans toute l'étenduë de son Empire.

On trouve dans l'Ethiopie presque les mêmes choses pour la nourriture qu'en Portugal; mais comme les Abissins sont très-paresseux, elles n'y sont

ſont pas en ſi grande quantité. Néanmoins il y a des racines, des herbes & des fruits, qui y viennent beaucoup mieux que d'autres: les terres n'y ſont pas auſſi brûlées du Soleil qu'il ſemble qu'elles devroient l'être.

La moiſſon s'y fait deux fois l'année; ce qui ſupplée au peu que la terre donne chaque fois. Une récolte ſe fait dans l'hiver qui dure pendant les mois de Juillet, Août & Septembre, & l'autre dans le printems. Les arbres y ſont toûjours verds, & s'il y a peu de fruits, ce n'eſt que par la faute des habitans; le terroir en pouvant donner en abondance de toutes les eſpeces, & principalement de celles qui viennent aux Indes. Les fruits qu'on y cueille le plus, ce ſont des raiſins noirs, des pêches, des grenades aigres, des cannes de ſucre, des amandes & quelques figues. La plûpart de ces fruits ſe meuriſſent pendant le Carême, que les Abiſſins jeûnent avec une extrême rigueur, comme je dirai dans la ſuite.

Il eſt aiſé de juger par tout ce que je viens de dire que ce climat eſt aſſez temperé, ce qui eſt bien contraire à ce que les Anciens ont écrit que la Zone torride étoit inhabitable. Les chaleurs ſont exceſſives dans le Congo, dans le Monomotapa, ſur les riviéres de Cuama & de Sofala; mais en Abiſſinie, c'eſt un printems perpetuel, plus beau & plus agreable que le nôtre. Les Noirs même de cette partie de l'Afrique, ne ſont point laids & vilains, comme ceux des Royaumes que je viens de nommer; ils ont de l'eſprit, du goût, de la délicateſſe, la comprehenſion facile & un très-bon jugement. Et s'ils ſont noirs, on n'en doit pas attribuer la cauſe ſeulement à l'ardeur du Soleil, qui peut bien toutefois y contribuer. Il faut que dans cette noirceur il y entre beaucoup de mélange des humeurs & des qualitez perſonnelles, puiſque ces mêmes Noirs tranſportez dans d'autres terres, & parmi des hommes blancs, font des enfans preſque auſſi noirs qu'eux.

Il n'y a point de païs où il y ait plus d'animaux & de tant de différentes espéces. On y trouve plusieurs sortes de Lions, & beaucoup de ceux qu'on nomme Royaux. Surquoi je rapporterai une histoire qui est arrivée de mon tems, & dont j'ai été témoin oculaire.

Un Lion s'étoit adonné au lieu où je demeurois. Il y étrangloit tous les bœufs & toutes les vaches, & faisoit plusieurs autres maux, dont chaque jour on me venoit faire des plaintes. J'avois un valet qui résolut d'en délivrer le païs. Un mercredi, il prit deux zagaïes, & sans me rien dire, il alla chercher le Lion. Il battit beaucoup de païs, sans pouvoir le rencontrer; enfin comme il demandoit à un jeune homme, s'il n'avoit point vû le Lion, il l'apperçût, la gueule toute ensanglantée d'une vache qu'il venoit d'étrangler, & dont il avoit mangé une partie. Mon valet courut sur lui, & lui passa sa zaguaïe dans la gorge avec tant de force, qu'elle vint sortir entre les deux épaules. Le Lion ne fit qu'un cri & qu'un saut, & tomba dans un fossé qui étoit là proche, où mon valet fier de sa victoire acheva de le tuër. Il m'en apporta la tête & la peau jointes ensemble; je les mesurai, je trouvai que le Lion avoit seize palmes entre la tête & la queuë. Un païsan qui avoit perdu sa vache, en quoi consistoit tout son bien, fut assez hardi pour attaquer avec sa dague seule le Lion qui l'avoit mangée, & il le tua, quoique le Lion l'eût blessé dangereusement. Ces deux exemples suffisent pour faire connoître la valeur des Abissins.

Il y a tant d'Elephans dans ce païs-là, qu'un soir nous en avons rençontré jusqu'à trois cens en trois bandes différentes. Ils occupoient tout le chemin, ce qui nous embarrassa beaucoup & assez longtems. Enfin, après nous être recommandez à Dieu, nous continuâmes nôtre chemin, & nous passâmes au milieu de ces Elephans, sans en recevoir aucun dommage. Une autre fois, dans le tems que j'étois prisonnier à Maçua, nous en trouvâmes

cinq;

cinq; sçavoir, quatre petits & un grand qui jolioit avec eux & les levoit avec sa trompe. Ils entrerent tout-à-coup en fureur & accoururent sur nous; nous n'eûmes point d'autre parti à prendre que de fuïr promptement; mais ils auroient infailliblement attrapé quelqu'un de nous, s'ils n'avoient rencontré une ravine fort creuse qui les arrêta. Les Elephans d'Abissinie sont d'une grandeur si prodigieuse que moi étant sur une mule assez haute j'en voulus mesurer un; il s'en falloit plus de deux palmes que je ne pûsse mettre ma main dessus. On trouve encore en Abissinie des Rinoceros, ennemis mortels des Elephans.

On a vû dans la Province des Agaus qui est un païs fourré & plein de bois, cette Licorne si fameuse & si peu connuë jusqu'à présent. Comme cet animal passe vîte d'un bois à un autre, on n'a pas eu le tems de l'examiner; on l'a néanmoins assez bien consideré pour pouvoir le décrire. Il est de la taille d'un beau cheval bien fait & bien proportionné, d'un poil bay, avec la queuë & les extrêmitez noires. Les Licornes de Tuaçua ont la queuë fort courte; celles de Ninina, qui est un canton de cette Province, l'ont au contraire très-longue, & leurs crins tombent jusqu'à terre. La Licorne est si peureuse qu'elle ne va jamais qu'en compagnie de plusieurs animaux capables de la deffendre. Les cerfs, les chevreüils, les gazelles se rangent autour de l'Elephant, qui se contentant de feüilles & de racines, deffend tous ces timides animaux contre les bêtes feroces & carnacieres, qui les voudroient dévorer.

Les chevaux d'Abissinie sont excellens; les mules, les jumens, les bœufs, les vaches y sont sans nombre. Les richesses du païs consistent principalement en vaches. Je rapporterai sur cela une coûtume assez particuliére qu'ont les Abissins.

Chaque particulier qui a mille vaches est obligé un jour de l'année de ramasser tout le lait de ses vaches & d'en donner un bain à tous ses parens, & de

de les bien régaler. S'il a deux mille vaches, il donne deux bains, & deux repas ; il en donne trois, s'il a trois mille vaches : ainſi on doit un bain & un repas par mille vaches, de ſorte que pour dire qu'un homme eſt fort riche & qu'il a tant de mille vaches, on dit qu'il s'eſt baigné tant de fois. Ils ne les nourriſſent que pour avoir du lait & des veaux.

Tous les trois ans, le Roi prend ſon droit, qui eſt une vache de dix, & afin de la connoître on lui applique ſur la hanche la marque du Roi avec un fer chaud : on appelle cette marque *Tucus*, qui veut dire brûlure. Ce tribut n'eſt pas un des moindres revenus de l'Empereur. Il y a pluſieurs eſpéces de bœufs ; les uns ne ſervent qu'au labour & à porter des charges, comme pourroient faire des mules, & ceux-là n'ont point de cornes, ou s'ils en ont, elles ſont ſi molles & ſi flexibles, qu'elles leur pendent, comme des bras rompus. Les autres qu'ils nourriſſent ſeulement pour les tuër & les manger, ſont auſſi gros que deux des nôtres ; ils les engraiſſent avec du lait. Les cornes de ces bœufs ſont ſi grandes, qu'elles tiennent plus de vingt pintes : les Abiſſins s'en ſervent au lieu de cruches & de bouteilles ; & quatre de ces cornes pleines d'eau ou de vin, font la charge entiére d'un bœuf. Ces bœufs ſi gras & ſi grands, à qui il faut donner chaque jour pour les nourrir le lait de trois à quatre vaches, ne coûtent tout au plus que deux écus. J'ai quelquefois eu pour une piéce de toile de la valeur d'un écu, cinq ou ſix moutons, ou cinq ou ſix chévres & neuf cabrits.

Les Abiſſins ont pluſieurs eſpéces différentes d'oiſeaux domeſtiques & ſauvages ; ils en ont même pluſieurs de ces derniers que nous ne connoiſſons point. Il y en a un très-beau que l'on ne trouve nulle part ailleurs qu'au Perou ; ils le nomment *Abagun*, l'Abbé pompeux. Il a ſur la tête au lieu de crête, une corne courte, mais large & ronde & ouverte par le bout.

Le

Le Feitan Favez ou cheval du Diable, paroît un homme armé de plumes; il marche avec une grande majesté, & court avec beaucoup de vîtesse; mais quand il est poursuivi de près, il se sert de ses aîles & s'envole: il est de la grandeur d'une cicogne. Les oiseaux qu'on appelle Cardinaux, ont le plumage très-fin & d'une très-belle couleur d'écarlatte, hors le ventre qui paroît d'un velours le plus noir que l'on puisse voir. Il y a une espéce de rossignols tous blancs, qui ont une queuë de la même couleur & longue de deux palmes; il semble, lorsqu'ils volent, que ce soit une queuë de papier qu'on leur ait appliquée. Les perdrix sont grosses comme des chapons; il y en a de trois sortes, & de quatre ou cinq sortes de tourterelles & de pigeons. Le Moroc, ou oiseau de miel, a un instinct tout particulier pour découvrir le miel des abeilles, dont il y a une infinité en Ethiopie, & de différentes espéces. Les unes sont comme domestiques, & font leur miel sous des ruches; les autres le font dans le creux des arbres, & quelques-unes dans des trous sous terre, qu'elles ont soin de bien nettoyer, & de si bien boucher, qu'on ne lés peut trouver que très-difficilement, quoi qu'ils soient ordinairement sur les grands chemins. Le miel que les abeilles font sous terre est aussi bon que celui des rûches; toute la différence que j'y trouve, c'est qu'il est un peu plus noir. Je m'imagine que c'est de celui-là que se nourrissoit S. Jean. Lorsque le Moroc a découvert un trou de l'abeille, il vient se mettre sur les chemins, trémousse des aîles, chante dès qu'il voit quelqu'un, & tâche par tous ces mouvemens de faire entendre à cet homme, qu'il n'a qu'à le suivre, & qu'il va lui montrer une ruche ou un trou plein de miel. S'il apperçoit qu'on le suit, il voltige d'arbre en arbre, jusqu'à ce qu'il soit au lieu où est le miel. Là il change de ramage, & chante très-mélodieusement. L'Abissin découvre le miel, le prend, & ne manque jamais d'en laisser une

une partie à cet oiseau. La grande quantité de miel qu'on recüeille dans ce païs-là, le grand nombre de vaches qu'on y nourrit, m'a fait dire plus d'une fois que l'Abiſſinie étoit une terre de miel & de beurre.

Les grands Seigneurs & l'Empereur même ne font pas beaucoup de dépenſe pour leur table: ils n'ont que de la vaiſſelle de terre noire; plus elle eſt vieille & luiſante plus ils l'eſtiment. Ils aprêtent leur viande de maniére que nous autres Européens avons beaucoup de peine à nous accoûtumer à leurs ragoûts. Tout ce qu'ils mangent eſt d'un haut goût extraordinaire, & nage dans le beurre. Ils cuiſent tous les jours leur pain; il eſt plat comme des galettes, & couvre toute une table. Ils n'ont ni napes, ni aſſiettes: leurs tables ſont rondes & ſi grandes, que quinze perſonnes peuvent s'y placer tout autour, & fort à l'aiſe. Ils ne manquent pas de ſe laver les mains avant que de ſe mettre à table. Les perſonnes de qualité ne touchent jamais à ce qu'ils mangent; ils ont des pages qui coupent leurs viandes, & qui la leur préſentent à la bouche. Il eſt de la civilité & de la grandeur de manger de gros morceaux, & de faire beaucoup de bruit en mâchant, n'y ayant que des gueux, diſent-ils, qui ne mangent que d'un côté, & que des voleurs qui mangent ſans faire de bruit. Leur plus grand régal eſt une piéce de bœuf cruë & toute chaude. Lorſqu'ils donnent à manger, ils tuent un bœuf, & en ſervent auſſi-tôt un quartier ſur la table avec beaucoup de poivre & de ſel; & le fiel de ce bœuf leur ſert d'huile & de vinaigre. Quelques-uns y ajoûtent une moutarde qu'ils appellent *Manta*; elle eſt faite de ce qu'ils tirent des tripes du bœuf, qu'ils mettent ſur le feu avec du beurre, du ſel, du poivre & de l'oignon. Ils trouvent leur bœuf cru, & ainſi aſſaiſonné, auſſi délicat, & le mangent avec le même plaiſir que nous pourrions faire les meilleures perdrix. On m'a ſouvent ſervi de cette moutarde, & je n'avois pas d'autre moyen de me diſpenſer

penser d'y goûter, que de dire que c'étoit un mets trop délicat pour un pauvre Missionnaire.

La boisson ordinaire des Abissins est la biere & l'hydromel; ils en boivent à l'excès, lorsqu'ils se visitent les uns les autres; & un Abissin ne passe pas pour honnête homme, s'il n'enyvre pas ceux qui le vont voir. Ils s'assoient à terre autour de leur cabane; un valet apporte aussi-tôt un broc de biere, en verse dans un pot, boit le prémier, puis présente ce même pot au plus considérable de la compagnie, & ensuite aux autres. La visite & la conversation durent autant qu'il y a à boire. Les Abissins pourroient aussi avoir du vin; mais comme ils trouvent qu'il faut trop de soin pour le faire & pour le conserver, ils aiment mieux s'en passer, que de se donner tant de peine.

Les pauvres gens ne font pas dans l'Abissinie beaucoup de dépense pour s'habiller; ils n'ont qu'un caleçon, & une grosse toile de coton leur suffit pour se couvrir le reste du corps. Au contraire, les gens de qualité, particuliérement ceux qui vont à la Cour, se ruinent en habits. Ils portent de toutes sortes d'étoffes de soye, & principalement de ces beaux velours de Turquie. Ils aiment les couleurs vives & luisantes, & leur maniére de s'habiller approche assez de celle des Turcs, si ce n'est que leurs habits sont beaucoup plus larges, & que leurs caleçons leur couvrent toute la jambe. Leur robe de dessus est toûjours fort garnie d'or & d'argent, parce que l'or est assez commun dans ce païs. Ils ont un soin particulier de leurs cheveux; ils les portent longs & cordonnez; & de peur de les gâter, ils vont la tête nuë, tant qu'ils sont jeunes; mais quand ils sont vieux, ils ont des bonnêts rouges & ronds par l'extremité, & quelquefois aussi des turbans à la Turque.

Les femmes s'habilent encore plus magnifiquement que les hommes. Elles portent des robes aussi amples & aussi larges que les habits de Chœur de nos Réligieux de S. Bernard. Elles se coëffent en

en cent manieres différentes; elles ont toutes des pendans d'oreilles, des coliers, & n'épargnent rien pour se parer & se mettre bien. Elles ne sont pas fort retirées; elles se visitent les unes les autres, & ont tant de liberté que les pauvres maris n'en sont pas mieux; cependant il n'y a pas de remede, particulierement quand la femme que l'on a épousée est Princesse, ou de la Maison Royale. Du reste les Abissins ne sont pas riches en meubles, ni en tapisseries; la vie qu'ils menent ne leur permet pas d'en avoir beaucoup, & le vin, ou pour mieux dire, la biere, est la chose qui leur coûte le plus, & dont ils sont obligez de faire provision. On ne sçait dans l'Abissinie ce que c'est qu'hôtellerie ou cabaret: un homme peut voïager dans tout cet Empire, sans qu'il lui en coûte seulement un denier. Lorsqu'un voyageur entre dans un village, ou dans un camp, s'il est plus de trois heures, on est obligé de le loger & de le nourrir lui & ses gens, selon sa qualité. Le maître de la maison où il arrive, va avertir le village qu'il lui est arrivé un hôte; aussi-tôt chacun se cottise, on apporte du pain & de la biere, & généralement tout ce qu'il faut. On tuë une vache, & on a d'autant plus de soin que cet hôte soit content, que s'il ne l'est pas & qu'il ait raison de se plaindre, le village est condamné à lui payer le double de ce qu'il lui devoit donner.

Cet usage est si bien établi, qu'un étranger qui ne fait que passer entre dans la maison d'un homme qu'il n'a jamais vû, y boit, y mange, y couche, comme si c'étoit son proche parent, & le meilleur de ses amis; ce qui est assûrément très-commode pour toutes sortes de gens, mais aussi sujet à beaucoup d'inconveniens, à cause du grand nombre de vagabonds dont l'Abissinie est remplie.

Il n'y a point d'argent dans ce Royaume, hors dans certaines Provinces Occidentales où il y a quelques monnoyes de fer; mais dans les principa-

les

les Provinces tout le commerce se fait par échange. Le plus grand trafic qui se fasse au-dedans du païs consiste en toiles de coton, en provisions de bouche, en vaches, en brebis, en chévres, en poules, en poivre, en or que l'on donne au poids, & principalement en sel, qu'on peut proprement appeller la monnoye du païs. On le donne par morceaux de la longueur d'une palme, large & épais de quatre doigts; il baisse ou il hausse de prix, selon que l'on est auprès ou loin du lieu où on le prend. Près des champs de sel, on a cent morceaux de sel pour un écu; un peu plus loin on en a quatre-vingt, puis soixante, & ainsi du reste. A la Cour on n'en a que dix, & dans certaines Provinces très-éloignées, on n'en a que trois pour une piéce d'or qu'ils appellent *derime*. On fait tant de cas du sel en ce Royaume, que chacun en porte un petit morceau dans une bourse penduë à la ceinture. Lorsque deux amis se rencontrent, ils tirent leur petit morceau de sel, & se le donnent à lécher l'un à l'autre, puis le remettent dans leur bourse. Ce seroit une très-grande incivilité d'y manquer, & de ne pas faire toutes les façons qui doivent accompagner cette honnêteté. Ils ont beaucoup d'autres coûtumes qui passent parmi eux pour des marques d'une très-grande politesse, & que nous trouvions au contraire bien barbares.

Lorsque les Abissins ont des procès les uns contre les autres, les deux Parties peuvent choisir un Juge devant qui ils plaident leur cause; & s'ils ne veulent pas convenir d'un homme, le Gouverneur du lieu leur en donne un de qui ils peuvent appeller au Viceroi, & au Roi même. Tous les procès se jugent sur le champ; il n'y a point d'écriture; le Juge s'assied à terre au milieu d'un chemin, & tout le monde peut s'y trouver. L'Accusateur & l'Accusé sont debout; ils ont avec eux plusieurs amis qui sont comme leurs Procureurs. L'Accusateur parle le premier, le coupable ré-

répond ; ils peuvent de part & d'autre parler & repliquer trois ou quatre fois, puis le Juge leur impose silence, & prend l'avis de ceux qui sont autour de lui. Si les preuves sont suffisantes, il prononce la sentence, qui dans certains cas est définitive & sans appel. Alors le Juge se saisit du condamné & le retient jusqu'à ce qu'il ait satisfait ; mais si le crime est digne de mort, on livre le coupable à ses Parties pour en disposer à leur volonté, & lui ôter la vie.

On punit l'adultere d'une maniere assez singuliere. On condamne une femme convaincuë de ce crime à perdre tous ses biens, à sortir de la maison de son mari pauvrement vêtuë, avec défenses d'y rentrer ; on lui donne seulement une aiguille, afin de pouvoir gagner sa vie. Quelquefois on la rase tout-à-fait ; on lui laisse seulement une toupe de cheveux, ce qui est assez laid ; mais ceci dépend de la volonté du mari, qui peut même la reprendre s'il veut, & s'il ne le veut pas, ils peuvent se remarier l'un & l'autre à qui bon leur semble. On punit aussi une femme, lorsque son mari ne garde pas la foi conjugale ; mais cela ne va guéres qu'à une amende pécuniaire, dont le mari païe une partie qui va au profit de sa femme, quoi que la femme soit condamnée elle-même à l'amende. Lorsqu'un mari se rend dénonciateur contre le galant de sa femme, si le galant est convaincu d'avoir eu commerce avec elle, il est condamné à payer au mari quarante vaches, quarante chevaux, quarante habits, & de tout le reste de même. On appelle cette peine *Circoarba*. Et si le coupable n'est pas en état de payer, il demeure prisonnier à la discretion du mari ; s'il le délivre avant que d'être payé, il l'oblige à jurer qu'il va chercher de quoi le satisfaire. Alors le coupable fait apporter du vin & un morceau de vache : on mange, on boit tous ensemble, il demande pardon, on ne lui pardonne pas d'abord, on lui remet seulement une partie de ce qu'il doit payer, & ensuite on

on lui en remet une autre, & enfin on lui pardonne tout-à-fait. Un mari qui est mal content de sa femme, trouve aisément le moïen de faire casser son mariage, & ce qui est de plus mauvais, il la peut réprendre plus aisément qu'il ne la quitte, & renvoye la seconde qu'il a prise; de sorte que les mariages ne sont que pour un tems, & ne durent qu'autant que l'homme & la femme sont contens l'un de l'autre: ce qui fait voir combien les Abissins sont éloignez de la foi des premiers fideles, qu'ils prétendent néanmoins avoir conservée avec tant de soin; aussi ces mariages ne sont véritablement que des marchez, & qui se font même sous caution, que si l'un n'est pas satisfait de l'autre, ils pourront se séparer & se remarier à qui bon leur plaira, en réprenant ce que chacun aura apporté dans la communauté.

S'il y a une grande différence entre les Abissins & nous, touchant le Gouvernement Civil, les mœurs & les coûtumes, il y en a encore une bien plus grande dans les matieres de la Foi. Leur ignorance, leur séparation de l'Eglise Catholique, leur partialité pour Eutychez, leur commerce avec les Juifs, les Gentils & les Mahometans; tout cela ensemble y a introduit tant d'erreurs, qu'on peut dire qu'ils n'ont que le nom de Chrêtiens, & que leur Réligion n'est qu'un mêlange de diverses superstitions Judaïques & Mahometanes, dont ils ont défiguré ce qu'ils ont retenu du Christianisme.

Ils ont néanmoins conservé la croyance de nos premiers Mysteres. Ils celebrent avec beaucoup de piété la Passion de Nôtre-Seigneur; ils reverent la Croix; ils ont une grande dévotion à la Vierge, aux Anges & aux Saints; ils chomment leurs Fêtes & sanctifient le Dimanche fort exactement. Tous les mois ils font commemoration de l'Assomption de la Vierge, & ils sont persuadez qu'il n'y a qu'eux qui connoissent bien les grandeurs de la Mere de Dieu, & qui lui rendent le culte qui lui est dû. Comme ils sont distribuez par Tribus, ainsi

que

que l'étoient autrefois les Hébreux, il y a des Tribus entieres parmi eux, qui ne jureroient pas le nom de la Sainte Vierge, quand il leur en devroit coûter tous leurs biens & même la vie. Ils craignent aussi de jurer par S. George. Chaque semaine ils font une fête des Anges & des Apôtres. Ils fréquentent fort les Eglises, assistent souvent à la Messe avec une grande dévotion, & aiment à entendre la parole de Dieu. Ils communient souvent, mais ils ne se confessent pas toutes les fois qu'ils communient. On peut dire que leur charité envers les pauvres va jusqu'à l'excès, puisqu'elle contribuë beaucoup à entretenir ce grand nombre de gueux & de fainéans, dont on est très-incommodé dans toute l'Abissinie, & que ces gueux y sont si insolens, que si on ne leur donne pas tout ce qu'ils demandent, ils refusent hardiment ce qu'on leur offre. Ce qui m'a fait dire assez souvent, que les pauvres en ce païs-là sont plûtôt le sujet de la patience que l'objet de la charité des fideles. Si les Abissins n'ont pas beaucoup d'images en bosse, ils en ont plusieurs de plate peinture, & peut-être que le culte qu'ils leur rendent est un peu trop grand. Ils jeûnent aussi severement que l'on jeûnoit dans la primitive Eglise. Ils ne mangent en Carême qu'une fois par jour, & encore après Soleil couché; dans les autres jours, comme le Mercredi & le Vendredi, ils se mettent à table à trois heures. Et pour sçavoir quelle heure il est, ils mesurent leur ombre; si elle a sept pieds, il croyent qu'il est tems de manger. Leurs jeûnes sont d'autant plus rudes que le lait & le beurre leur sont défendus, qu'on ne leur permet jamais pour quelque raison que ce soit de manger de la viande: & comme ils n'ont point de poisson, ils ne vivent pendant tout le Carême que de racines & de legumes. Ils ne boivent point les jours de jeûne hors leur repas; ils sont si scrupuleux, que les Prêtres, de peur de rompre le jeûne en consumant les especes, ne disent la Messe que le soir. Il est vrai

qu'ils

qu'ils ne se croyent pas obligez à jeûner qu'ils n'ayent des enfans mariez ou prêts à l'être. Avec cela il y en a peu qui ne soient dans l'obligation de jeûner avant l'âge de vingt ans, parce que les garçons se marient ordinairement à dix ans, & les filles encore plûtôt. On ne peut avoir plus de peur de l'excommunication qu'en ont les Abissins; ce qui donne tant de pouvoir aux Prêtres & aux Réligieux que souvent ils abusent de la Réligion du peuple, & excommunient pour la moindre bagatelle qui les interesse.

L'Abissinie est le païs du monde où il y a plus d'Ecclesiastiques, plus d'Eglises, & plus de Monasteres. On ne peut chanter dans une Eglise, ou dans un Monastere, que l'on ne soit entendu dans un autre, & très-souvent dans plusieurs. Ils chantent les Pseaumes de David. Ils les ont tous très-fidellement traduits en leur langue, aussi-bien que les autres Livres de l'Ecriture Sainte, à l'exception de ceux des Machabées, qu'ils croyent néanmoins Canoniques. Chaque Monastere a deux Eglises, l'une pour les hommes & l'autre pour les femmes, je ne sçai d'où ils ont pris cette coûtume. Dans celle des hommes on chante en chœur & toûjours debout, sans jamais se mettre à genoux, c'est pourquoi ils ont diverses commoditez pour s'appuyer & pour se soûtenir. Leurs instrumens de musique consistent en de petits tambours qu'ils ont pendus au cou, & qu'ils battent avec les deux mains. Les principaux & les plus graves Ecclesiastiques portent ces instrumens. Ils ont aussi des bourdons dont ils frappent contre terre avec un mouvement de tout le corps. Ils commencent leur musique en frappant du pied & jouant doucement de ces instrumens, puis s'échauffans peu à peu, ils quittent leurs instrumens & se mettent à battre des mains, à sauter, à danser, à élever leur voix de toute leur force; à la fin ils ne gardent plus dans leur chant ni pause, ni mesure; le bruit & le tintamare deviennent grands que c'est plûtôt une cohuë qu'un chant,

ou une cérémonie Ecclesiastique. Il disent que David leur ordonne de celebrer ainsi les loüanges de Dieu, & citent sur cela ce verset du Pseaume: *Omnes gentes plaudite manibus, jubilate Deo, &c.*

C'est ainsi qu'ils abusent de l'Ecriture sainte, pour authoriser des pratiques beaucoup plus mauvaises que celles que je viens de rapporter. Ils sont si prévenus & si entêtez qu'ils croyent qu'il n'y a qu'eux qui soient véritablement Chrêtiens, ils nous fuïent comme des Hérétiques ou comme des morts.

Je les ai vû s'étonner étrangement, lorsqu'ils nous entendoient parler de la Sainte Vierge avec le respect qui lui est dû. Ils croïoient nous donner de grandes loüanges, quand ils nous disoient qu'il falloit que nous ne fussions pas si barbares, puisque nous connoissions la Mere de Dieu. On juge aisément qu'avec de telles préventions ils n'ont pas beaucoup de disposition à se réünir à l'Eglise Catholique, ni à renoncer à leurs erreurs. Les Abissins ont des sentimens particuliers sur le S. Esprit, sur le Fils de Dieu, sur le Purgatoire, sur la création des ames, sur quelques-uns de nos Mysteres; & l'ignorance où ces peuples sont plongez augmente leur opiniâtreté. Ils réïterent le Baptême tous les ans, ils ont la Circoncision, ils observent le jour du Sabbat, ils ne mangént point de viandes défenduës par la loi; les femmes sont obligées de se purifier; les freres épousent les femmes de leurs freres; enfin ils conservent beaucoup de cérémonies des Juifs. Quoi qu'ils sçachent les paroles avec lesquelles Jesus-Christ nous a ordonné d'administrer le Sacrement de Baptême, ils ne font aucun scrupule de les changer & d'en mettre d'autres à la place; de sorte qu'on a très-grande raison de douter de la validité de leur Baptême, & de dire qu'ils ne sont pas véritablement Chrêtiens. Ils donnent quelques noms de Saints qui sont dans le Martyrologe Romain, mais souvent ils en inventent d'autres: j'en rapporterai quelques-uns avec leur expli-

ca-

cation. *Zama la Cota*, Vie de la vérité: *Zaſilaſſe*, de la Trinité: *Sebat Loaab*, gloire du Pere, *Guebrama Nifez Kedus*, eſclave du S. Eſprit: *Ongulavi*, l'Evangeliſte: *Tecla Maria*, plante de Marie: *Alfa Chriſtos*, bouche de Chriſt: *Amde Jeſus*, colonne de Jeſus: *Aſca Georgis*, os de S. George: *Sena Gabriël*, Hiſtoire de S. Gabriël.

C'a été pour ramener au giron de l'Egliſe ces peuples qui en ſont ſéparez depuis tant de ſiecles, que nous avons entrepris de ſi longs & de ſi penibles voïages, que nous avons couru tant de mers, traverſé tant de déſerts, qu'enfin nous avons expoſé tant de fois nôtre vie, ſoit en les venant chercher, ſoit en demeurant avec eux & tâchant de nous accoûtumer à leurs mœurs & à leurs manieres qui ſont ſi différentes des nôtres. Je puis dire que j'ai fait plus de ſept mille lieuës avant que de pouvoir arriver à nôtre reſidence de *Maigoga*.

Ce village a pris ſon nom du bruit que font deux petits ruiſſeaux qui coulent au pied d'une éminence où il eſt ſitué. *Mai* dans la langue du Royaume de Tigré où eſt ce village, ſignifie eau, & les Abiſſins ſe ſervent du mot de *Goga* pour exprimer le bruit que font des eaux qui coulent entre des pierres. Néanmoins ce n'eſt que depuis peu de tems que ce lieu s'appelle ainſi. On le nommoit auparavant Fremona du nom de S. Frumentius, Apôtre des Abiſſins. Ce fut-là que le cruel Empereur Adamas Segued, plus Mahometan que Schiſmatique Chrétien, relegua le S. Patriarche André Oviedo & tous ſes compagnons. Ce Prince choiſit ce lieu préferablement à d'autres, parce qu'il eſt plus éloigné de la Cour; que ces peuples ſont pauvres & mépriſez, & parlent même une langue fort différente de celle des perſonnes de qualité: car ce qu'Adamas Segued apprehendoit le plus, c'étoit que ſes Courtiſans ne nous écoutaſſent & ne goûtaſſent la doctrine que nous venions leur enſeigner. Ainſi il voulut nous ôter tout moyen & toute eſperance d'avoir aucune communication avec ſa Cour.

Ce lieu autrefois si peu connu est à cinq lieuës de la mer; & comme il est devenu fameux par l'exil, par les souffrances, par la mort & par la sepulture du Pere André Oviedo & de ses compagnons, nous l'avons choisi pour nôtre principale résidence, dans l'esperance qu'après avoir été le berceau de la Réligion Catholique en Ethiopie, il seroit un jour une Metropole considerable.

Nos Peres, malgré toutes les persecutions qu'ils souffroient de la part de l'Empereur & de celle des Hérétiques, avoient ramassé là trois cens Catholiques Portugais & Abissins qui vivoient sous leur conduite. Ils avoient bâti une petite maison de pierre, où étoient seulement trois Jesuites. Quelques pieux couverts de paille, & enduits de terre, formoient une Eglise capable de contenir ce qu'il y avoit de Catholiques établis aux environs.

Nous arrivâmes le 21. Juin à Fremone, comme je l'ai dit, & nous fûmes obligez d'y demeurer jusqu'au mois de Novembre. Nous fîmes cependant quelques Missions aux environs, parce que l'hyver en ce païs-là commence au mois de Mai, & dure particulierement depuis la mi-Juin jusqu'à la mi-Septembre. Il est impossible de sortir pendant ce tems-la, à cause des pluyes continuelles qui font déborder les rivieres; & comme il n'y a ni pont ni batteaux, il est très-difficile de les passer, si elles ne sont pas guaiables, à moins que l'on ne sçache bien nager; quelques-uns néanmoins les passent par le moyen d'une corde qui traverse la riviere, & qu'on attache des deux côtez. Quelquefois aussi on se sert de deux outres qu'on joint ensemble, & sur lesquels on se met, & on les conduit comme l'on peut, ce qui est très-dangereux; bien des gens ont été noyez en voulant passer ainsi ces rivieres. Les rivieres & les torrens sont encore bien moins à craindre en hyver, que la malignité de l'air; car comme la terre a été brûlée & desseichée pendant neuf mois, qu'il n'a pas tombé une goute d'eau, dès qu'il commence à pleuvoir, elle pousse plusieurs

ſieurs méchantes vapeurs, qui cauſent de très-grandes maladies, & dont ceux-mêmes qui demeurent dans leurs maiſons ont bien de la peine à ſe garantir. L'hyver, comme je l'ai dit, commence vers le mois de Mai; mais il n'eſt dans ſa force que depuis la fin de Juin juſqu'au commencement de Septembre. Il pleut tous les jours, un peu plus ou un peu moins. Le Soleil luit tout le matin, & le tems eſt aſſez beau; mais un peu après midi, il commence à changer, le Ciel s'épaiſſit, & toutes les vapeurs de la nuit & du matin ſe raſſemblent, puis vers les deux heures, il ſe forme un orage mêlé d'éclairs & de tonnerre épouvantable, avec une groſſe pluye qui dure trois ou quatre heures. Perſonne pendant ce tems ne peut demeurer à la campagne. Les laboureurs dételent leurs bœufs, & ſe retirent chez eux. Les voyageurs ſe ſauvent dans les villages voiſins, ou dreſſent leurs tentes; chacun ſonge à ſe mettre à couvert. Outre que la pluye eſt violente, elle eſt très-mal ſaine, & engendre pluſieurs maladies. Les tonnerres ſont étonnans, tombent ſouvent & tuënt bien du monde. J'en puis parler par experience, l'ayant vû tomber ſi près de moi, que j'en ai été très-long-tems incommodé de tout un côté. Ce même coup de tonnerre tua trois jeunes enfans; & après avoir fait le tour de ma chambre, brûlé le foureau d'une épée ſans toucher à la lame, il ſortit & alla encore tuër un homme & une femme à trois cens pas de là. Dieu par ſa bonté infinie, me préſerva de cet accident qui coûta la vie à cinq perſonnes. Lorſque l'orage eſt paſſé, le Soleil eſt auſſi luiſant qu'auparavant; & ſi les eaux s'écouloient aiſément, on auroit de la peine à croire qu'il eût plu. L'hyver ſe paſſe ainſi dans l'Abiſſinie: il n'eſt pas croyable combien l'on voit de maladies dans cette ſaiſon, & encore plus à la fin de Septembre & pendant le mois d'Octobre, ce qui ne vient que des eaux qui demeurent dans des fonds, où elles ſe gâtent, & corrompent l'air.

le font parmi les Juifs. Il n'y avoit pas moyen de les désabuser là-dessus; & ils nous fuïoient dès que nous les approchions. Nous portions avec nous nôtre tente, nos ornemens, nos calices, nos misſels, & généralement tout ce qui nous étoit néceſſaire pour dire la Meſſe.

Le Seigneur du village nous reçût très-bien. Il demeure au haut de la montagne, comme font toutes les perſonnes de diſtinction en Ethiope. Ceux qui relevent de lui avoient dreſſé leurs tentes ou bâti leurs cabanes près de la ſienne; & ce lieu paroiſſoit aſſez grand par rapport à tous les villages de l'Abiſſinie. A peine fûmes nous arrivez qu'il nous envoya faire compliment. Il nous fit préſent d'une vache, ce qui eſt une marque d'une grande diſtinction. Nous, pour répondre à cette honnêteté, nous fîmes tuer la vache auſſi-tôt, & nous lui en envoyâmes un quartier tout fumant avec le fiel, qui eſt, parmi eux, la piéce d'honneur & le morceau friand; ce qui m'a fait croire pendant quelque tems que le fiel des animaux n'étoit pas ſi amer en Abiſſinie que parmi nous; mais en ayant goûté, j'ai trouvé qu'il l'étoit encore davantage. Cependant j'ai vû de mes propres yeux, & plus d'une fois, nos ſerviteurs en boire de grands verres avec plus de plaiſir, qu'un yvrogne ne boiroit un verre du plus délicieux vin.

Nous voulûmes commencer nôtre Miſſion par la Dame même du village. Quoique nous la trouvaſſions très-opiniâtre, nous eſperions que l'exemple & les conſeils de ſon mari auroient quelque pouvoir ſur ſon eſprit, & que ſi nous venions à bout de la convertir, cette converſion ſeroit ſuivie de beaucoup d'autres. Mais après avoir perdu pluſieurs jours ſans pouvoir ſeulement l'obliger à entrer en conference ſur aucun point, nous fîmes ce qu'ordonne Jeſus-Chriſt; nous ſecouâmes la pouſſiere de nos ſouliers, & allâmes à une autre montagne voiſine, plus haute & plus peuplée que celle que nous quittions. Il y a trois villages, l'un au

 pied,

pied, l'autre au milieu, & le troisiéme au sommet. Nous ne voulûmes point nous arrêter aux deux premiers; nous montâmes d'abord au plus haut de la montagne, parce que c'étoit le village le plus considerable, & où demeuroit le Seigneur. Lorsque nous en approchâmes, nous n'entendîmes que des cris & des pleurs de gens qui souffroient une extrême violence. Nous nous informâmes de ce que c'étoit, & on nous dit que les habitans de ce village étoient prévenus que nous étions des Missionnaires du démon, qui venions pour les tenter & les faire changer de Réligion; qu'ils prévoyoient qu'il y en auroit quelques-uns dans leur village qui succomberoient à la tentation & se pervertiroient, & que c'étoit ce qui les faisoit pleurer. On ne nous trompoit pas. Nous trouvâmes un assez grand village, une Eglise bien bâtie à la maniere du païs, mais un peuple feroce & intraitable. Le Seigneur & le Curé furent les seuls qui nous volurent recevoir, & il ne nous fut pas possible d'apprivoiser les habitans. Nous fûmes néanmoins assez heureux pour en convertir six, ce qui nous fit croire que l'heure pour la conversion de ce village n'étoit pas encore venuë, qu'il falloit remettre cette Mission à un autre tems, & aller à d'autres villages qui nous appelloient.

Nous fûmes néanmoins très-mal reçûs au premier où nous allâmes en sortant de celui-ci; les habitans étoient beaucoup plus méchans que ceux que nous venions de quitter; & sans le Gouverneur & le Curé, je crois que nous aurions fini nôtre Martyre dans ce lieu là. Quoi que l'un & l'autre fussent schismatiques, ils nous reçûrent assez bien; le Gouverneur même eut soin de nous avertir qu'on en vouloit à nôtre vie; que nous prissions garde à nous, & que sur-tout nous ne sortissions point de nuit. Il fut obligé même de nous donner des gardes, de peur que nous ne fussions insultez.

Nous ne demeurâmes pas long-tems dans un lieu

lieu où Dieu ne vouloit pas ſi-tôt faire entendre ſa voix; nous allâmes porter les lumieres de l'Evangile à d'autres qui en étoient plus dignes. Nous retournâmes au pied de la montagne d'où nous étions partis quelques jours auparavant. En y arrivant nous dreſsames notre tente, & commençâmes à prêcher. On vint en foule nous entendre, les uns pour s'inſtruire, les autres par curioſité; & le Pere des Miſſions beniſſant alors nos travaux Apoſtoliques, nous fimes une abondante recolte; tout le village ſe convertit en très-peu de tems. Nous allâmes à un autre qui étoit au milieu de la montagne, & très-bien ſitué; la nature y forme une eſpece d'amphiteâtre & de parterre auſſi beau que l'on en puiſſe voir; le terroir même eſt très-fertile, & les arbres, qui y ſont en aſſez grande quantité, y donnent un frais agreable. Nous étions preſque dans une égale diſtance du haut & du bas de cette montagne, & nous pouvions par ce moyen entretenir l'ardeur & la pieté de ceux qui s'étoient convertis, & préparer les voyes du Seigneur pour ceux qu'il vouloit faire entrer dans le droit chemin.

Le nombre de ces derniers fut beaucoup plus grand, que nous n'euſſions oſé l'eſperer. Après avoir préparé tout ce qui étoit néceſſaire pour celebrer la Sainte Meſſe, nous dreſſâmes notre tente & notre Autel portatif ſous de grands arbres, qui nous donnoient de l'ombre & du frais.

Là mon compagnon & moi, chacun au pied d'un arbre, nous commencions tous les jours avant le Soleil levé, à inſtruire & à catéchiſer ces nouveaux Catholiques, à leur faire faire abjuration de leurs erreurs: & quand nous étions bien las de leur parler, nous faiſions ranger par files ceux que nous croyïons en état de recevoir le Baptême; nous leur faiſions faire quelques Actes de Foi & de Contrition; & allans par les rangs avec de grandes cruches d'eau, nous les baptiſions tous ſuivant la forme & la maniere que l'Egliſe preſcrit. Comme le

nombre en étoit fort grand, nous criïons tout haut, ceux d'un tel rang s'appellent Pierre, ceux-là Antoine. Nous en usions de même à l'égard des femmes que nous avions soin de séparer d'avec les hommes; nous disions, telles femmes s'appellent Marie, celles-là se nomment Anne, & ainsi du reste. Comme nous ne les baptisions que sous condition, nous avions soin de les confesser; puis nous disions la Messe sur les onze heures, & nous les communiïons. La Messe dite, nous recommencions à instruire, à catéchiser, à récevoir des abjurations, & nous ne prenions aucun relâche; à peine même avions-nous le loisir de manger un morceau sur le soir; car nous ne faisions qu'un repas par jour.

Après avoir été quelque tems dans ce village, nous passâmes à un autre, qui, comme je l'ai dit, n'en étoit pas loin; nous y continuâmes le même exercice. Il m'arriva de confesser une personne que je connûs être du village où nous avions été si mal reçus; je l'interrogeai avec un peu de curiosité, & je lui demandai pourquoi on avoit tant pleuré dans son village, lorsque nous y étions entrez. Elle me dit ingénuëment que les Prêtres & les Réligieux schismatiques avoient fait de terribles portraits de nous, & de la Réligion que nous prêchions; qu'ils avoient persuadé à ces pauvres gens, que nous traînions la malédiction de Dieu après nous, & que les sauterelles nous suivoient par tout où nous allions, & y faisoient tous ces ravages que j'ai décrits ci-dessus, portant toûjours la famine & la mortalité avec elles; qu'ils nous imputoient plusieurs erreurs; mais que comme nous avions passé par leur village, & que l'on n'avoit point vû de sauterelles après nous, on avoit commencé à douter de ce que ces Prêtres & ces Réligieux disoient de nous, & qu'on étoit convaincu que tous leurs discours étoient des impostures & des calomnies. Ce discours nous remplit doublement de consolation, parce que nous voyïons bien que Dieu prénoit nôtre défense, &

con-

confondoit la malignité de nos ennemis, sans que nous nous en mêlassions; que ces gens qui nous avoient eu en horreur aimoient la vérité, venoient à nous, & avoient de grandes dispositions à devenir bièn-tôt de vrais & zelez Catholiques.

Rien n'étoit plus grossier que ce que les Prêtres & Réligieux Abissins publioient de nous & de nôtre doctrine. Ils s'étoient prévalus du fleau dont les païs circonvoisins avoient été affligez cette année, & les Abissins, quoi qu'avec beaucoup d'esprit, n'étoient pas capables de considerer que leur païs avoit été détruit par les sauterelles, avant qu'il y eût des Jesuites dans le monde, ou que nous fussions passez dans l'Abissinie; mais Dieu permit peut-être que cette plaïe arrivât cette année pour le salut de ceux qui en furent les plus incommodez; parce que des villages entiers, ne pouvant plus subsister, abandonnoient leurs tentes & leurs maisons pour aller chercher de quoi vivre. Nous les rencontrions par bandes dans nos Missions, & nous contribuâmes autant que nous pûmes à leur procurer quelque soulagement. La charité avec laquelle nous nous employâmes pour eux, les disposa tout à coup à nous écouter, & nous n'eûmes pas de peine, en subvenant à leurs besoins corporels, à leur faire sentir les maladies de leur ame, & de les obliger à nous prier de les guérir. Nous les enseignâmes les uns & les autres, & nous eûmes la consolation d'en baptiser un grand nombre. Il s'en trouva néanmoins quelques-uns plus opiniâtres, qui ne voulurent jamais nous écouter; il y en eut particulierement un qui, pour ne pas faire comme ses compagnons, me dit qu'il avoit besoin d'une plus longue instruction, parce qu'il étoit More. Je le crûs d'abord, mais un de ses camarades me détrompa sur l'heure, & me dit que ce n'étoit pas la coûtume en Abissinie, que les Chrêtiens & les Mores vêcussent ensemble dans un même village, & que constamment cet homme étoit de même Réligion que ceux que j'avois baptisez.

Je le lui demandai à lui-même, il me l'avoüa, & il me dit, pour ne pas paſſer pour menteur, que ſes camarades l'appelloient More, parce qu'il mangeoit des ſauterelles, comme font les Mores.

En effet les Mores, après les avoir ſeichées au Soleil, les broient, & en font une boüillie qui eſt un très-grand régal pour eux. J'ai quelquefois voulu manger de cette boüillie, je l'ai trouvée de mauvais goût & de méchante odeur. Quelques Mores diſent auſſi qu'ils n'en mangent que par la dévotion qu'ils ont à S. Jean Baptiſte, qui a longtems vêcu de ſauterelles.

Pendant que je fus dans ces montagnes, j'allois les Fêtes & Dimanches tantôt dans une Égliſe, tantôt dans une autre, ſelon que Dieu m'inſpiroit. Or il arriva un jour que j'avois réſolu de ne point aller à une certaine Égliſe, où je croyois que véritablement on n'avoit pas beſoin de moi. Je partis de nôtre tente dans cette réſolution; mais après avoir un peu marché, je me ſentis preſſé par un mouvement interieur de retourner ſur mes pas, & d'aller à cette Egliſe. Je connus que c'étoit un effet de la miſericorde de Dieu ſur trois pauvres enfans abandonnez & moribonds; j'en rencontrai deux preſque auſſi-tôt. La mere s'étoit un peu éloignée pour ne les pas voir mourir, & comme je m'arrêtai voulant ſçavoir qui ils étoient, & d'où ils venoient, elle s'approcha & me dit que la faim les avoit obligez à quitter leur village, & les avoit réduits dans l'état où je les voyois; qu'elle avoit été baptiſée, mais que ſes enfans ne l'avoient pas été. Je les baptiſai & leur fis quelque aumône; je continuai mon chemin en penſant aux graces que Dieu fait à ceux qu'il a prédeſtinez de toute éternité. Sur le ſoir j'en trouvai un autre. Sa mere apparemment étoit Catholique; elle accourut à moi toute éperduë, & criant que je ſauvaſſe ſon enfant; que ſi je ne pouvois pas lui conſerver la vie qu'il pouvoit perdre, je lui en donnaſſe une autre qu'il ne perdroit jamais. Il n'y avoit point d'eau près

de

de nous; j'envoyai mon valet en chercher, & lui ordonnai de faire toute la diligence possible. Il vint heureusement avant que l'enfant eût rendu les derniers soupirs.

Après avoir passé beaucoup de tems dans ces Missions, je crûs que je devois retourner à nôtre résidence de Fremone, & je résolus de passer par la maison de ce Gentilhomme qui nous avoit si bien reçû, & de qui la femme étoit si opiniâtre. Nous avions d'autant plus d'espérance de la convertir, que nous venions de réünir à l'Eglise des villages entiers, dont les habitans paroissoient encore plus entêtez que cette Dame. Mais en vain Paul plante, en vain Apollon arrose, si Dieu ne donne l'accroissement. Ni nos discours, ni l'exemple d'un mari zelé Catholique ne pûrent rien sur elle.

Lorsque nous fûmes arrivez à nôtre résidence, nos Superieurs m'ordonnerent de changer mon nom de Lobo qui ne plaisoit pas aux Abissins, & d'en prendre un à la maniére du païs. J'eus assez de peine à me soûmettre, & je remontrai à mes Superieurs, que ce nom que je portois ne me convenoit que trop; mais comme il me fallut obéïr, je priai Dieu qu'il voulût en même tems créer en moi un cœur nouveau, & que d'effet & de nom je fusse un nouvel homme. J'esperois avoir le bonheur d'accompagner le Patriarche à la Cour; mais lorsque nous fûmes prêts à partir, je reçûs un ordre du Superieur de la Mission de demeurer à Fremone, pour avoir soin de cette maison, & de tous les Catholiques qui y demeuroient, & de ceux même qui étoient répandus dans tout le Royaume de Tigré. Cet emploi n'étoit que trop grand pour moi. La maison de Fremone a toûjours été très considerée des Empereurs même qui nous ont le plus persécutez. Sultan Segued qui nous avoit appellez, lui a donné neuf terres pour toûjours, & chacune de ces terres auroit pû passer pour un bon & riche Comté. Avec tout cela, nous n'en étions

pas plus à nôtre aise, à cause des dépenses que nous étions obligez de faire pour régaler les hôtes qui nous venoient: de plus les terres en ce païs-là rendent peu, à moins qu'on ne les fasse valoir soi-même, ce que nous ne pouvions pas faire.

On afferme les terres en Abissinie d'une autre maniére que par tout ailleurs. Un fermier prêt à faire sa récolte envoye chercher le Chumo, c'est-à-dire, celui qui est préposé pour faire l'évaluation de ce que les terres produisent chaque année. Il le régale le mieux qu'il peut, lui fait encore quelque présent & le mene ensuite voir ses bleds. Si ce Chumo est bien content de la maniére dont il a été régalé, il lui donnera une déclaration que sa terre, qui lui a rendu cinq ou six muids de bled, n'en a pas produit cinq boisseaux, & on doit encore là-dessus diminuer quelque chose; de sorte qu'étans très-riches en fonds nous étions très-pauvres en revenus, & souvent même nous étions obligez d'acheter du bled. Il est vrai que les grains sont à très-bon marché, & que dans la plus grande cherté, la mesure de bled qui pese 22. livres ne coûte pas plus de neuf à dix sols, & que dans les bonnes années on a depuis trente jusqu'à cinquante de ces mesures pour un écu.

Outre le soin particulier que j'avois de la maison & des terres de Fremone, on m'avoit établi grand Vicaire du Patriarche, dans toute l'étenduë du Royaume de Tigré. Je crûs que pour m'acquitter de cet emploi, je devois pourvoir à tous les besoins corporels & spirituels des Catholiques. La plaïe dont le païs avoit été affligé cette année augmentoit mes travaux en toute maniére. Nôtre maison étoit assiégée de pauvres que la faim avoit chassez de leurs villages, & dont les visages extenuez marquoient assez la nécessité où ils étoient. Quoi que je les soulageâsse le mieux que je pouvois, il en mouroit un très-grand nombre. Les ruës & les chemins étoient remplis de corps morts, & pour surcroît d'affliction, les loups qui ne trouvoient

plus

plus de quoi vivre, après avoir mangé les corps morts, attaquoient les vivans, & venoient prendre & enlever les enfans jusques dans les maisons; ce que j'ai vû de mes propres yeux, une troupe de loups ayant déchiré & mis en piéces un enfant de dix ans, sans que moi ni personne pûssions l'empêcher.

Il y avoit quelques mois que j'étois dans ma résidence, m'occupant à toutes ces diverses fonctions de mon ministere, lorsqu'il vint un ordre de l'Empereur des Abissins au Viceroi de Tigré, d'aller chercher les os de Dom Christophle de Gama. Ceci me donnera occasion de rapporter ce que j'ai appris de la vie & de la mort de ce brave & saint Portugais, qui après avoir gagné plusieurs batailles, tomba entre les mains des Mores & finit sa vie par un martyre glorieux.

Un More du côté du Cap de Gardafui se souleva, vers le commencement du seiziéme siécle; & soûtenu par les Arabes & les Turcs qui lui envoïerent de grands secours de Mocca, il conquit presque toute l'Abissinie, sur les Empereurs Alexandre, Nahum, David & Claude, & fonda le Royaume d'Adel. Il se nommoit Mahamet Gragné, qui veut dire Mahamet le Gaucher. Il y avoit quatorze ans qu'il ravageoit l'Ethiopie. Il étoit maître d'une grande partie de l'Abissinie, lorsque l'Empereur David s'avisa de démander du secours à Dom Emanuel Roi de Portugal; il offrit de se soûmettre entierement au Pape & de ceder la troisiéme partie de son Empire aux Portugais, s'ils lui aidoient à reprendre ce que les Mores en avoient conquis. L'éloignement qui est entre le Portugal & l'Abissinie empêcha qu'on ne pût assister ce Prince, aussitôt qu'on l'auroit souhaité; on fit même plusieurs tentatives qui ne réüssirent pas, & l'Empereur David mourut avant qu'on eût pû executer aucune chose de ce qu'on lui avoit promis. Enfin le Roi Jean III. nomma Etienne de Gama fils du fameux Vasco de Gama, Viceroi des Indes. Il lui ordonna

na d'entrer dans la Mer rouge, d'aller chercher les Galeres Turques jusques dans le Port de Suez, de les attaquer par tout où il les trouveroit. Etienne de Gama executa ces ordres; il fit un puissant armement; il voulut lui-même commander cette Armée navale, & chercha les Turcs par tout, sans pouvoir en avoir de nouvelles. Fâché de n'avoir pû rien faire avec une si grosse Armée, il débarqua à Maçua quatre cens Portugais, dont il donna le commandement à Christophle de Gama son frere. Celui-ci fut bien-tôt joint par quelques Abissins qui étoient demeurez fideles; il avança dans le païs, & quelques jours après il rencontra l'Imperatrice Héléne qui venoit au-devant de lui, & qui le reçût comme son Liberateur. Rien d'abord ne pût resister à la valeur de nos Portugais; ils chasserent les Mores de plusieurs montagnes où l'on n'auroit pas crû qu'aucun homme pût monter, quand il n'auroit pas eu d'ennemis à combattre: la fin ne répondit pas à des commencemens si heureux. On étoit en hiver, saison où il est presqu'impossible de voïager dans l'Abissinie, les Mores occupoient toutes les montagnes, & l'Empereur Claude étoit à l'autre extrêmité de son Royaume. Les Portugais vouloient l'aller joindre, ce qui étoit impossible. Mahamet Gragné ayant été informé par ses espions, que Christophle de Gama n'avoit avec lui que quatre cens hommes, vint se camper en la plaine de Bellut, & envoya dire à nôtre Commandant qu'il sçavoit que les Abissins avoient trompé le Roi de Portugal, qu'il n'en étoit pas surpris parce qu'ils étoient fourbes & méchans; qu'il avoit pitié de la jeunesse de Christophle de Gama & de ses Moines; c'est ainsi qu'il appelloit, par mépris, nos Portugais. Que s'il vouloit s'en retourner, il lui donneroit bon passage, & qu'il feroit fournir des vivres pour lui & pour ses troupes, jusqu'à ce qu'il fût embarqué; qu'il pouvoit prendre conseil là-dessus, & se fier à sa parole; que s'il refusoit le parti qu'il lui offroit, il pourroit s'en repentir. Christophle

de

de Gama aïant oüi ce compliment, fit présent à l'Ambassadeur d'une veste magnifique & lui dit qu'il n'étoit venu avec ses compagnons que pour chasser Mahamet Gragné des Etats qu'il avoit usurpez. Qu'il ne prétendoit point s'en retourner par le chemin qu'il étoit venu, mais s'en faire un à travers le païs de ses ennemis; que Gragné n'avoit que deux partis à prendre, ou de lui ceder toutes ses conquêtes, ou de se préparer au combat; que pour lui, il mettoit toute sa confiance en la justice de la cause qu'il venoit défendre, & en la toute-puissance de son Dieu, pour lequel il combattoit: que du reste il remercioit Gragné de ses conseils, & que pour lui en marquer sa reconnoissance il lui envoyoit un miroir & des pincettes.

Comme Christophle de Gama craignoit que l'Ambassadeur ne voulût pas se charger de cette réponse, il la fit écrire en langue Arabe, & la fit porter par un esclave qu'il renvoya avec l'Ambassadeur. Il donna encore à cet esclave le miroir & les pincettes pour les présenter à Mahamet Gragné. La Lettre & le présent étoient fort offençans; mais Christophle de Gama crut qu'il ne devoit pas répondre autrement aux termes injurieux dont le More s'étoit servi en traitant de Moines tous les Portugais. Gragné dînoit, lorsque l'Ambassadeur & l'esclave arrivérent. A la vûë du présent & à la lecture de la Lettre, il entre en fureur, se leve de table, & sans vouloir qu'on desserve, marche à la tête de ses troupes & attaque les Portugais. Il croyoit qu'ils ne résisteroient pas un moment, & bien de braves gens l'auroient jugé de même. Gragné outre un gros corps de cavalerie avoit quinze mille hommes de pied; les Portugais n'étoient en tout que trois cens cinquante. Christophle de Gama avoit perdu huit hommes en forcant quelques passages, il en avoit renvoyé quarante à Maçua, afin de pouvoir entrétenir une communication libre avec le Viceroi des Indes. Nôtre pétite troupe étoit sur le penchant d'une coline &

près d'un bois. Au-dessus étoient les Abissins prêts à se joindre à celui qui auroit l'avantage, du reste spectateurs tranquiles du combat, jusqu'à ce qu'ils vissent de quel côté pancheroit la victoire. Mahamet Gragné fit commencer l'attaque seulement par dix cavaliers qui vinrent caracoler près de nôtre camp; on détacha pareil nombre de Portugais; ceux-ci tirérent si juste que neuf Mores tomberent par terre, & le dixiéme eut beaucoup de peine à se sauver. Cet heureux commencement fut d'un très-bon augure; l'escarmouche s'échauffa, & enfin on en vint à une action générale; mais les prémiers avantages que nous avions eus avoient tellement abattu les Mores, qu'ils étoient presque à demi défaits, lorsque le combat commença. Le grand feu de nos arquebuses & de nôtre canon les épouvanta, ils se rompirent dès qu'ils nous approcherent. Mahamet Gragné eut beaucoup de peine à se sauver; néanmoins il ne perdit pas le jugement dans sa défaite. Comme il lui restoit toûjours beaucoup de troupes, il les rallia, & s'alla camper près de Membret, lieu naturellement fort & où il se retrancha encore dans le dessein d'y passer l'hyver & d'attendre les secours qu'il esperoit tirer de divers endroits. Les Portugais ne s'amuserent point à piller, & plus avides de gloire que de richesses, ils ne songerent qu'à poursuivre leur ennemi, dans l'espérance de le détruire entiérement; mais lorsqu'ils le joignirent, ils le trouverent campé dans un lieu inaccessible, & déja si bien fortifié qu'il y auroit eu de la témerité de l'attaquer. Ils occuperent une hauteur qui étoit tout vis-à-vis de son camp & s'y retrancherent aussi. Mahamet Gragné avoit un oncle qui étoit homme de conseil & d'exécution. Il lui avoit confié quelque tems auparavant la garde d'un passage très-important; les Portugais l'avoient forcé malgré toute la résistance qu'il avoit pû faire. Gragné, quoique son neveu, ne l'avoit pas épargné, & l'avoit très-maltraité de paroles; celui-ci ne lui avoit pû répondre autre chose, sinon

que les Portugais n'étoient pas des hommes comme les autres, qu'ils jettoient du feu par la bouche. Il avoit voulu empêcher Gragné de nous attaquer; mais celui-ci fier de ses victoires passées se moqua de ses avis, en lui disant que les montagnes ne reculent point. L'oncle n'oublia pas cette réponse, & trouvant son neveu qui se sauvoit, il lui demanda si les montagnes fuioient. Non, réprit Gragné, mais elles ne vont pas non plus au feu; & il y en a bien d'où je viens. Cette Histoire que les Abissins prennent plaisir à raconter, a donné lieu à un Proverbe fort commun parmi eux. Lorsqu'ils veulent faire entendre qu'une affaire est difficile & épineuse, qu'on n'en sçauroit venir à bout, ils disent, les montagnes ne vont point au feu, & il y en a bien là.

Les Portugais, quoique victorieux, n'étoient pas sans inquiétude; ils avoient devant les yeux le camp des ennemis. Ils y voyoient arriver tous les jours de nouvelles troupes: au contraire, ils n'étoient qu'une poignée de monde, le nombre en diminuoit considérablement; le détachement qui étoit à Maçua ne pouvoit plus les joindre; ils étoient éloignez de la mer; ils ne sçavoient où prendre des vivres; ils ne se fioient point aux Abissins. D'un autre côté, mettant toute leur confiance en Dieu & songeant à tout ce que la Nation Portugaise avoit fait jusqu'alors de grand & de prodigieux, ils croyoient que rien ne leur étoit impossible, & que jamais Mahamet Gragné, avec toutes ses forces, ne les pourroit ruiner. Mahamet Gragné faisoit solliciter les Princes Arabes; & les excitant par des motifs de Réligion, il obtint un secours de deux mille Mousquetaires, qui s'embarquerent à Mocca. Le Turc lui envoya un train considérable d'artillerie, & neuf cens hommes choisis. Dès que Gragné eut reçû ce renfort, il s'approcha des Portugais, il entreprit de les forcer dans leurs retranchemens. Les Portugais resisterent très-long-tems, ils tuerent beaucoup d'ennemis & firent de vigoureuses sorties,

tant qu'ils eurent des Officiers pour les commander; mais comme ils perdoient toûjours quelques soldats, leur nombre diminua si considérablement, qu'il ne fut pas difficile de les envélopper de toutes parts, & de les enfoncer. Christophle de Gama avoit eû déja le bras cassé, il reçût encore un coup d'arquebuse qui lui fracassa le genoüil; de sorte qu'il ne pouvoit plus aller aux lieux où sa présence seule étoit capable d'animer les soldats; il fallut que la valeur cedât au grand nombre, les ennemis entrérent dans le camp & ne firent quartier à personne. Christophle de Gama se sauva à cheval avec seulement dix hommes qui l'accompagnerent. Ils se retirerent dans la montagne, où ils se cacherent à la faveur d'un bois. Ils n'y furent pas long-tems sans être découverts; une troupe de Mores, qui les cherchoient, les prit & les mena à Mahamet Gragné. Cet infidéle ravi d'avoir Christophle de Gama prisonnier entre ses mains, lui ordonna de panser son oncle & son neveu qui avoient été blessez dans ce dernier combat, & il lui dit qu'il répondroit de leur vie. Tous deux moururent bientôt après; Gragné reprocha à Christophle de Gama d'avoir avancé leur mort: Gama bien loin de s'excuser, dit qu'il n'étoit pas venu des Indes pour sauver la vie à des Mores. Sur cette réponse Mahamet Gragné entre en fureur, fait dépoüiller Christophle de Gama, on lui met une petite meule de moulin sur la tête, on le proméne par tout le camp; il n'y eut soldat qui ne prît plaisir à faire quelque insulte à ce grand homme, les uns lui jettoient de la bouë, les autres lui donnoient des soufflets, tous le chargeoient de maledictions. Après qu'on l'eût traité de la sorte, on lui arracha la barbe poil à poil, puis les cheveux; ensuite on le tenailla avec les mêmes pincettes qu'il avoit envoyées à Mahamet Gragné. Christophle de Gama souffrit ces affronts & ces tourmens avec une constance incroïable. Jamais il ne se plaignit, & il n'ouvrit la bouche que pour benir Dieu, & le remercier de

la grace qu'il lui faisoit. Enfin Mahamet Gragné l'ayant bien fait souffrir, lui offrit de le renvoyer aux Indes, s'il vouloit ou se faire Musulman, ou lui découvrir où étoit le reste des Portugais. Christophle de Gama, indigné d'une telle proposition, répondit avec une nouvelle vigueur qu'il n'abandonneroit jamais son divin Maître pour suivre un seducteur, tel qu'étoit Mahomet, & continua à parler contre ce faux Prophéte, jusqu'à ce que Mahamet Gragné tout furieux lui coupa lui-même la tête. La rage de ce Mahometan n'étant pas assouvie par la mort de ce grand homme, il le fit couper par quartiers, qu'il envoya en différents endroits. Les Catholiques en ramasserent les précieux restes & les enterrerent; chaque More, en passant près de cette sépulture, jettoit une pierre dessus, en invoquant le faux Prophéte Mahomet; de sorte que j'eus assez de peine à détruire cette montagne artificielle, lorsque j'allai chercher ces bienheureuses Reliques, ainsi que je le dirai ci-après.

J'ai appris ce que je rapporte de la mort de Christophle de Gama, d'un vieillard qui avoit été présent à son martyre; & c'étoit une tradition constante dans le païs, qu'au lieu où tomba sa tête, il naquit une fontaine dont l'eau a guéri pendant longtems plusieurs maladies qu'on croyoit incurables.

Gragné, pour profiter de sa victoire, traversa une grande partie de l'Abissinie, & alla chercher l'Empereur Claude, qui étoit dans le Royaume de Dambie. Tout se soûmettoit au More; on ne croyoit pas qu'après la défaite & la mort de Christophle de Gama, rien fût capable de l'arrêter. Son insolence augmentoit tous les jours aussi-bien que sa puissance. Les Portugais se voïant sans Chef se retirerent auprès de l'Empereur Claude, qui étoit encore tout jeune, mais qui promettoit beaucoup. Ils lui déclarerent qu'après avoir perdu leur Commandant, ils ne vouloient point en avoir d'autre que lui.

L'Empereur les reçût avec beaucoup de bonté; &

& ayant appris par eux le malheur de Christophle de Gama, il ne put refuser des larmes à un homme de qualité qui étoit venu de si loin pour le secourir, qu'il avoit souhaité si passionnement de voir, & qui avoit perdu la vie à son service. Les Portugais, qui aimoient Christophle de Gama, étoient résolus de vanger sa mort à quelque prix que ce fût. Ils prierent donc l'Empereur de les vouloir laisser en corps, & de leur donner le poste qui seroit opposé au Roi Gragné, ce qu'il leur accorda volontiers.

Le More tout fier de ses victoires étoit persuadé qu'une bataille suffiroit pour le rendre maître de toute l'Abissinie; & se croyant sûr de la gagner, il cherchoit les occasions de la donner. Les Portugais, qui vouloient rétablir leur réputation en réparant l'affront qu'ils croyoient avoir reçû dans le dernier combat, & venger la mort de leur Capitaine & de leurs compagnons, persuaderent à Claude d'accepter la bataille, si Gragné la présentoit. L'on en vint bien-tôt aux mains avec une égale furie de part & d'autre. Les Portugais donnerent tête baissée au poste où étoit Mahamet Gragné & adresserent là tous leurs coups. Pierre Leon Portugais, qui avoit été valet de chambre de Christophle de Gama, démêla Gragné dans la foule, & lui donna de son arquebuse dans la tête; Gragné se sentant blessé voulût se sauver, & frappa de son sabre sur un arbre que j'ai vû, & qu'on appelle depuis ce tems-là Gragniber, Jaaf Gragné, passage de Gragné, ou arbre de Gragné. Pierre Leon suivit ce Prince jusqu'à ce qu'il le vit tomber mort; alors il descendit de cheval, & lui coupa l'oreille. Les Mores sans Roi & sans Commandant ne combattirent plus; ils s'enfuirent les uns d'un côté, les autres de l'autre. Les Abissins les poursuivirent long-tems, & en firent un très-grand carnage; mais un Abissin, qui reconnut le corps du Roi, lui coupa la tête, & crut qu'en la présentant à l'Empereur Claude sa fortune étoit faite. En

effet

effet dès qu'il parut avec cette importante preuve de sa valeur, tout le monde lui applaudit, & il sembloit qu'il n'y avoit pas assez de biens & d'honneurs dans l'Abissinie pour récompenser un tel service. Chacun rappelloit les maux que Gragné avoit faits, chargeoit cette tête de maledictions, & relevoit en même-tems le courage, l'adresse & la bonne fortune de l'Abissin, lorsque Pierre Leon arriva, regarda cette tête sans rien dire, puis demanda si Gragné n'avoit qu'une oreille; s'il en avoit deux comme tous les autres hommes, ajoûta-t'il, qu'est devenue celle qui lui manque? Il y a bien de l'apparence que celui qui a tué Gragné l'a coupée & la garde. L'Abissin demeura un peu confus, & ne sçût que répondre. Alors Pierre Leon tira l'oreille de sa poche. Tout le monde loüa la finesse de Pierre Leon; l'Empereur voulut que l'Abissin rendît tous les présens qu'il avoit déja reçûs, & qu'on les donnât à Pierre Leon. Il lui fit encore beaucoup d'autres biens, & ce Portugais fut en si grande réputation dans l'Abissinie, que lorsqu'on vouloit loüer quelqu'un, & l'Empereur même, on disoit qu'il étoit un autre Pierre Leon.

J'ai crû qu'on ne seroit pas fâché de connoître quel étoit Christople de Gama, dont un Viceroi de Tigré alloit, par ordre de l'Empereur même, chercher les précieux restes. La commission me fut adressée, & j'ose dire que je n'ai jamais reçû d'ordre qui m'ait fait plus de plaisir. J'étois uni d'une étroite amitié avec le Comte de Vidigueira Viceroi des Indes. Il m'avoit prié, lorsque je pris congé de lui pour venir chercher une route par Melinde, de m'informer où son grand oncle Christophle de Gama avoit été enterré, & de tâcher de lui en envoyer ou apporter quelques Réliques. La commission me joignit au Viceroi pour faire cette enquête & découvrir ce trésor. Le Viceroi Tecla Georgis, beaufrere de l'Empereur, me témoigna beaucoup d'amitié; & tant qu'il a été fidele, je lui ai trouvé de très-bons sentimens, & sur tout un

très-grand zele pour la Réligion Catholique. Il y avoit quinze jours de marche; & comme nous allions dans un païs occupé par les Galles, il fallut mener des troupes avec nous. Toutes les précautions que nous prénions n'empêcherent pas que nos amis ne s'opposassent à nôtre voyage, & ne fondissent en larmes, lorsqu'ils nous dirent adieu. Ils s'imaginoient tous que nous allions à une mort certaine. Le Viceroi avoit donné ordre à des troupes de nous venir joindre sur la route; de sorte que nôtre petite armée grossissoit à mesure que nous avancions. On ne peut pas faire de grandes journées à cause des femmes, des enfans, du bétail, & de tout le bagage qu'on est obligé de mener avec soi. Une armée en ce païs-là est comme une grande ville bien peuplée & bien réglée, quand elle est campée; elle a ses ruës, ses marchez, ses Eglises, ses Tribunaux, ses Juges, & ses Officiers de Police. Avant que de partir, on envoye des ordres aux Commandans des cantons ou quartiers de la Province par où l'on passe, afin de faire trouver tout ce qui est nécessaire pour la subsistance des troupes.

Ces Gouverneurs ou Lieutenans Generaux, font avertir tous les lieux circonvoisins que l'armée passera un tel jour, & qu'on ait à délivrer au Pourvoieur général, ou Intendant, tant de pain, tant de biere, tant de vin, tant de vaches. Lorsque ce Pourvoieur a reçû ses provisions, il les distribuë selon la quantité des personnes & le besoin que l'on en a, & voici la régle qu'on garde. Un homme qui a besoin de cent pains pour lui & pour toute sa maison, a en même tems vingt pots de biere, dix pots de vin ou d'hydromel, & une vache. Les païsans sont fort exacts à fournir leur quottepart, d'autant que s'ils y manquent, ils sont taxez à payer le double; il arrive même très souvent qu'ayant fourni tout ce qu'on leur a demandé, on leur fait encore accroire qu'ils n'ont pas donné assez & on les condamne à une grosse amen-

amende. Les principaux Officiers, ou les personnes considérables, ne laissent pas de faire porter avec eux les provisions nécessaires pour leur bouche; & moi-même j'avois pris cette précaution, qui dans le fond étoit assez inutile, puisque j'ai souvent eu deux ou trois vaches plus qu'il ne m'étoit nécessaire, & je les donnois à ceux qui en avoient besoin. Il ne se passoit même aucun jour, que le Viceroi ne m'envoyât quelque chose de sa table. Outre que les Abissins sont obligez de nourrir les troupes qui passent chez eux, ils sont encore chargez de nettoyer les chemins, de les raccommoder, & sur tout d'aller dans les forêts, couper les ronces & les épines dont elles sont pleines, & qui embarrassent les routes par ou l'armée doit passer. Lorsque l'armée campe, le Capitaine qui méne l'Avant-garde sert comme de Marêchal des logis, & marque avec sa pique où l'on doit dresser la tente du Roi, ou du Viceroi. Comme chacun sçait son rang, & le terrain qu'il doit occuper selon sa Charge, & le train qu'il est obligé d'avoir, on juge à l'œil où il faut dresser sa tente; & cela est fait dans un moment, à cause de la grande habitude qu'ils ont à camper.

Nous ménions avec nous un More si vieux, qu'on étoit obligé de le porter. Il avoit été témoin, comme je l'ai dit, des souffrances & de la mort de Christophle de Gama, il avoit vû enterrer une partie de son corps; nous avions aussi un Chrétien qui avoit souvent oüi conter à son pere, tout ce qui s'étoit passé à cette occasion, en lui montrant le lieu où l'on avoit enterré l'oncle & le neveu du More Gragné, & un quartier de nôtre Martyr Portugais. Nous interrogeâmes ces deux hommes long-tems, à plusieurs réprises, & toûjours séparément. Ils convenoient dans toutes les circonstances, & nous trouvâmes les corps de l'oncle & du neveu de Gragné précisément au lieu où ils nous avoient marqué qu'ils étoient, ce qui étoit une preuve assez convaincante qu'ils ne se

trompoient pas. En effet, nous otâmes avec assez de peine tout cet amas de pierres que les Mores, suivant leur coûtume, avoient jetté sur les membres de Christophle de Gama, & nous découvrîmes ces précieuses Réliques. A quelques pas de là étoit la fontaine où l'on avoit jetté sa tête avec un chien mort, afin d'en donner plus d'horreur aux Mores. Je ramassai les dents & la machoire de dessous. Je ne puis exprimer de quel mouvement je me sentis transporté, en voiant ces restes d'un si grand homme, & en pensant que Dieu avoit bien voulu se servir de moi pour les conserver, afin qu'un jour, s'il plaisoit à nôtre Saint Pere le Pape, on les pût exposer à la vénération des fideles. Chaçun fondoit en larmes en les voiant, & rappelloit dans sa mémoire ce que ce grand homme avoit fait pour délivrer l'Abissinie du joug & de la tyrannie des Mores, les voyages qu'il avoit entrepris, les combats qu'il avoit donnez, les victoires qu'il avoit remportées, & enfin sa mort tragique & cruelle. Nous ne pensions guéres dans ces premiers momens au danger où nous étions d'être à toute heure envelopez par les Galles; mais lorsque nous vînmes à y faire réflexion, nous songeâmes à nous retirer au plus vîte. Nous ne pûmes faire tant de diligence que nous ne les vissions paroître sur le haut de la montagne, prêts à venir fondre sur nous. Le Viceroi nous côtoioit toûjours avec sa petite armée; mais il auroit peut-être couru le même risque que nous, parce qu'il n'avoit que de l'infanterie, & que les Galles au contraire n'ont que de la cavalerie, & sont très-bons hommes de cheval; de sorte que nous n'aurions pû que dificilement échaper, si ceux qui nous avoient aperçûs, avoient été de nos ennemis. Il s'en détacha un d'entr'eux, pour nous venir reconnoître. Il poussoit des cris qui nous perçoient les oreilles; il sembloit avec sa lance nous menaçer de nous tüer tous. Je demandai à quelques Galles qui étoient dans nôtre compagnie, ce

ce que vouloit ce barbare. Ils me dirent qu'il étoit enragé & hors de lui-même, de ce qu'il n'avoit pas la permiſſion de venir ſur nous pour tuër quelqu'un, & de ce que nous étions amis de ſa nation. Nous ne nous arrêtâmes pas davantage au lieu où nous étions; mais en retournant nous paſſâmes par un village où l'on avoit arrêté deux hommes qui avoient tué un Domeſtique du Viceroi. Comme ils avoient été pris en flagrant delit, on auroit pû, ſuivant les loix du païs, les faire mourir ſur l'heure: mais le Viceroi fit ſurſeoir l'Arrêt & ordonna qu'on attendît ſon retour. Lors donc que nous repaſſâmes, on livra ces deux malheureux aux parens du mort, pour en diſpoſer à leur volonté. Les parens du mort ne manquerent pas, pendant toute la nuit, de faire de grandes réjoüiſſances, de ce qu'ils alloient venger le meurtre commis en ſa perſonne. Les patiens étoient témoins de toute cette fête, & des aprêts qu'on faiſoit pour leur ſuplice.

Les Abiſſins ont trois manieres de faire mourir les criminels. La premiere c'eſt d'enterrer un homme juſqu'à la bouche, de lui couvrir la tête de brouſſailles, & de mettre une groſſe pierre ſur le tout. L'autre eſt de l'aſſommer avec de gros bâtons de deux pieds de long, & qui ont au bout une maſſe groſſe comme les deux poings. La troiſiéme & la plus ordinaire eſt de les percer avec leurs zagaies. Le plus proche parent du mort donne le premier coup, les autres ſuivant leur rang lui portent le ſecond, le troiſiéme, & le quatriéme coup, ainſi du reſte; ceux qui viennent tard font la cérémonie de tremper le bout de leur zagaïe dans le ſang du mort, pour montrer qu'ils prennent part à la vengeance qu'on a tirée du meurtre de leur parent. Il arrive preſque toûjours que la famille du coupable veut auſſi venger ſa mort, & il en coûte ſouvent la vie à quelqu'un de ceux qui l'ont pourſuivie.

Comme je fus averti qu'on alloit faire mourir

ces criminels, j'écrivis promptement au Viceroi, pour le prier de me permettre de les aller exhorter, afin de voir si je pourrois les faire rentrer dans le sein de l'Eglise. Le Viceroi m'accorda ce que je lui demandai. Je trouvai le premier de ces coupables si obstiné qu'il ne voulut pas seulement m'écouter, & mourut dans son erreur. L'autre plus docile, vint à ma tente où je l'instruisis & le catéchisai: je fis tant que ses parties s'accommoderent, & lui remirent la peine de mort, pourvû qu'il leur payât un certain nombre de vaches, ou qu'il en payât la valeur. Ils demandoient mille vaches, il leur en offrit cinq seulement, enfin ils se contenterent de douze, à condition qu'on les délivreroit sur l'heure. Les Abissins sont extraordinairement charitables, & dans de semblables occasions les femmes donnent jusqu'à leurs coliers & leurs pendants d'oreilles. Ainsi je trouvai dans le camp, avec ce que je pouvois donner, dequoi satisfaire les parties, & tout le monde fut content.

Nous continuâmes nôtre chemin, & à quelques journées de là je me séparai du Viceroi. Il marcha contre une troupe d'ennemis qui paroissoit sur la frontiere; & moi je me retirai à nôtre résidence, où tous nos Portugais m'attendoient avec impatience. Je mis dans un lieu décent ce que j'avois pû trouver des os de Christophle de Gama, & le mois de Mai suivant, je les envoyai au Comte de Vidigueira qui étoit encore Viceroi des Indes. J'y joignis l'armet de Christophle de Gama dont un Gentilhomme Abissin me fit présent, & une image de la Vierge que ce brave Portugais portoit toûjours avec lui.

Le Viceroi de Tigré pendant tout ce tems recevoit de très-fâcheuses nouvelles de la mauvaise conduite de sa femme. Il s'en plaignit à l'Empereur, & le pria plus d'une fois ou de corriger sa fille, ou de permettre qu'il la mît en justice, afin que si tout ce qu'on disoit d'elle n'étoit pas véritable, elle se pût justifier, & mettre son honneur & celui de son mari

ri à couvert. L'Empereur ne fit pas grand cas des plaintes de son gendre ; & véritablement le Viceroi étoit un peu plus délicat sur cet article, que ne le sont ordinairement les personnes de qualité en Abissinie. Il y a des loix en ce païs-là contre les adulteres, comme nous l'avons dit; mais il semble que ces loix ne soient faites que pour les miserables, & que les femmes de qualité, & principalement les Ouzoros ou Princesses du sang Royal, soient tellement au-dessus, qu'il ne soit pas même permis à leur mari de se plaindre; & certainement il faut être bien Chrêtien pour souffrir de tels affronts, & les supporter sans murmurer. La vertu du Viceroi n'étoit pas à cette épreuve. Il tomba dans une mélancolie surprenante, & résolut de se venger de son beau-pere. Il pressentit la disposition où étoient les peuples de son Gouvernement. Il connut que les plus puissants ne pouvoient goûter les changemens qui se faisoient dans la Réligion; qu'ils n'attendoient qu'une occasion pour se révolter; que les Prêtres & les Moines Abissins les excitoient encore; enfin il parla à quelques-uns des justes raisons qu'il avoit de se plaindre de l'Empereur son beau-pere, & leur fit entendre, que s'ils vouloient le suivre, il se déclareroit pour l'ancienne Réligion, & se mettroit à la tête de ceux qui voudroient prendre les armes. La principale chose & presque l'unique qui les rétenoit, étoit la défiance où ils étoient les uns des autres. Tous craignoient également que, dès que l'Empereur publieroit une amnistie, la plûpart d'entr'eux ne l'acceptassent, & ne posassent les armes. On se défioit encore plus du Viceroi même que de tout autre. Cependant les Prêtres & les Moines qui prenoient un très-grand interêt dans cette révolte, couroient d'Eglise en Eglise, prêchans contre l'Empereur, & contre la Réligion Catholique. Ils résolurent pour mieux engager l'affaire, de massacrer tous les Missionnaires; & afin d'ôter toute esperance de pardon au Viceroi, de l'obliger à porter le premier

coup à celui qui tomberoit entre leurs mains.

Comme j'étois le plus proche, & par conséquent le plus exposé, l'Arrêt fut d'abord donné contre moi. On croioit qu'il falloit se saisir de ma personne, & me contraindre à bâtir quelque forteresse, où en cas de malheur, on pût se retirer si on étoit poursuivi. Le Viceroi m'écrivit aussi-tôt, pour me prier de l'aller trouver, parce qu'il vouloit me communiquer une affaire de très-grande importance. Les fréquentes assemblées que le Viceroi tenoit, avoient déja fait beaucoup de bruit; on m'avoit même averti qu'il étoit prêt à se révolter, & que ma mort devoit être le premier signal de la rebellion. Comme je sçavois que le Viceroi se plaignoit beaucoup de l'Empereur son beau-pere, je ne doutois pas qu'il ne tramât quelque mauvais dessein; mais j'avois peine à me persuader qu'après toutes les marques d'amitié qu'il m'avoit données, il en voulût à ma vie. Néanmoins dans ce doute, j'envoyai un valet fidele & adroit lui faire mes excuses de ce que je n'obéïssois pas à ses ordres; je recommandai en même tems à ce valet de bien prendre garde à toute ce qui se passoit, & de m'en rendre un compte exact. L'affaire étoit d'une trop grande conséquence pour ne la pas éclaircir, & pour n'en pas donner avis: j'écrivis donc à un de nos Peres qui étoit à la Cour tout ce qui se passoit, les bruits qui couroient, & j'ajoutois que je voyois de grandes dispositions dans cette Province à une révolte générale; que néanmoins je ne pouvois me persuader que Tecla Georgis, m'ayant toûjours honoré de son amitié, voulût ma mort, & qu'il eût si promptement changé de sentiment pour moi, qui n'avois jamais songé qu'à l'obliger & à lui rendre service.

Les Lettres de mon valet que j'avois envoyé vers ce Seigneur m'entretenoient dans mon erreur; & sur les assurances qu'il me donnoit que je n'avois rien à craindre, que Tecla parloit toûjours de moi avec estime, je partis de Fremone pour l'aller trouver.

ver. Je ne faisois pas réflexion qu'un homme qui manquoit à son Roi, à son beau-pere, à son bienfaicteur, pourroit bien manquer à un étranger, quoique son ami. Je continuois mon voyage, & on continuoit de m'avertir de toutes parts de prendre garde à moi. Enfin n'étant plus qu'à quelques journées du Viceroi, je reçûs un billet par lequel on me marquoit qu'il falloit que je fusse bien fou pour me mettre à la merci de gens qui certainement avoient juré ma mort. Cet avis étoit plus positif que tout ce qu'on m'avoit dit & écrit; je commençai à entrer en défiance, & un dernier billet de Tecla Georgis me détermina à retourner sur mes pas. Il me faisoit des excuses de ce qu'il n'avoit pû m'attendre, il me prioit par des termes pressans de vouloir bien m'avancer & de l'attendre chez lui; il m'assuroit que je ne m'y ennuierois pas, tant il avoit donné de bons ordres de me bien régaler. Je crus d'abord qu'il avoit laissé un Maître d'Hôtel pour avoir soin de moi; mais j'appris en même tems que sa révolte étoit certaine, que les Galles devoient l'assister, & qu'il étoit allé signer le traité qu'il avoit fait avec eux. Je ne balançai plus sur le parti que j'avois à prendre; je retournai à Fremone, j'y trouvai une Lettre de l'Empereur qui me défendoit de sortir, & les ordres qu'on avoit envoyez de tous côtez pour m'arrêter en quelque lieu qu'on me trouvât, & pour m'empêcher d'aller plus avant. Les ordres étoient venus un peu trop tard, & la bonté de ce Prince ne m'auroit pas beaucoup servi, si Dieu, dont j'ai tant de fois senti la protection dans tous mes voiages, n'avoit été mon conducteur & mon sauveur dans cette occasion. Tecla Georgis apprit que j'étois retourné à ma résidence; il n'en témoigna aucun chagrin. C'étoit un homme si caché & si dissimulé, que les gens les plus pénétrans n'avoient pû rien découvrir de ses desseins, que lorsqu'il fut prêt de les exécuter. Mon valet qui ne manquoit pas d'esprit, & que j'avois envoyé auprès de lui

pour l'obferver, fut furpris comme les autres, & je regarde comme un miracle de la Providence de Dieu fur moi, d'avoir pû éviter les piéges que le Viceroi m'a tant de fois tendus.

Il m'arriva pendant cet embarras une petite avanture peu confidérable à la vérité, que je ne laifferai pas néanmoins de raconter, par ce qu'elle fait voir combien les Abiffins font credules & ignorans.

Je reçûs une vifite d'un Réligieux Abiffin, qui, quoi qu'aveugle, paffoit pour le plus fçavant du Royaume. Il fçavoit toute l'Ecriture-Sainte; il y a apparence qu'il avoit eu plus de foin de l'apprendre par mémoire, qu'il ne s'étoit appliqué à l'entendre. Comme il parloit beaucoup, il la citoit fouvent, & prefque toûjours mal à propos. Je le retins à fouper & à coucher; j'avois de l'hydromel qu'il trouvoit agréable; il en bût largement & même trop; il ne s'en plaignit pas. Le lendemain, pour me remercier, il voulut me régaler de quelques-unes des Hiftoriettes dont ces Moines amufent les perfonnes fimples. Il me dit qu'un Diable s'étoit adonné à une fontaine, & tourmentoit extraordinairement tous les pauvres Réligieux qui y alloient puifer de l'eau; que Tecla Aimanot, Fondateur de leur Ordre, l'avoit converti, qu'il n'avoit eu de difficulté que fur le point de la Circoncifion; que le Diable ne vouloit point être circoncis; que Tecla Aimanot l'avoit perfuadé & avoit fait lui-même l'operation; que ce Diable ayant pris enfuite l'habit de Réligieux, il étoit mort dix ans après en odeur de fainteté. Il ajoûta à cette Hiftoire celle du celebre Guebra Manifez Kedus; il me dit qu'il avoit tué un Diable haut de deux cens pieds, & gros feulement de quatre, qui ravageoit tout le païs; que les paifans voulant jetter ce méchant Diable du haut d'un rocher, ne pûrent pas feulement le remuer, que le S. Moine au contraire, le tira facilement du lieu où il étoit, & le précipita. Ce conte fut fuivi encore d'un autre qu'il me fit d'un fils du Diable, qui fe fit Réligieux dans le fameux Monaftere d'Aba-Garima. Le bon Pe-

re

re étoit en humeur de m'en conter d'autres, si j'avois voulu l'entendre. Je l'interrompis & lui dis que toutes ces Histoires me confirmoient une chose que nous éprouvions, qui est qu'il y avoit bien des Diables en Abissinie cachez sous des habits de Réligieux, & que pour être Moines, ils n'en étoient pas moins méchans.

Je ne m'arrêtai pas long-tems à Fremone; je quittai même le Royaume de Tigré, & passai dans une autre Province; & bien m'en prit. J'étois à peine parti que Tecla Georgis vint me chercher pour me tuer; & comme il ne me trouva pas, il résolut de tourner toute sa vengeance contre le Pere Gaspard Païs, homme vénérable, qui avoit blanchi dans les Missions d'Ethiopie, & contre cinq de nos Peres, nouvellement arrivez des Indes. Il ne vouloit pas qu'aucun lui échapât; son dessein étoit de les faire tous mourir, & tout à la fois. Il les demanda donc tous; un heureusement se trouva malade, il en resta un autre pour le garder; de sorte qu'ils n'allerent que quatre chez le Viceroi; & c'est ce qui les sauva. Le Viceroi les renvoya, en leur disant qu'il les vouloir voir tous ensemble. Nos Peres qui avoient déja été avertis de sa revolte & des prétextes qu'il prénoit pour l'autoriser, ne douterent pas qu'il ne voulût les massacrer, & en faire les premieres victimes de son apostasie & de sa rebellion. Ils prirent toutes les mesures nécessaires pour mettre leur vie à couvert, & se sauverent.

Le Viceroi outré que nos Peres lui eussent échapé, tourna toute sa rage contre le Pere Jacques son Confesseur, que le Patriarche lui avoit donné, comme un des plus excellens maîtres de la vie spirituelle, qui fût dans toute l'Abissinie. Ce bon Pere fut amené pieds & mains liez au milieu du camp; Tecla Georgis lui porta le premier coup dans la gorge, tous les conjurez le percerent de leurs zagaies; & ceux qui n'avoient pas pû le frapper vivant, vinrent tremper la pointe de leurs dards dans son

son sang, & se promirent les uns aux autres, de n'accepter aucune amnistie qu'on n'eût aboli la Réligion Romaine dans tout le Royaume, & qu'on n'eût chassé ou fait mourir ceux qui la professoient. Tecla Georgis se fit en même-tems apporter tous les chapelets, toutes les médailles, toutes les images, toutes les réliques qui avoient servi aux Catholiques, & les jetta dans le feu.

La colere de Dieu étoit prête à éclater sur la tête de ce malheureux Apostat; déja l'Empereur avoit confisqué tous ses biens & en avoit disposé: il avoit donné la Viceroyauté de Tigré à Keba Christos, bon Catholique, qu'il envoya avec une nombreuse armée en prendre possession. Comme les deux armées se cherchoient, on ne fut pas longtems sans en venir aux mains. Tecla Georgis mettoit toute sa confiance dans les Galles qui étoient venus à son secours. Keba Christos, qui avoit fait une diligence incroïable, afin d'ôter à ce Rebelle le tems de se fortifier, eût bien voulu laisser reposer ses troupes; mais se trouvant en présence d'un ennemi vigilant, il crût qu'il ne devoit pas attendre qu'on le vînt attaquer; & s'avançant nuë tête & sans armes, il déclara tout haut, que quand il seroit seul dans l'état qu'on le voyoit, il se confioit tellement dans la bonté & la justice de sa cause, & dans la misericorde de Dieu, qu'il attaqueroit l'armée des rebelles. Tout d'un tems il fit commencer la bataille. Les Galles firent quelque resistance; mais toutes les autres troupes de Tecla Georgis l'abandonnerent; trois cens Galles & douze Moines furent tuez sur la place. Tecla Georgis s'enfuit, & alla se cacher dans une Grotte, où on le trouva trois jours après avec son favori Zoalda Maria, & le Moine Zebo Amlac. On trancha sur le champ la tête à ces deux derniers; Tecla Georgis fut conduit à l'Empereur; son procez lui fut bien-tôt fait: il fut condamné à être brûlé vif. Il crut que s'il se convertissoit, les Missionaires, sa femme ses enfans parlans pour lui, il pour-

roit

roit avoir sa grace. Il demanda un Jesuite pour se confesser; & abjura ses erreurs. L'Empereur ne voulut point se laisser fléchir, ni par les prieres de sa fille, ni par les larmes de ses petits-fils. Il adoucit seulement la sentence, & le condamna à être pendu. Tecla Georgis revoqua son abjuration, & mourut dans ses vieilles erreurs. Adero sa sœur, qui avoit eu autant de part que personne à sa revolte, fut penduë au même arbre quinze jours après.

J'étois arrivé peu de jours avant ce tragique évenement à la Cour de l'Empereur, & j'avois eu l'honneur de baiser les mains à ce Prince; je ne demeurai pas long-tems dans un lieu où des Missionnaires ne doivent pas s'arrêter sans de pressantes néceſſitez. Je fus envoyé par mes Superieurs dans le Royaume de Damot; il ne s'en fallut rien, en y allant, que ma gourmandise ne me coûtât la vie. Je trouvai près d'un ruisseau une herbe que je ne connoissois pas, quoique j'en eusse bien entendu parler. Elle ressemble fort à nos raves: la feüille & la couleur m'en paroissoient belles, le goût n'en étoit pas mauvais; je commençai à en mâcher, & je me souvins aussi-tôt que ce pourroit être de cette herbe si venimeuse, contre laquelle les Abissins n'ont point encore trouvé de contre-poison; ensuite je me disois à moi-même, que je me faisois des peurs imaginaires; que cette herbe ne pouvoit pas avoir toutes ces mauvaises qualitez, & je continuois à la mâcher, lorsqu'un homme qui se trouva là par hazard, me voyant une poignée de cette herbe entre les mains, me cria que j'étois empoisonné; heureusement, je n'en avois point avalé, & je jettai promptement ce que j'avois dans la bouche, & je remerciai Dieu de toutes les graces qu'il me faisoit en toute occasion.

Ce fut en allant au Royaume de Damot que je passai le Nil, pour la premiere fois; je rappellai alors dans ma mémoire, toute ce que j'avois

lû de ce fleuve dans les Ecrivains anciens & modernes; je me souvins des grandes dépenses que tant d'Empereurs ont faites pour découvrir les sources de cette riviere si fameuse, & qui ne leur étoient cachées que par le peu de commerce que les Grecs & les Romains ont eu avec les Abissins. Je traversai ce fleuve à deux journées de sa source, près d'une belle & grande plaine, qu'il inonde toute dès qu'il commence à déborder; son canal est déja si large qu'un fusil peut à peine porter d'un bord à l'autre. Il n'y a ni pont, ni bateaux, & il est si plein de Chevaux marins, & de Crocodiles, qu'on ne peut le passer à la nage sans courre risque de perdre la vie. On ne sçauroit le traverser que sur des radeaux que l'on gouverne avec de grandes perches, le mieux que l'on peut; cette maniere même n'est pas fort sûre, parce que ces cruels amphibies attaquent ces radeaux & les culbutent, & déchirent ceux qui passent. Le Cheval marin, qui ne vit que d'herbes, & de branches d'arbres, se contente de tuer les hommes. Le Crocodile plus carnacier les tuë & les mange.

Mais puisque je suis arrivé sur les bords du Nil, que j'ai passé & repassé tant de fois cette riviere, & que tout ce que j'ai lû de la nature de ses eaux, & des causes de son débordement, est encore plein de fables, je veux rapporter ce que j'en ai vû de mes propres yeux, & ce que j'ai appris sur les lieux.

DESCRIPTION DU NIL.

LE Nil que ceux du païs nomment Abavi, c'est-à-dire, le Pere des eaux, prend sa source dans la Province de Sacahala Royaume de Goiama, un des plus beaux & des meilleurs que possede l'Empereur des Abissins. Cette Province est occupée par une certaine Nation des Agaus qui se dit Chrêtienne, & qui ne l'est véritablement que de nom; ces Agaus aïant pris & retenu toutes les coûtumes

&

& cérémonies des Agaus idolâtres, avec qui ils s'allient tous les jours, par les mariages qu'ils contractent les uns avec les autres. Ces deux peuples sont nombreux, feroces & indomptables: le païs est plein de montagnes couvertes de forêts épaisses & impénétrables. Lorsque les Agaus sont pressez & qu'ils ne peuvent pas tenir la campagne, ils se retirent dans des cavernes que la nature à creusées dans ces montagnes. Il y a de ces trous capables de contenir deux ou trois familles nombreuses, avec plus de trois ou quatre cens vaches. Il est très-difficile de découvrir ces caches, & presque impossible d'en chasser les Agaus, quand on les a découverts. Cette nation peuple extrêmement, parce qu'il est permis à chaque homme de prendre autant de femmes qu'il a de centaines de vaches, & il n'est pas même nécessaire que le nombre de cent vaches soit absolument complet. A l'est donc du Royaume de Goiama, & sur le penchant d'une montagne dont la descénte ne paroît qu'une belle & agréable campagne, est cette source du Nil si cachée jusqu'à nos jours, & qu'on a cherchée pendant tant de tems si inutilement. Cette source ou plûtôt ces deux sources, sont deux trous de quatre palmes de diametre, chacun à un jet de pierre l'un de l'autre. Un de ces trous n'a qu'onze palmes de profondeur, du moins nous ne pûmes faire descendre nôtre sonde plus bas; peut-être aussi fût-elle arrêtée par le grand nombre de racines que nous rencontrâmes, y aïant beaucoup d'arbres tout autour. Cette source est un peu plus petite que l'autre, qui est plus bas. Nous sondâmes aussi celle-ci, & quoique nôtre sonde fût de vingt palmes, nous ne pûmes trouver le fond; les gens du païs nous assûrerent que personne ne l'a encore trouvé. On croit que ces deux sources ne sont que les ouvertures d'un grand lac caché sous terre, parce que tout autour le fond est toûjours humide, & si peu ferme qu'il en sort des boüillons d'eau, dès que l'on y marche. On s'en apperçoit en-

encore mieux lorsqu'il a beaucoup plû; car la terre baisse & s'affaisse extrêmement; je pense même qu'elle ne se soutient que par le grand nombre de racines qui s'entrelassent les unes dans les autres, & qui l'empêchent d'enfoncer tout-à-fait: le terrain est ainsi tout autour de ces fontaines. A la portée d'une fronde, & à mi-côte est un bourg ou village par où l'on passe pour aller au haut de la montagne de Guix; c'est ainsi qu'elle s'appelle. Lorsque l'on est sur la cime, on découvre une grande étenduë de païs, qui paroît comme une profonde vallée, & cependant le penchant de la montagne est si doux qu'à peine s'apperçoit-on que l'on monte ou que l'on descend.

Du haut de cette montagne s'éleve une espece de * tertre que les Agaus idolâtres ont en une grande vénération. Leur Prêtre les assemble là tous les ans, & y sacrifie une vache dont on jette la tête dans une des sources du Nil. Cette cérémonie faite, chacun immole une ou plusieurs vaches selon ses biens & sa dévotion; on en mange la chair comme une chose sacrée. Il s'est déja fait des os de ces vaches, deux montagnes assez hautes qui attirent tous les oiseaux du païs, ce qui prouve assez que ces peuples ont toûjours adoré le Nil, & l'adorent encore comme une Divinité. Les sacrifices achèvez, le Prêtre s'oint tout le corps de suif, & de la graisse de ces vaches, & va s'asseoir dans une chaise de paille, sur le haut & au milieu du bûcher qu'on a préparé. On y met le feu & le bûcher se consume, sans que ce Prêtre en soit offensé, ni que le suif fonde ou dégoûte en aucune maniére. Tant que le feu dure, le Prêtre prêche les assistans, & les confirme dans l'aveuglement où ils sont. Le bûcher consumé, & le discours fini, il n'y a personne qui ne fasse de grandes aumônes à ce Prêtre, ce qui est la fin & le fait de cette momerie. Le Gemma, dont nous parlerons bien-tôt, roule ses

eaux

* Mamilho.

eaux le long d'une longue & profonde vallée, & se va perdre dans le Nil. Le Nil en sortant de sa source se tient caché & comme enseveli sous des herbes, & coule vers l'est, environ une bonne portée de mousquet, puis se tourne au nord par l'espace d'un quart de lieuë, ensuite il paroît pour la prémiére fois entre des pierres. Cette vûë donne de la joïe, & cause en même-tems de l'étonnement à ceux qui sçavent combien les anciens ont écrit de fables, combien ils ont formé de vains raisonnemens sur les sources de cette riviere, sur la nature de ses eaux, sur ses cataractes, sur ses inondations, toutes choses que présentement nous connoissons, que nous touchons, pour ainsi dire, du doigt & que nous voyons à l'œil.

Plusieurs Interprêtes de l'Ecriture-Sainte, ont prétendu que le Gehon, dont il est parlé dans la Génése, n'est autre que le Nil qui enferme toute l'Ethiopie; mais comme le Gehon a sa source dans le Paradis terrestre, & que nous sçavons certainement que le Nil a la sienne dans le païs des Agaus, il faut voir si deux sources si éloignées peuvent produire une même riviere, & de quelle maniére cette riviere, dont la source est si basse, peut venir reparoître dans le lieu peut-être le plus élevé qui soit au monde. Car si l'on considére que l'Arabie & la Palestine sont presque au niveau de l'Egypte; que l'Egypte est aussi basse, à l'égard de la Province de Dambie, que la plus profonde vallée l'est à l'égard de la plus haute montagne, & que la Province de Sacahala est encore plus élevée que celle de Dambie; qu'il faut que les eaux du Nil, ou passent sous la Mer rouge, ou fassent un très-grand tour; on aura bien de la peine à comprendre que la terre ait une vertu attractive assez forte pour élever tant d'eaux à travers tant de sables, & de lieux si bas & si profonds jusqu'au païs le plus élevé de toute l'Ethiopie.

Mais sans nous embarrasser dans toutes ces difficultez, continuons à décrire le cours du Nil. Il

roule

roule si peu d'eau en sortant de sa source, qu'il semble qu'il devroit être à sec dans les grandes chaleurs de l'été. Grossi bien-tôt par le Gemma, le Keltu, le Bransu & plusieurs autres moindres ruisseaux, il s'étend tellement dans la plaine de Baad, qui n'est guére qu'à trois journées de sa source, qu'un fusil peut à peine porter une balle d'un bord à l'autre. Là cette riviere prend son cours vers le nord, en tournant néanmoins un peu vers l'est par l'espace de neuf à dix lieuës, puis elle entre dans le fameux Lac de Dambie, que l'on appelle *Bahar-Sena*, ressemblance de la mer, ou *Bahar-Dambia*, mer de Dambie. Il le traverse seulement par une extrêmité, mais avec tant de rapidité, qu'on distingue les eaux du Nil avec celles du Lac, pendant les six lieuës que l'on compte de l'entrée à la sortie; le Nil est alors très-gros. A cinq lieuës de-là, en traversant la terre d'Alata, il tombe du haut d'un rocher en bas, & fait la plus belle & la plus agréable nappe d'eau que l'on puisse voir: c'est sa prémiére * cataracte. J'ai passé dessous sans me moüiller; & m'y reposant pour joüir du frais que donne cette eau, j'y admirois les belles & vives couleurs de mille Arcs-en-Ciel, que forment les rayons du Soleil. Comme cette riviere tombe de fort haut, elle fait un si grand bruit qu'on l'entend de très-loin; mais je ne me suis point apperçû que les peuples des environs soient sourds. J'ai parlé à plusieurs, ils m'entendoient comme je les entendois; & l'on voit même bien plûtôt, & de bien plus loin, l'écume & la fumée que fait cette eau en tombant, que l'on n'en entend le bruit. Après cette cataracte, le Nil se resserre tellement entre des rochers, qu'il semble qu'ils ne se soient ouverts que pour lui donner passage. Ils sont si proches, que de mon tems on y fit un pont avec des poutres, sur lequel toute l'armée Imperiale passa. Il s'est

* Le P. Alfonse Mendez dit, que c'est la seconde. Voyez la Dissertation sur le Nil.

s'est trouvé même des hommes assez hardis, assez souples, assez forts, pour sauter d'un rocher sur l'autre. Depuis, l'Empereur Sultan Segued a fait faire un pont d'une seule arche, par des Maçons qu'il avoit envoyé chercher aux Indes, afin que ces peuples pussent avoir plus de commerce, & passer plus aisément d'une Province dans l'autre. Ce pont est le prémier que les Abissins ont vû sur le Nil. Cette riviere tourne là & traverse plusieurs Royaumes. Elle laisse à l'est celui de *Begmeder*, qu'on appelle ainsi, à cause du grand nombre de moutons qu'on y nourrit; *Meder*, veut dire terre, & *Beg*, mouton. Elle baigne ensuite les Royaumes ou Provinces d'*Ambara*, d'*Olaca*, de *Chaoa*, de *Damot*, qui sont sur la rive gauche; sur la droite est le Royaume de Goiama, dont il fait une Presqu'Isle, puis il passe entre Bezamo, qui fait une partie du Royaume de Damot, & Gamarcansa, qui est du Royaume de Goiam; mais en cet endroit, il s'approche si près de sa source, que delà il n'en est éloigné que d'une petite journée, quoi qu'à suivre son cours, & à faire le tour du Royaume de Goiam, comme il fait, il y en a vingt-neuf. Jusques-là ce fleuve n'est point sorti du Royaume des Abissins; il y roule encore ses eaux pendant quelques jours, puis il entre dans les terres de Fazulo, & d'Ombarca, qui confinent de ce côté-là avec l'Abissinie.

On n'a aucune connoissance de ces vastes regions. Les peuples qui les habitent sont très-différens des Abissins. Leurs cheveux sont très-courts, & crêpez comme ceux de tous les autres Noirs. L'an 1615. Rassela Christos, Lieutenant Général des troupes de Sultan Segued, voulut entrer dans ces Royaumes & y porter la guerre; mais étonné de leur vaste étenduë, & du peu de connoissance qu'il en pût prendre, il s'en revint sans avoir osé rien entreprendre, & il nomma ces païs *Adisalem*, qui veut dire nouveau monde.

Comme l'Empire des Abissins finit à ces déserts, &

& que je n'ai pû ſuivre plus avant le cours du Nil, je le laiſſerai traverſer toutes ces Nations barbares par où il paſſe, & porter l'abondance en Egypte, qu'il rend ſi féconde & ſi fertile par ſes inondations. Je ne ſçai plus rien de particulier du reſte de ſon cours, ſi ce n'eſt qu'il reçoit beaucoup de rivieres qui le groſſiſſent conſidérablement; qu'il fait pluſieurs chûtes pareilles à celle que j'ai décrite, & qu'il a très-peu de poiſſon; ce qui vient ſans doute du grand nombre de Chevaux marins, & de Crocodiles qui le dépeuplent; & auſſi de ſes catadupes, parce qu'il eſt difficile que le poiſſon ne ſe tuë pas en tombant. Quoique ceux qui ont voyagé dans l'Afrique & dans l'Aſie, ayent donné des deſcriptions du Crocodile & du Cheval marin, comme il n'y a point de fleuve qui en ait plus que le Nil, je crois ne pouvoir pas me diſpenſer de dire quelque choſe de ces deux animaux.

Le Crocodile eſt très-laid; il n'y a aucune proportion entre ſa longueur & ſa groſſeur, il a les pieds courts, la gueule grande, un double rang de dents pointuës & aſſez ſéparées les unes des autres, la peau brune couverte d'écailles juſques ſur le muſeau, de ſorte qu'une balle de mouſquet ne la ſçauroit percer. Il a la vûë très-ſubtile, & voit de loin. Lorſqu'il eſt dans l'eau, il eſt hardi, il attaque ceux qui ſe baignent, & s'il ne les tuë pas d'abord, il leur emporte ou bras ou jambe. Ni moi ni tous ceux à qui j'ai parlé du Crocodile ne l'avons vû pleurer, & je mets ce que l'on dit de ſes larmes au nombre de ces fables dont on amuſe les enfans.

Quoique le Cheval marin aille paître à terre, & qu'il ne vive que d'herbes & de branches d'arbres, il n'eſt pas moins dangereux que le Crocodile. Il eſt gros comme deux Bœufs, ſa peau eſt d'une couleur très-brune, ſans aucun poil, il a la queuë courte, le cou long, la tête difforme pour ſa groſſeur, les yeux petits, la gueule grande, les dents longues d'une palme & davantage avec deux deffenſes

com-

comme les deux boutoirs d'un ſanglier, mais encore plus grandes, les jambes courtes, les pieds fendus en quatre. Il eſt aiſé de voir par cette deſcription qu'il n'a nul raport avec le Cheval, ſi ce n'eſt qu'il a des oreilles preſque ſemblables, qu'il hannit & renifle de même, lorſqu'il met ſa tête hors de l'eau, & qu'il entre en colere. Sa peau eſt ſi dure que des bales de mouſquet à bout portant ne font que l'effleurer, & les meilleures lances rebrouſſent & ſe fauſſent quand on les pouſſe contre avec force, à moins qu'on ne le prenne par certains endroits plus foibles. Il eſt très-dangereux de rencontrer un Cheval marin; le meilleur parti que l'on puiſſe prendre, lorſqu'on ſe trouve ſur ſon paſſage, c'eſt de ſe jetter à côté & de le laiſſer paſſer. La chair de cet animal eſt comme celle de vache, & n'en différe en rien, ſi ce n'eſt qu'elle eſt plus noire & plus difficile à digerer.

L'ignorance où l'on a été des ſources du Nil, a donné occaſion à pluſieurs Auteurs graves de forger beaucoup de ſyſtêmes différens, touchant la nature de ſes eaux, & la cauſe de ſes inondations.

Il eſt aiſé de voir préſentement combien de fauſſes hypotheſes, combien de faux raiſonnemens, on a fait ſur ce ſujet; cependant il y a encore des gens ſi entêtez de l'antiquité, qu'ils ne peuvent ajoûter foi à ceux qui ont été ſur les lieux, & qui par le témoignage de leurs propres yeux peuvent ruiner ce que les Anciens en ont écrit. Il étoit difficile & même impoſſible en ſuivant le cours du Nil de remonter à ſa ſource; ceux qui l'ont entrepris, ont toûjours été arrêtez par les cataractes, & deſeſpérans que ni eux ni d'autres pûſſent réüſſir, ils ont inventé mille fables. Ajoûtons que ni les Grecs ni les Romains, qui ſont les ſeuls de qui nous avons emprunté toutes nos connoiſſances, n'ont jamais porté leurs armes de ce côté-là; qu'ils n'ont pas même entendu parler de tant de Nations barbares qui demeurent le long de ce grand fleuve; que les terres où le Nil prend ſa ſource, & toutes celles qui

qui l'environnent, ne sont habitées que par des peuples sauvages & barbares; que pour y arriver, il faut traverser des montagnes affreuses, des forêts impénétrables, des déserts pleins de bêtes feroces, qui à peine y trouvent de quoi vivre. Si cependant ceux qui ont fait tant de tentatives pour découvrir la source du Nil étoient entrez par la Mer rouge, ils auroient pû avec moins de frais & de dépenses trouver ce qu'ils cherchoient en allant de Maçua un peu plus au midi qu'au sud-oüest.

Je ne pense pas qu'en prénant ce chemin, il y eût plus de vingt journées de la Mer rouge aux sources du Nil; mais cette découverte étoit réservée à nos braves & vaillans Portugais, que les hazards & les périls d'une navigation inconnuë n'ont pas empêché de traverser tant de Mers, & de conquerir des Royaumes & des Empires, où les noms des Alexandres & des Césars, des Grecs & des Romains, n'étoient jamais parvenus. Ce sont ces mêmes Portugais qui les prémiers de toute l'Europe sont entrez dans la Mer rouge par le Golphe Arabique & la Mer des Indes, & qui ont fait voir que l'antiquité n'a inventé tant de fables touchant la source du Nil, que pour cacher son ignorance.

On ne peut aujourd'hui ne pas voir combien sont vains & ridicules les discours de ces Philosophes, qui par une sotte vanité se sont imaginez, que la nature se régloit & se gouvernoit selon leurs caprices, & ont voulu assujettir tant de prodigieux effets que nous voyons tous les jours, à la subtilité de leur imagination & de leurs raisonnemens. De là sont sortis tant de Livres, tant d'écrits, tant d'opinions différentes sur les inondations du Nil. Les uns ont voulu que ce ne fût qu'un effet de vents prodigieux, qui arrêtans le cours de ses eaux les faisoient déborder, & se répandre par toute l'Egypte. Les autres ont prétendu que l'Ocean agité se communiquoit par des passages soûterrains avec les eaux du Nil, & causoit son accroissement. Plusieurs l'ont attribué à une certaine fermentation

qui

qui se faisoit après que la manne étoit tombée. Quelques-uns ont crû approcher plus près de la vérité, en disant que le Nil s'accroissoit par la fonte des neiges dont ils prétendent que le sommet des montagnes d'Ethiopie est couvert; ceux-ci n'ont pas fait réflexion que leur sentiment est opposé à toute l'antiquité, qui a crû que les chaleurs sont excessives entre les deux Tropiques; que le païs est inhabitable. On ne sent point de chaleurs si grandes dans des régions où il y a tant de neige. En effet, on n'en a même jamais vû en Abissinie, que dans le Mont Semen au Royaume de Tigré, qui est très-éloigné du Nil, & dans celui de Nameta au Royaume de Goiam, qui à la vérité est très-proche de cette riviere; mais quand il y neige, c'est en si petite quantité, que cela n'est pas capable d'arroser seulement le pied de la montagne. Enfin les Portugais par des soins & des travaux immenses, sont venus à bout de découvrir la véritable cause des inondations du Nil si grandes & si réglées. Ils ont remarqué que l'Abissinie, où le Nil prend sa source & qu'il arrose pendant plusieurs jours, est pleine de montagnes; que l'hiver y commence au mois de Juin & dure jusqu'en Septembre; que pendant ce tems-là il y pleut tous les jours; que l'Ethiopie est beaucoup élevée au dessus de l'Egypte; que le Nil reçoit en son cours toutes les rivieres, tous les ruisseaux, tous les torrens qui tombent de ces montagnes, & qui s'enflent si considérablement, qu'il faut qu'il se déborde & qu'il inonde toutes les campagnes de l'Egypte: ce qui arrive régulierement vers le mois de Juillet, c'est-à-dire environ trois semaines ou un mois depuis que les pluyes ont commencé en Abissinie; & selon que l'inondation est plus ou moins grande, l'année est plus ou moins abondante. Ce qui est si sûr que, comme l'on sçait au Caire que si le Nil ne monte pas jusqu'à certaine hauteur l'année sera stérile, on a soin de marquer de combien il croît chaque nuit, & de le publier par la Ville. On

commence à l'obſerver depuis le mois de Juillet juſqu'en Septembre, c'eſt-à-dire, pendant que l'hiver eſt dans ſa plus grande force en Ethiopie. C'eſt tout ce que j'avois à dire de ce fleuve, que les Egyptiens ont adoré comme un Dieu qui leur donnoit l'abondance, ou qui les privoit des ſecours les plus néceſſaires à la vie.

Lorſque je voulus paſſer cette riviere à Boad, je n'oſai me hazarder ſur ces radeaux dont j'ai parlé; je remontai aſſez loin cherchant un paſſage plus commode, j'avois trois ou quatre hommes avec moi qui étoient dans la même peine. Je vis des gens de l'autre côté, je remarquai que les eaux étoient très-baſſes en cet endroit, que les abres qui y étoient en abondance & les pierres pourroient me faciliter le paſſage. Je ſautai donc d'une pierre ſur l'autre; & en ſautant ainſi, j'arrivai à l'autre bord au grand étonnement des gens même du païs, qui n'avoient jamais tenté ce paſſage. Les quatre hommes me ſuivirent, & paſſerent comme moi; & depuis ce tems on a appellé ce paſſage, le paſſage du Pere Jeronimo.

Cette Province du Royaume de Damot, où mes Superieurs m'envoyerent, s'appelle Ligonous. C'eſt peut-être un des meilleurs, des plus beaux & des plus agréables païs du monde. L'air y eſt très-ſain & très-temperé. Les montagnes n'y ſont pas fort hautes, & ſont toutes couvertes de Cedres. On y ſeme, on y fait la récolte dans toutes les ſaiſons, la terre ne ſe laſſe point de produire, & n'eſt jamais ſans fruits. Il ſemble que toute la Province ne ſoit qu'un parterre fait pour réjoüir la vûë, tant la varieté y eſt grande. Je doute que les Peintres ſe ſoient encore formé des idées de païſages auſſi beaux que ceux que j'ai vûs. Les forêts n'y ont rien d'affreux ni de ſauvage, & l'on diroit qu'on ne les a plantées que pour donner de l'ombre & du frais. Parmi un nombre prodigieux d'arbres, dont elles ſont remplies, il y en a une eſpece que je n'ai vûë que là, & nous n'en avons

point

point qui en approche, ni qu'on lui puisse comparer. Ses feüilles sont si grandes, que deux suffisent pour couvrir un homme devant & derriere. Cet arbre qu'on nomme *Enseté* est d'une utilité merveilleuse; comme les feüilles sont fort larges, on en tapisse des chambres, on s'en sert au lieu de tapis de pié, de napes, & de serviettes, & le verd en est très-beau. Lorsqu'elles sont séches, on les teille comme du chanvre, on les teint en toutes sortes de couleurs, & on en fait de très-beaux tapis; on moud les branches ou les grosses côtes des feüilles, & on en fait une farine très-fine & très-blanche, qui trempée & cuite avec du lait est un manger délicieux. Le tronc & les racines sont plus nourrissans que les branches, & les pauvres gens qui voyagent ne font guéres d'autres provisions. On coupe le tronc par morceaux comme des navets, on le fait cuire de même avec de la viande, & je n'y ai pas trouvé beaucoup de différence pour le goût; ce qui a fait nommer encore l'*Enseté*, arbre contre la faim, ou arbre des pauvres, bien que les riches en mangent souvent par régal. Si on le coupe à une palme de terre, & qu'on y fasse différentes incisions, il en renaît quatre & cinq réjettons, qui étant transplantez reprennent & deviennent des arbres considerables. Les Abissins disent, que quand on le coupe, il pousse des soûpirs comme un homme; & quand ils veulent dire qu'ils vont couper un *Enseté*, ils disent nous allons tuer un *Enseté*. Enfin il porte à son sommet une gousse longue qui contient jusqu'à cinq ou six cens figues, qui sont d'abord vertes, & deviennent jaunes à mesure qu'elles meurissent. Le goût à la vérité n'en est pas fort agreable, mais on les plante pour avoir des arbres de cette espece.

J'ai demeuré deux mois dans cette Province de Lingonous. J'y fis bâtir pendant mon séjour une Eglise de pierre de taille, qui fut boisée, lambrissée & parquetée de bois de Cedre; c'est la plus

con-

confiderable de tout ce païs-là. Je fis continuellement des Miffions, paffant fans ceffe d'un quartier dans l'autre. J'y trouvai des peuples fort entêtez de leurs erreurs, & d'abord je n'y fis pas grand fruit. Comme l'on publia un Edit de l'Empereur de l'Abiffinie, qui ordonnoit à tous fes fujets de renoncer à leurs erreurs, & de fe réünir à l'Eglife Catholique, Apoftolique & Romaine, il y eut foixante Moines qui aimerent mieux fe précipiter du haut d'un rocher en bas & fe tuer, que d'obéïr aux ordres de leur Souverain; & dans un combat qui fe donna entre les hérétiques & les troupes du Sultan Segued, il y eut fix cens Réligieux ou Réligieufes qui fe mirent à la tête des rebelles, & marcherent les premiers, portans fur leurs têtes des pierres d'Autel, & affûrans ces peuples trop credules que les Catholiques fe mettroient d'eux-mêmes en déroute, & s'enfuiroient à la feule vûë de ces pierres. Comme ils furent les premiers tuez, leur mort ne contribua pas peu à détromper ces pauvres ignorans, & à les faire revenir de leurs égaremens. Plufieurs depuis cette bataille fe convertirent, & furent auffi fermes & auffi conftans dans la Foi Catholique, après qu'ils l'eurent embraffée, qu'ils avoient été opiniâtres dans leurs erreurs. L'Empereur avoit envoyé pour Viceroi dans ce Royaume un Catholique très-zelé & très-bon Officier, afin de tenir ces peuples en bride, pendant qu'il vouloit leur faire embraffer la Réligion Catholique, & de pouvoir en même-tems arrêter les courfes des Galles, qui avoient tué un Viceroi, & qui peu de tems après tuërent auffi ce dernier dans un combat.

Nous avions coûtume de nous affembler tous les ans, vers les Fêtes de Noël, non-feulement afin de nous confoler les uns les autres, mais encore pour rendre compte du fruit & du progrès de nos Miffions, & voir par quel moyen on pourroit avancer la converfion de ces hérétiques. L'affemblée devoit fe tenir cette année dans le Camp de l'Empe-

pe-

pereur, où étoit le Patriarche & le Superieur des Missions. Je partis de nôtre hospice, & je pris en passant quatre de nos Peres, qui demeuroient à deux journées de là, de sorte que nous étions cinq en tout, sans compter nos domestiques. Il ne nous arriva rien pendant nôtre voïage, sinon, à la derniere couchée. Le lieu où nous étions appartenoit à l'Imperatrice, ennemie déclarée de tous les Catholiques & particulierement des Missionnaires ; on nous reçût en apparence très-bien, on nous logea dans une assez grande maison bâtie de pierre & couverte de paille & de bois. Il y avoit long-tems qu'elle étoit abandonnée, & que de grosses fourmis rouges s'en étoient emparées; de sorte que nous ne fûmes pas plûtôt couchez que nous nous en sentîmens attaquez de tous côtez, & si incommodez que nous fûmes obligez de faire relever nos domestiques. Nous brûlâmes une quantité prodigieuse de ces petites bêtes, & nous tâchions de prendre un peu de repos, quand nous fûmes réveillez par le feu qui prit à la maison. Heureusement tous nos domestiques n'étoient pas encore couchez, & on apperçût le feu dès qu'il commença à paroître. Comme j'étois près d'une des portes, je fus le premier averti, & j'allai donner l'allarme aux autres. Chacun ne songeoit qu'à se sauver avec le peu de hardes qu'il avoit; mais nous fûmes fort étonnez, quand nous trouvâmes une de nos portes si bien fermée qu'il nous fut impossible de l'ouvrir. En effet, nous étions tous brûlez, si ceux qui avoient mis le feu à nôtre maison, eussent arrêté par dehors la porte près de laquelle j'étois couché. Nous ne doutâmes point que ce ne fussent les habitans du lieu qui avoient fait une trainée & mis le feu à une maison voisine, afin de nous brûler dans la nôtre; tout étoit si bien préparé pour cela, que la maison fut consumée presqu'en un instant; nous eûmes mêmes assez de peine à retirer nos lits, & il y en eut trois de brûlez. Nous fûmes tout le reste de la nuit

dans des apprehensions mortelles. Nous sçûmes le matin, que tout le monde avoit déja abandonné le village. Nous connûmes par-là que le péril que nous avions couru étoit beaucoup plus grand que nous n'avions pensé; que le feu avoit été mis par les habitans, & que se sentans coupables, ils s'étoient sauvez afin d'éviter le châtiment que méritoit leur crime. Nous continuâmes nôtre voïage, & nous arrivâmes à Gorgora, où nous trouvâmes nos Peres déja assemblez, & l'Empereur avec eux.

Mes Superieurs vouloient m'envoïer dans le fond du Royaume, mais l'Empereur fit changer cet ordre & souhaita que je retournâsse dans le Royaume de Tigré, où j'avois déja été. Je partis donc de Gorgora, je passai par Ganete Ilhos. L'Empereur s'y étoit retiré depuis quelque tems, il se plaisoit beaucoup en ce lieu-là, il y avoit fait planter quelques Jardins & bâtir un Palais. J'eus l'honneur de le saluer, & il me fit une aumône considerable pour achever un nouvel hospice qu'on avoit commencé dans le Royaume de Tigré. Après avoir remercié ce Prince de sa charité, je continuai mon voyage, je traversai un désert qui dure deux jours. Comme j'étois couché à terre je me sentis fort incommodé, ce qui m'obligea à me relever. J'apperçûs à quatre pas de moi un de ces serpens qui lancent leur venin d'assez loin. Quoiqu'il ne m'eût pas approché de plus près, j'en sentois déja les effets, & si j'eusse attendu plus long-tems, je ne pouvois pas en réchaper. J'eus recours au remede souverain contre ces poisons, qui est la pierre de Besoar que je portois toûjours avec moi. Ces serpens ne sont pas fort longs, ils ont le ventre gros & tout tacheté de noir, de brun, & de jaune; ils ont la gueule très-grande, & respirent beaucoup d'air qu'ils retiennent, puis le repoussent avec tant de force & d'abondance qu'ils empoisonnent & tuënt de quatre pas. Comme j'étois à peu près à cette distance du serpent, il ne me tua pas; mais bien-tôt après je courus par ma-

né-

négligence, un autre danger qui fut encore plus grand. En ramassant un cuir qui étoit à terre, je me sentis piqué par un serpent; je pense qu'il me laissa son aiguillon dans le doigt, du moins j'en tirai un petit corps étranger qui n'étoit guéres plus gros qu'un cheveu. L'effet de cette morsure que je négligeois fut si violent que le bras m'enfla tout à coup. Le poison me gagnoit le cœur: j'eus des convulsions qui étoient des marques d'une mort prochaine & inévitable. La pierre de Besoar, l'ulcerraje, la licorne n'étoient point des contrepoisons assez forts pour me sauver, & je fus obligé d'en venir à un remede extraordinaire que je pris avec une répugnance infinie. Dieu benit ma soûmission & mon obéïssance. Néanmoins je demeurai encore long-tems incommodé, & j'avois des accidens qui faisoient croire que je n'étois pas tout-à-fait hors de danger; je prenois alors des gousses d'ail, dont le goût & l'odeur me déplaisoient beaucoup. Je fus un mois entier dans cet état souffrant toûjours, & ayant de très-grands dégoûts; enfin l'âge, & le bon temperamment surmonterent le mal & je recouvrai ma premiere santé.

Je demeurai environ deux ans dans la résidence de Tigré, occupé aux Missions, prêchant, confessant, baptisant; & je goûtai là un peu plus de repos que je n'avois fait depuis que j'étois sorti de Portugal. Nos Superieurs donnerent en ce temslà permission à un de nos Peres de retourner aux Indes; parce qu'il ne pouvoit s'accoûtumer à l'air de l'Abissinie, & qu'il y fut toûjours malade. Je voulus l'accompagner & traverser avec lui un désert qui n'étoit pas fort éloigné de ma résidence. Je trouvai plusieurs arbres chargez d'un fruit que les Abissins appellent Anchoy. Il est de la grosseur d'un abricot, & fort jaune, on en mange beaucoup & il ne fait point de mal; ainsi je ne fis nulle difficulté d'en amasser & d'en manger. Je ne sçavois pas qu'on le pêle, parce que la pêau de dessus est un purgatif aussi violent que pourroit être



l'antimoine préparé; de sorte qu'ayant mangé & l'amande & la peau, j'eus un vomissement & un devoiement qui me mirent à deux doigts de la mort. On prend d'ordinaire six des peaux ou pelures * de ces amandes pour se purger, & j'en avois mangé vingt.

Je passai de cette résidence à celle de Débaroa, qui est à dix-huit lieuës plus près de la mer; & je traversai le désert de la Province de Saraoe. Ce païs-là est bon, agréable & bien peuplé, il y a plus de Mores dans ces quartiers, que dans aucune Province de l'Abissinie; & les Abissins qui y demeurent ne valent pas mieux que les Mores.

J'étois à Débaroa lorsque l'on commença à persécuter les Catholiques. Sultan Segued qui nous avoit tant favorisé devenoit vieux, son courage & son autorité diminuoient avec ses forces; & son fils qui étoit déja âgé, s'ennuioit d'attendre si longtems une Couronne qui ne lui pouvoit manquer. Il trouvoit à redire à tout ce que l'Empereur son pere faisoit, il blâmoit sa conduite, & donnoit souvent des ordres contraires aux siens. Il avoit embrassé la Réligion Catholique plûtôt par complaisance que par goût & par inclination. Plusieurs Abissins avoient fait la même chose, & n'attendoient qu'une occasion favorable pour faire profession publique de leurs anciennes erreurs & se réünir avec l'Eglise d'Alexandrie. Nous n'avions jamais pû distinguer nos véritables amis d'avec ceux qui ne l'étoient qu'en apparence; tant cette nation sçait bien dissimuler. Mais dès que le Prince commença à faire éclater sa haine contre nous, du vivant même de l'Empereur son pere, nous vîmes tous ces gens de Cour, tous ces Gouverneurs qui nous avoient témoigné tant d'amitié, se tourner contre nous, & nous poursuivre comme des perturbateurs du repos public, qui n'étions passez en Ethiopie que pour y abolir les loix & les coûtumes an-

* *En disconto d'agolodica.*

anciennes pour y semer la division entre le pere & le fils, & y prêcher la révolte. Il n'y eut sorte d'affront ni de mauvais traitemens que nous ne souffrissions. Nous nous retirâmes à nôtre maison de Fremone, au milieu de nos Portugais, qui depuis long-tems étoient venus s'établir auprès de nous. Nous croïons qu'étant tous rassemblez, nous serions plus en seureté; qu'on nous ménageroit pendant la vie de l'Empereur, & qu'on n'en viendroit pas à la force ouverte. Je faisois aussi quelque fonds sur l'amitié que le Viceroi de Tigré nous avoit toûjours témoignée, & particulierement à moi; mais je fus bien-tôt desabusé. Ce Gouverneur fut un de nos plus violens persécuteurs. Il saisit toutes nos terres; il fit avancer des troupes du côté de Fremone; il bloqua ce village, & y logea une partie de son armée. Les soldats n'y furent pas long-tems sans commettre beaucoup de désordre; de sorte qu'un Portugais, outré de leur insolence, sortit sur eux avec quatre de ses enfans, & les poussa si vigoureusement qu'en ayant blessé un très-grand nombre, il les obligea tous de se retirer à leur camp.

Nous jugeâmes bien que nous allions être attaquez; en effet on vit grossir les troupes, le village fut assiegé & prêt à être forcé. Nos Portugais n'attendirent pas qu'on en vînt aux dernieres extrêmitez, ils crurent qu'il leur étoit permis de repousser la force par la force. Cinquante d'entr'eux firent une sortie sur les Abissins, ils en blesserent environ soixante; ils les auroient tous passez au fil de l'épée, s'ils n'avoient eu peur de rendre nôtre cause trop mauvaise. Les Abissins blesserent aussi quelques Portugais; heureusement il n'en mourut aucun, ni d'un côté ni d'autre. Quoi que le tems ne nous fût pas favorable, tout le monde blâma la conduite du Viceroi; ceux qui ne loüerent pas la nôtre nous excuserent sur la nécessité où nous étions de nous défendre. Le principal dessein du Viceroi étoit de se saisir de ma personne; il croioit

que lorsqu'il m'auroit en son pouvoir, nos Portugais lui obéïroient aveuglement. N'ayant pû réussir par la force ouverte, il tenta une autre voie, qui fut celle de la négociation. L'une fut aussi inutile que l'autre; on rappella ce Viceroi, on envoya à sa place Isaac gendre de l'Empereur, & ce nouveau Viceroi nous traita encore plus mal que n'avoit fait son prédecesseur.

Lorsqu'il entra dans son gouvernement il nous accabla de caresses, il ne cessoit de nous asseurer de sa protection, & il dissimula si bien, tant que l'Empereur vêcut, que nous le crûmes de nos amis; mais dès que l'Empereur fut mort, cet hipocrite leva le masque, & mettant toute honte bas, il fit connoître que, quand il falloit nous tourmenter, ni la crainte de Dieu, ni aucune considération n'étoient capables de le retenir. La persécution devint alors générale. Il n'y avoit plus de lieu de seureté pour nous dans toute l'Abissinie. On nous regardoit par tout comme les auteurs de toutes les guerres civiles; on tint divers conseils pour sçavoir de quelle maniere on en useroit avec nous. Plusieurs opinerent qu'il falloit nous faire mourir tous ensemble; ils disoient que c'étoit le seul moyen de rétablir le calme & l'ordre dans le Royaume.

Quelques-uns plus prudens que les autres, ne vouloient pas qu'on nous fit mourir si promptement; ils étoient d'avis que l'on nous releguât dans une des Isles du Lac de Dambie, ce qui étoit pour nous un supplice plus cruel que la mort. Ces derniers laissoient entendre que, comme nous étions Portugais, le Viceroi des Indes viendroit dans l'Abissinie le fer & le feu à la main, tirer vengeance de nôtre mort; cette raison fit impression sur ceux qui n'avoient pas encore opiné, ils jugerent qu'il valoit mieux nous renvoïer aux Indes d'où nous étions venus. Mais on trouvoit encore en cela de grandes difficultez. On supposoit que, dès que nous serions aux Indes, nous reviendrions avec des troupes en Abissinie, & que sous prétexte

d'y

d'y établir la Réligion Catholique, nous nous vengerions de tous les maux que nous avions soufferts.

Pendant que l'on déliberoit ainsi de nôtre sort, nous poussions des cris vers le Ciel, & nous demandions à Dieu par nos gemissemens & par nos larmes, de ne pas abandonner sa cause. „ Vous „ pouvez, Seigneur, lui disions-nous dans l'excès „ de nôtre douleur, vous pouvez disposer de nos „ vies. Donnez-nous seulement la force & le cou„ rage nécessaires, pour souffrir tous les tourmens „ les plus cruels, nous serons trop heureux de „ mourir pour vôtre S. nom; mais que devien„ dront ces pauvres ames que vous avez rachetées „ par vôtre sang, aïez pitié d'elles, aïez pitié de „ nous, ne permettez pas que vos ennemis & „ les nôtres triomphent de la vérité, & portent la „ corruption dans le sanctuaire; mangeons, s'il le „ faut, le pain de douleur, & bûvons l'eau d'a„ mertume; mais, Seigneur, accourez à nôtre „ aide, hâtez-vous de nous assister; il est tems. „

Nous passions ainsi les nuits & les jours, dans les afflictions & dans les larmes, assiégez par une foule de veuves & d'orphelins, qui subsistoient de nos aumônes, & qui venoient encore nous demander du pain, dans le tems que nous n'en avions pas pour nous.

Pendant que nous étions dans ces angoisses, nous eûmes nouvelle que le Viceroi des Indes préparoit une grosse Armée navale contre le Roi de Monbaça. Ce Prince s'étoit révolté, il avoit tué le Gouverneur Portugais qui commandoit dans la forteresse, & il avoit depuis commis de grandes cruautez. L'Armée devoit être de dix-huit Navires, & on écrivoit qu'après qu'on l'auroit châtié, ces mêmes Vaisseaux viendroient brûler & écraser Zeila, pour punir le Roi d'avoir fait mourir en 1624. les Peres François Machiado & Bernard Pereira, Jesuites Portugais. Comme il n'y a pas loin de Zeila aux confins d'Abissinie, on s'imaginoit que les Portugais y étoient déja entrez.

Le Viceroi de Tigré m'avoit demandé quelques jours auparavant combien un Navire des Indes portoit de monde, je lui avois dit que quelques-uns portoient jusqu'à mille hommes. Le Viceroi joignant ma réponse au bruit qui s'étoit répandu qu'il y avoit dix-huit Navires Portugais sur les côtes d'Adel, concluoit que le débarquement étoit de dix-huit mille hommes; puis pensant à ce que quatre cens Portugais avoient fait sous Christophle de Gama, il croïoit l'Abissinie déja perduë ou soumise aux Portugais. Plusieurs pensoient & parloient comme lui, & la Cour régloit sa conduite à nôtre égard, sur tous ces bruits assez legers & très-incertains. Il y avoit même des gens qui marquoient les Camps des Portugais, & qui disoient avoir entendu le bruit du canon. Tout cela ne contribuoit pas peu à augmenter la haine qu'on avoit contre nous, & souvent nous nous sommes vûs sur le point d'être massacrez. On prit enfin une résolution des plus cruelles, qui étoit de nous livrer aux Turcs. Les Abissins en traitant avec eux, les assûrerent que nous emportions beaucoup d'or, ce qui étoit nous exposer à une mort certaine. Car les Turcs ne nous trouvant aucun argent, il est sûr qu'ils devoient nous faire souffrir toutes sortes de tourmens, pour nous obliger à déclarer où nous l'avions mis, & ce que nous en avions fait, & nous faire mourir si nous persistions à dire que nous n'en avions pas. Ils esperoient encore par nôtre mort mettre une haine irréconciliable entre les Turcs & nôtre nation; de sorte que les Turcs seroient obligez par leur propre interêt de nous empêcher d'entrer dans la Mer rouge, dont ils sont entiérement les maîtres. Tout ce dessein n'étoit pas mal conçû. On prétend même que les Turcs leur avoient promis de nous faire mourir dès que nous serions entre leurs mains.

Ce Traité conclu, on nous chassa de nos maisons, on les pilla, on nous enleva tout ce que l'on pût emporter, & on eut soin d'avertir certains bandits qui couroient le païs, du chemin que nous de-

devions tenir; de forte que le Patriarche traverſant un déſert avec quelques Miſſionnaires, fut attaqué par plus de ſix cens de ces coureurs, leur chef à leur tête. Ils pillerent ſa bibliotheque, ſes ornemens & le peu de hardes qui étoit reſté aux Miſſionnaires. Tant qu'ils ne voulurent que piller, on les laiſſa faire; mais ayant commencé à charger & les Miſſionnaires & les Portugais qui les accompagnoient, ceux-ci crurent qu'il étoit tems de ſe defendre, s'ils vouloient ſauver leur vie, & chargerent les bandits ſi vigoureuſement qu'ils tuërent leur chef, & firent fuïr tout le reſte. Comme ces coureurs connoiſſoient le païs, ils ne ſe rebuterent pas & nous harcelerent, juſqu'à ce que nous euſſions paſſé le Tacaze, & que nous fuſſions hors de leurs terres.

Nos Peres crurent alors n'avoir plus rien à craindre; mais ils ne furent pas long-tems dans cette erreur. Ils s'apperçurent bien-tôt que tout le païs étoit revolté contr'eux, & qu'ils avoient toûjours de nouveaux ennemis à combattre, & de nouveaux périls à ſurmonter. Ils approchoient alors de Fremone où je demeurois; ils m'envoyerent demander du ſecours, & comme je connoiſſois beaucoup mieux qu'eux le danger où ils étoient, qu'on m'avoit averti qu'une troupe nombreuſe d'Abiſſins occupoit un defilé par où il falloit qu'ils paſſaſſent, & qu'on avoit envie de les enveloper & de les maſſacrer tous; je ne balançai pas ſur le parti que j'avois à prendre. Je ramaſſai tous mes amis Portugais & Abiſſins juſqu'au nombre de quatre-vingt hommes, j'allai avec ce ſecours au-devant du Patriarche & des Miſſionnaires. Je leur fis porter des vivres & des rafraîchiſſemens, dont je ne doutois pas qu'ils n'euſſent un extrême beſoin. Je rencontrai ces glorieux Confeſſeurs prêts à entrer dans le defilé, de ſorte que je leur rendis deux fois la vie, & en leur portant de quoi manger, & en les retirant du péril qui paroiſſoit inévitable; auſſi me reçûrent-ils comme un Ange tutelaire. Nous allâmes tous enſemble à Fremone, où nous

nous trouvâmes un Patriarche, un Evêque, dix-huit Jésuites, avec quatre cens Portugais que je nourrissois tous les jours, quoique nôtre maison n'eût plus de fond, & que nous fussions en païs ennemi, & dans la plus méchante saison de l'année. Nous fumes obligez pour subsister & pour soulager les pauvres de vendre nos ornemens & nos calices, & nous les rompîmes tous, pour ne les pas laisser entiers entre les mains de cette nation barbare, qui prénoit plaisir à prophaner tout ce qu'elle respectoit peu de tems auparavant, & qui servoit à nos mysteres. Pendant tous ces embarras le Viceroi Isaac ne manqua pas de nous venir visiter, & de nous faire de grandes offres de service, esperant de tirer quelque présent considerable. Nous nous trouvions alors dans une situation bien terrible. Nous n'ignorions pas les mauvaises intentions du Viceroi; nous n'osions ni nous en plaindre, ni lui témoigner que nous eussions découvert une partie de ce qui se tramoit contre nous; nous souhaitions sortir de ses mains, ou du moins faire passer quelqu'un aux Indes, afin d'y donner avis de la persécution que nous souffrions, & nous ne pouvions exécuter ni l'un ni l'autre sans sa permission.

Lorsqu'on se fut déterminé à envoyer quelqu'un aux Indes, on jetta les yeux sur moi. Je devois aller représenter à Goa, à Madrid, & à Rome les besoins de la Mission & des Missionnaires d'Ethiopie; mais comme on fit réfléxion que j'entendois mieux la langue, & que je sçavois mieux les manieres du païs que mes confreres, on changea de sentiment, & je demeurai en Abissinie, ou pour mourir avec mes confreres, ou pour les sauver avec moi. On choisit quatre autres Jésuites qui partirent aussi-tôt, & je fus appellé au camp du Viceroi, pour aller confesser un homme condamné à mort qui passoit pour Catholique, quoiqu'il ne le fût pas; car après l'avoir exhorté fort long-tems, comme j'étois prêt à lui donner l'absolution, ceux qui attendoient pour l'exécuter, lui crioient tout

haut.

haut que s'il s'imaginoit qu'en se confessant ou pour s'être confessé, on lui sauveroit la vie, il se trompoit, & qu'il n'avoit qu'à se dépêcher. Ce malheureux n'eut pas plûtôt entendu ces dernieres paroles qu'il se leva tout d'un coup & dit qu'il vouloit mourir dans la Religion de son païs. On le livra à ceux qui le devoient exécuter, & en un instant il fut percé de plusieurs coups de zagaie.

On ne m'avoit pas véritablement appellé pour le confesser. Le Viceroi avoit un autre dessein qui étoit de me surprendre, & de se saisir de ma personne, afin d'obliger les Catholiques Portugais & les Jésuites à me racheter; ou si on ne me rachetoit pas, de me donner en échange de son pere à un certain Prince revolté qui le tenoit dans les fers. Le Prince revolté n'auroit rien perdu à cet échange. Les Moines Abissins, qui me haissoient mortellement, auroient tout donné pour m'avoir entre leurs mains, & me faire souffrir tous les genres de mort qu'ils auroient pû imaginer. Heureusement je trouvai moyen de me retirer de ce mauvais pas. Le Viceroi se voyant trompé dans son attente, s'approcha de Fremone; il me fit prier de l'aller voir dans son camp, ou de lui donner un rendez-vous où nous pussions nous voir. Je m'excusai le plus long-tems que je pûs; enfin nous convinmes de nous trouver un certain jour avec chacun trois hommes seulement auprès de Fremone. Je crûs bien qu'il en meneroit d'avantage, cela arriva; mais il trouva que j'étois sur mes gardes, & que ma troupe grossissoit à proportion de la sienne. J'avois avec moi des Portugais resolus à ne lui pas faire quartier, s'il entreprenoit quelque chose. Voyant son coup encore manqué, il se retira tout honteux dans son camp, où un mois après il fut arrêté, puis conduit chargé de fers devant l'Empereur. On l'accusoit d'avoir tramé une conspiration avec le Rebelle qui tenoit son pere prisonnier.

Le tems approchoit où l'on devoit nous livrer

aux Turcs; nous en étions avertis; nous n'avions recours qu'à Dieu. Tous les partis que nous pouvions prendre étoient également mauvais. Nous résolûmes pourtant de chercher quelque retraite où nous pussions nous cacher, ou tous ensemble, ou séparement. Nous résolûmes de nous mettre sous la protection de Jean Akay, qui se maintenoit depuis long-tems dans la Province de Bar contre les Abissins. Je l'allai trouver, & nôtre Traité fut bien-tôt conclu; je revins quérir le Patriarche & nos Peres, & nous allâmes tous ensemble trouver Jean Akay. Il nous reçût avec toute la bonté, & toute l'honnêteté possibles; ils nous fit escorter & conduire à Adicota, qui étoit un rocher fort escarpé à trois lieuës de sa résidence; mais la fin ne répondit pas à de si beaux commencemens; il commença bien-tôt à nous faire entendre que nous n'étions pas bien au lieu où il nous avoit mis: nous étions à la vérité environnez de Mahometans & d'hérétiques qui nous obligeoient à nous tenir sur nos gardes; mais nous jouïssions d'un repos apparent, & nous avions là des lentilles & quelque peu de grain, dont nous nous nourrissions. Je m'avisai, après avoir vendu toutes nos hardes, de me faire Medecin. Je ne manquai pas de pratique, & je trouvai par cet Art suffisamment de quoi vivre.

Un homme travaillé d'un asthme me vint consulter dans la semaine de Pâques; il m'apporta deux alquieres de bled * & un mouton. Après avoir bien feuilleté mes Livres, je lui ordonnai de boire tous les matins de l'urine de chevre. Je ne sçai pas s'il fut soulagé; car depuis tems-là je ne le revis plus; mais nous trouvâmes son mouton excellent.

Il fallut obéïr aux ordres de nôtre *Acoba*, ou Protecteur, nous changeâmes de demeure toutes les

* Une Alquiere est une mesure de bled du poids d'environ dix-neuf livres.

les fois qu'il le souhaita; ce qui nous incommoda beaucoup, parce que les chaleurs étoient excessives, & que nous manquions de force, étant accablez par le jeûne & les austeritez du Carême, qui sont très-grandes en ce païs-là. Enfin comme tous ces changemens nous fatiguoient extrêmement & qu'on ne nous faisoit sortir d'un lieu que pour nous conduire dans un pire, je retournai chez ce Gouverneur, pour lui faire mes plaintes. Je le trouvai fort occupé d'une fantaisie qu'on lui avoit mise dans la tête; les Moines l'avoient assuré qu'il y avoit un trésor caché sous une montagne; que ses prédecesseurs avoient inutilement tenté de le découvrir, parce que le Démon, qui en a la garde les en avoit empêchez; mais que présentement ce Démon étoit fort éloigné; qu'il étoit devenu aveugle & boiteux; que de plus il étoit dans une extrême affliction, pour avoir perdu son fils; de sorte qu'il ne lui restoit plus qu'une fille, laide, bigle, & très-malade; que toutes ces raisons l'empêchoient de venir défendre son trésor, & que quand il viendroit, ils sçavoient bien le conjurer avec le secours d'un de leurs anciens, homme d'une sainte vie, s'il en fut jamais. Jean Akay écoutoit toutes ces fables, & les croioit. Ces Moines firent venir un de leurs vieillards, âgé de plus de cent ans, qui n'avoit que la peau & les os. Comme il pouvoit à peine se soûtenir, ils le lierent sur un cheval & l'enveloperent de laine noire. Il étoit encore suivi d'une vache noire & de quelques Moines qui portoient de la biere, de l'hydromel, & du bled rôti; tout cela étoit nécessaire, disoient-ils, pour sacrifier au Démon qui gardoit le trésor. Dès qu'on fut arrivé au pied de la montagne, chacun commença à travailler; on étoit accouru de toutes parts avec des sacs; il n'y avoit pas un de ces malheureux qui déja ne se crût riche de plusieurs millions: le Xumo néanmoins ne vouloit pas qu'on approchât de ces travailleurs; le vieux Moine qui étoit à côté de lui, se tuoit de chanter. Enfin

 après

après avoir bien remué la terre & des pierres, on découvrit quelques trous de rats ou de taupes; un cri de joye s'éleve parmi la troupe: on amene promptement la vache, on la sacrifie, & après en avoir jetté quelques morceaux dans ces trous de rats ou de taupes, on redouble le travail. La chaleur étoit grande, quelques-uns moins patiens que les autres s'ennuient & s'en vont; la peine & le travail redoublent, on ne trouve que de la pierre. Le Xumo s'impatiente aussi, il demande quand ce trésor paroîtra; le vieillard & les Moines, après plusieurs promesses vaines, disent que l'on n'a pas assez de foi. Je vis tout cela de mes propres yeux, & je tâchai de faire connoître à nôtre *Acoba* qu'on se moquoit de lui; il en fut convaincu par lui-même, tous les travailleurs rebutez s'en allerent sur les cinq heures, & je restai presque seul avec Jean Akay. Je crûs qu'il falloit se servir de la mauvaise humeur où il pouvoit être contre les Moines, & qu'avec quelques petits présens j'obtiendrois ce que je demandois; je lui donnai deux onces d'or, & deux plaques d'argent, & quelques autres petits présens, avec quoi j'obtins la permission, pour nos Péres & pour moi, de retourner à Adicota; où nous trouvâmes heureusement nos cabanes encore entieres.

Dans ce tems-là nos Péres qui étoient demeurez à Fremone, arrivérent avec le nouveau Viceroi, & un autre Officier zelé pour sa Réligion, & qui avoit un ordre particulier de livrer tous les Jesuites entre les mains des Turcs, excepté moi que l'Empereur d'Abissinie vouloit avoir mort ou vif. Nous fûmes avertis de ce Decret par quelques amis que nous avions à la Cour: Ils nous mandoient qu'on avoit fait entendre à l'Empereur leur maître, que mon dessein étoit de passer aux Indes pour chercher du secours, & que sûrement je reviendrois avec des troupes. Le Patriarche fut d'avis que je me retirasse dans les bois, & que j'allasse par quelqu'autre route joindre les neuf Jesuites, qui devoient

voient s'avancer vers Maçua. J'obéïs & partis la nuit du vingt-trois au vingt-quatre d'Avril avec un compagnon, qui étoit un bon vieillard fort incommodé & assez aisé à épouventer. Nous traversâmes des bois par où je crois que jamais on n'avoit passé; l'obscurité de la nuit & l'épaisseur du bois donnoient une espéce d'horreur; les ronces & les épines nous déchiroient les mains, je bénissois Dieu dans tous ces travaux, en le priant de nous préserver de tous les périls que nous tâchions d'éviter, & de ceux où nous nous exposions. Nous marchâmes ainsi toute la nuit jusqu'à huit heures du matin sans nous réposer & sans rien prendre. Comme nous crûmes être en sûreté, nous fîmes cuire un peu de farine d'orge détrempée dans l'eau, ce qui fut un très-grand régal pour nous. Mais nous eûmes alors un démêlé avec des guides que nous avions pris. Ils étoient convenus de nous conduire moyennant une once d'or. Lorsqu'ils nous virent tellement enfoncez dans ces bois, que nous ne pouvions en sortir sans leur secours, ils nous demanderent sept onces d'or avec une mule, & une petite tente qùe nous avions. Nous disputâmes long-tems; enfin il fallut en passer par où ils voulurent. Nous continuâmes nôtre chemin, marchant toûjours de nuit, & nous cachant le jour dans les bois. Ce fut dans cette occasion que nous rençontrâmes cette troupe de trois cens Elephans, dont j'ai parlé ailleurs. Nos journées étoient toûjours très-grandes; nous marchions sans faire aucune alte, depuis les quatre heures du soir jusqu'à huit heures du matin. Etans arrivez à une valée où l'on ne manquoit guéres de rencontrer des voleurs, il fallut encore doubler le pas, & nous fûmes assez heureux pour ne rien rencontrer; si ce n'est qu'étans prêts d'en sortir, nos guides entendirent chanter un oiseau à leur main gauche, présage certain parmi eux de quelque grand malheur. Il n'y a point de raison qui les puisse guérir de leur superstition. Je fis donc, pour les rassurer, ce que

j'a vois

j'avois déja fait en pareille rencontre; je leur dis que j'en avois entendu un autre qui chantoit à droite; heureusement ils me crurent. Nous poursuivîmes nôtre chemin; après avoir marché quelque tems, nous trouvâmes un puits où nous nous arrêtâmes pour nous rafraîchir. Nous y demeurâmes le reste du jour, & étant repartis sur le soir, nous passâmes si près d'un village, où les voleurs se retirent, que les chiens vinrent abboyer après nous; enfin le matin nous joignîmes nos Peres, qui nous attendoient. Nous demeurâmes encore quelque tems sur cette montagne; nous résolumes ensuite de nous séparer, & d'aller deux à deux chercher quelque lieu plus commode, où nous pussions mieux nous cacher. Mais à peine eûmes nous marché quelque tems, que nous fûmes investis par une troupe de voleurs. Heureusement quelques personnes du païs se joignirent à nous, & il fallut en venir à une composition. Nous donnâmes encore une partie de nos hardes à ces bandits, afin qu'ils nous laissassent passer; & nous vînmes ce jour-là à un lieu un peu meilleur que celui que nous avions quitté. Nous y trouvâmes du pain, mais d'une si méchante qualité que quand nous en eûmes mangé nous étions comme des gens yvres. Quelqu'un même de mes amis qui me trouva en cet état, me félicita du bon vin que j'avois bû. Je lui dis la chose comme elle étoit; il en fut surpris, & il m'offrit un peu de lait caillé, fort aigre, avec de la farine d'orge. Nous fîmes de la bouillie; il y avoit long-tems que nous n'avions fait si bonne chere, ce fut un grand régal pour nous; car bien-tôt après on nous vint dire de nous aprêter pour aller servir les Turcs.

Cette nouvelle nous surprit d'autant plus, qu'on n'avoit point encore d'exemple, que quand un Seigneur avoit accordé sa protection à quelqu'un, il l'eût abandonné ou trahi ses intérêts. Au contraire, un Seigneur se fait un point d'honneur d'exposer biens, vie & tout ce qu'il a pour la défense de

de celui qu'il protege; mais il n'y avoit plus ni justice, ni loix, ni de bonnes coûtumes pour nous. Il fallut marcher malgré les grandes chaleurs qui nous auroient fait mourir, si nous n'avions eu le bonheur d'être entre des montagnes couvertes d'arbres qui nous défendoient des ardeurs du Soleil. Un jour avant que nous arrivassions au lieu où l'on devoit nous livrer aux Turcs, nous rencontrâmes cinq Elephans qui coururent sur nous; ils nous auroient mis en piéces s'ils avoient pû nous joindre; mais nôtre heure n'étoit pas encore venuë, nous étions destinez à de plus longues souffrances. Le lendemain nous arrivâmes auprès d'une riviere où quatre-vingt Turcs armez de mousquetons nous attendoient. On nous laissa reposer; ensuite on nous donna par compte à ces Turcs, qui vers les deux heures après midi nous firent monter sur des chameaux, pour nous conduire à Maçua. Le Commandant de ces Turcs nous traita avec beaucoup de bonté & d'humanité, & parut avoir compassion de nôtre misere & y prendre part. Il nous offrit du caffé, nous en bûmes & nous n'y trouvâmes pas grand goût. Le lendemain nous arrivâmes à Maçua en un état si pitoyable, que nous n'étions pas fort étonnez que les enfans courussent après nous, & nous fissent de grandes hueés; nous fûmes encore trop heureux de ce qu'ils ne nous jetterent pas de pierres. J'ai déja dit, que toutes les fortifications de Maçua consistent dans un petit fort qu'on a bâti sur le Canal qui sépare l'Isle, de la terre-ferme; qu'on y a mis quelque artillerie pour défendre les puits qui fournissent de l'eau aux habitans de l'Isle & à la garnison; qu'on y a fait quelques jardins, & que j'y ai mangé les meilleurs melons d'eau que j'aye jamais vûs.

Dès que nous fûmes arrivez, on saisit tout ce que nous avions; on nous conduisit au Gouverneur qui est mis là par le Bacha de Suaquem. Les Abissins avoient fait entendre aux Turcs que nous emportions tout l'or d'Ethiopie: on nous fouilla

fort

fort exactement, & on ne nous trouva que deux calices, & quelques reliquaires de si peu de valeur, que nous les retirâmes pour six sequins. Comme j'avois donné mon calice, dès qu'on m'avoit demandé ce que j'avois, ils ne me foüillerent pas; mais ils nous firent connoître qu'ils esperoient trouver bien d'autres richesses, ou qu'il falloit que nous les eussions cachées, ou que les Abissins fussent de grands menteurs. On nous laissa le reste du jour jusqu'au lendemain au soir chez un Gentilhomme de nos amis, où l'on nous vint prendre pour nous faire passer dans l'Isle. Nous y arrivâmes sur le minuit, & on nous mit dans une espece de prison, croïant nous faire peur & tirer quelqu'argent de nous, ce qui ne leur réüssit pas.

Mais j'eus une autre affaire qui pensa me coûter fort cher. On m'avoit volé mon valet & on l'avoit laissé à Maçua, pour le vendre aux Arabes. Il me fit avertir du péril où il étoit, je le reclamai aussitôt, sans sçavoir à quoi je m'engageois. Le Gouverneur m'envoïa dire que mon valet étoit à moi moïennant soixante piastres. Je fis réponse que je n'avois pas un maravedis pour moi, bien loin d'avoir 60. piastres pour un valet. Il m'envoïa dire par un Juif renegat, qui se mêloit de toute cette affaire, que j'eusse à lui trouver 60. piastres dans une demie heure, ou qu'il me feroit donner cent coups de bâton. Je sçavois que ces ordres sont souverains & toûjours ponctuellement exécutez; de sorte que je m'attendois à recevoir bientôt ces coups de bâton que l'on m'avoit promis, quand je trouvai des gens charitables qui voulurent bien nous prêter cette somme. On nous fit souvent de pareilles avanies, qui nous coûterent environ six cens écus.

Le 24. Juin jour de S. Jean, on nous embarqua dans deux Galeres pour Suaquem où le Bacha residoit. Son frere, qui commandoit sous lui à Maçua, nous fit promettre avant que nous partissions, que nous ne parlerions jamais des six cens écus que nous

nous lui avions donnez malgré nous. Je fus toûjours dans la compagnie du Patriarche. Nous n'avions pas grande provision, & le tems n'étoit pas trop propre pour la navigation que nous faisions. Les vivres nous manquerent bien-tôt, & nous fûmes trop heureux de trouver une Gelve plus petite, mais meilleure voiliere que la nôtre, & dans laquelle on me fit passer, afin que j'allâsse à Suaquem, pour chercher des chameaux & des vivres. Je n'étois pas trop aise de me trouver seul Chrêtien entre six Mores; je craignois qu'il n'y eût parmi eux quelque zelé Pelerin de la Mecque, qui eût la dévotion de me sacrifier à Mahomet. J'en fus quitte pour la peur; je fis connoissance & même amitié avec ces gens-là, je leur donnai de mes vivres, ils m'offrirent des leurs, & comme nous nous trouvâmes dans un parage, où il y avoit beaucoup d'huîtres & très-grandes, les unes bonnes à manger, les autres moins raboteuses & fort luisantes par dedans, & ce sont celles où sont ordinairement les perles, ils me firent part de leur pêche: mais soit qu'ils s'amusassent, soit que le vent ne fût pas bon, nous arrivâmes après la Gelve que j'avois quittée, & où étoient sept de nos confreres. Comme ils arriverent les prémiers à Suaquem, ils avoient aussi essuïé les prémiers emportemens du Bacha. C'étoit un homme violent, avare, & qui auroit tué son frére pour le moindre intérêt. Il s'emporta horriblement en nous voïant pauvres, déchirez & dénuez de tout; il nous traita de Cafars, qui est la plus grande de toutes les injures parmi les Turcs; il nous menaça de nous faire couper la tête. Nous nous consolions le mieux que nous pouvions dans cet état, esperans que nous allions bien-tôt finir nos souffrances en répandant nôtre sang pour le nom de Jesus-Christ. Nous sçavions que le Bacha avoit dit plus d'une fois avant nôtre arrivée, qu'il mourroit content, s'il nous avoit tous tuez de sa propre main. Il ne persista pas dans sa résolution, il étoit plus avide d'argent

que de nôtre sang; & comme il sçût qu'on pourroit nous racheter, il ne voulut pas perdre une si grosse rançon. Il nous envoïa donc dire que nous choisissions, ou de mourir, ou de lui donner trente mille écus. Nous connûmes bien que le Bacha n'avoit plus d'envie de nous faire mourir; que le tems & quelques réflexions & les conseils de ses amis lui avoient fait prendre des résolutions plus douces; nous commençâmes alors à entrer en Traité. Je fus chargé de parler pour tous, & de répondre à celui qui nous venoit parler de sa part, qu'il voïoit bien le misérable état où nous étions; que nous n'avions ni argent ni revenus; que l'on nous avoit ôté le peu que nous pouvions avoir; que tout ce que nous pouvions lui promettre ce seroit de faire une quête, & que nous esperions que nos fréres voudroient bien nous donner quelqu'aumône, afin de lui faire un présent suivant la coûtume. Cette réponse ne plût nullement au Bacha; il nous envoia dire qu'il se contenteroit de vingt mille écus, pourvû que nous les païassions sur l'heure, ou que nous lui donnâssions de bonnes & valables cautions. Nous fîmes la même réponse à cette proposition qu'à la prémiére. Il nous fit déclarer par les mêmes personnes qu'il vouloit bien rabattre encore cinq mille écus, mais que si nous ne voulions pas nous mettre à la raison, il alloit nous faire souffrir tous les tourmens les plus cruëls. Il ne parloit que de nous empaller, de nous écorcher vifs. Il venoit de ses domestiques nous voir, qui ne manquoient pas de nous conter quelques-unes de ses cruautez. Il est certain qu'il n'y avoit pas long-tems qu'il en avoit usé de la sorte avec de pauvres marchands Gentils, qu'il avoit commencé à faire écorcher, & que les Bramines touchez de compassion s'étoient taxez pour délivrer ces malheureux; mais comme nous n'étions pas sûrs de trouver des gens aussi charitables que ces Bramines, & que nous n'avions rien en propre, nous ne pouvions promettre aucune chose. Enfin quelques-uns

de

de ses principaux confidens qui connoissoient sa brutalité & nôtre impuissance, & qui sçavoient d'ailleurs que s'il nous faisoit mourir, on verroit bien-tôt les Navires Portugais dans la Mer rouge venir venger nôtre mort, tâchoient de l'adoucir autant qu'ils pouvoient & vouloient nous obliger à faire quelqu'effort. Ils s'offrirent même d'avancer la somme que nous promettrions: ils ne nous demandoient point d'autre caution que nôtre parole; de sorte qu'après plusieurs allées & venuës, nous convînmes de donner quatre mille trois cens écus, ce qu'il accepta; mais à condition que nous les païerions comptant, & que nous nous embarquerions dans deux heures. Puis il changea tout à coup de résolution, il nous envoïa dire par son Trésorier que trois des plus considérables d'entre nous demeureroient en ôtage, & que les autres pourroient aller chercher la rançon, qu'on lui avoit promise. Il retint le Patriarche, les Péres Diego de Mattos & Antonio Fernandez; ce dernier étoit âgé de plus de quatre-vingt ans. Comme j'avois envie de demeurer prisonnier à sa place, j'allai représenter au Bacha que le Pére étoit très-vieux, qu'il pourroit mourir entre ses mains; que si cela arrivoit, les Portugais refuseroient de lui païer sa rançon, qu'il feroit mieux d'en choisir un plus jeune, & de prendre quelqu'un de nous. Je m'offris même de me mettre à la place de ce bon vieillard. Le Bacha consentit qu'on lui donnât un autre Jesuite. Le Ciel voulut que le sort tombât sur le Pére François Marquez. Je m'imaginai qu'il m'étoit aussi facile de retirer le Patriarche; mais dès que j'en ouvris la bouche, le Bacha me regarda avec des yeux en couroux, & son régard suffit pour me faire taire. Alors nous nous séparâmes; nous laissâmes le Patriarche & les deux Péres, dans les fers. Nous les embrassâmes fondans en pleurs, & nous allâmes coucher à bord.

Nôtre état n'étoit pas meilleur sur le Vaisseau, que celui de nos illustres captifs. Nous nous trou-

vions avec une troupe de Pelerins de la Mecque, sur un Navire Arabe, où il n'y avoit pas un homme qui ne se fit un point de Réligion de nous insulter. Nous couchions sur le tillac exposez aux injures du tems, & l'on ne faisoit pas une manœuvre qu'on ne nous foulât aux pieds, ou qu'on ne nous donnât quelque coup. Lorsque nous montâmes sur le Vaisseau, il me vint une fluxion aux doigts que je négligeai d'abord, elle gagna bientôt la main, puis le bras, qui m'enflérent extraordinairement; je souffris des douleurs très aiguës; je n'avois ni Chirurgien ni médicamens pour me panser, je trouvai seulement un peu d'huile dont je me frottai, ce qui dans la suite diminua la douleur. Le tems étoit très-mauvais, nous eûmes présque toûjours vent contraire; & tout nôtre équipage, quoique More, craignoit extrêmement de rencontrer quelque Vaisseau de ceux que les Turcs entretiennent au détroit de Babelmandel, parce que nôtre Capitaine n'avoit pas touché l'année derniere à Mocca, bien qu'il eût promis de le faire; ainsi nous nous voïons prêts à tomber dans un captivité peut-être plus dure & plus cruelle que celle dont nous sortions. Nous étions agitez de ces craintes, lorsque nous aperçûmes un Navire & une Galere des Turcs qui avoient vent sur nous. Il faisoit presque calme, ou du moins nous n'avions pas assez de vent pour nous sauver. La Galére nous approcha jusqu'à pouvoir nous parler, & nous nous croyïons perdus sans ressource, lorsqu'il s'éleva tout-à-coup un petit frais qui nous sépara & nous porta dans le grand canal qui est entre l'Isle de Babelmandel, & la terre-ferme d'Ethiopie. J'ai déja dit combien ce passage est difficile & dangereux. Nous le passâmes néanmoins de nuit sans sçavoir quelle route nous tenions, & nous fûmes ravis de nous trouver le matin hors de la Mere rouge, & à demi-lieuë de Babelmandel. Les courans qui sont très-rapides nous porterent malgré nous au Cap de Gardafui: on mit les chaloupes dehors, afin de

de faire de l'eau dont le Navire commençoit à avoir besoin. Nous priâmes nôtre Capitaine de nous en donner un peu, il nous le refusa; mais comme nous approchions de nos terres, je lui parlai d'un ton plus haut & plus ferme que je n'avois fait, je lui fis entendre que lorsqu'il seroit à Diou où il devoit relâcher, il pourroit avoir besoin de nous. Cette menace lui fit peur; il nous traita le reste du voiage avec plus d'honnêteté qu'il n'avoit fait. Enfin nous arrivâmes à Diou après cinquante-deux jours de navigation. Comme on croioit que le Patriarche étoit dans le Vaisseau, toute la ville étoit sortie pour le recevoir; il n'y eut pas un honnête homme qui n'eût de l'empressement de voir ce saint homme, devenu celebre par ses souffrances & par ses travaux apostoliques.

Je ne puis représenter de combien de mouvemens différens on fut agité, lorsqu'on nous vit pâles, extenuez, sans chapeau, sans chausses, sans souliers, en un mot tous nuds & tous déchirez. On ne pouvoit nous voir en ce pitoyable état sans penser à tout ce que nous avions souffert, & à ce que souffroient ceux que nous avions laissez à Suaquem & dans l'Abissinie. On bénissoit Dieu de ce que nous étions délivrez de tant de périls, & on s'affligeoit en faisant réflexion que le Patriarche & les autres Missionnaires étoient encore dans les fers, ou du moins au pouvoir des ennemis de nôtre sainte Réligion. Tout cela n'empêcha pas qu'on ne témoignât beaucoup de joie de nôtre délivrance, & qu'on ne nous fit des honneurs qui surprirent fort les Mores, & les firent repentir dans ce moment d'en avoir si mal usé avec nous pendant tout le voïage. Il y en avoit un qui avoit paru mieux intentionné que les autres, il s'étoit même donné quelque mouvement pour nous faire sortir des prisons de Suaquem; il se sentit fort honoré de ce que je le pris par la main & le présen-

tai

tai au Maître de la Doüanne qui me promit de lui rendre service.

Lorsque nous passâmes à la vûë du fort, on nous tira trois coups de canon; honneur qu'on ne fait qu'aux Capitaines Généraux. Les principaux de la ville, qui nous attendoient au bord de la mer, nous accompagnerent jusqu'à nôtre Collége à travers une foule de monde que la curiosité avoit attiré dans tous les lieux où nous devions passer. Quoique nôtre Collége de Diou soit un des plus beaux que nous aïons aux Indes, nous n'y demeurâmes que peu de jours. Dès que nous fûmes remis de nos fatigues, nous nous embarquâmes sur les Vaisseaux qui escortoient la flotte du nord. Je me mis avec le Capitaine général, & nous allâmes à Goga, sur les Vaisseaux qui devoient décharger à Camboie. Nous perdîmes-là un bon Réligieux Abissin, âgé de 70 ans. Il avoit été fort consideré dans son ordre, & étoit actuellement Prieur de son Convent lorsqu'il partit d'Abissinie, aimant mieux tout quitter que d'abandonner la voïe que Dieu lui avoit montrée.

Nous continuâmes nôtre route; nous passâmes à Surate, puis à Daman, sans presque nous y arrêter. Le Recteur du Collége vint nous voir à bord, mais il étoit si incommodé du mal de mer, que nous ne pûmes nous entretenir. De-là nous arrivâmes en deux jours à Baçaim, où nous débarquâmes. Nos Peres nous y reçûrent avec leur charité ordinaire, & ne songerent qu'à nous faire oublier nos maux passez; mais comme il y avoit un ordre du Pere Provincial d'empêcher les Peres, qui reviendroient des Missions de passer outre, nous convînmes qu'il falloit envoïer quelqu'un à Goa, pour rendre compte des changemens arrivez en Abissinie, & de la prison du Patriarche. On me donna encore cette commission, & je ne sçai par quel secret de la Providence, il falloit que, soit que les affaires al-

allâssent bien, soit qu'elles tournâssent mal, elles passâssent par mes mains, & que j'en fûsse chargé. Toute cette côte étoit couverte de Corsaires Hollandois, & comme il étoit difficile de naviguer, sans se mettre en danger de tomber entre leurs mains, j'allai par terre de Baçaim à Tana, où nous avons encore un Collége, & de Tana à nôtre maison de Chaul: là je frettai une Almadie de Pongin, qui est une petite embarquation fort étroite, fort rase & fort legere; j'y mis dix-huit rameurs de chaque côté, & nous allâmes presque toûjours terre à terre, depuis Chaul jusqu'à Goa, qui en est à 80 lieuës. Nous courûmes souvent risque d'être pris, & particulierement lorsque nous relâchâmes à Dabul; il y avoit un Corsaire qui bouchoit une des entrées par où tous les Vaisseaux ont coûtume de passer, mais comme nous avions pleine mer, & que nôtre Almadie prenoit peu d'eau, nous passâmes par le petit canal, & nous fûmes assez heureux pour éviter ce Corsaire. Quoi qu'il nous restât beaucoup de chemin à faire pour arriver à Goa, nous prétendions y être le lendemain matin, huit de Décembre jour de la Conception, & nous fîmes le plus de diligence que nous pûmes. La mer étoit trés-belle, & nous croïons n'avoir plus rien à craindre, quand nous apperçûmes quelques barques Malabares qui étoient cachées derriere une pointe de terre que nous allions doubler. Nous ne pouvions éviter d'être pris, si un homme du païs ne fût venu à la nage nous avertir, que parmi ces barques de pêcheurs, il y avoit des Corsaires qui alloient nous enveloper & nous enlever. Nous recompensâmes cet homme du bon service qu'il nous rendit & nous attendîmes qu'il fût nuit pour passer; de sorte que nous arrivâmes le lendemain sur les dix heures, à nôtre Collége de Goa. Nous y trouvâmes tous nos Peres du Seminaire, du Noviciat & de la Maison Professe. Comme c'étoit la fête du Collége, on leur donnoit quelque petite chose plus qu'à l'or-

après avoir bien remué la terre & des pierres, on découvrit quelques trous de rats ou de taupes; un cri de joye s'éleve parmi la troupe: on amene promptement la vache, on la sacrifie, & après en avoir jetté quelques morceaux dans ces trous de rats ou de taupes, on redouble le travail. La chaleur étoit grande, quelques-uns moins patiens que les autres s'ennuient & s'en vont; la peine & le travail redoublent, on ne trouve que de la pierre. Le Xumo s'impatiente aussi, il demande quand ce trésor paroîtra; le vieillard & les Moines, après plusieurs promesses vaines, disent que l'on n'a pas assez de foi. Je vis tout cela de mes propres yeux, & je tâchai de faire connoître à nôtre *Acoba* qu'on se moquoit de lui; il en fut convaincu par lui-même, tous les travailleurs rebutez s'en allerent sur les cinq heures, & je restai presque seul avec Jean Akay. Je crûs qu'il falloit se servir de la mauvaise humeur où il pouvoit être contre les Moines, & qu'avec quelques petits présens j'obtiendrois ce que je demandois; je lui donnai deux onces d'or, & deux plaques d'argent, & quelques autres petits présens, avec quoi j'obtins la permission, pour nos Péres & pour moi, de retourner à Adicota; où nous trouvâmes heureusement nos cabanes encore entieres.

Dans ce tems-là nos Péres qui étoient demeurez à Fremone, arrivérent avec le nouveau Viceroi, & un autre Officier zelé pour sa Réligion, & qui avoit un ordre particulier de livrer tous les Jesuites entre les mains des Turcs, excepté moi que l'Empereur d'Abissinie vouloit avoir mort ou vif. Nous fûmes avertis de ce Decret par quelques amis que nous avions à la Cour. Ils nous mandoient qu'on avoit fait entendre à l'Empereur leur maître, que mon dessein étoit de passer aux Indes pour chercher du secours, & que sûrement je reviendrois avec des troupes. Le Patriarche fut d'avis que je me retirasse dans les bois, & que j'allasse par quelqu'autre route joindre les neuf Jesuites, qui devoient

voient s'avancer vers Maçua. J'obéïs & partis la nuit du vingt-trois au vingt-quatre d'Avril avec un compagnon, qui étoit un bon vieillard fort incommodé & assez aisé à épouventer. Nous traversâmes des bois par où je crois que jamais on n'avoit passé; l'obscurité de la nuit & l'épaisseur du bois donnoient une espéce d'horreur; les ronces & les épines nous déchiroient les mains, je bénissois Dieu dans tous ces travaux, en le priant de nous préserver de tous les périls que nous tâchions d'éviter, & de ceux où nous nous exposions. Nous marchâmes ainsi toute la nuit jusqu'à huit heures du matin sans nous réposer & sans rien prendre. Comme nous crûmes être en sûreté, nous fîmes cuire un peu de farine d'orge détrempée dans l'eau, ce qui fut un très-grand régal pour nous. Mais nous eûmes alors un démêlé avec des guides que nous avions pris. Ils étoient convenus de nous conduire moyennant une once d'or. Lorsqu'ils nous virent tellement enfoncez dans ces bois, que nous ne pouvions en sortir sans leur secours, ils nous demanderent sept onces d'or avec une mule, & une petite tente que nous avions. Nous disputâmes long-tems; enfin il fallut en passer par où ils voulurent. Nous continuâmes nôtre chemin, marchant toûjours de nuit, & nous cachant le jour dans les bois. Ce fut dans cette occasion que nous rencontrâmes cette troupe de trois cens Elephans, dont j'ai parlé ailleurs. Nos journées étoient toûjours très-grandes; nous marchions sans faire aucune alte, depuis les quatre heures du soir jusqu'à huit heures du matin. Etans arrivez à une valée où l'on ne manquoit guéres de rencontrer des voleurs, il fallut encore doubler le pas, & nous fûmes assez heureux pour ne rien rencontrer; si ce n'est qu'étans prêts d'en sortir, nos guides entendirent chanter un oiseau à leur main gauche, présage certain parmi eux de quelque grand malheur. Il n'y a point de raison qui les puisse guérir de leur superstition. Je fis donc, pour les rassurer, ce que

j'avois déja fait en pareille rencontre; je leur dis que j'en avois entendu un autre qui chantoit à droite; heureusement ils me crurent. Nous poursuivîmes nôtre chemin; après avoir marché quelque tems, nous trouvâmes un puits où nous nous arrêtâmes pour nous rafraîchir. Nous y demeurâmes le reste du jour, & étant repartis sur le soir, nous passâmes si près d'un village, où les voleurs se retirent, que les chiens vinrent abboyer après nous; enfin le matin nous joignîmes nos Peres, qui nous attendoient. Nous demeurâmes encore quelque tems sur cette montagne; nous résolumes ensuite de nous séparer, & d'aller deux à deux chercher quelque lieu plus commode, où nous pussions mieux nous cacher. Mais à peine eûmes nous marché quelque tems, que nous fûmes investis par une troupe de voleurs. Heureusement quelques personnes du païs se joignirent à nous, & il fallut en venir à une composition. Nous donnâmes encore une partie de nos hardes à ces bandits, afin qu'ils nous laissassent passer; & nous vînmes ce jour-là à un lieu un peu meilleur que celui que nous avions quitté. Nous y trouvâmes du pain, mais d'une si méchante qualité que quand nous en eûmes mangé nous étions comme des gens yvres. Quelqu'un même de mes amis qui me trouva en cet état, me félicita du bon vin que j'avois bû. Je lui dis la chose comme elle étoit; il en fut surpris, & il m'offrit un peu de lait caillé, fort aigre, avec de la farine d'orge. Nous fîmes de la boüillie; il y avoit long-tems que nous n'avions fait si bonne chere, ce fut un grand régal pour nous; car bien-tôt après on nous vint dire de nous aprêter pour aller servir les Turcs.

Cette nouvelle nous surprit d'autant plus, qu'on n'avoit point encore d'exemple, que quand un Seigneur avoit accordé sa protection à quelqu'un, il l'eût abandonné ou trahi ses intérêts. Au contraire, un Seigneur se fait un point d'honneur d'exposer biens, vie & tout ce qu'il a pour la défense

de

de celui qu'il protege; mais il n'y avoit plus ni justice, ni loix, ni de bonnes coûtumes pour nous. Il fallut marcher malgré les grandes chaleurs qui nous auroient fait mourir, si nous n'avions eu le bonheur d'être entre des montagnes couvertes d'arbres qui nous défendoient des ardeurs du Soleil. Un jour avant que nous arrivassions au lieu où l'on devoit nous livrer aux Turcs, nous rencontrâmes cinq Elephans qui coururent sur nous; ils nous auroient mis en piéces s'ils avoient pû nous joindre; mais nôtre heure n'étoit pas encore venuë, nous étions destinez à de plus longues souffrances. Le lendemain nous arrivâmes auprès d'une riviere où quatre-vingt Turcs armez de mousquetons nous attendoient. On nous laissa reposer; ensuite on nous donna par compte à ces Turcs, qui vers les deux heures après midi nous firent monter sur des chameaux, pour nous conduire à Maçua. Le Commandant de ces Turcs nous traita avec beaucoup de bonté & d'humanité, & parut avoir compassion de nôtre misere & y prendre part. Il nous offrit du caffé, nous en bûmes & nous n'y trouvâmes pas grand goût. Le lendemain nous arrivâmes à Maçua en un état si pitoyable, que nous n'étions pas fort étonnez que les enfans courussent après nous, & nous fissent de grandes huées; nous fûmes encore trop heureux de ce qu'ils ne nous jetterent pas de pierres. J'ai déja dit, que toutes les fortifications de Maçua consistent dans un petit fort qu'on a bâti sur le Canal qui sépare l'Isle, de la terre-ferme; qu'on y a mis quelque artillerie pour défendre les puits qui fournissent de l'eau aux habitans de l'Isle & à la garnison; qu'on y a fait quelques jardins, & que j'y ai mangé les meilleurs melons d'eau que j'aye jamais vûs.

Dès que nous fûmes arrivez, on saisit tout ce que nous avions; on nous conduisit au Gouverneur qui est mis là par le Bacha de Suaquem. Les Abissins avoient fait entendre aux Turcs que nous emportions tout l'or d'Ethiopie: on nous fouilla

fort

fort exactement, & on ne nous trouva que deux calices, & quelques reliquaires de si peu de valeur, que nous les rachetâmes pour six sequins. Comme j'avois donné mon calice, dès qu'on m'avoit demandé ce que j'avois, ils ne me fouillerent pas; mais ils nous firent connoître qu'ils esperoient trouver bien d'autres richesses, ou qu'il falloit que nous les eussions cachées, ou que les Abissins fussent de grands menteurs. On nous laissa le reste du jour jusqu'au lendemain au soir chez un Gentilhomme de nos amis, où l'on nous vint prendre pour nous faire passer dans l'Isle. Nous y arrivâmes sur le minuit, & on nous mit dans une espece de prison, croïant nous faire peur & tirer quelqu'argent de nous, ce qui ne leur réüssit pas.

Mais j'eus une autre affaire qui pensa me coûter fort cher. On m'avoit volé mon valet & on l'avoit laissé à Maçua, pour le vendre aux Arabes. Il me fit avertir du péril où il étoit, je le reclamai aussitôt, sans sçavoir à quoi je m'engageois. Le Gouverneur m'envoia dire que mon valet étoit à moi moïennant soixante piastres. Je fis réponse que je n'avois pas un maravedis pour moi, bien loin d'avoir 60. piastres pour un valet. Il m'envoïa dire par un Juif renegat, qui se mêloit de toute cette affaire, que j'eusse à lui trouver 60. piastres dans une demie heure, ou qu'il me feroit donner cent coups de bâton. Je sçavois que ces ordres sont souverains & toûjours ponctuellement exécutez; de sorte que je m'attendois à recevoir bientôt ces coups de bâton que l'on m'avoit promis, quand je trouvai des gens charitables qui voulurent bien nous prêter cette somme. On nous fit souvent de pareilles avanies, qui nous coûterent environ six cens écus.

Le 24. Juin jour de S. Jean, on nous embarqua dans deux Galeres pour Suaquem où le Bacha residoit. Son frere, qui commandoit sous lui à Maçua, nous fit promettre avant que nous partissions, que nous ne parlerions jamais des six cens écus que nous

nous lui avions donnez malgré nous. Je fus toûjours dans la compagnie du Patriarche. Nous n'avions pas grande provision, & le tems n'étoit pas trop propre pour la navigation que nous faisions. Les vivres nous manquerent bien-tôt, & nous fûmes trop heureux de trouver une Gelve plus petite, mais meilleure voiliere que la nôtre, & dans laquelle on me fit passer, afin que j'allâsse à Suaquem, pour chercher des chameaux & des vivres. Je n'étois pas trop aise de me trouver seul Chrétien entre six Mores; je craignois qu'il n'y eût parmi eux quelque zelé Pelerin de la Mecque, qui eût la dévotion de me sacrifier à Mahomet. J'en fus quitte pour la peur; je fis connoissance & même amitié avec ces gens-là, je leur donnai de mes vivres, ils m'offrirent des leurs, & comme nous nous trouvâmes dans un parage, où il y avoit beaucoup d'huîtres & très-grandes, les unes bonnes à manger, les autres moins raboteuses & fort luisantes par dedans, & ce sont celles où sont ordinairement les perles, ils me firent part de leur pêche: mais soit qu'ils s'amusassent, soit que le vent ne fût pas bon, nous arrivâmes après la Gelve que j'avois quittée, & où étoient sept de nos confreres. Comme ils arriverent les prémiers à Suaquem, ils avoient aussi essuïé les prémiers emportemens du Bacha. C'étoit un homme violent, avare, & qui auroit tué son frére pour le moindre intérêt. Il s'emporta horriblement en nous voïant pauvres, déchirez & dénuez de tout; il nous traita de Cafars, qui est la plus grande de toutes les injures parmi les Turcs; il nous menaça de nous faire couper la tête. Nous nous consolions le mieux que nous pouvions dans cet état, esperans que nous allions bien-tôt finir nos souffrances en répandant nôtre sang pour le nom de Jesus-Christ. Nous sçavions que le Bacha avoit dit plus d'une fois avant nôtre arrivée, qu'il mourroit content, s'il nous avoit tous tuez de sa propre main. Il ne persista pas dans sa résolution, il étoit plus avide d'argent

que

que de nôtre ſang ; & comme il ſçût qu'on pourroit nous racheter, il ne voulut pas perdre une ſi groſſe rançon. Il nous envoïa donc dire que nous choiſiſſions, ou de mourir, ou de lui donner trente mille écus. Nous connûmes bien que le Bacha n'avoit plus d'envie de nous faire mourir ; que le tems & quelques réflexions & les conſeils de ſes amis lui avoient fait prendre des réſolutions plus douces ; nous commençâmes alors à entrer en Traité. Je fus chargé de parler pour tous, & de répondre à celui qui nous venoit parler de ſa part, qu'il voïoit bien le miſérable état où nous étions ; que nous n'avions ni argent ni revenus ; que l'on nous avoit ôté le peu que nous pouvions avoir ; que tout ce que nous pouvions lui promettre ce ſeroit de faire une quête, & que nous eſperions que nos fréres voudroient bien nous donner quelqu'aumône, afin de lui faire un préſent ſuivant la coûtume. Cette réponſe ne plût nullement au Bacha ; il nous envoia dire qu'il ſe contenteroit de vingt mille écus, pourvû que nous les païaſſions ſur l'heure, ou que nous lui donnâſſions de bonnes & valables cautions. Nous fîmes la même réponſe à cette propoſition qu'à la prémiére. Il nous fit déclarer par les mêmes perſonnes qu'il vouloit bien rabattre encore cinq mille écus, mais que ſi nous ne voulions pas nous mettre à la raiſon, il alloit nous faire ſouffrir tous les tourmens les plus cruëls. Il ne parloit que de nous empaller, de nous écorcher vifs. Il venoit de ſes domeſtiques nous voir, qui ne manquoient pas de nous conter quelques-unes de ſes cruautez. Il eſt certain qu'il n'y avoit pas long-tems qu'il en avoit uſé de la ſorte avec de pauvres marchands Gentils, qu'il avoit commencé à faire écorcher, & que les Bramines touchez de compaſſion s'étoient taxez pour délivrer ces malheureux ; mais comme nous n'étions pas ſûrs de trouver des gens auſſi charitables que ces Bramines, & que nous n'avions rien en propre, nous ne pouvions promettre aucune choſe. Enfin quelques-uns

de

de ses principaux confidens qui connoissoient sa brutalité & nôtre impuissance, & qui sçavoient d'ailleurs que s'il nous faisoit mourir, on verroit bien-tôt les Navires Portugais dans la Mer rouge venir venger nôtre mort, tâchoient de l'adoucir autant qu'ils pouvoient & vouloient nous obliger à faire quelqu'effort. Ils s'offrirent même d'avancer la somme que nous promettrions: ils ne nous demandoient point d'autre caution que nôtre parole; de sorte qu'après plusieurs allées & venuës, nous convinmes de donner quatre mille trois cens écus, ce qu'il accepta; mais à condition que nous les païerions comptant, & que nous nous embarquerions dans deux heures. Puis il changea tout à coup de résolution, il nous envoïa dire par son Tresorier que trois des plus considérables d'entre nous demeureroient en ôtage, & que les autres pourroient aller chercher la rançon, qu'on lui avoit promise. Il retint le Patriarche, les Péres Diego de Mattos & Antonio Fernandez; ce dernier étoit âgé de plus de quatre-vingt ans. Comme j'avois envie de demeurer prisonnier à sa place, j'allai représenter au Bacha que le Pére étoit très-vieux, qu'il pourroit mourir entre ses mains; que si cela arrivoit, les Portugais refuseroient de lui païer sa rançon, qu'il feroit mieux d'en choisir un plus jeune, & de prendre quelqu'un de nous. Je m'offris même de me mettre à la place de ce bon vieillard. Le Bacha consentit qu'on lui donnât un autre Jesuite. Le Ciel voulut que le sort tombât sur le Pére François Marquez. Je m'imaginai qu'il m'étoit aussi facile de retirer le Patriarche; mais dès que j'en ouvris la bouche, le Bacha me regarda avec des yeux en couroux, & son régard suffit pour me faire taire. Alors nous nous séparâmes; nous laissâmes le Patriarche & les deux Péres, dans les fers. Nous les embrassâmes fondans en pleurs, & nous allâmes coucher à bord.

Nôtre état n'étoit pas meilleur sur le Vaisseau, que celui de nos illustres captifs. Nous nous trou-

vions avec une troupe de Pelerins de la Mecque, ſur un Navire Arabe, où il n'y avoit pas un homme qui ne ſe fit un point de Réligion de nous inſulter. Nous couchions ſur le tillac expoſez aux injures du tems, & l'on ne faiſoit pas une manœuvre qu'on ne nous foulât aux pieds, ou qu'on ne nous donnât quelque coup. Lorſque nous montâmes ſur le Vaiſſeau, il me vint une fluxion aux doigts que je négligeai d'abord, elle gagna bientôt la main, puis le bras, qui m'enflérent extraordinairement; je ſouffris des douleurs très aiguës; je n'avois ni Chirurgien ni médicamens pour me panſer, je trouvai ſeulement un peu d'huile dont je me frottai, ce qui dans la ſuite diminua la douleur. Le tems étoit très-mauvais, nous eûmes prèſque toûjours vent contraire; & tout nôtre équipage, quoique More, craignoit extrêmement de rencontrer quelque Vaiſſeau de ceux que les Turcs entretiennent au détroit de Babelmandel, parce que nôtre Capitaine n'avoit pas touché l'année derniere à Mocca, bien qu'il eût promis de le faire; ainſi nous nous voïons prêts à tomber dans un captivité peut-être plus dure & plus cruelle que celle dont nous ſortions. Nous étions agitez de ces craintes, lorſque nous aperçûmes un Navire & une Galere des Turcs qui avoient vent ſur nous. Il faiſoit preſque calme, ou du moins nous n'avions pas aſſez de vent pour nous ſauver. La Galére nous approcha juſqu'à pouvoir nous parler, & nous nous croyïons perdus ſans reſſource, lorſqu'il s'éleva tout-à-coup un petit frais qui nous ſépara & nous porta dans le grand canal qui eſt entre l'Iſle de Babelmandel, & la terre-ferme d'Ethiopie. J'ai déja dit combien ce paſſage eſt difficile & dangereux. Nous le paſſâmes néanmoins de nuit ſans ſçavoir quelle route nous tenions, & nous fûmes ravis de nous trouver le matin hors de la Mere rouge, & à demi-lieuë de Babelmandel. Les courans qui ſont très-rapides nous porterent malgré nous au Cap de Gardafui: on mit les chaloupes dehors, afin de

de faire de l'eau dont le Navire commençoit à avoir besoin. Nous priâmes nôtre Capitaine de nous en donner un peu, il nous le refusa; mais comme nous approchions de nos terres, je lui parlai d'un ton plus haut & plus ferme que je n'avois fait, je lui fis entendre que lorsqu'il seroit à Diou où il devoit relâcher, il pourroit avoir besoin de nous. Cette menace lui fit peur; il nous traita le reste du voïage avec plus d'honnêteté qu'il n'avoit fait. Enfin nous arrivâmes à Diou après cinquante-deux jours de navigation. Comme on croioit que le Patriarche étoit dans le Vaisseau, toute la ville étoit sortie pour le recevoir; il n'y eut pas un honnête homme qui n'eût de l'empressement de voir ce saint homme, devenu celebre par ses souffrances & par ses travaux apostoliques.

Je ne puis représenter de combien de mouvemens différens on fut agité, lorsqu'on nous vit pâles, extenuez, sans chapeau, sans chausses, sans souliers, en un mot tous nuds & tous déchirez. On ne pouvoit nous voir en ce pitoyable état sans penser à tout ce que nous avions souffert, & à ce que souffroient ceux que nous avions laissez à Suaquem & dans l'Abissinie. On bénissoit Dieu de ce que nous étions délivrez de tant de périls, & on s'affligeoit en faisant réflexion que le Patriarche & les autres Missionnaires étoient encore dans les fers, ou du moins au pouvoir des ennemis de nôtre sainte Réligion. Tout cela n'empêcha pas qu'on ne témoignât beaucoup de joie de nôtre délivrance, & qu'on ne nous fit des honneurs qui surprirent fort les Mores, & les firent repentir dans ce moment d'en avoir si mal usé avec nous pendant tout le voïage. Il y en avoit un qui avoit paru mieux intentionné que les autres, il s'étoit même donné quelque mouvement pour nous faire sortir des prisons de Suaquem; il se sentit fort honoré de ce que je le pris par la main & le présen-

tai au Maître de la Doüanne qui me promit de lui rendre service.

Lorsque nous passâmes à la vûë du fort, on nous tira trois coups de canon; honneur qu'on ne fait qu'aux Capitaines Généraux. Les principaux de la ville, qui nous attendoient au bord de la mer, nous accompagnerent jusqu'à nôtre Collége à travers une foule de monde que la curiosité avoit attiré dans tous les lieux où nous devions passer. Quoique nôtre Collége de Diou soit un des plus beaux que nous aïons aux Indes, nous n'y demeurâmes que peu de jours. Dès que nous fûmes remis de nos fatigues, nous nous embarquâmes sur les Vaisseaux qui escortoient la flotte du nord. Je me mis avec le Capitaine général, & nous allâmes à Goga, sur les Vaisseaux qui devoient décharger à Camboie. Nous perdîmes-là un bon Réligieux Abissin, âgé de 70 ans. Il avoit été fort consideré dans son ordre, & étoit actuellement Prieur de son Couvent lorsqu'il partit d'Abissinie, aimant mieux tout quitter que d'abandonner la voïe que Dieu lui avoit montrée.

Nous continuâmes nôtre route; nous passâmes à Surate, puis à Daman, sans presque nous y arrêter. Le Recteur du Collége vint nous voir à bord, mais il étoit si incommodé du mal de mer, que nous ne pûmes nous entretenir. De-là nous arrivâmes en deux jours à Baçaim, où nous débarquâmes. Nos Peres nous y reçûrent avec leur charité ordinaire, & ne songerent qu'à nous faire oublier nos maux passez; mais comme il y avoit un ordre du Pere Provincial d'empêcher les Peres, qui reviendroient des Missions de passer outre, nous convînmes qu'il falloit envoïer quelqu'un à Goa, pour rendre compte des changemens arrivez en Abissinie, & de la prison du Patriarche. On me donna encore cette commission, & je ne sçai par quel secret de la Providence, il falloit que, soit que les affaires

allâssent bien, soit qu'elles tournâssent mal, elles passassent par mes mains, & que j'en fûsse chargé. Toute cette côte étoit couverte de Corsaires Hollandois, & comme il étoit difficile de naviguer, sans se mettre en danger de tomber entre leurs mains, j'allai par terre de Baçaim à Tana, où nous avons encore un Collége, & de Tana à nôtre maison de Chaul: là je frettai une Almadie de Pongin, qui est une petite embarquation fort étroite, fort rase & fort legere; j'y mis dix-huit rameurs de chaque côté, & nous allâmes presque toûjours terre à terre, depuis Chaul jusqu'à Goa, qui en est à 80 lieuës. Nous courûmes souvent risque d'être pris, & particulierement lorsque nous relâchâmes à Dabul; il y avoit un Corsaire qui bouchoit une des entrées par où tous les Vaisseaux ont coûtume de passer, mais comme nous avions pleine mer, & que nôtre Almadie prenoit peu d'eau, nous passâmes par le petit canal, & nous fûmes assez heureux pour éviter ce Corsaire. Quoi qu'il nous restât beaucoup de chemin à faire pour arriver à Goa, nous prétendions y être le lendemain matin, huit de Décembre jour de la Conception, & nous fîmes le plus de diligence que nous pûmes. La mer étoit très-belle, & nous croïons n'avoir plus rien à craindre, quand nous apperçûmes quelques barques Malabares qui étoient cachées derriere une pointe de terre que nous allions doubler. Nous ne pouvions éviter d'être pris, si un homme du païs ne fût venu à la nage nous avertir, que parmi ces barques de pêcheurs, il y avoit des Corsaires qui alloient nous enveloper & nous enlever. Nous recompensâmes cet homme du bon service qu'il nous rendit & nous attendîmes qu'il fût nuit pour passer; de sorte que nous arrivâmes le lendemain sur les dix heures, à nôtre Collége de Goa. Nous y trouvâmes tous nos Peres du Seminaire, du Noviciat & de la Maison Professe. Comme c'étoit la fête du Collége, on leur donnoit quelque petite chose plus qu'à l'or-

dinaire; ce régal consistoit principalement en deux sardines qui nous parurent merveilleuses, parce qu'elles venoient de Portugal. Le repos que je commençois à goûter ne me fit pas oublier mes freres, dont les uns étoient cachez dans les rochers, les autres gémissoient dans les fers. Comme on ne pouvoit les délivrer sans le secours du Viceroi, j'allai le chercher aussi-tôt; je lui fis une peinture assez vive de l'état miserable, où la Réligion Catholique se trouvoit réduite dans un païs où quelques jours auparavant les Portugais l'avoient renduë si florissante. Je lui répréſentai le plus fortement que je pûs, tout ce que nous avions souffert depuis la mort de Sultan Segued; comment nous avions été chassez d'Abissinie; combien de fois on avoit attenté sur nôtre vie; de quelle maniere nous avions été trahis, & livrez aux Turcs; les menaces & les violences qu'on nous avoit faites; le péril où étoit le Patriarche, d'être ou écorché tout vif ou empalé; l'avarice, l'emportement, la cruauté du Bacha de Suaquem, & la persécution que l'on faisoit aux Catholiques en Ethiopie. Je l'exhortai par tout ce que je crus capable de le toucher, à faire quelqu'effort, afin de sauver des Jesuites Portugais qui s'étoient volontiers sacrifiez pour le service de Dieu. Je lui fis connoître combien il seroit aisé de nous rendre maîtres de la Mer rouge, d'en chasser les Turcs, & de profiter seuls de tout le commerce qui s'y fait. Je l'instruisis le mieux qu'il me fut possible de la navigation de cette mer. Je lui marquai les Ports dont on pourroit s'emparer d'abord, & où l'on se retireroit en cas de quelque mauvaise rencontre. J'avouë qu'il pouvoit bien entrer dans mon discours un peu de passion & de ressentiment. Car quoi que Dieu nous défende la vengeance, je n'aurois pas été fâché d'avoir le Bacha de Suaquem & son frere entre mes mains, afin de leur reprocher tous les mauvais traitemens qu'ils

nous

nous avoient faits. C'eſt pourquoi je voulois qu'on allât d'abord à Maçua, qu'on en chaſſât les Turcs, qu'on y élevât une Citadelle, & qu'on y mît une bonne garniſon Portugaiſe.

Le Viceroi m'écouta fort attentivement, m'interrogea long-tems, & me fit pluſieurs queſtions. Je répondis à toutes & je crus l'avoir ſatisfait. Il vouloit bien faire paſſer une Armée navale dans la Mer rouge, ſon deſſein même étoit de donner le commandemeht de cette Armée à ſon fils; mais il ne croïoit pas que l'on dût penſer à y faire aucun établiſſement: il prétendoit ſeulement piller & brûler tout ce que l'on trouveroit ſur la côte, puis ſe retirer. Je tâchai de lui faire connoître que ce ſeroit tout perdre, que d'entrer dans la Mer rouge, ſeulement pour ravager ces côtes; que les Turcs enragez d'une ſemblable inſulte ſe vengeroient ſur tous les Chrétiens qu'ils tenoient en captivité, & nous fermeroient pour toûjours le paſſage en Abiſſinie; j'opinai toûjours qu'il falloit s'établir à Maçua, que cent hommes ſuffiroient pour défendre le fort que l'on y bâtiroit. Le Viceroi ne m'en offrit que cinquante, & vouloit qu'on ramaſſât-là le peu de Portugais qui étoient répandus dans l'Abiſſinie; ce que je ne pouvois approuver; mais comme le Viceroi, n'avoit ni aſſez de forces, ni un pouvoir aſſez ample, pour executer ce que je propoſois, on convint que je paſſerois inceſſamment en Europe, que je repréſenterois à Rome & à Madrid, l'état pitoyable des Miſſions d'Abiſſinie. Le Viceroi promettoit, ſi je pouvois obtenir quelque ſecours, de commander en perſonne l'Armée navale qu'on feroit paſſer dans la Mer rouge, & il m'aſſûroit qu'il croioit ne pouvoir mieux emploïer ſa vie, que dans une expedition ſi ſainte & d'une ſi grande importance pour la Réligion Catholique.

Sur ce diſcours du Viceroi, je m'embarquai

pour Lisbonne, ne doutant pas qu'on ne m'accordât tous les ſecours dont nôtre Miſſion avoit beſoin pour ſe rétablir. Mais jamais navigation n'a été plus traverſée que la mienne; j'ai fait naufrage ſur la côte de Natal; j'ai été pris par les Hollandois, & il n'y a péril que je n'aye couru ſur terre & ſur mer, avant que d'arriver en Portugal.



SUI-



SUITE DE LA RELATION D'ABISSINIE.

A Peine le Pere Jerôme Lobo étoit parti de Suaquem, que le bruit courut que les Portugais étoient entrez dans la Mer rouge, avec une puissante Armée navale, qu'ils avoient fait descente sur les côtes d'Abissinie, & qu'ils alloient envahir le Royaume. La terreur qui se répandit par tout le païs, bien loin de diminuer la persécution, ne contribua pas peu à l'augmenter. On contraignit les Portugais, établis depuis long-tems en Abissinie, de se retirer plus avant dans les terres; on leur laissa seulement la permission de pouvoir emmener un Missionnaire avec eux, & cette consolation leur fut bien-tôt ôtée. Le Pere Jean Pereira qui s'étoit offert de les suivre par tout, fut obligé de se sauver & de se cacher. On publia en même-tems une Déclaration

qui portoit, que le Roi ne se croyant pas en sûreté tant qu'il y auroit un seul Missionnaire dans ses Etats, il vouloit qu'on en fit une perquisition exacte, & qu'on livrât à la Justice ou qu'on massacrât tous ceux qu'on pourroit découvrir.

Caflamariam avoit chez lui le Pere Apollinaire d'Almeida Evêque de Nicée, & le Pere Hyacinte Francisco Florentin. Il leur déclara, qu'après l'Edit qu'on venoit de publier, il ne pouvoit plus les garder. Il les conduisit lui-même près d'Adefalo entre des montagnes affreuses où ils étoient à la vérité très-bien cachez, mais toûjours en danger d'être dévorez par les bêtes feroces, ou de mourir de faim. Le bruit même qui courut qu'ils étoient morts, fut cause qu'on ne les chercha pas davantage. Caflamariam se repentit bien-tôt de les avoir si mal placez. Il vint les réprendre, il fit conduire l'Evêque de Nicée dans le lieu où le Pere François Rodriguez s'étoit retiré; ce ne fut pas une mediocre joye pour ces deux Confesseurs de la Foi de Jesus-Christ de se retrouver ensemble, & de pouvoir s'assister mutuellement. Le Pere Francisco changea bien de demeure; mais il n'en fut pas mieux. Il fut un an entier sans voir le jour. Il ne pouvoit sortir que la nuit pour prendre l'air, & il payoit fort cher cette permission; de sorte qu'ayant tout donné & n'ayant pas dequoi assouvir l'avarice de son hôte, il fut contraint d'aller chercher un asile ailleurs.

La même chose arriva aux Peres Loüis Cardeira & Bruno Bruni. Ils s'étoient retirez chez Zer-Jannes, qui les traita d'abord très-doucement; mais après qu'il eut pris les Vases & les Ornemens sacrez qu'ils avoient, il les menaça de les vendre eux-mêmes aux Turcs, & il fallut lui payer onze onces d'or pour tirer ces Freres de chez lui & l'empêcher d'executer sa perfide résolution.

Bruno Bruni alla joindre les Peres Gaspar Païz & Jean Pereira, qui étoient cachez à Assa à dix milles de Fremone, sous la protection de Tecla Ema-

Emanuel. Ce fidele ami & protecteur des Missionnaires fut rappellé bien-tôt après de son Gouvernement; il avertit les Peres, qu'on avoit nommé son frere Melca-Christos pour lui succeder, qu'ils s'en donnassent de garde, parce qu'il étoit gendre de Guebra-Christos & ami particulier de l'Abbé Aspha-Christos, l'un & l'autre très-violens & très-emportez contre la Réligion Catholique.

Ces Réligieux auroient bien voulu profiter de ces avis; mais ils ne sçavoient où aller, ni à qui se fier; ils avoient été si souvent abandonnez & trahis par ceux qui leur avoient témoigné le plus d'affection, qu'il ne leur étoit pas aisé de se déterminer sur le parti qu'ils avoient à prendre. Ils déliberoient encore toûjours flotans & incertains, lorsqu'on leur vint dire que Melca-Christos, le nouveau Gouverneur, demandoit à leur parler; il parut aussi-tôt suivi d'une troupe de satellites, dont il avoit fait cacher une partie, & il dit à ces Peres, avec une tristesse affectée, qu'il venoit d'apprendre avec bien de la douleur, que son frere Tecla Emanuel avoit été arrêté par ordre du Roi & chargé de chaînes pour les avoir protegez; qu'il étoit bien fâché de les prier de se retirer. A peine eut-il achevé de prononcer ces dernieres paroles, que les soldats qui étoient au nombre de cent trente, fondent sur les Missionnaires. Ces saints Confesseurs résolus à tout souffrir pour la Réligion qu'ils étoient venu prêcher, exhorterent leurs domestiques à se retirer. Le Pere Gaspar Païz, qui n'avoit ni la force ni la volonté de se défendre, se couvrit le visage de son mouchoir, s'appuya contre un arbre & fut aussi-tôt percé de plusieurs coups; mais Gosmas Mesquita, Felix Machado, Lucas Raposo, Nisso, jeune Abissin, se mirent en défense, & se battirent avec une adresse & une valeur extraordinaires. Nisso gardoit le Calice du Pere Païz & ne le rendit qu'avec la vie. Cosmas Mesquita succombant sous le nombre tomba mort après une assez longue résistance; Lucas Raposo

 lui

lui ſurvêcut de quelques heures. Machado & le Pere Pereira ne moururent que le lendemain; le Pere Bruno Bruni qui avoit été laiſſé pour mort, fut guéri par les ſoins d'une eſclave de la Nation des Caffres; Dieu le reſervant ſans doute à de plus grands travaux, & à un ſupplice en apparence plus ignominieux.

Pendant cette cruelle perſécution, l'Egliſe Jacobite d'Abiſſinie ſouffrit un des plus grands ſcandales qui y fut jamais arrivé. Un malheureux qui conduiſoit des chevaux de Nubie dans la Province de Narca & qui n'étoit pas ſeulement tonſuré, eut l'impudence de prendre le titre d'Abuna d'Abiſſinie, & d'y aller faire toutes les fonctions Epiſcopales. Il fut reconnu par un Egyptien, il en fut ſi irrité qu'il le tua; un tel crime ne pût être caché, & l'Empereur Baſilides, de ſa propre autorité, dépoſa cet Abuna & le relegua dans l'Iſle de Dek. Celui qui vint d'Alexandrie pour remplir ſa place, ne valoit pas mieux. Il amena avec lui femme & enfans; & toute ſa conduite fut ſi ſcandaleuſe, que dans l'année même l'Empereur le confina ſous bonne garde ſur un rocher qui paroiſſoit inacceſſible; il envoya auſſi-tôt à Alexandrie demander un autre Evêque. Le Pere Agatange de Vendôme, Superieur de la Miſſion des Capucins en Egypte, fut informé de l'état déplorable où étoit la Réligion en Ethiopie; il alla trouver le Patriarche d'Alexandrie, & le conjura d'avoir pitié des Chrétiens de ce païs-là, de leur donner un Evêque doux & humain & qui pût par ſa prudence & ſa charité appaiſer les eſprits qui n'étoient que trop échauffez. Le Patriarche promit tout; il écrivit même au Roi Baſilides de traiter les Catholiques Romains avec moins de dureté, & de s'abſtenir de répandre le ſang humain. L'Abbé Marc qui fut fait Abuna, ou Metropolitain d'Ethiopie, étoit ami du Pere Agatange; ils eurent même pluſieurs conférences enſemble, & le bon Capucin crut lui avoir inſpiré des ſentimens très-favorables pour les Catholiques, il en parle en ces termes dans la Lettre qu'il lui

donna

donna pour le Patriarche Alphonse Mendez.
„ L'Abbé Marc qui vous rendra ces Lettres a
„ été nommé & sacré Archevêque d'Ethiopie ;
„ j'ai souvent conferé avec lui sur plusieurs articles
„ de la foi, & j'ai trouvé par la grace de Dieu
„ qu'il étoit persuadé que tous les dogmes de la
„ Réligion que nous professons sont véritables. Je
„ n'ose pas néanmoins assurer qu'il est Catholique,
„ ce que je desirerois fort; mais je puis dire qu'il
„ est bien intentionné pour l'Eglise Romaine, &
„ qu'il m'a protesté qu'il croit tout ce que nous
„ croyons touchant Jesus-Christ, touchant le Saint-
„ Esprit, touchant la primauté du Souverain Pon-
„ tife, & qu'il traitera ceux de nôtre communion
„ comme Orthodoxes. Je voudrois de tout mon
„ cœur pouvoir l'entretenir plus long-tems; mais
„ il part & je ne puis le suivre; il faut que je re-
„ tourne au Caire, où des affaires importantes,
„ qui regardent nôtre Mission d'Egypte, me rap-
„ pellent. J'ai crû qu'il étoit bon que je fisse sça-
„ voir toutes ces choses à vôtre Charité, en lui
„ offrant tout ce qui peut dépendre de moi; si je
„ n'ai pas l'honneur d'être connu personnellement
„ de vôtre Charité, au moins lui suis-je connu
„ dans le Seigneur. Non-seulement je vous prie
„ très-humblement & au nom de Jesus-Christ, de
„ rendre à cet Archevêque tous les bons Offices
„ que Saint Paul nous ordonne de nous rendre les
„ uns aux autres; mais je vous conjure de l'hon-
„ norer d'une affection particuliere & de vouloir
„ bien le recommande au Général de votre Flotte.
„ Il mene avec lui un Lutherien, Allemand d'o-
„ rigine, qui me donne de vrais sujets de crainte.
„ Je sçai ses mauvais desseins, & il a été ici un
„ grand obstacle à la propagation de la foi. J'es-
„ pere que Dieu dissipera ses conseils & que tous
„ les efforts que le Démon fait contre nous tour-
„ neront à sa confusion & à nôtre avantage. Je
„ saluë vôtre Reverence & tous les enfans de l'E-
„ glise nôtre sainte mere qui sont avec vous.

Le Patriarche Alphonse Mendez étoit à Suaquem, où l'Abuna Marc & Pierre Heyling, ce jeune Lutherien Allemand, lui rendirent cette Lettre. Il eut plusieurs entretiens avec eux, & jugea de ces deux hommes tout autrement que le Pere Agatange. Il trouva que l'Abuna avoit trompé ce bon Capucin, que c'étoit un franc Jacobite, qu'il n'étoit rien moins que simple, & que bien loin de favoriser les Catholiques, il seroit un de leurs plus cruels persecuteurs; le Pere Agatange l'éprouva lui-même, comme on le verra dans la suite. Pour Pierre Heyling, le Patriarche dit que c'étoit un esprit doux & insinuant, qu'il sçavoit fort bien le Latin & l'Arabe, fort peu l'Hébreu & le Grec, qu'il ne devoit pas aprehender qu'il fit de grands progrès en Abissinie, s'il prétendoit y répandre le Lutheranisme; que les Abissins étoient fort attachez à leur Réligion & qu'il n'étoit pas aisé de leur en inspirer aucune autre. Il se flate même qu'il auroit pû convertir Heyling, s'il avoit encore eu quelques conférences avec lui. Il dit qu'ils étoient convenus presque de tout, & qu'ils n'étoient plus en dispute que sur la sixiéme Session du Concile de Trente, ou le point de la justification; que Heyling lui avoit promis de l'aller trouver aux Indes; mais qu'il étoit toûjours demeuré en Abissinie, où il professoit la Medecine.

Tout ceci est rapporté par Alphonse Mendez, qui ajoûte que leurs conférences ne furent interrompuës, que parce que le Bacha le renferma dans une prison plus étroite afin d'en tirer une plus grosse rançon.

Jamais captivité ne fut plus dure que celle du Patriarche & des deux Missionnaires qui étoient arrêtez avec lui. Le Bacha, homme d'une avarice insatiable, commença par leur prendre tout ce qu'ils avoient; ensuite il leur demanda des sommes immenses: chaque jour il leur faisoit faire de nouvelles propositions par son Kiaia, & toutes plus déraisonnables les unes que les autres; si on lui présen-

sentoit quelque somme d'argent, il la prenoit & n'en vouloit point tenir compte. Le Patriarche & les Missionnaires ne pouvant plus soutenir ces injustices & ses vexations, s'adresserent au Consul François qui étoit en Egypte, afin de faire sçavoir à Rome l'état où ils étoient: ils esperoient encore que ce Consul pourroit obtenir quelques Lettres du Bacha du Caire pour celui de Suaquem qui releve de lui. Le Consul employa ses bons offices; mais le Patriarche & lés Missionnaires n'en furent pas mieux. Le Bacha de Suaquem les chargea de chaînes encore plus pesantes, il les fit attacher par le pied & par le col, ensorte qu'ils n'avoient pas la liberté de se remuer. Le Comte de Linnarez, Viceroi des Indes, informé de leurs souffrances, fit agir des Marchands pour traiter de la rançon de ces prisonniers. Ils offrirent quatre mille crusades, le Bacha en demandoit six mille pour le Patriarche seul, & il fallut les donner.

Le Patriarche auroit bien voulu emmener le Pere Apollinaire d'Almeida, Evêque de Nicée, il lui écrivit de le venir trouver au plûtôt; mais soit que la Lettre ne lui fût pas renduë, soit qu'il arrivât quelqu'autre contre-tems, l'Evêque ne parut point, & le Patriarche & les Missionnaires partirent sans lui. Le Navire qui les attendoit depuis le quatre Avril, mit à la voile le vingt-quatre Août, & ils aborderent le vingt-trois du mois suivant à Diou. Le Gouverneur, François Silveira, vint recevoir le Patriarche à la descente du Vaisseau, & le pria de se mettre sur son hamac; le Patriarche le remercia d'abord, mais ayant voulu marcher il se sentit les jambes si foibles, & la tête si ébranlée qu'il ne pût faire quatre pas; il fut donc obligé de prendre le hamac, il garda même le lit pendant plusieurs jours; tant il étoit incommodé des fatigues d'une assez longue navigation, après la dure prison qu'il avoit soufferte. Il fut plus de six semaines à Diou pour se remettre, & il n'arriva à Goa que le dix-neuf de Decembre. A quelques jours de là, il

eut une audience publique de Dom Pierre de Silva, qui venoit de ſucceder au Comte de Linnarez dans la Viceroyauté des Indes, il lui rendit compte de ſes travaux, de ceux des Miſſionnaires, des progrès qu'ils avoient fait pendant le Regne de Sultan Segued, de ce qu'ils avoient ſouffert ſous celui de Baſilides, de leur éxil, de leur priſon, du péril où étoient les Miſſionnaires qui avoient voulu demeurer en Abiſſinie. Il repréſenta le beſoin que cette Catholicité naiſſante avoit d'être promptement ſecouruë; mais les moyens qu'il propoſa pour conſerver & augmenter nôtre Réligion en ce païs-là, étoient plus d'un Conquerant que d'un Miſſionnaire, ou d'un Evêque; il dit qu'il falloit envoyer une armée navale dans la Mer rouge pour s'emparer de Maçua, & d'Arkiko, bâtir une bonne Citadelle, y entretenir une forte garniſon, gagner ou ſoûmettre le Bharnagas, & le forcer de remettre aux Portugais le frere du Negus qu'il tenoit ſous ſa garde, placer ce frere ſur le trône, & par ſon moyen exciter une guerre civile dans l'Abiſſinie.

Le Pere Jerôme Lobo tint à peu près les mêmes diſcours à Rome; ce qui fit croire au Pape, aux Cardinaux, & à tous ceux qui en eurent connoiſſance, que les Miſſionnaires pourroient bien avoir mêlé dans leurs diſcours & dans toute leur conduite un peu de cette humeur martiale, qui n'eſt que trop naturelle à la Nation Portugaiſe. La réſiſtance faite à Fremone & à Aſſa, les tentatives & voïes de fait pour tirer Razela Chriſtos de ſon éxil, la déſobéiſſance, ou pour mieux dire, la révolte de Zamariam, ce zelé Catholique & grand Protecteur des Jeſuites, qui s'étant joint aux rebelles du Mont Laſta, mourut les armes à la main contre ſon Roi, acheverent de perſuader que ni les Catholiques Abiſſins, ni les Miſſionnaires n'étoient pas de ces brebis qui ſe laiſſent conduire à la boucherie ſans ſe plaindre.

Les Peres Bruno Bruni & Loüis Cardeira s'étoient

toient rétirez avec Zamariam sur le Mont de Salam; on dit qu'ils voulurent le quitter, lors qu'il prit les armes; néanmoins ils écrivirent à l'Evêque de Nicée, aux Peres Hyacinte Francisco, & François Rodriguez, de les venir joindre; mais ceux-ci firent réponse, qu'ils étoient venus en Abissinie pour travailler & pour souffrir, & non pas pour se cacher & être inutiles, que leur vie étoit entre les mains de Dieu, & qu'ils étoient résolus de s'abandonner entierement à la divine Providence. Ils demeurerent fermes dans cette résolution, & ne furent pas long-tems sans obtenir la couronne que Dieu a préparée à ceux qui quittent tout pour lui. Ils furent arrêtez au mois de Juin de l'année 1638. & pendus sur l'heure. Les Peres Cardeira & Bruni, malgré les soins qu'ils prenoient de se cacher furent à la fin découverts, & moururent de la même mort que leurs glorieux confreres. Il ne resta plus de Jesuites dans l'Abissinie, toutes les peines que le Patriarche se donna pour y en faire passer furent inutiles.

Le Pape & les Cardinaux prévenus contre les Jesuites chargerent de cette Mission les Capucins François; six d'entr'eux, à la tête desquels étoit le Pere Agatange, tenterent de pénetrer dans l'Abissinie. Ce Pere & le Frere Cassien de Nantes s'embarquerent avec le Bacha, que le Grand Seigneur envoyoit à Maçua. Leur passage fut heureux, le Bacha les traita avec bonté tant qu'ils furent en sa compagnie; mais ils ne furent pas entrez en Abissinie, que quoique déguisez en Marchands Armeniens, ils furent pris & conduits à l'Abuna Marc, qui les reconnut aussi-tôt, & dit que c'étoient des Prêtres Romains, ennemis de l'Eglise d'Alexandrie, qu'ils venoient pour la combattre & la détruire. Ce discours fut un arrêt de mort contre ces Réligieux, qui furent lapidez sur le champ. Telle fut la récompense & la fin de cette grande & tendre amitié, qui étoit entre l'Abuna Marc & le Pere Agatange; les Peres Cherubin & François

du même Ordre, qui avoient été pendant très long-tems employez aux Missions de Bassora, s'embarquerent à Mascate, & furent massacrez à Magadoxo.

Les Peres Antoine de Virgoleta & de Petra Santa, se conduisirent avec plus de prudence & de dexterité; ils demeurent long-tems à Maçua sous la protection du Bacha; ils y firent beaucoup de fruit; ils remirent dans la bonne voye plusieurs Marchands Abissins, qui avoient été autrefois convertis par les Jesuites, mais qui faute de secours & d'instructions étoient retournez à leurs premieres erreurs; la moisson devint si grande que ces deux Ouvriers Evangeliques n'y pouvant suffire, succomberent sous le travail. Le Pere Virgoleta mourut au commencement de 1642. Le Pere Antoine de Petra Sancta, resté seul, fut joint par les Peres Felix de S. Severin, & Joseph Tortulani d'Altino; la venuë de ces deux Réligieux fut bien-tôt sçûë en Abissinie, & y jetta l'alarme. Le Roi Basilides, toûjours prévenu que les Rois Catholiques s'étoient liguez avec les Portugais, étoit dans de continuelles alarmes; il n'arrivoit aucune barque à Maçua ou à Suaquem, qu'il ne crût que c'étoit une armée navale qui alloit envahir ses Etats. Sur la nouvelle que quelques Européens étoient à Suaquem, il envoya un Ambassadeur au Bacha avec un présent de cent cinquante onces d'or, & de cinquante Esclaves. Il le prie, il le conjure ou de lui remettre ces Européens, ou de les faire mourir. Ce Bacha n'étoit pas ce genereux Turc qui avoit si bien traité les Peres Capucins; il étoit aussi barbare & aussi avare que son prédecesseur étoit humain & désinteressé.

Le présent de l'Ambassadeur Abissin reçû, l'arrêt fut prononcé contre les Capucins, il fit venir devant lui les Peres Felix de S. Severin & Joseph Tortulani, on leur coupa la tête en sa présence. Comme il connoissoit le Pere Antoine de Petra Sancta, il lui épargna la peine de le venir trouver, il se contenta qu'on lui apportât sa tête. De-

Depuis la mort de ce dernier, il ne fut plus possible d'avoir des nouvelles d'Abissinie. Le Patriarche qui regardoit toûjours l'Eglise Catholique d'Abissinie comme son épouse, ne pouvoit s'en détacher. Il cherchoit toutes sortes de moyens pour envoyer des secours à tant de Chrétiens Orthodoxes, qu'il avoit enfantez en Jesus-Christ; les Jesuites qui avoient eu part à ses travaux Evangéliques & qui avoient été chassez avec lui d'Ethiopie, s'offroient d'y retourner, quoi qu'ils n'ignorassent pas les périls à quoi ils s'exposoient. La mort de leurs confréres animoit leur zele; ils se regardoienr comme des lâches d'être sortis d'un païs où la couronne du martyre leur étoit assurée, s'ils avoient eu le courage d'y demeurer plus long-tems. Le Pére Damien Calaca se présenta le prémier; il s'étoit donné entiérement aux Missions depuis sa sortie d'Ethiopie; il avoit prêché & catéchisé à Diou, il s'y étoit fait aimer & estimer des Banianes, il en avoit converti plusieurs, il esperoit que par leur credit il seroit bien reçû à Maçua, où ils faisoient un très-grand commerce, que là il pourroit attendre les occasions que la Providence lui offriroit de rentrer en Abissinie. Il s'embarqua à Diou le 24. Mars; il arriva à Suaquem le 16. Mai, il alla saluër le Bacha comme s'il eut été le Facteur du Vaisseau; il en fut bien reçû. Ces heureux commencemens lui donnerent de grandes esperances; mais quelque soin qu'il prît de se déguiser, il fut découvert. On sçût qu'il étoit Jesuite & Portugais; il n'en fallut pas d'avantage pour remettre l'alarme dans tout le païs. L'avare & rusé Bacha pourroit bien avoir répandu ce bruit, afin de tenir sous contribution & le Roi & les Missionnaires; cela ne lui étoit pas difficile. Le Roi Basilides avoit toûjours un Ambassadeur à Maçua ou à Suaquem, qui l'avertissoit de tout ce qui se passoit dans ces Isles. L'adroit & politique Bacha fait venir le Pére Calaca, & lui déclare publiquement qu'il aime les Jesuites & les Portugais, qu'il veut bien vivre avec eux & rendre

le commerce de la Mer rouge plus libre & plus facile qu'il ne l'a été par le passé, qu'il alloit envoyer deux personnes de confiance vers le Viceroi, qu'il feroit bon qu'il les accompagnât, qu'il reviendroit par le prémier Vaisseau qui entreroit dans la Mer rouge, qu'il ameneroit tant de Marchands qu'il voudroit, qu'il en laisseroit toûjours deux pour vendre les marchandises qu'on n'auroit pas débitées pendant le tems que les Vaisseaux seroient dans les Ports de Maçua ou de Suaquem. Le Pére connut le piége & ne pût l'éviter; il fallut partir, & il ne fut pas hors du port que le Bacha saisit toutes les marchandises & les confisqua à son profit; cette avanie revolta tous les Négocians; le Bacha ne s'en soucioit pas; il n'avoit eu nulle envie d'établir le commerce qu'il avoit proposé entre lui & le Viceroi des Indes. L'incertitude où tous les Officiers sont en Turquie sur leur état, ne leur permet pas de faire des projets pour l'avenir. Ce Bacha vouloit prendre ce qu'il trouvoit sous sa main, & le prit, il n'en fut autre chose; il n'entendit jamais parler ni des présens qu'il avoit envoyez au Viceroi des Indes, ni du P. Calaca; il ne partit point de Vaisseaux pour la Mer rouge que deux ans après; on ne vouloit permettre à aucun Jesuite de s'embarquer. Le Pere Antoine d'Almeida passa à Mocca, & en revint sans avoir rien fait: le Pére Botelko, Recteur du Collége de Diou, voulut tenter s'il ne feroit pas plus heureux que les autres, il s'embarqua habillé à la Turque, & arriva à Suaquem. L'Ambassadeur d'Abissinie, qui résidoit auprès du Bacha, part aussi-tôt, va donner avis à son Maître qu'un Jesuite Portugais étoit à Suaquem, & pourroit être suivi de plusieurs autres; ç'en fut assez pour mettre ce Prince en fureur. Prévenu que les Portugais armoient contre lui, qu'ils étoient soutenus de toutes les forces de l'Europe, il envoye des Ambassadeurs au Bacha de Maçua, à Mocca, à l'Yemen avec des riches présens; il prie, il conjure qu'on éloigne ou qu'on

fasse

faſſe murir tout ce qu'on trouvera de Portugais, qu'on n'en ſouffre aucun dans le voiſinage de ſes Etats; & s'imaginant que Claude, ſon jeune frére, entretenoit de ſecretes correſpondances avec les Jeſuites, qu'il y avoit un Traité entre lui & les Portugais, il le fait arrêter.

Tout le crime de ce jeune Prince étoit qu'on le ſoupçonnoit d'être encore attaché à l'Egliſe Romaine, parce que peu édifié des mœurs corrompuës & ſcandaleuſes des Réligieux Abiſſins & de l'Abuna méme qui menoit une vie trop licentieuſe, il comparoit leur conduite avec celle du Patriarche & des Jeſuites, dont il prenoit plaiſir à rélever le mérite & la vertu: il diſoit qu'en les chaſſant on avoit pris l'ivroye pour le bon grain, le cuivre pour l'or, dont on s'étoit défait mal-à-propos; il faiſoit ſans ceſſe l'éloge du Patriarche, après avoir loüé ſa modeſtie, ſa fermeté, ſa pieté, ſon ſçavoir; il demandoit ſi dans tous les Etats du Roi ſon frére, on pourroit trouver un Paſteur pareil à celui-là. Ces diſcours étoient rapportez au Roi par un domeſtique de ce jeune Prince, on ſçût encore qu'il avoit chaſſé deux ou trois de ſes Officiers pour avoir abjuré la Réligion Romaine. Il n'en falut pas d'avantage pour rendre le Prince Claude criminel dans un tems, où être Catholique Romain, c'étoit être traître au Roi & à l'Etat, & coupable de toutes ſortes de crimes.

Le Roi réſolu de s'aſſûrer de la perſonne de ſon frére, fait entrer des Officiers & ſoldats dans ſon Palais, mande le Prince, ſous prétexte de lui vouloir communiquer quelques affaires de grande importance; il le mene d'un appartement dans un autre, & au prémier coup d'œil qu'il donna, ceux qu'il avoit cachez ſortent, ſe jettent ſur le jeune Prince, le chargent de chaînes, le traînent dans une priſon voiſine qu'on avoit fortifiée exprès: on arrête en même-tems tous ſes enfans & tous ſes ſerviteurs, ou ceux qu'on ſoupçonne de lui être attachez. Toute l'armée aſſemblée, on améne le

Prince

Prince Claude pieds & mains liez, le Roi paroît, harangue cette multitude, reproche à son frére d'avoir abandonné la Réligion de ses ancêtres pour embrasser celle de Rome, d'avoir voulu introduire les Portugais dans l'Abissinie, d'avoir conspiré contre sa personne & contre l'Etat. On est bien-tôt convaincu & condamné quand on est accusé par son Roi, devant une multitude peu capable de démêler le vrai d'avec le faux: aussi ne fut-ce qu'un cri confus pour demander qu'on se hâtât de les délivrer de ce traître, de cet apostat, de cet ennemi du Roi, de ce parricide qui n'avoit vêcu que trop long tems & qu'on se dépêchât de le faire mourir: un arrêt ainsi prononcé ne manqua pas d'être exécuté, on remena le Prince en prison, où dès la nuit même on lui trancha la tête.

Cette exécution fut suivie de plusieurs autres; c'étoit un crime d'avoir été des amis du jeune Prince: on n'épargna aucun de ceux qu'on crut avoir eu quelque liaison avec lui. Les Seigneurs les plus distinguez furent les prémiers punis; on confisqua les biens de Caflamariam, du Viceroi Zamariam, du fils du Viceroi, & on les envoya en éxil. On traita de la même maniére deux fils d'Onguelavi, tante de l'Empereur, cette Dame qui avoit marqué tant d'animosité contre les Missionnaires & contre l'Eglise Romaine: on n'épargna pas même les femmes. Oleta Christos, femme du Viceroi Flavi, fut releguée sur un rocher; Mascal Abea, la fille de Molaco Favi, & plusieurs autres eurent le même sort.

Tous ces châtimens ne furent pas capables de mettre l'esprit du Roi en repos. Il crût au contraire qu'ils avoient augmenté le nombre des mécontens, & que pouvant être attaqué au-dedans & au dehors, il avoit besoin de se fortifier d'amis & d'alliez. Il envoya vers l'Yemen, & pour l'engager davantage dans ses intérêts, il lui fit entendre qu'il vouloit bien permettre l'exercice de la Réligion Musulmane dans ses Etats; il lui demanda même

me des Docteurs pour la prêcher & l'enseigner. Il avoit chargé de cette négociation un Chrêtien & un Mahometan: ce dernier qui avoit le secret du Prince, commença à mépriser son compagnon; ces deux Envoyez se broüillerent & ne purent convenir sur rien; mais le Mahometan se sentant appuyé à Mocca, fit metrre le Chrêtien en prison & le traita avec un mépris qui ne se pardonne guéres. Tant qu'on fut à Mocca & à la Cour de l'Yemen, honneurs, présens, tout fut pour le Musulman, qui continua à traiter le Chrêtien avec un mépris & une hauteur extraordinaire: mais au retour le Chrêtien eut sa revanche. A peine furent-ils arrivez à Baylur, que celui-ci prend le devant, publie par tout où il passe, & particulierement dans le camp, que le Roi vouloit introduire le Mahometisme dans ses Etats, qu'il avoit demandé des Docteurs Musulmans, que l'Yemen lui en envoyoit un, qui alloit arriver avec l'autre Ambassadeur. Ce fut une revolte générale; le peuple excité par les Moines se souleve, & les Moines eux-mêmes sont les prémiers à prendre les armes: on entend tout le monde crier, qu'il faut détrôner le Roi & mettre à sa place un Prince capable de conserver & défendre la Réligion. Jamais Basilides n'eut plus de peur, il eut assez de peine à se faire entendre, il nia d'avoir envoyé chercher le Docteur Mahometan, il rejetta tout sur la Reine sa mere, qui étant petite fille d'une Musulmane, conservoit toûjours un grand penchant pour la Secte de Mahomet. On ne voulut pas l'écouter, parce qu'on sçavoit qu'il avoit eu plusieurs entretiens particuliers avec ce Docteur. Enfin, se voyant en danger de perdre tout d'un coup & la couronne & la vie, il renvoya son Musulman à petit bruit, comblé d'honneurs & de richesses.

Comme le projet de Basilides ne put être executé à cause de la très-grande opposition qu'il trouva de la part de ses sujets, Mr. Ludolf soutient que jamais Basilides n'a pû avoir cette pensée; il tâche

de

de le prouver par plusieurs raisons de convenance. Il nie de même que ce Roi ait été assez barbare pour faire mourir le Prince Claude son frére; mais nous avons sur cela les Lettres du Pére Bernard Nogueïra qui étoit alors en Ethiopie, celle du Pére Torquato Pisani Jesuite, (il y a lieu de croire qu'il arriva en ces tems-là à Maçua,) le témoignage d'Alphonse Mendez qui dit avoir appris la même chose de quelques Abissins qui étoient passez aux Indes. Il faut pour réfuter des faits si bien certifiez avoir d'autres preuves que des conjectures & des raisonnemens vagues & vains.

Le feu de la persécution augmentoit tous les jours, & il ne restoit dans toute l'Abissinie que cinq Prêtres Portugais pour administrer les Sacremens au peu de Catholiques qui étoient demeurez fermes dans leur Réligion. Il n'y avoit que quatre Réligieux ou Prêtres Abissins, mais aucun Jesuite, quoique Monsieur Ludolf veuille que Bernard Nogueïra le fût; mais Nogueïra lui-même dit qu'il avoit eu beaucoup d'envie d'entrer dans la Societé; que le Pére Emanuël d'Almeïda son cher maître lui avoit promis de l'y faire recevoir; néanmoins il n'y avoit point été reçû. Les cinq Prêtres sont Bernard Nogueïra lui-même, Vicaire du Patriarche Alphonse Mendez, Jean Gabriel, Gregoire Pirez, Antoine Almança, Christophle Gonsalez. Les Abissins sont l'Abba Melca Christos Superieur du Seminaire de Gorgora; Abba Abala Melca Christos du Monastere de Selalo, Paul de Sainte Croix, & Abba Orasi Christos du Monastere de Debraoré. On ne peut exprimer ce que souffrirent ces pieux Confesseurs. Ils étoient nus, mourans de faim, manquans de tout, & toûjours sur le point d'être égorgez, comme ils le furent presque tous.

Alphonse Mendez étoit toûjours aux Indes, cherchant tous les moyens de soulager les Catholiques d'Abissinie. Quoi que presque toutes les tentatives qu'il avoit faites eussent été inutiles, il ne se rebutoit point; deux Domestiques furent assez heureux

reux pour pénétrer en Ethiopie : je crois qu'un de ces Domestiques étoit Gregoire que l'Histoire de Mr. Ludolf a rendu si fameux. Le Patriarche ne nomme personne ; mais le tems où Gregoire lui-même dit avoir fait ce voyage, appuie ma conjecture. Il ne fut pas possible depuis ni d'y rien envoyer, ni d'en recevoir aucunes nouvelles. Les Jésuites & autres qui avoient été à Suaquem ou à Maçua en étoient revenus comme ils y étoient allez, n'apportant que des bruits confus de ce qui se passoit en ces païs-là ; on ne doutoit pas néanmoins que tous les Catholiques ne manquassent des choses les plus nécessaires à la vie. Rien n'est plus patétique que ce qu'a écrit Nogueïra là-dessus. Lui-même accablé de miseres & plusque à demi mort, ne pouvant plus soutenir les gémissemens & les plaintes de ces pauvres Catholiques, alla à Maçua dans l'esperance d'y trouver quelque secours par le moïen des Banians ; mais ces Gentils, qui ne peuvent souffrir qu'on fasse mourir le plus chetif animal, vïrent couler les larmes de Nogueïra sans en être touchez, son visage abbatu, son corps nud & exténué, le récit de ses miseres & de celles de ses compagnons ne furent point capables d'exciter leur compassion, & il s'en rétourna sans avoir le moindre soulagement ; mais avant que de partir, il écrivit cette Lettre au nom de Rassela Christos & au sien.

„ Très Illustres Seigneurs Evêques & Gouver-
„ neur des Indes, Rassela Christos, à tous le Chrê-
„ tiens Catholiques, & vrais enfans de l'Eglise de
„ Dieu, Paix & Salut en nôtre Seigneur.

„ Je ne sçai ni en quelle langue je dois vous
„ écrire, ni de quels termes je dois me servir pour
„ représenter les périls & les souffrances de cette
„ Eglise, qui m'affligent d'autant plus que je les
„ vois de mes yeux. Je prie nôtre Seigneur Je-
„ sus-Christ qui a été attaché en Croix, qui est
„ plein de misericorde, de les faire connoître à
„ tous nos Freres, à tous les Recteurs, Prélats,

Evê-

„ Evêques, Archevêques, Rois, Vicerois, Prin-
„ ces, Gouverneurs qui ont quelque autorité au
„ delà des Mers. J'ai toûjours cru & je me suis
„ souvent dit à moi-même qu'ils nous auroient se-
„ courus, & qu'ils n'auroient pas tant tardé à nous
„ racheter des mains de ces barbares & de cette
„ nation perverse, si la multitude & l'énormité de
„ mes péchez n'y étoient un obstacle. Autrefois,
„ lorsqu'il n'y avoit point d'Eglise ici, lorsque le
„ nom de Chrêtien & de Catholique nous étoit
„ inconnu, on est venu à nôtre secours, on nous
„ a délivrez de la puissance des Mahometans. Au-
„ jourd'hui qu'il y a un si grand nombre de fide-
„ les, on nous oublie & personne ne pense à nous
„ secourir. Quoi! le Pontife Romain nôtre Pe-
„ re, nôtre Pasteur, que nous cherissons tant,
„ n'est-il plus sur la Chaire inebranlable de Saint
„ Pierre, ou ne veut-il plus songer à nous conso-
„ ler? nous, qui sommes ses brebis, n'aurons nous
„ point la satisfaction avant que nous sortions de
„ cette miserable vie, d'apprendre qu'il pense à
„ nous, & qu'il veut empêcher que ces hérétiques
„ qui nous font une si cruelle guerre ne nous de-
„ vorent? Le Portugal n'a-t-il plus de Princes qui
„ ayent ce zele ardent qu'avoit Christophle de
„ Gama? n'y a-t-il point quelque Prélat qui leve
„ ses mains au Ciel pour nous obtenir le secours dont
„ nous avons besoin? Je n'en puis plus, je me
„ tais, ma langue se seiche, & la source de mes
„ larmes ne tarit point. Couvert de poussiere &
„ de cendre, je prie & je conjure tous les fideles
„ de nous secourir promptement, de peur que
„ nous ne périssions. Tous les jours mes chaînes
„ deviennent plus pesantes, & on me dit, rangez-
„ vous de nôtre parti, rentrez dans nôtre commu-
„ nion & nous vous rappellerons de vôtre éxil.
„ On me tient ce discours pour me perdre & pour
„ faire périr avec moi tout ce qu'il y a ici de
„ Catholiques; on veut ruiner l'Eglise de Dieu &
„ la ruiner de fonds en comble. Si donc il y a
„ en-

„ encore des Chrêtiens au de-là de la mer, qu'ils
„ nous en donnent les marques, qu'ils nous recon-
„ noiſſent pour leurs freres en Jeſus-Chriſt, qui
„ ſoutenons la vérité comme eux, & qu'ils nous
„ délivrent de cette héréſie & de cette captivité
„ d'Egypte. Ici (ajoûte Nogueïra) finiſſent les pa-
„ roles de Raſſela Chriſtos nôtre ami. Il me les
„ a dictées lui-même, ſanglotant & fondant en
„ larmes, pendant la viſite que je lui rendis au
„ mois d'Août de l'année derniere 1648. C'eſt à
„ mon tour aujourd'hui de pleurer; un torrent de
„ larmes me fait tomber la plume de la main. Je
„ ne puis écrire, jugez de ma triſteſſe & de ma
„ douleur, je ſuis arrivé dans ce port de Maçua
„ le 26. de ce mois, j'ai expoſé ma vie; il n'eſt
„ point de danger que je n'aye couru, perſuadé
„ que nos fideles amis des Indes ou de Portugal
„ nous auroient envoyé quelque ſecours, & je n'ai
„ rien trouvé; j'ai même été aſſez mal reçû des
„ Banians, & particulierement de Xabandar & de
„ Xarrafi qu'on ſçait être ici les maîtres de l'ar-
„ gent. Ils m'ont fait très-mauvais viſage, & pas
„ un n'a voulu me montrer ſes Lettres, ou me
„ donner part des nouvelles qu'il avoit. J'ai écrit
„ pluſieurs Lettres de Dambée. Je n'en ai aucu-
„ ne réponſe, je croi que toutes ont fait naufrage,
„ & que Dieu pour mes péchez n'a pas permis
„ qu'aucune ait été juſqu'à vous. Je retourne vers
„ Raſſela Chriſtos, & je laiſſe ici le nommé Jac-
„ ques Xaxem qui eſt fort connu des Banians; il
„ attendra les réponſes à mes Lettres, & il me les
„ apportera s'il en vient quelques-unes; il demeu-
„ re ordinairement à Addi païs d'Engana. Mes
„ compagnons Abba Melca Chriſtos, Abba Tenſa
„ Chriſtos, Jean Gabriël, Gregoire, Antoine d'Al-
„ mança & Chriſtophle ne ſont plus que des ſque-
„ letes animez; ils ont été traînez en priſon,
„ foüettez, leur peau eſt tombée de miſere, & s'ils
„ ne ſont pas morts, ils ont ſouffert tout ce qu'u-
„ ne extrême pauvreté a de plus rude, mendians
„ de porte en porte.

„ Le

„ Le 21. Octobre de l'année 1647. on fit mou-
„ rir en haine de nôtre sainte Réligion Abba Zara
„ Christos, disciple de l'Abbé Keril, frere de l'Ab-
„ bé Gregoire, & le Senateur Ando, aussi recom-
„ mandable pour sa pieté que pour sa doctrine. Le
„ 30. de Septembre de l'année 1648. on a mis en
„ prison Dom Jhum-Laca Mariam, Dom Melca
„ Christos, Dom Theodore. Le Capitaine Ga-
„ briël Donaceos a été éxilé pour n'avoir pas vou-
„ lu me livrer entre les mains des hérétiques. Les
„ Portugais de Fremone ont tous apostasié. Ils se
„ sont portez aux plus grands excès contre moi.
„ Ils m'ont traité avec toute sorte d'inhumanité,
„ ils m'ont dénoncé à l'Abbé Emana Christos nô-
„ tre plus cruel ennemi, qui a déja fait mourir
„ tant de Catholiques. Enfin je pars d'ici sans la
„ moindre consolation & sans aucune esperance,
„ n'ayant ni vivres ni habits, & n'osant pas de-
„ meurer d'avantage de peur des Turcs, qui pour-
„ ront arriver au tems de la navigation. Je re-
„ viendrai l'année prochaine, si Dieu le permet;
„ je prie le Seigneur que cette Lettre puisse être
„ luë de tous nos Prélats & autres Ecclesiastiques,
„ & principalement de [illegible] le Patriarche & du Pe-
„ re Emanuël d'Almeida, s'ils sont encore en vie;
„ prosterné le visage contre terre, je me recom-
„ mande à leurs prieres & demande leur bene-
„ diction. A Maçua le 30. Janvier 1649. Bernard
„ Nogueïra.

Cette Lettre auroit pû ranimer le zèle d'Aphon-
se Mendez s'il s'étoit tant soit peu ralenti; mais ja-
mais ce vertueux Prélat ne perdit de veüe sa chere
Eglise d'Abissinie: toûjours même attention, toû-
jours même empressement pour soulager les Catho-
liques qu'il avoit laissez en ces païs-là; tant de vo-
yages entrepris sans aucun fruit ne le rebuterent
pas. Après avoir tenté toutes sortes de moïens d'y
faire passer des Jesuites, il jetta les yeux sur un A-
bissin, nommé George, qui avoit été pendant cinq
ans au service des P. P. Bruno Bruni & Cardeïra

sur

ſur le Mont Salem, & enſuite à celui des Capucins à Maçua & à Suaquem; on jugea que connoiſſant le païs, il pourroit mieux qu'un autre tromper la vigilance des Gardes qui en fermoient toutes les avenuës. On lui donna pour compagnon un Banian qui avoit fait le voyage. Tous deux partirent de Diou au mois de Mars & arriverent à Mocca; ils y demeurerent près de cinq mois en attendant une occaſion pour s'embarquer. Ce long retardement venoit de la meſintelligence qui étoit entre le Gouverneur de Mocca & le Bacha de Maçua. Celui-ci avoit armé une galere, & avoit mis deſſus ſoixante Forçats Polonois, tous Chrêtiens, qui ſe revolterent, égorgerent tous leurs Officiers & ſe firent Forbans. Ils pilloient tous les petits bâtimens qu'ils trouvoient ſur la Mer rouge, & ne faiſoient quartier à perſonne. Ils prirent pluſieurs Navires Arabes, tuerent les équipages & firent tant de ravages qu'on fut contraint d'armer pour leur donner chaſſe. On les prit, & on les fit tous paſſer au fil de l'épée: on renvoïa la galere au Bacha, qui ne fut pas content qu'on eût eu ſi peu d'égard pour le pavillon T[illegible] Il menaça d'uſer de repreſailles & d'empêc[illegible] tout commerce dans la Mer rouge. La navigation de Mocca aux côtes d'Ethiopie fut interompuë pendant ſix mois. George & le Banian écrivoient encore au mois d'Août qu'ils ne ſçavoient pas quand ce différent ceſſeroit; qu'ils avoient appris d'un Grec qui étoit au ſervice de l'Abuna Marc, que ſon Maître avoit été dépoſé à cauſe de ſa vie licentieuſe, & qu'il avoit été envoyé ſur une Montagne oppoſée à celle où Raſſela Chriſtos étoit relegué; que ſon ſucceſſeur, nommé Michel, étoit déja arrivé d'Alexandrie. Ce Grec confirmoit tout ce qu'on ſçavoit de la mort du Prince Claude.

George & le Banian s'embarquerent au mois d'Octobre & arriverent en peu de jours à Maçua. Ils ſaluerent le Bacha; les préſens qu'ils lui firent leur faciliterent le paſſage en Abiſſinie. Ils s'arrê-

terent à Engana qui n'eſt qu'à deux journées de Maçua. Ils dépêcherent deux hommes à Bernard Nogueïra pour lui donner avis de leur arrivée. Ce Miſſionnaire étoit caché dans le païs des Agaus, & ſur le point de paſſer dans le Royaume de Gafa ou chez les Galles, eſperant d'y être plus en ſûreté que chez les hérétiques. On ne peut ſe repréſenter quelles furent ſes allarmes, lorſqu'il apprit qu'on le cherchoit & qu'il étoit découvert. Les Lettres qu'on lui rendit ne furent pas capables de le raſſûrer, il s'imagina d'abord qu'on lui tendoit quelque piége. Il ne pouvoit croire qu'ayant été près de quinze ans ſans recevoir de nouvelles des Indes, on penſât encore à lui; plus il liſoit & reliſoit ſes Lettres, plus ſes ſoupçons & ſes défiances augmentoient. Cependant on lui donnoit aſſez de marques qui auroient dû le raſſûrer, s'il avoit été moins troublé; on lui demandoit les Cantiques que Raſſela-Chriſtos avoit compoſez en l'honneur de l'Egliſe Romaine, une vie de la Vierge compoſée en Latin par le Pere Antoine Fernandez que le Patriarche avoit laiſſée chez Laurent Martinez ſon premier Secretaire & Interprête; circonſtance qui ne pouvoit guéres être ſçuë que par le Patriarche. Le terme qu'on marquoit à Nogueïra pour ſe rendre à Engana étoit fort court; on lui mandoit qu'on l'attendroit là pendant tout le mois de Mars, après quoi on s'en retourneroit. On étoit au commencement de Fevrier, le chemin étoit long & difficile; il n'y avoit point de tems à perdre. Nogueïra après bien des agitations, ne ſçachant s'il devoit aller ou demeurer, aſſembla tous ſes amis, hommes & femmes, leur communiqua ſa Lettre, & tous conclurent qu'il devoit faire le voyage. Il partit de Tacuſſa & arriva proche d'Engana le 24. de Mars, jour de Pâques fleuries. Les mêmes hommes qui l'avoient amené allerent avertir George qu'on l'attendoit hors la ville. George y courut avec tant d'empreſſement qu'il oublia une partie des Lettres qu'il devoit rendre à ce bon Miſ-

fionnaire. Leur premier entretien fut d'une heure : ils allerent ensuite à la maison de George. Nogueïra baisa & arrosa de ses larmes les Lettres du Patriarche. Comme les plus grandes joyes sont presque toûjours mêlées d'amertume, il apprit avec une extrême douleur la mort de son cher Maître le Pere Emanuel d'Almeida; il reçût les secours que le Patriarche lui envoyoit pour les distribuer aux Catholiques qui en avoient le plus de besoin. Il y avoit à craindre, que si Nogueïra & George demeuroient long-tems ensemble, le Roi n'en fût averti; il fallut se séparer.

Basilides étoit allé, environ ce tems-là, dans le païs des Agaus pour réduire quelques Provinces qui refusoient de lui prêter obéïssance. Il en revint assez mal content; au lieu du butin qu'il esperoit y faire, il n'en rapporta que de la honte. Il étoit informé du premier voyage que Nogueïra avoit fait à Maçua; on lui avoit dit que de-là il devoit passer aux Indes, afin d'en amener quelques troupes Portugaises. Quoique ces discours fussent dépourvûs de toute vrai-semblance, il les crut, & les ordres furent donnez d'arrêter ce Missionnaire vif ou mort; de sorte que s'étant présenté pour entrer à Fremone, on ne voulut pas le recevoir. Il ne fut guéres mieux traité, lorsqu'il voulut aller loger chez Leon Cardoso Portugais, son ancien ami : cet homme lui envoya dire de ne pas mettre le pied chez lui; & dans l'entretien qu'ils eurent ensemble en pleine campagne, il lui apprit que le jour de Pâques on avoit arrêté Jean Gabriel, & Paul de Sainte-Croix, dans le tems qu'ils se préparoient à dire la Messe, qu'on avoit enlevé & chargé de chaînes Georges Raposo, sa femme & ses enfans, pour avoir logé ces deux Ecclesiastiques; qu'on leur avoit donné tant de coups, qu'on croyoit qu'ils en mourroient; qu'on avoit traité avec la même rigueur Antoine, qui avoit été Somelier du Patriarche, Andui, cet aveugle de Gorgora, Zamariam, Sablo, Eda Christos, jeune homme de grande espe-

rance, Origuclavi qui s'étoit consacré à Dieu, & qu'on les avoit conduits dans une Isle du Nil, nommé Briguida; qu'on craignoit fort qu'on ne les fit mourir, qu'ils auroient déjà été executez si on n'avoit esperé de prendre Nogueïra, afin de n'en pas faire à deux fois.

Nogueïra fut très-affligé d'apprendre de si tristes nouvelles; il prit congé de Raposo. Il voulut se retirer à Tacuffa, mais il fut rencontré par Marc Martinez qui le reconnut & l'alla aussi-tôt dénoncer à son oncle; & celui-ci le plus méchant de tous les hommes crut sa fortune faite, s'il pouvoit livrer ce pauvre Missionnaire au Roi Basilides. L'oncle & le neveu le manquerent, mais pour s'en venger ils atrouperent quelques-uns de leurs parens aussi méchans qu'eux, & enleverent plusieurs Portugais qui passoient pour Catholiques & qui l'étoient véritablement. De ce nombre se trouverent Bago Christos, Denys Gonçalez, Joseph Nogueïra, Damien Mesquita, son fils Zaga Mariam, & un frere de Leon Cardoso, tous furent conduits dans le camp du Roi. Damien Mesquita fut le seul, que ni promesses, ni menaces, ni tourmens ne purent ébranler. Les autres non-seulement abjurerent nôtre sainte Réligion, mais ils en devinrent les plus cruels persécuteurs. Joseph Nogueïra se distingua, par sa noire méchanceté, entre tous ces déserteurs de la Foi Catholique, il dénonça le peu de Catholiques qui étoit à Fremone. L'Abba Emana Christos, Superieur du Monastere de Beth, & l'Abba Querima, qui ne sont connus que par les maux qu'ils nous ont faits, coururent comme des furieux à Fremone, où ils lapiderent Ardui de Lima, Emanuël de Lima, Jean Xaxe, & Beda Mariam. La persécution s'étendit dans le Royaume de Goyam, on y lapida Jacques Soarez & Joachim Pirez: on pendit aussi dans le camp Jean Gabriel & Paul de Sainte-Croix, ces deux Prêtres qui avoient été arrêtez le jour de Pâques dans le tems qu'ils alloient celebrer nos divins Mysteres.

Le

Le Roi Basilides n'étoit heureux & habile qu'à découvrir ses sujets Catholiques ; & quoique les Rois les plus braves & les plus sages perdent des batailles, il est rare que tout leur réüssisse mal, & en même-tems. Cette année fut malheureuse pour ce Prince. Une armée, que son grand Général Bela Christos commandoit, fut presque détruite près des montagnes de Lasta ; & pendant que le Roi étoit avec la plus grande partie de ses forces dans la Province de Begameder, les Galles entrerent & penétrerent par trois différens endroits dans le Royaume de Goyam, dans le païs des Agaus, les ravagerent & se retirerent chargez de dépoüilles, sans qu'il osât les attaquer. Cette armée, après avoir demeuré deux mois campée à Collela, se révolta, & il y perdit grand nombre d'Officiers & de soldats. Les Goguis, Peuples qui démeurent au-delà du Nil à l'oüest de la Province de Narca, prirent les armes & refuserent de donner les esclaves que ce Prince levoit tous les ans pour payer aux Turcs un tribut auquel il s'étoit assujeti volontairement, à condition qu'ils l'assisteroient s'il étoit attaqué par les Portugais. Ce fut encore pis l'année suivante : Bella Christos entra dans le païs des Danguis ; ceux-ci avertis qu'il marchoit contre eux occuperent tous les passages, s'y fortifierent, tomberent de tous côtez sur l'armée de Basilides, & en firent un si cruel carnage, que l'Abissinie n'avoit point souffert une si grande perte depuis le regne d'Asnaf Segued. On apprit, presqu'en même-tems, qu'une Nation inconnuë étoit entrée dans le Royaume & ravageoit les Provinces maritimes. On ne manqua pas de dire & de croire à l'ordinaire, que ces ennemis étoient les Portugais, & qu'ils alloient se rendre maîtres du Royaume : néanmoins on sçût bien-tôt après que c'étoit le Roi d'Adel, qui sur le bruit des pertes que Basilides avoit souffertes dans ces deux dernieres années, s'étoit saisi de dix ou douze rochers, d'où il faisoit des courses fort avant dans les Provinces voisines.

Mr. Ludolf, malgré tous ces mauvais évenemens, ne laisse pas de dire, sur le rapport de son Gregoire, que jamais Roi d'Abissinie n'avoit eu un regne plus glorieux; depuis qu'il avoit chassé les Jésuites de ses Etats, tout y étoit demeuré tranquille. Nous venons de prouver le contraire sur des Lettres écrites d'Abissinie même, & dans le tems que ces choses sont arrivées: nous croyons qu'on y doit ajoûter plus de foi qu'aux conjectures de Mr. Ludolf qui souvent n'ont de fondement que sa prévention; & d'ailleurs, peut-on opposer des conjectures à des faits avérez comme sont ceux-ci?

Le Patriarche Alphonse Mendez, qui nous a conservé cette Lettre de Bernard Nogueïra, mourut aux Indes âgé de soixante & seize ans. Ce Patriarche avoit toutes les qualitez d'un saint & vertueux Missionnaire, beaucoup de pieté, de patience, de fermeté, de zele & d'érudition. On ne laisse pas d'être quelquefois surpris qu'il ait voulu exiger des Abissins qu'ils quittassent des usages ausquels ils étoient accoûtumez, & qu'ils avoient reçûs avec les lumieres de l'Evangile, & que l'Eglise n'a pas condamnez. Nous n'avons garde néanmoins d'approuver les sentimens de Mr. Ludolf, qui a voulu excuser les coûtumes Judaïques qui se sont introduites parmi les Abissins, & leur attribuer des erreurs qu'ils n'ont point, en condamnant les Missionnaires souvent très-legerement & très-mal à propos. Il s'est servi contr'eux du témoignage de Vansleb, puis il a fait le procès à Vansleb lui-même. La conduite de Vansleb a été assez irreguliere, cela n'empêche pas qu'il n'ait eu plusieurs bonnes qualitez. Il avoit fait deux voyages dans le Levant; il y avoit acquis une grande connoissance des Langues & des meilleurs Manuscrits, dont il a enrichi la Bibliotheque du Roi. Il avoit appris l'Ethiopien de Mr. Ludolf: il sçavoit de plus les Langues Arabe & Cophte; mais ç'en est assez sur cet article.

De-

Depuis la mort du Patriarche Alphonse Mendez, on a sçû très-peu de chose de l'interieur de l'Abissinie. Vansleb avoit eu ordre de tenter d'entrer dans ce païs-là: il trouva des obstacles qu'il ne pût surmonter. Le feu Roi, de glorieuse mémoire, avoit écrit quelque tems auparavant à Adyam Sagued, qui regnoit alors: Charles Poncet nous assûre, qu'il a vû cette Lettre, & que Jaso Adyam Sagued la lui a montrée, pendant qu'il a eu l'honneur d'être auprès de ce Prince. C'est présentement sur les Mémoires venus du Caire que nous allons continuer cette Rélation; nous n'avons pas dessein néanmoins d'entrer dans un détail ennuïeux de ce qui s'est passé au sujet du voyage de Jacques Charles Poncet, & d'un prétendu Ambassadeur qu'il amena jusqu'au Caire; d'autres en pourront parler. Nous n'en dirons que ce qui est nécessaire pour continuer cette Rélation jusqu'à ces dernieres années.

Agy-Aly, Facteur du Roi d'Abissinie, avoit une maladie pareille à celle dont le Roi son maître & le Prince étoient attaquez, il cherchoit un Medecin pour l'un & pour l'autre; il s'adressa d'abord aux Missionnaires Franciscains d'Italie: le Consul de France le sçût & fit si bien qu'Agy-Aly le vint trouver. Leur entretien fut sur la maladie du Roi d'Ethiopie; le Consul dit, qu'il avoit à son service un Medecin qui en sçavoit plus qu'Hippocrate & Galien, & que tous les Medecins du monde, & il engagea l'Abissin à s'en servir. Ce sçavant Medecin étoit Jacques-Charles Poncet, Chirurgien Francomtois: il traita Agy-Aly & le guérit. Cette cure augmenta beaucoup la réputation de Poncet; on ne parla plus que du Medecin François. Il y avoit une grande dispute entre les Jésuites François & les Peres Récolets Italiens, au sujet des Missions de Nubie & d'Abissinie. Les Peres Franciscains Réformez d'Italie, fâchez qu'on eût en quelque façon supprimé leur Mission d'Egypte en la soumettant aux Peres de la Terre-Sainte, avoient trouvé

moyen de la rétablir sous un autre nom. Ils avoient représenté au Pape Innocent XII. que plusieurs Catholiques d'Ethiopie s'étoient retirez dans le païs de Fungi, où ils manquoient de Prêtres; ils s'offroient depuis plusieurs années d'y aller pour conserver ce reste de Catholicité & le faire fructifier: le Saint Pere non-seulement approuva leur zele, il donna un fond considerable pour l'entretien de cette Mission, qui devoit aussi s'étendre en Ethiopie. Les Jésuites demanderent aussi-tôt à être employez dans ce païs-là; ils disoient que ces Catholiques sortis d'Abissinie étoient véritablement leurs oüailles qu'ils avoient retirées de la gueule du Démon.

Le feu Roi qui prénoit part à tout ce qui regardoit la Réligion, soutenoit les Jésuites; il commanda au Cardinal de Janson de les appuyer de tout son credit & d'employer son nom auprès du Pape; il offroit même de très-grandes sommes d'argent pour cette Mission. Le Pere Verseau fut envoyé à Rome, il représenta que les Jésuites étoient les seuls qui eussent été employez à cette Mission, que l'Abissinie avoit été arrosée des sueurs & du sang de ses confreres. Il citoit les noms des Jésuites qui y étoient morts dans les travaux d'une Mission si penible, ou qui y avoient couronné leurs vies par le Martyre. Enfin ces raisons, qui étoient par elles-mêmes d'un très-grand poids, étoient appuyées de la recommandation d'un Roi pour qui le Pape avoit un respect infini, n'en parlant jamais sans loüer sa pieté & son zele pour la Réligion. La Congregation de la Propagande, plus inclinée pour les Peres de Saint François, faisoit entendre, qu'elle craignoit qu'on ne se souvint encore de quelle maniere les Jésuites s'étoient conduits dans ce païs-là; & les Recolets publioient par tout, qu'on n'avoit pas oublié le nom du Patriarche Alphonse & de ses Compagnons, & que les Jésuites ne seroient pas bien reçûs en Abissinie. Cependant toutes choses se préparoient pour le départ de Poncet.

Les Jésuites qui étoient en Egypte crurent qu'ils devoient profiter de cette occasion pour passer en Abissinie. Le Pere Brevedent Jésuite de Roüen, qui n'écoutoit véritablement que son zele & sa charité, voulut bien passer pour compagnon du Chirurgien devenu Medecin tout à coup. Il n'attendit pas même les ordres de ses Superieurs, il changea d'habit & de nom, & s'en alla avec Poncet. Le Chirurgien & le Jésuite étoient assûrement bien différens en toutes manieres. Poncet étoit un vagabond, sans honneur, sans Réligion, d'un genie au-dessous du mediocre, qui ne sçavoit que mentir, & qui a trompé tous ceux qui ont eu affaire à lui. Le Pere Brevedent étoit au contraire plein de Réligion, d'un esprit souple & insinuant, qui sçavoit beaucoup, & qui se sacrifioit volontiers pour la gloire de Dieu. Agy-Aly conducteur de la troupe, étoit plus fin & plus rusé que Poncet, &, comme lui, fourbe & interessé à l'excès.

Tout ce monde partit avec la Caravane qui fut retenuë assez long-tems dans la haute Egypte, par la crainte des Arabes. Le Pere Verseau instruit de ce qui se passoit, envoya pendant ce tems-là le Pere Grenier, pour empêcher le Pere Brevedent de faire ce voyage; mais comme ce dernier étoit déja fort loin, on crut que si on n'étoit pas content à Rome qu'il fût parti sans les instructions de la Congregation de la Propagande, on en seroit quitte pour le désavoüer, & on ne jugea pas à propos de le faire revenir. Le Consul néanmoins trouva encore moyen de lui écrire, & de lui recommander d'inspirer adroitement au Negus le dessein d'envoyer un Ambassadeur.

Le Pere Brevedent écrivit de Sannaar. Sa Lettre est du quinze de Février 1699. je crois que c'est la seule qu'on ait reçûë de lui. Il y rend compte de son voyage. Il dit qu'ils sont partis de Cantara, sur les bords du Nil, le deux d'Octobre; qu'ils ont traversé pendant cinq jours le désert qui commence en ce lieu-là, qu'ils n'ont trouvé de

l'eau qu'à une journée de Helaone, gros village peuplé de Turcs, commandé par un Cheik qui a encore trente autres petits villages sous ses ordres, qu'on arrive en deux jours de Helaone à Chab, & en trois de Chab à Selime; qu'on entre ensuite dans un désert affreux, où l'on ne voit pas même de mouches, qu'on n'y connoît les chemins que par les carcasses des chameaux qui meurent en le traversant, qu'il n'y a que ces animaux capables de supporter une telle fatigue; qu'un vieillard de la Caravane & frere de l'Abuna, l'avoit assûré que dans les Caravanes qui partent des bords du Nil, & vont à l'oüest, les chameaux étoient quarante jours sans manger, parce qu'ils ne trouvoient point d'eau, & qu'ils ne pouvoient manger sans boire. En sortant de ce désert, on s'arrête à Machou pour se remettre du travail qu'on a souffert pendant une si longue & si penible marche. Là les hommes & les femmes sont tous nuds, & n'ont qu'une espece de mouchoir pour couvrir leur nudité. Les femmes n'ont pour toute coëffure que leurs cheveux tressez. Les hommes plus distinguez que les autres, portent leur épée penduë à leur bras gauche, & une lance à leur main droite. Les maisons ne sont que des Cabanes bâties de bouë & couvertes de paille de dora, qui est une graine dont on fait un pain très-aigre, & une boisson qui enyvre beaucoup. Ce païs fournit d'excellens chevaux, & est gouverné par un Cheik. Assez près de-là est l'Isle d'Argo, qui a son Gouverneur ou Abab. Poncet y donna des remedes au Cheik & au Gouverneur, & guérit plusieurs personnes. Le Nil est bordé de beaucoup de maisons en ce canton-là. A une journée de Machou ou Moscho, on trouve le village de Haril. La Caravane arriva à Dongola le treize de Novembre. Celui qui commande prend la qualité de Sultan, de Roi, de Malek, & par corruption on prononce Mek. Il dépend néanmoins absolument du Roi de Sannaar, qui l'établit & le dépose quand & de la maniere qu'il

qu'il lui plaît. On fit un très-long séjour à Dongola. Le Cheik Gandil voulut regaler Poncet & le Pere Brevedent; il les mena à Korty, qui est à deux journées de Dongola, les y retint pendant quelques jours & leur donna des provisions pour passer le désert de Bihouda. On partit de Dongola le dix-neuf Janvier & le vingt-trois on arriva à Derreira sur le Nil, d'où l'on s'étoit écarté en marchant à l'oüest pour éviter des rebelles qui avoient pris les armes contre le Roi de Sannaar. Le vingt-six, on quitta Derreira, & le vingt-huit on passa un bras du Nil, les hommes le passerent en batteau, & les chameaux à la nage. Le soir même on coucha à Guelri; on entre alors dans un païs un peu plus peuplé que celui qu'on avoit vû depuis qu'on étoit sorti de la haute Egypte. On trouve d'assez gros villages, les toits sont en cône ou pyramide à cause des pluyes. Le six Février, on répassa la riviere, on alla coucher à Herbagi, on s'y reposa deux jours entiers, & le douze on arriva à Sannaar.

Ici finit la Rélation du Pere Brevedent, il n'y est point parlé d'un accident survenu à Sannaar douze jours après leur arrivée. Une jeune Abissin fut assommé à coups de bâton dans le Palais du Roi; cet assassinat fit un grand bruit; dès qu'il fut sçû en Abissinie tout commerce fut interrompu entre les deux Royaumes. Il y eut même quelques actes d'hostilité.

Nos voyageurs furent retenus trois mois entiers à Sannaar; de sorte que les pluyes commencerent avant qu'ils fussent arrivez à Jesim, qui est à moitié chemin de Sannaar aux frontieres d'Abissinie : ils ne pouvoient se tirer des bouës, & Poncet se plaint terriblement de l'infidelité d'Agy-Aly. Le Pere Brevedent étoit incommodé d'une dissenterie que les penibles fatigues de ce long voyage augmenterent si considerablement, qu'il ne pût arriver à Gondar; il mourut à Braco, qui en est à une demie journée. Ce pieux Missionnaire fut trois

jours à l'agonie dans de grands sentimens de pieté, priant toûjours, & envisageant la mort avec cette consolation qui accompagne ordinairement ceux qui ayant vêcu dans la crainte de Dieu, meurent de la mort des Justes.

Comme on ne recevoit aucunes Lettres ni du Pere Brevedent, ni de Poncet, les Peres Grenier & Paulet Jésuites, pleins de zele pour la Mission d'Ethiopie, s'impatienterent & partirent sans vouloir attendre des nouvelles de ce païs-là, ni les éclaircissemens dont ils auroient eu grand besoin. Le Consul leur donna des Lettres pour le Roi de Sannaar, pour Zogoyer, premier Ministre de ce Prince, pour le Roi d'Abissinie, avec des instructions fort amples. Les Jésuites furent reçûs du Roi de Sannaar comme les Envoyez d'un grand Prince; ils furent admis à son Audience, ils furent régalez & recommandez à un Envoyé du Prestre-Jean, qui étoit venu conclure la Paix entre le Roi son maître, & celui de Sannaar; ils partirent avec lui le vingt-six de Mai. Les Recolets Italiens au contraire, quoiqu'ils eussent un des leurs Medecin du Roi de Sannaar, & qu'ils prissent la qualité d'Envoyez du Pape auprès du Roi d'Abissinie, furent contraints d'attendre réponse aux Lettres qu'ils avoient écrites à l'Empereur d'Ethiopie, à l'Abuna, & aux Réligieux pour leur exposer leur commission. Peut-être que si les Peres Jésuites avoient vû les Lettres de Poncet, qui arriverent peu après qu'ils furent partis du Caire, ils auroient eu moins d'empressement d'aller dans un païs d'où il n'est pas aisé de sortir quand on y est entré.

Poncet * mandoit, qu'il ne croioit pas qu'aucun Missionnaire fût reçû en Ethiopie, que les Francs y étoient haïs mortellement, que tous les Réligieux, au nombre de plus de cent mille, s'étoient soûlevez dès qu'on avoit sçû son arrivée; que sur le

* Lettre de Poncet au S. Maillet Consul au Caire, & au Pere Verseau Jesuite qui étoit alors à Seyde.

le bruit qu'il paroissoit un Vaisseau Anglois sur les côtes, ces mêmes Réligieux s'étoient encore soulevez, que le Negus envoyoit au Roi un Ambassadeur avec une suite de dix Abissins garçons & filles, de grand nombre de Chameaux & d'Elephans. Il se loüe beaucoup des bontez que le Negus a eu pour lui. En effet ce Prince ayant sçû qu'Agy-Aly en avoit mal usé avec le Pere Brevedent & Poncet, qu'il les avoit mal traitez, pillez & volez, il l'avoit fait enfermer dans une étroite prison, & vendre sa maison au profit de Poncet qui en avoit eu six livres pesant d'or. Ces Lettres sont écrites de Gedda du 5. & 6. Decembre 1700. Poncet s'embarqua au commencement de Janvier & passa à Torade, d'où il voulut aller au Mont Sinaï qui n'en est pas fort éloigné. Il écrivit de Suez qu'il y avoit vû l'Ambassadeur d'Ethiopie, & tous deux arriverent au Caire, Poncet le vingt de Juin, & le prétendu Ambassadeur le lendemain.

On parle bien diversement de Mourat Eben Magdeloun; c'est le nom de ce Ministre. Quelques-uns crurent le reconnoître & l'avoir vû peu de tems auparavant au Caire, dans un état bien différent de celui où il paroissoit; d'autres soutenoient au contraire qu'il étoit parent d'un certain vieux Mourat, que l'Empereur d'Ethiopie avoit fort employé en diverses négociations, & qu'on disoit étre alors son premier Ministre.

Il est nécessaire pour les raisons qu'on va voir de faire connoître le vieux Mourat. Cet homme s'étoit établi en Abissinie du tems de l'Empereur Basilides: il avoit fait plusieurs voïages aux Indes pour son commerce. Il alla en 1678. à Batavia avec des Lettres du Negus; c'est là qu'il eût ces longues conférences avec Paul de Roo, que Mr. Ludolf a fait imprimer avec ses notes sous le titre de Rélation de l'état présent d'Abissinie, on en parlera ailleurs. Le Chodgia Mourat fut reçû comme un Envoyé de l'Empereur d'Ethiopie, & il persuada aux Hollandois qu'ils pourroient faire un

riche commerce en Abiſſinie. Sur ſa parole ils envoyerent des Vaiſſeaux dans la Mer rouge, qui s'en retournerent avec la même charge qu'ils y avoient portée. Le vieux Mourat fit un ſecond voïage à Batavia & amena avec lui un Envoyé de la Compagnie des Indes Orientales. Lors qu'ils furent arrivez à Mocca, il * dit à cet Envoyé qu'il alloit lui chercher les paſſeports du Roi, ſans quoi il ne pourroit pas entrer dans le païs. Il vouloit encore qu'il lui donnât les préſens dont il étoit chargé pour le Roi d'Abiſſinie. Le Hollandois ne jugea pas à propos de les lui remettre; Mourat partit, & l'Envoyé après avoir attendu un an inutilement, s'en retourna à Batavia. C'eſt Poncet luimême qui a mandé cette avanture au Conſul du Caire; il en ajoûte une autre. Un Grec Capitaine d'une Saïque paſſa à Bombaye avec des Lettres du Negus dans le deſſein d'aller en Angleterre; les Anglois ne jugerent pas à propos de lui laiſſer faire le voïage. Il demeura à Bombaye, il perſuada à Agrapi, Marchand Armenien, d'envoyer un Navire à Maçua avec un Facteur; l'Armenien le crut. Le Vaiſſeau arrivé avec le Facteur à Maçua, le Grec lui dit qu'il va faire venir les Marchands & les marchandiſes, & lui demande ſept cens écus pour ſon voïage. Le Facteur fut aſſez ſimple pour les lui donner, & depuis il n'a vû ni le Grec ni ſon argent. Ces exemples écrits par Poncet même étoient d'aſſez bonnes inſtructions, dont on auroit dû profiter.

Mourat Eben Magdeloum n'étoit pas auſſi habile que le vieux Mourat; il ne trompa que ceux qui voulurent être trompez, & on fit ſagement de lui perſuader de demeurer au Caire, & de donner au Pere Verſeau Superieur des Miſſions de Syrie, à Monhenaut Chancelier du Conſul & à Poncet les Lettres & les préſens du Roi d'Abiſſinie pour le Roi

* Relation à Mr. de Feriol Ambaſſadeur à Conſtantinople.

Roi. Ces trois députez partirent vers le commencement d'Octobre, & ils arriverent à Paris à la fin de l'année 1701. On fit voir dans cette grande Ville Poncet avec la robe & le brasselet d'or massif, dont le Negus l'avoit honoré.

Pendant qu'on menoit ce Chirurgien ou Medecin de maison en maison, où il debitoit ses mensonges, avec d'autant plus de hardiesse qu'il trouvoit peu de gens en état de le contredire, on faisoit examiner la Lettre de créance de Mourat par des personnes très-versées dans les langues Orientales, & qui n'ignoroient ni l'Histoire ni les mœurs des Abissins. On n'y remarqua aucune chose qui pût faire croire que ce fût une Lettre de créance; on jugea au contraire qu'elle pourroit avoir été faite pour être rendue au Consul qui avoit écrit par Poncet au Roi d'Abissinie; on y trouva des fautes considérables pour le stile & pour l'ortographe; la profession de Foi que les Rois d'Abissinie ont coûtume de faire dans leurs Lettres étoit très-défectueuse; enfin on fut très-surpris de lire à la fin de cette Lettre. *Donné à Gondar Capitale des Villes d'Ethiopie.*

Gondar ou Guender, comme l'écrit Mr. Ludolf, n'est qu'un camp & n'est point Capitale des Villes d'Ethiopie. C'est *Axuma* d'où les Abissins sont appellez Axumites, & hors cette Ville Capitale on n'en connoît point d'autres dans toute l'Abissinie. Malgré toutes les preuves de fausseté & de supposition qu'on trouve dans les Lettres de Mourat Eben Magdeloun, on voulut le menager, on lui envoya des présens pour l'Empereur son maître & pour lui; on ordonna qu'il seroit défrayé jusqu'à son départ du Caire. On resolut de répondre à l'Ambassade du Negus par une autre Ambassade, d'établir une Mission de Peres Jesuites pour l'Ethiopie, & de l'entretenir aux dépens du Roi. Le Pere Verseau & Poncet prirent congé de Sa Majesté, & partirent pour Rome avec des Lettres très-fortes & très-pressantes pour le Cardinal de Janson. Monhenaut retourna en Egypte. Com-

Comme on étoit dans le goût des Missions, qu'on ne parloit que de réünir à l'Eglise Catholique une infinité de schismatiques, on vit venir à Paris un certain Ibrahim Hhanna, Syrien de Nation & de Réligion Maronite, envoyé de la part du Patriarche d'Alexandrie. On trouvera parmi nos preuves une Relation écrite par cet Envoyé même, & traduite en François. Il arriva à Marseille au mois de Juin, il écrivit au Pere Fleuriau, & ce Pere au Ministre de la Marine, le priant de tenir cette affaire très-secrette, de peur d'exciter la jalousie des Turcs. On prit ces précautions un peu tard, le Turc avoit déja donné son Olla pour défendre aux Francs d'aller en Abissinie. Les Missionnaires voulurent le revoquer en doute; mais on vit cet acte bientôt après à Paris, & il fut traduit par Fabre, ce Provençal qui périt en allant en Perse où il étoit envoyé de la part du Roi.

Lors qu'Ibrahim Hhanna parut en France, le Pere Verseau & Poncet travailloient avec chaleur à Rome. Le Cardinal de Janson les avoit conduits lui-même à l'audience du Pape; ils en furent très-bien reçûs, Sa Sainteté fit l'éloge des Jésuites, les appellant les colomnes de l'Eglise. Au contraire elle blâma beaucoup la conduite des Réligieux reformez de Saint François d'Italie. Ceux-ci néanmoins avoient obtenu depuis deux ans un Bref contradictoire à celui que les Jésuites avoient eu trois ans auparavant. Les Réligieux Italiens parloient très-mal du Patriarche d'Alexandrie, & de Mourat; ils disoient que ce dernier étoit un fourbe & un imposteur, que les Lettres qu'il avoit apportées pour le Pape, & qui avoient été présentées à Sa Sainteté par le Pere Verseau & par Poncet étoient fausses & supposées, & qu'eux avoient les véritables. On ne sçavoit qui croire des uns & des autres; mais peut-on penser que le Roi d'Abissinie ait écrit au Pape en ces termes. Je ne doute point „ que tous les malheurs arrivez à mes Etats & à „ mon Peuple ne viennent de nôtre séparation du „ Chef

„ Chef de l'Eglise. Envoyez moi deux ou trois
„ habiles Missionnaires pour m'instruire dans la
„ Foi, & pour réparer la perte que nous avons
„ faite du Pere Brevedent.

Le bon & vertueux Missionnaire, mort avant que d'arriver à Gondar, s'appelloit véritablement Brevedent; mais il n'avoit jamais vû l'Empereur d'Ethiopie, & n'étoit connu que sous le nom de Joseph. Les Rois Ayasou ou Jaso & Tecla-haimanot ne l'appellent point autrement dans les Lettres qu'ils écrivirent au Roi de Sannaar & qu'on trouvera dans nôtre recüeil.

Ibrahim Hhanna se logea à Paris près de la Maison Professe des Jésuites, il fut défrayé aux dépens des Missions de Syrie pendant près de trois mois, il avoit des Lettres pour le Pape, pour le Roi, pour le Ministre & pour le Pere de la Chaise. On donnera la traduction que fit Dipi des Lettres qui étoient pour le Roi. Ibrahim dit lui-même qu'il fut traité comme Ambassadeur; que non-seulement il eut plusieurs conférences avec le Ministre de la Marine, mais qu'il eut l'honneur de saluer le Roi; que Sa Majesté eut la bonté d'entrer dans toutes les vuës du Patriarche d'Alexandrie pour la Mission d'Ethiopie; qu'il y eut ordre au Consul de tout concerter avec le Patriarche; que lui Ibrahim eut une medaille d'or du Roi, des Lettres de protection, & cinq cens écus pour son voïage; que le Ministre de la Marine en les lui donnant lui demanda s'il étoit content, parce que le Roi vouloit qu'il le fût.

Ibrahim partit de Paris vers la fin d'Octobre, il arriva à Rome au commencement de l'année 1703. le Pere Verseau en écrit ainsi par sa Lettre du 16. Janvier.

„ L'Envoyé du Patriarche d'Alexandrie est en-
„ fin arrivé le sixiéme du courant. La prémiére
„ chose qu'il fit après son arrivée ce fut d'aller ren-
„ dre ses devoirs à Monseigneur le Cardinal de
„ Janson, & de lui remettre la Lettre dont il étoit
„ chargé

le mois de Janvier pour se raccommoder. Ils remirent à la voile le 8. de Février; mais le 9. ils essuyerent un si gros coup de vent qu'ils furent obligez de relâcher à Majorque, d'où ils retournerent à Cagliari en Sardaigne. Ils en partirent le 8. de Mars & arriverent à Malte le 15, ils y demeurerent jusqu'au 10. d'Avril, & la premiere Lettre que le sieur Du Roule écrivit d'Alexandrie, est dattée du 29. d'Avril. Ainsi il fut environ quatre mois à passer de Toulon en Egypte. Il ne perdit aucun tems, & dès qu'il fut au Caire, il se prépara pour son voyage d'Abiffinie; mais quelqu'interêt qu'on eût de tenir le tout fort secret, & quoiqu'on prît grand soin de le cacher, on n'en fit que trop de bruit, & on trouva mille obstacles qu'on ne pût surmonter qu'à force d'argent. Il fallut gagner le le Bacha, le Divan, les Officiers des Janissaires, les Chefs de la Caravanne; d'un autre côté les Marchands s'opposoient assez ouvertement au voyage.

Le sieur Du Roule partit du Caire le 19. de Juillet de l'année 1704. Il trouva sur son passage un grand concours de peuple qui le suivit jusqu'au batteau les larmes aux yeux, en considerant les dangers presque inévitables où il alloit être exposé. On prétend que les Marchands continuerent leurs intrigues pour le faire revenir, qu'ils se joignirent aux Peres de la Réforme de Saint François d'*Italie*; que les uns & les autres avoient informé les Arabes du départ de cet Envoyé, & que ceux-ci avoient déclaré qu'ils pilleroient la Caravanne, si on ne l'obligeoit de s'en séparer. Du Roule ajoûte, que l'on disoit communément à Siout, qu'il alloit auprès du Roi des Abissins pour lui apprendre à faire de la poudre, à fondre du canon, & l'engager en même tems à déclarer la guerre aux Turcs. Quoique ces calomnies fussent destituées de toute vraisemblance, elles ne laisserent pas de trouver créance dans des esprits jaloux & défians, & qui d'ailleurs n'étoient pas fâchez d'avoir ce prétexte pour tirer

„ de nous faire manger à sa table qui est toûjours
„ servie avec beaucoup de magnificence ; & l'après
„ diné il nous donna un carrosse pour aller à l'au-
„ dience du Cardinal Barberin Préfet de la Congre-
„ gation *de Propaganda fide*, lequel reçût très-bien
„ l'Envoyé en considération de Monseigneur le
„ Cardinal de Janson.

„ Hier Son Eminence, qui est attentive à tout
„ ce qui peut faire plaisir à ceux qui lui sont recom-
„ mandez de la part du Roi, envoya encore pren-
„ dre dans son carrossé l'Envoyé du Patriarche, &
„ nous conduisit tous au Vatican où se tint un
„ Consistoire, après lequel le Pape descendit à
„ Saint Pierre avec tous les Cardinaux, à cause
„ d'un tremblement de terre arrivé ici la veille ; &
„ au retour nous eûmes l'honneur de manger avec
„ Monseigneur le Cardinal, lequel nous donna
„ l'après-diné un de ses carrosses pour aller rendre
„ visite à Monseigneur Fabroni Secretaire de la
„ Congregation *de Propaganda fide*.

„ Le Pape donnera cette semaine une audience
„ secrete à l'Envoyé du Patriarche, nous sçaurons
„ ensuite s'il y a quelque fondement à faire sur ce
„ Patriarche.

Malgré la protection & le credit du Cardinal de Janson, Ibrahim ne fut pas expedié si promptement ; sa Mission même devint suspecte, & on résolut avant que de rien faire d'envoyer un homme au Caire pour s'informer de la vérité. On jetta les yeux sur Gabriel Réligieux Maronite qui se trouvoit alors à Rome. Ibrahim dit que ce Réligieux étoit son parent. Le Patriarche avoüa bien qu'il avoit envoyé Ibrahim en France & à Rome ; ce qu'il avoit nié & au Consul du Caire & à Du Roule Vice-Consul de Damiette ; & c'est sur cela que le Consul avoit écrit en France & à Rome qu'Ibrahim avoit fait le voïage de son chef, qu'à la vérité le Patriarche lui avoit donné quelques Lettres qu'il ne croyoit pas devoir tirer à conséquence : & lorsque Dom Gabriel voulut sçavoir du Patriarche s'il
étoit

étoit véritablement dans la résolution de se soumettre au Pape, & de reconnoître l'Eglise de Rome, il donna une profession de Foi dont on auroit pû se contenter; mais il ne voulut jamais la signer.

Cette conduite ambiguë suffisoit pour justifier qu'Ibrahim étoit véritablement Envoyé du Patriarche; mais elle rendoit toûjours la Catholicité du Patriarche très-suspecte. Cependant Poncet arriva de Rome au Caire, on disposa toutes choses pour un second voïage qu'il devoit faire en Abissinie avec Mourat Eben Magdeloun qu'on renvoyoit chargé de présens & d'attestations de sa bonne conduite & de Lettres pour le Roi son maître, & pour le prémier Ministre. On leur donna pour compagnie un nommé Elias, Syrien, Précurseur du Ministre du Roi & son Truchement.

Cette compagnie partit le 6. d'Octobre 1703. du Caire pour Suez, où le Pere du Bernat Jésuite les attendoit. Il s'embarquerent le 3. de Decembre pour aller à Gedda. La mésintelligence se mit bien-tôt parmi cette troupe. Poncet se plaint extrêmement de Mourat, & il écrit qu'avant le voïage de Gedda il ne le connoissoit point. Il ne se souvient plus de tout le bien qu'il en a mandé. Il a oublié que c'est lui qui l'a fait Ambassadeur, que c'est sur sa parole qu'on l'a reçû, & parce qu'aujourd'hui il n'est pas content de lui, il veut qu'on croïe que c'est un très-méchant homme, un ennemi déclaré de tous les Francs, & qui empêchera autant qu'il pourra qu'ils ne soient reçus en Ethiopie, & prend le Pere du Bernat pour témoin de tout ce qu'il avance. Il proteste que pour lui il est prêt de verser jusqu'à la derniere goute de son sang pour la gloire du Roi; & dans le tems qu'il fait toutes ces protestations, au lieu de retourner auprès du Prêtre-Jean, comme il s'y étoit engagé, il va chercher fortune dans l'Yemen, laisse une femme qu'il avoit épousée en Ethiopie, abandonne les terres que le Negus lui avoit données, & emporte jusqu'au coffre de Chirurgie fait aux dépens du Roi

& de la Nation, & passe dans la suite de l'Yemen à Suratc & va mourir à Ispahan. Tel a été le sort de ce vagabond, à qui on s'étoit un peu trop fié. Mourat craignant le châtiment qui l'attendoit en Abissinie feint d'aller à Maçua, & va à Mascate finir ses jours. Le Pere du Bernat bien mortifié de se voir en si mauvaise compagnie, & hors d'état de continuer son voyage, se rembarqua pour Suez, & arriva au Caire au commencement d'Avril. Elias fut le seul de toute la troupe qui passa en Abisfinie, & on a été près de dix-sept ans sans en avoir aucune nouvelle.

Tant de contre-tems auroient dû rebuter Jacques le Noir, plus connu sous le nom de Du Roule, destiné pour aller en qualité d'Ambassadeur vers le Roi d'Abissinie. Il n'ignoroit rien de tout ce qui s'étoit passé depuis l'arrivée de Mourat Eben Magdeloun au Caire. Il avoit même joué un rôle principal dans toute cette affaire. Il avoit été au commencement de 1702. à Constantinople en rendre compte à l'Ambassadeur du Roi. A son retour de Constantinople au Caire, & après y avoir fait quelque séjour, il étoit passé en France. Il avoit vû le Ministre de la Marine, il lui avoit donné divers Mémoires; & enfin croyant avoir pris avec lui les mesures les plus sûres & les meilleures, il repassa en Egypte. On peut dire, que jamais voyage ne fut entrepris sous de plus tristes augures, n'y n'eut une fin plus malheureuse.

Il s'embarqua sur un Navire que commandoit le Chevalier de Fourbin, qui devoit escorter trente-six bâtimens marchands destinez pour diverses Echelles de Levant. Cette Flotte partit de Toulon & mit à la voile le vingt-six de Decembre 1703. & dès l'après-midi il s'éleva une tempête furieuse qui dispersa tous ces Vaisseaux. Celui du Chevalier de Fourbin fut poussé sur les côtes de Catalogne, & on ne pût aborder que le 31. de Decembre. Ils se trouverent à la rade de Barcelone au nombre de huit Vaisseaux, si maltraitez, qu'ils employerent tout

le

jours à l'agonie dans de grands ſentimens de pieté, priant toûjours & enviſageant la mort avec cette conſolation qui accompagne ordinairement ceux qui ayant vêcu dans la crainte de Dieu, meurent de la mort des Juſtes.

Comme on ne recevoit aucunes Lettres ni du Pere Brevedent, ni de Poncet, les Peres Grenier & Paulet Jéſuites, pleins de zele pour la Miſſion d'Ethiopie, s'impatienterent & partirent ſans vouloir attendre des nouvelles de ce païs-là, ni les éclairciſſemens dont ils auroient eu grand beſoin. Le Conſul leur donna des Lettres pour le Roi de Sannaar, pour Zogoyer, premier Miniſtre de ce Prince, pour le Roi d'Abiſſinie, avec des inſtructions fort amples. Les Jéſuites furent reçûs du Roi de Sannaar comme les Envoyez d'un grand Prince; ils furent admis à ſon Audience, ils furent régalez & recommandez à un Envoyé du Preſtre-Jean, qui étoit venu conclure la Paix entre le Roi ſon maître, & celui de Sannaar; ils partirent avec lui le vingt-ſix de Mai. Les Recolets Italiens au contraire, quoiqu'ils euſſent un des leurs Medecin du Roi de Sannaar, & qu'ils priſſent la qualité d'Envoyez du Pape auprès du Roi d'Abiſſinie, furent contraints d'attendre réponſe aux Lettres qu'ils avoient écrites à l'Empereur d'Ethiopie, à l'Abuna, & aux Réligieux pour leur expoſer leur commiſſion. Peut-être que ſi les Peres Jéſuites avoient vû les Lettres de Poncet, qui arriverent peu après qu'ils furent partis du Caire, ils auroient eu moins d'empreſſement d'aller dans un païs d'où il n'eſt pas aiſé de ſortir quand on y eſt entré.

Poncet * mandoit, qu'il ne croioit pas qu'aucun Miſſionnaire fût reçû en Ethiopie, que les Francs y étoient haïs mortellement, que tous les Réligieux, au nombre de plus de cent mille, s'étoient ſoûlevez dès qu'on avoit ſçû ſon arrivée; que ſur le

* Lettre de Poncet au S. Maillet Conſul au Caire, & au Pere Verſeau Jeſuite qui étoit alors à Seyde.

le bruit qu'il paroissoit un Vaisseau Anglois sur les côtes, ces mêmes Réligieux s'étoient encore soulevez, que le Negus envoyoit au Roi un Ambassadeur avec une suite de dix Abissins garçons & filles, de grand nombre de Chameaux & d'Elephans. Il se loüe beaucoup des bontez que le Negus a eu pour lui. En effet ce Prince ayant sçû qu'Agy-Aly en avoit mal usé avec le Pere Brevedent & Poncet, qu'il les avoit mal traitez, pillez & volez, il l'avoit fait enfermer dans une étroite prison, & vendre sa maison au profit de Poncet qui en avoit eu six livres pesant d'or. Ces Lettres sont écrites de Gedda du 5. & 6. Decembre 1700. Poncet s'embarqua au commencement de Janvier & passa à Torade, d'où il voulut aller au Mont Sinaï qui n'en est pas fort éloigné. Il écrivit de Suez qu'il y avoit vû l'Ambassadeur d'Ethiopie, & tous deux arriverent au Caire, Poncet le vingt de Juin, & le prétendu Ambassadeur le lendemain.

On parle bien diversement de Mourat Eben Magdeloun; c'est le nom de ce Ministre. Quelques-uns crurent le reconnoître & l'avoir vû peu de tems auparavant au Caire, dans un état bien différent de celui où il paroissoit; d'autres soutenoient au contraire qu'il étoit parent d'un certain vieux Mourat, que l'Empereur d'Ethiopie avoit fort employé en diverses négociations, & qu'on disoit être alors son premier Ministre.

Il est nécessaire pour les raisons qu'on va voir de faire connoître le vieux Mourat. Cet homme s'étoit établi en Abissinie du tems de l'Empereur Basilides: il avoit fait plusieurs voïages aux Indes pour son commerce. Il alla en 1678. à Batavia avec des Lettres du Negus; c'est là qu'il eût ces longues conférences avec Paul de Roo, que Mr. Ludolf a fait imprimer avec ses notes sous le titre de Rélation de l'état présent d'Abissinie, on en parlera ailleurs. Le Chodgia Mourat fut reçû comme un Envoyé de l'Empereur d'Ethiopie, & il persuada aux Hollandois qu'ils pourroient faire un

riche commerce en Abiſſinie. Sur ſa parole ils envoyerent des Vaiſſeaux dans la Mer rouge, qui s'en retournerent avec la même charge qu'ils y avoient portée. Le vieux Mourat fit un ſecond voïage à Batavia & amena avec lui un Envoyé de la Compagnie des Indes Orientales. Lors qu'ils furent arrivez à Mocca, il * dit à cet Envoyé qu'il alloit lui chercher les paſſeports du Roi, ſans quoi il ne pourroit pas entrer dans le païs. Il vouloit encore qu'il lui donnât les préſens dont il étoit chargé pour le Roi d'Abiſſinie. Le Hollandois ne jugea pas à propos de les lui remettre; Mourat partit, & l'Envoyé après avoir attendu un an inutilement, s'en retourna à Batavia. C'eſt Poncet lui-même qui a mandé cette avanture au Conſul du Caire; il en ajoûte une autre. Un Grec Capitaine d'une Saïque paſſa à Bombaye avec des Lettres du Negus dans le deſſein d'aller en Angleterre; les Anglois ne jugerent pas à propos de lui laiſſer faire le voïage. Il demeura à Bombaye, il perſuada à Agrapi, Marchand Armenien, d'envoyer un Navire à Maçua avec un Facteur; l'Armenien le crut. Le Vaiſſeau arrivé avec le Facteur à Maçua, le Grec lui dit qu'il va faire venir les Marchands & les marchandiſes, & lui demande ſept cens écus pour ſon voïage. Le Facteur fut aſſez ſimple pour les lui donner, & depuis il n'a vû ni le Grec ni ſon argent. Ces exemples écrits par Poncet même étoient d'aſſez bonnes inſtructions, dont on auroit dû profiter.

Mourat Eben Magdeloun n'étoit pas auſſi habile que le vieux Mourat; il ne trompa que ceux qui voulurent être trompez, & on fit ſagement de lui perſuader de demeurer au Caire, & de donner au Pere Verſeau Superieur des Miſſions de Syrie, à Monhenaut Chancelier du Conſul & à Poncet les Lettres & les préſens du Roi d'Abiſſinie pour le Roi

* Relation à Mr. de Feriol Ambaſſadeur à Conſtantinople.

Roi. Ces trois députez partirent vers le commencement d'Octobre, & ils arriverent à Paris à la fin de l'année 1701. On fit voir dans cette grande Ville Poncet avec la robe & le brasselet d'or massif, dont le Negus l'avoit honoré.

Pendant qu'on menoit ce Chirurgien ou Medecin de maison en maison, où il debitoit ses mensonges, avec d'autant plus de hardiesse qu'il trouvoit peu de gens en état de le contredire, on faisoit examiner la Lettre de créance de Mourat par des personnes très-versées dans les langues Orientales, & qui n'ignoroient ni l'Histoire ni les mœurs des Abissins. On n'y remarqua aucune chose qui pût faire croire que ce fût une Lettre de créance; on jugea au contraire qu'elle pourroit avoir été faite pour être rendue au Consul qui avoit écrit par Poncet au Roi d'Abissinie; on y trouva des fautes considérables pour le stile & pour l'ortographe; la profession de Foi que les Rois d'Abissinie ont coûtume de faire dans leurs Lettres étoit très-défectueuse; enfin on fut très-surpris de lire à la fin de cette Lettre. *Donné à Gondar Capitale des Villes d'Ethiopie.*

Gondar ou Guender, comme l'écrit Mr. Ludolf, n'est qu'un camp & n'est point Capitale des Villes d'Ethiopie. C'est *Axuma* d'où les Abissins sont appellez Axumites, & hors cette Ville Capitale on n'en connoît point d'autres dans toute l'Abissinie. Malgré toutes les preuves de fausseté & de supposition qu'on trouve dans les Lettres de Mourat Eben Magdeloun, on voulut le menager, on lui envoya des présens pour l'Empereur son maître & pour lui; on ordonna qu'il seroit défrayé jusqu'à son départ du Caire. On resolut de répondre à l'Ambassade du Negus par une autre Ambassade, d'établir une Mission de Peres Jesuites pour l'Ethiopie, & de l'entretenir aux dépens du Roi. Le Pere Verseau & Poncet prirent congé de Sa Majesté, & partirent pour Rome avec des Lettres très-fortes & très-pressantes pour le Cardinal de Janson. Monhenaut retourna en Egypte.

Com-

Comme on étoit dans le goût des Missions, qu'on ne parloit que de réünir à l'Eglise Catholique une infinité de schismatiques, on vit venir à Paris un certain Ibrahim Hhanna, Syrien de Nation & de Réligion Maronite, envoyé de la part du Patriarche d'Alexandrie. On trouvera parmi nos preuves une Relation écrite par cet Envoyé même, & traduite en François. Il arriva à Marseille au mois de Juin, il écrivit au Pere Fleuriau, & ce Pere au Ministre de la Marine, le priant de tenir cette affaire très-secrette, de peur d'exciter la jalousie des Turcs. On prit ces précautions un peu tard, le Turc avoit déja donné son Olla pour défendre aux Francs d'aller en Abissinie. Les Missionnaires voulurent le revoquer en doute; mais on vit cet acte bientôt après à Paris, & il fut traduit par Fabre, ce Provençal qui périt en allant en Perse où il étoit envoyé de la part du Roi.

Lors qu'Ibrahim Hhanna parut en France, le Pere Verseau & Poncet travailloient avec chaleur à Rome. Le Cardinal de Janson les avoit conduits lui-même à l'audience du Pape; ils en furent très-bien reçûs, Sa Sainteté fit l'éloge des Jésuites, les appellant les colomnes de l'Eglise. Au contraire elle blâma beaucoup la conduite des Réligieux reformez de Saint François d'Italie. Ceux-ci néanmoins avoient obtenu depuis deux ans un Bref contradictoire à celui que les Jésuites avoient eu trois ans auparavant. Les Réligieux Italiens parloient très-mal du Patriarche d'Alexandrie, & de Mourat; ils disoient que ce dernier étoit un fourbe & un imposteur, que les Lettres qu'il avoit apportées pour le Pape, & qui avoient été présentées à Sa Sainteté par le Pere Verseau & par Poncet étoient fausses & supposées, & qu'eux avoient les véritables. On ne sçavoit qui croire des uns & des autres; mais peut-on penser que le Roi d'Abissinie ait écrit au Pape en ces termes. Je ne doute point
„ que tous les malheurs arrivez à mes Etats & à
„ mon Peuple ne viennent de nôtre séparation du
„ Chef.

„ Chef de l'Eglise. Envoyez moi deux ou trois
„ habiles Missionnaires pour m'instruire dans la
„ Foi, & pour réparer la perte que nous avons
„ faite du Pere Brevedent.

Le bon & vertueux Missionnaire, mort avant que d'arriver à Gondar, s'appelloit véritablement Brevedent; mais il n'avoit jamais vû l'Empereur d'Ethiopie, & n'étoit connu que sous le nom de Joseph. Les Rois Ayasou ou Jaso & Tecla-haimanot ne l'appellent point autrement dans les Lettres qu'ils écrivirent au Roi de Sannaar & qu'on trouvera dans nôtre recüeil.

Ibrahim Hhanna se logea à Paris près de la Maison Professe des Jésuites, il fut défrayé aux dépens des Missions de Syrie pendant près de trois mois, il avoit des Lettres pour le Pape, pour le Roi, pour le Ministre & pour le Pere de la Chaise. On donnera la traduction que fit Dipi des Lettres qui étoient pour le Roi. Ibrahim dit lui-même qu'il fut traité comme Ambassadeur; que non-seulement il eut plusieurs conférences avec le Ministre de la Marine, mais qu'il eut l'honneur de saluer le Roi; que Sa Majesté eut la bonté d'entrer dans toutes les vuës du Patriarche d'Alexandrie pour la Mission d'Ethiopie; qu'il y eut ordre au Consul de tout concerter avec le Patriarche; que lui Ibrahim eut une medaille d'or du Roi, des Lettres de protection, & cinq cens écus pour son voïage; que le Ministre de la Marine en les lui donnant lui demanda s'il étoit content, parce que le Roi vouloit qu'il le fût.

Ibrahim partit de Paris vers la fin d'Octobre, il arriva à Rome au commencement de l'année 1703. le Pere Verseau en écrit ainsi par sa Lettre du 16. Janvier.

„ L'Envoyé du Patriarche d'Alexandrie est en-
„ fin arrivé le sixiéme du courant. La prémiére
„ chose qu'il fit après son arrivée ce fut d'aller ren-
„ dre ses devoirs à Monseigneur le Cardinal de
„ Janson, & de lui remettre la Lettre dont il étoit
„ chargé

„ chargé pour Son Eminence qui lui fit un très-
„ favorable accueil, lui promit toute forte de pro-
„ tection, & lui dit qu'il vouloit lui-même le pré-
„ senter au Pape selon l'ordre qu'il en avoit reçû
„ du Roi. En effet, avant-hier le matin, quoi-
„ que Son Eminence eût été incommodée deux
„ jours auparavant, & quelle eût pris un remede,
„ quoique le tems fût très-mauvais, elle eut la
„ bonté d'envoyer prendre l'Envoyé dans un de
„ ses carrosses & de le conduire au Vatican avec
„ un magnique cortege, comme elle a toûjours
„ accoûtumé de faire quand elle sort; elle voulut
„ même que je fusse de la suite pour servir d'In-
„ terprête à l'Envoyé.

„ Lorsque nous fûmes arrivez à l'anti-chambre
„ du Pape, Monseigneur le Cardinal entra d'abord
„ pour prévenir Sa Sainteté, & quelque tems après
„ on nous fit entrer à l'Audience.

„ L'Envoyé après avoir exposé le sujet de sa
„ Mission, présenta à Sa Sainteté la Lettre du Pa-
„ triarche d'Alexandrie, & parla ensuite des mar-
„ ques extraordinaires de bonté qu'il avoit reçûës
„ du Roi; jusques-là qu'il avoit été honoré du
„ portrait de ce grand Prince & de la famille Roya-
„ le sur une magnifique medaille d'or, que le Pa-
„ pe voulut voir, & qu'il considera fort attentive-
„ ment en faisant un très-bel éloge de Sa Majesté.
„ J'admirai la présence d'esprit de Monseigneur le
„ Cardinal, lequel ne perdit aucune occasion pour
„ faire bien sentir au Pape le zele incomparable, la
„ pieté singuliere & la grandeur du Roi. C'est un
„ Cardinal qui parle peu; mais qui dit bien & à
„ propos. Il n'oublia aussi rien pour porter Sa
„ Sainteté à expedier bien-tôt l'Envoyé du Patriar-
„ che & à lui être favorable.

„ Après cette audience, Monseigneur le Cardi-
„ nal conduisit l'Envoyé à celle du Cardinal Pau-
„ lucci Ministre d'Etat, & nous retournâmes avec
„ le même cortege au Palais de Monseigneur le
„ Cardinal, qui fit l'honneur à l'Envoyé & à nous
„ de

„ de nous faire manger à sa table qui est toûjours
„ servie avec beaucoup de magnificence; & l'après
„ diné il nous donna un carrosse pour aller à l'au-
„ dience du Cardinal Barberin Préfet de la Congre-
„ gation *de Propaganda fide*, lequel reçût très-bien
„ l'Envoyé en considération de Monseigneur le
„ Cardinal de Janson.

„ Hier Son Eminence, qui est attentive à tout
„ ce qui peut faire plaisir à ceux qui lui sont recom-
„ mandez de la part du Roi, envoya encore pren-
„ dre dans son carrosse l'Envoyé du Patriarche, &
„ nous conduisit tous au Vatican où se tint un
„ Consistoire, après lequel le Pape descendit à
„ Saint Pierre avec tous les Cardinaux, à cause
„ d'un tremblement de terre arrivé ici la veille; &
„ au retour nous eûmes l'honneur de manger avec
„ Monseigneur le Cardinal, lequel nous donna
„ l'après-diné un de ses carrosses pour aller rendre
„ visite à Monseigneur Fabroni Secretaire de la
„ Congregation *de Propaganda fide*.

„ Le Pape donnera cette semaine une audience
„ secrete à l'Envoyé du Patriarche, nous sçaurons
„ ensuite s'il y a quelque fondement à faire sur ce
„ Patriarche.

Malgré la protection & le credit du Cardinal de Janson, Ibrahim ne fut pas expedié si promptement; sa Mission même devint suspecte, & on résolut avant que de rien faire d'envoyer un homme au Caire pour s'informer de la vérité. On jetta les yeux sur Gabriel Réligieux Maronite qui se trouvoit alors à Rome. Ibrahim dit que ce Réligieux étoit son parent. Le Patriarche avoüa bien qu'il avoit envoyé Ibrahim en France & à Rome; ce qu'il avoit nié & au Consul du Caire & à Du Roule Vice-Consul de Damiette; & c'est sur cela que le Consul avoit écrit en France & à Rome qu'Ibrahim avoit fait le voïage de son chef, qu'à la vérité le Patriarche lui avoit donné quelques Lettres qu'il ne croyoit pas devoir tirer à conséquence: & lorsque Dom Gabriel voulut sçavoir du Patriarche s'il

étoit

étoit véritablement dans la résolution de se soumettre au Pape, & de reconnoître l'Eglise de Rome, il donna une profession de Foi dont on auroit pû se contenter; mais il ne voulut jamais la signer.

Cette conduite ambiguë suffisoit pour justifier qu'Ibrahim étoit véritablement Envoyé du Patriarche; mais elle rendoit toûjours la Catholicité du Patriarche très-suspecte. Cependant Poncet arriva de Rome au Caire, on dispoſa toutes choses pour un second voïage qu'il devoit faire en Abissinie avec Mourat Eben Magdeloun qu'on renvoyoit chargé de présens & d'attestations de sa bonne conduite & de Lettres pour le Roi son maître, & pour le prémier Ministre. On leur donna pour compagnie un nommé Elias, Syrien, Précurseur du Ministre du Roi & son Truchement.

Cette compagnie partit le 6. d'Octobre 1703. du Caire pour Suez, où le Pere du Bernat Jésuite les attendoit. Il s'embarquerent le 3. de Decembre pour aller à Gedda. La mésintelligence se mit bien-tôt parmi cette troupe. Poncet se plaint extrêmement de Mourat, & il écrit qu'avant le voïage de Gedda il ne le connoissoit point. Il ne se souvient plus de tout le bien qu'il en a mandé. Il a oublié que c'est lui qui l'a fait Ambassadeur, que c'est sur sa parole qu'on l'a reçû, & parce qu'aujourd'hui il n'est pas content de lui, il veut qu'on croïe que c'est un très-méchant homme, un ennemi déclaré de tous les Francs, & qui empêchera autant qu'il pourra qu'ils ne soient reçus en Ethiopie, & prend le Pere du Bernat pour témoin de tout ce qu'il avance. Il proteste que pour lui il est prêt de verser jusqu'à la derniere goute de son sang pour la gloire du Roi; & dans le tems qu'il fait toutes ces protestations, au lieu de retourner auprès du Prêtre-Jean, comme il s'y étoit engagé, il va chercher fortune dans l'Yemen, laisse une femme qu'il avoit épousée en Ethiopie, abandonne les terres que le Negus lui avoit données, & emporte jusqu'au coffre de Chirurgie fait aux dépens du Roi

&

& de la Nation, & passe dans la suite de l'Yemen à Surate & va mourir à Ispahan. Tel a été le sort de ce vagabond, à qui on s'étoit un peu trop fié. Mourat craignant le châtiment qui l'attendoit en Abissinie feint d'aller à Maçua, & va à Mascate finir ses jours. Le Pere du Bernat bien mortifié de se voir en si mauvaise compagnie, & hors d'état de continuer son voyage, se rembarqua pour Suez, & arriva au Caire au commencement d'Avril. Elias fut le seul de toute la troupe qui passa en Abissinie, & on a été près de dix-sept ans sans en avoir aucune nouvelle.

Tant de contre-tems auroient dû rebuter Jacques le Noir, plus connu sous le nom de Du Roule, destiné pour aller en qualité d'Ambassadeur vers le Roi d'Abissinie. Il n'ignoroit rien de tout ce qui s'étoit passé depuis l'arrivée de Mourat Eben Magdeloun au Caire. Il avoit même joué un rôle principal dans toute cette affaire. Il avoit été au commencement de 1702. à Constantinople en rendre compte à l'Ambassadeur du Roi. A son retour de Constantinople au Caire, & après y avoir fait quelque séjour, il étoit passé en France. Il avoit vû le Ministre de la Marine, il lui avoit donné divers Mémoires; & enfin croyant avoir pris avec lui les mesures les plus sûres & les meilleures, il repassa en Egypte. On peut dire, que jamais voyage ne fut entrepris sous de plus tristes augures, n'y n'eut une fin plus malheureuse.

Il s'embarqua sur un Navire que commandoit le Chevalier de Fourbin, qui devoit escorter trente-six bâtimens marchands destinez pour diverses Echelles de Levant. Cette Flotte partit de Toulon & mit à la voile le vingt-six de Decembre 1703. & dès l'après-midi il s'éleva une tempête furieuse qui dispersa tous ces Vaisseaux. Celui du Chevalier de Fourbin fut poussé sur les côtes de Catalogne, & on ne pût aborder que le 31. de Decembre. Ils se trouverent à la rade de Barcelone au nombre de huit Vaisseaux, si maltraitez, qu'ils employerent tout

le mois de Janvier pour ſe raccommoder. Ils remirent à la voile le 8. de Février; mais le 9. ils eſſuyerent un ſi gros coup de vent qu'ils furent obligez de relâcher à Majorque, d'où ils retournerent à Cagliari en Sardaigne. Ils en partirent le 8. de Mars & arriverent à Malte le 15, ils y demeurerent juſqu'au 10. d'Avril, & la premiere Lettre que le ſieur Du Roule écrivit d'Alexandrie, eſt dattée du 29. d'Avril. Ainſi il fut environ quatre mois à paſſer de Toulon en Egypte. Il ne perdit aucun tems, & dès qu'il fut au Caire, il ſe prépara pour ſon voyage d'Abiſſinie; mais quelqu'interêt qu'on eût de tenir le tout fort ſecret, & quoiqu'on prît grand ſoin de le cacher, on n'en fit que trop de bruit, & on trouva mille obſtacles qu'on ne pût ſurmonter qu'à force d'argent. Il fallut gagner le le Bacha, le Divan, les Officiers des Janiſſaires, les Chefs de la Caravanne; d'un autre côté les Marchands s'oppoſoient aſſez ouvertement au voyage.

Le ſieur Du Roule partit du Caire le 19. de Juillet de l'année 1704. Il trouva ſur ſon paſſage un grand concours de peuple qui le ſuivit juſqu'au batteau les larmes aux yeux, en conſiderant les dangers preſque inévitables où il alloit être expoſé. On prétend que les Marchands continuerent leurs intrigues pour le faire revenir, qu'ils ſe joignirent aux Peres de la Réforme de Saint François d'Italie; que les uns & les autres avoient informé les Arabes du départ de cet Envoyé, & que ceux-ci avoient déclaré qu'ils pilleroient la Caravanne, ſi on ne l'obligeoit de s'en ſéparer. Du Roule ajoûte, que l'on diſoit communément à Siout, qu'il alloit auprès du Roi des Abiſſins pour lui apprendre à faire de la poudre, à fondre du canon, & l'engager en même tems à déclarer la guerre aux Turcs. Quoique ces calomnies fuſſent deſtituées de toute vraiſemblance, elles ne laiſſerent pas de trouver créance dans des eſprits jaloux & défians, & qui d'ailleurs n'étoient pas fâchez d'avoir ce prétexte pour tirer

tirer de cet Envoyé le plus qu'ils pourroient. Du Roule avoit tâché de gagner à force de présens un nommé Belac, Chef de la Caravanne, & chargé des commissions du Roi de Sannaar; cet homme lui avoit promis avec de grands sermens de le servir & de l'appuyer de tout son credit auprès du Roi son maître. Cependant, si on ne le corrompit pas entierement, on l'ébranla beaucoup, & il en coûta encore environ deux cens cinquante piastres Sevillanes, pour empêcher qu'on ne le débauchât tout-à-fait: peut-être même en seroit-on venu à bout sans l'arrivée du Drogman Fornetti qui amena avec lui un Chiaoux & un Capigi des Janissaires, avec de nouveaux ordres du Bacha du Caire, d'Ismaël Bey, & de la Porte des Janissaires, pour le Commandant de Siout. Aussi-tôt que celui-ci eut reçû ses dépêches, il fit venir les Chefs & principaux de la Caravanne, & leur lut les mêmes ordres, puis il leur donna le Commandement particulier qui leur étoit adressé. Ces Chefs l'ayant reçû, ils le porterent sur leur selle, & dirent avec le Commandant la priere de Paix & d'Union usitée parmi les Mahometans; ensuite ils jurerent qu'ils ne se sépareroient point de Du Roule, & qu'ils vouloient courir avec lui tous les dangers qui pourroient lui arriver.

Ces ordres produisirent encore d'autres bons effets; Aly Thelebi Commandant de Siout, apprit à l'Envoyé tout ce qui se passoit entre les Marchands François & les Peres Italiens Réformez pour faire échoüer son voyage. Et Belac lui avoüa que le Patriarche des Cophtes avoit dit aux principaux Marchands de la Caravanne, que les François qui alloient avec eux n'étoient point Marchands, que c'étoit des gens qui ne passoient en Ethiopie, que pour couper le Nil, & qu'ils se gardassent bien de les souffrir en leur compagnie.

La Caravanne fut à Siout depuis le 29. de Juillet, elle en partit le 12. de Septembre. Fornetti revint au Caire, & le sieur Du Roule traversa le

petit

petit désert le 18. de Septembre & les jours suivans. Il arriva le 24. à Khargué, où il trouva un jeune Gouverneur fort avide qui ne voulut avoir aucun égard pour les ordres du Bacha, disant, qu'il étoit Mansoul, & qu'il ne reconnoissoit que ceux du Bey de Monfelou. On entendit bien ce qu'il vouloit dire; on en fut quitte pour cent vingt piastres Sevillanes, mais il fallut lui donner une Déclaration portant qu'il n'avoit rien demandé. Après cinq à six jours de séjour, on se mit en marche, & le 3. d'Octobre on entra dans le grand désert. On arriva à Moscho le 18. du même mois, & on fut obligé d'y demeurer très-long-tems. On y apprit que les Réligieux Italiens de la Réforme de Saint François n'étoient plus à Sannaar, on n'explique point s'ils s'étoient retirez de leur bon gré ou s'ils avoient été chassez. Cette Lettre est la derniere qu'on a reçûë de Du Roule; il devoit néanmoins écrire de Dongola, mais on n'en trouve rien; on en eut seulement des nouvelles par des voyes indirectes, & le bruit se répandit tout-à-coup qu'il avoit été assassiné. Triste & funeste présage qui fut accompli quelque tems après.

Du Roule arriva à Sannaar vers la fin du mois de Mai 1705. il fut très-bien reçû, le Roi envoya deux de ses Officiers fort loin au devant de lui; il le régala à son arrivée de beaucoup de présens; il reçût ceux de l'Envoyé; il en parut content; il le fit loger dans la maison d'Aly Zogoier, son premier Ministre, qu'il avoit fait mourir peu de tems auparavant. Celui qui avoit succedé à Aly Zogoier, & qui étoit premier Ministre, parut vouloir lier une amitié étroite avec Du Roule; il l'alloit voir souvent, s'entretenoit familierement avec lui. Il lui témoigna même qu'il avoit envie de faire le voyage d'Ethiopie en sa compagnie. Tous les commencemens furent très-beaux, & on prétend que le malheur de Du Roule n'arriva que parce que se reposant un peu trop sur l'amitié du Roi de Sannaar & du premier Ministre, il ne se soucia pas beau-

beaucoup de ménager les autres Officiers; ce qui les irrita à un point que tous conſpirerent de le ruïner dans l'eſprit du Roi leur maître & de le perdre. Ils eurent aſſez de peine à en venir à bout; mais le Roi ayant remporté une victoire conſiderable ſur les rebelles, on en fit de grandes réjoüiſſances dans la Ville de Sannaar. Du Roule crut devoir ſe diſtinguer; il étala tout ce qu'il avoit de plus beau & de plus magnifique, particulierement beaucoup de glaces & de miroirs, ce qui attira chez lui toute la Ville Les femmes du Roi, qui ſortent très-rarement, ne purent reſiſter à la curioſité de voir cette magnificence; les miroirs qui multiplioient les objets, les ſurprirent plus que tout le reſte. Elles s'imaginerent que cela ne ſe pouvoit faire naturellement, & parlerent de l'Envoyé & de ſa ſuite comme d'autant de Sorciers & de Magiciens pleins de mauvais deſſeins contre leur Roi. Tout ce ſpectacle excita de plus en plus l'avidité des Officiers du Roi de Sannaar, & peut-être du Roi lui-même; de ſorte que très-peu de jours après, il envoya demander trois mille piaſtres Sevillanes à Du Roule: celui-ci les refuſa. On fit parler à Macé Drogman de l'Envoyé; on lui repréſenta qu'un tel refus expoſoit l'Envoyé & ſa maiſon à un grand danger. On retourna pluſieurs fois à la charge, Du Roule s'opiniâtra à ne rien donner. Enfin le 25. de Novembre le Roi l'envoya prendre dans ſa maiſon par trois cens hommes qui l'amenerent avec toute ſa ſuite dans la place publique, où il fut maſſacré le premier, ſes domeſtiques le furent après lui. L'Envoyé ſouffrit la mort très-conſtamment, en exhortant les ſiens à la ſouffrir comme lui; leurs corps demeurerent expoſez, & on remarqua que ni les animaux carnaciers, ni les oiſeaux de proïe ne les approcherent pas.

Elias Syrien, qui devoit ſervir de Truchement à Du Roule, étoit arrivé au païs du Negus, & en avoit été très-bien reçû; il avoit fait entendre à ce Prince, ſuivant ſes inſtructions, que les François

étoient de la même Réligion que les Cophtes; & fur ce témoignage le Prêtre-Jean lui avoit permis de retourner vers Du Roule, & avoit nommé un de fes Officiers pour aller au-devant de l'Envoyé de France, & lui mener jufqu'à Sannaar toutes les voitures dont il pourroit avoir befoin. Cet Officier malheureufement s'amufa trop, foit pour préparer fes équipages, foit pour d'autres raifons, & arriva à Sannaar trois jours après le meurtre de Du Roule.

Le Roi de Sannaar & fon Confeil crurent pouvoir excufer le crime qu'ils avoient commis, & dirent que Du Roule & toute fa fuite étoient des forciers. L'Abiffin s'en retourna peu fatisfait de cette réponfe. Il venoit d'arriver une grande révolution dans l'Abiffinie, les peuples s'étoient revoltez; le fils aîné du Roi s'étoit mis à leur tête, il avoit détrôné fon pere & l'avoit fait mourir. On ne dit point quelle a été la caufe de cette revolte générale, mais il n'en faudroit pas chercher d'autres que la Lettre que les Peres Miffionnaires Recolets apporterent au Pape, fi elle étoit de ce Prince. On voit dans la Rélation méme de Poncet combien ces peuples & particulierement les Réligieux font délicats fur tout ce qui concerne la Réligion, & combien ils haïffent les Européens; ils étendent leur haine fi loin, qu'ils ne peuvent fouffrir ce qui eft blanc. On ne fçavoit pas encore au Caire, lorfqu'on y apprit la mort de Du Roule, ce qu'étoit devenu l'Empereur d'Ethiopie qui avoit été dépofé. Quelques-uns difoient qu'il avoit été tué; plufieurs foûtenoient au contraire, qu'il fe tenoit caché dans quelque coin du Royaume, en attendant l'occafion de reparoître & d'attaquer fon fils.

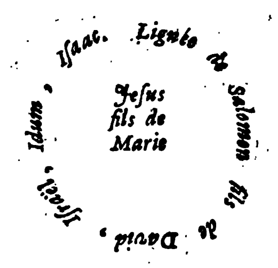
Le Truchement Elias, qui étoit en chemin pour aller rejoindre Du Roule, ayant appris la révolution arrivée en Abiffinie, retourna fur fes pas & remit au nouveau Roi Teklahaimanout les Lettres que le feu Roi Jafou lui avoit données. Tekla-

hai-

haimanout les fit écrire en son nom & ordonna à Elias de reprendre la route de Saannar; Elias obéït & n'étoit qu'à trois journées de Saannar, lorsqu'il apprit la funeste & tragique mort de Du Roule & de ceux de sa suite. Il ne crut pas devoir aller plus loin, il alla rendre compte de tout à Tekla-haimanout, qui sur le recit qu'on lui fit, entra en fureur, & dans sa colere il écrivit la Lettre suivante.

TRADUCTION
D'UNE LETTRE ECRITE
en Langue Arabesque;

Au Pacha & aux Seigneurs Chefs des Milices du Caire, de la part du Roi d'Abissinie, le Roi Taklimanout, fils du Roi de l'Eglise d'Abissinie.



„ De la part de l'Auguste Roi, Puissant Arbitre „ des Nations, l'Ombre de Dieu sur terre, le „ Guide des Rois qui professent la Réligion du „ Messie, le plus puissant des Rois Chrêtiens, ce„ lui qui maintient l'ordre entre les Musulmans & „ les Chrétiens, Protecteur des limites d'Alexan„ drie, Observateur des Commandemens de l'E„ vangile, héritier de Pere en Fils d'un Royaume „ très-puissant, issu de la famille de David & de

„ Salomon. Que la benediction d'Israël soit sur
„ nôtre Prophéte & sur eux; que sa felicité soit de
„ durée & sa grandeur permanente, que sa puis-
„ sante armée soit toûjours redoutée. Au très-
„ puissant Seigneur élevé par sa dignité, vénérable
„ par ses mérites, distingué par sa force & ses ri-
„ chesses entre les Musulmans, l'azyle de tous
„ ceux qui le revérent, lequel par sa prudence
„ gouverne & dirige l'armée du noble Empire, &
„ commande sur les confins, victorieux Viceroi
„ d'Egypte, dont les quatre parties seront toûjours
„ gardées & respectées, ainsi soit. Et à tous les
„ Princes distinguez, Juges, Sçavans & autres
„ Commandans qui sont pour maintenir l'ordre &
„ le réglement, & à tous les Potentats en géné-
„ ral, que Dieu les conserve tous dans leurs dig-
„ nitez & la Noblesse du salut. Vous sçaurez que
„ nos Ancêtres n'ont jamais porté envie aux au-
„ tres Rois, & qu'ils ne leur ont jamais causé au-
„ cuns troubles, ni donné aucune marque de hai-
„ ne; mais au contraire ils ont toûjours donné des
„ preuves de leur amitié en toutes occasions, en
„ les aidant avec générosité, & les secourant dans
„ leurs besoins, soit en ce qui concerne la Cara-
„ vanne & les Pelerins de la Mecque dans l'Ara-
„ bie-Heureuse, dans les Indes, en Perse, & au-
„ tres lieux éloignez & détournez, en secourant
„ même les personnes distinguées dans un pressant
„ besoin. Néanmoins le Roi de France nôtre fre-
„ re qui professe nôtre Réligion & nôtre loi, ayant
„ été prévenu par quelques marques d'amitié de
„ nôtre part, comme il se doit pratiquer, nous
„ ayant envoyé un Ambassadeur, j'ai appris que
„ vous l'avez fait arrêter à Sannaar, & aussi le
„ nommé Mourat Syrien, lequel vous avez fait
„ mettre aux arrêts, quoi qu'il fût envoyé à cet
„ Ambassadeur de nôtre part, & avez ainsi violé
„ le droit des gens, puisque les Ambassadeurs des
„ Rois doivent êtres libres d'aller où ils veulent &
„ qu'il est du devoir de les traiter avec honneur
„ &

„ & non pas les retenir & les inquieter ; & on ne
„ doit pas même éxiger d'eux aucuns droits ni re-
„ tribution. Nous pourrions vous rendre le reci-
„ proque, & si nous voulions, nous venger de
„ l'insulte que vous avez faite à l'homme envoyé
„ de nôtre part. Le Nil suffiroit pour vous pu-
„ nir, puisque Dieu a mis en nos mains sa source,
„ sa sortie & son augmentation, & que nous pou-
„ vons en disposer pour faire le mal. Présente-
„ ment nous vous demandons & vous exhortons
„ à cesser vos vexations envers nos Envoyez, &
„ à ne nous point inquieter, en arrêtant ceux qui
„ viendront vers vous. Ainsi vous les laisserez
„ passer & continuer leur route sans délai, allant
„ & venant où ils voudront pour leur utilité libre-
„ ment, soit nos sujets, soit François, & tout ce
„ que vous leur ferez sera fait à nous-même.

Cette Lettre est sans datte.

La suscription est au *Pascha, Princes & Seigneurs Commandans en la Ville du grand Caire, que Dieu les favorise de ses bontez.*

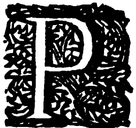
Le crime que Taklimanout avoit commis, en arrâchant la Couronne & la vie à son pere, le faisoit regarder comme un monstre odieux, son regne fut court & ne fut jamais tranquile ; ce Prince finit malheureusement, & fut massacré par ses propres troupes dans le tems qu'il se préparoit à marcher contre le Roi de Sannaar. Tetilis frere d'Ayasou lui succeda, & ne regna que trois ans & quelques mois. Oustas son premier Ministre, fils d'une de ses sœurs, se revolta, le chassa de son trône & y monta. Il n'en joüit pas long-tems, il fut depossedé par David second fils d'Ayasou. Toutes ces révolutions arrivées en assez peu de tems ne permirent pas aux Abissins de se faire justice de l'attentat commis en la personne de Du Roule. Le Consul, qui avoit eu plus de part que personne à la Mission de cet Envoyé, chercha tous les moyens de poursuivre la vengeance de sa mort. Il assembla tous les Marchands François qui étoient

au Caire, il leur raconta de quelle maniere Du Roule avoit été assassiné par les ordres & sous les yeux du Roi de Sannaar, il les exhorta à chercher avec lui les moyens de s'en ressentir. Tous convinrent sur l'heure de chasser de chez eux les Nubiens qui étoient à leur service. Maillet donna encore un mémoire au Bacha qui alloit commander à Suaquem & à Maçua, & sur cette côte d'Ethiopie; il le pria de lui aider à punir le Roi de Sannaar d'un attentat commis contre le droit des gens, & à retirer trente mille piastres sevillanes & quatre mille Sequins Vénitiens que Du Roule avoit lorsqu'il fut tué. Cette somme fait voir ce qu'ont coûté ces vastes desseins de pénétrer dans l'Abissinie, d'y établir la Réligion Catholique & un commerce; toutes entreprises qui paroîtront chimeriques à ceux qui connoîtront l'Abissinie & les Abissins. Un mémoire du Sieur Pelerin Consul au Caire en apprendra plus là-dessus que nous n'en voulons dire.





DISSERTATION
SUR L'HISTOIRE
D'ABISSINIE.
DONNE'E PAR MONSIEUR LUDOLF.



PERSONNE que je sçache en Europe ne s'est donné à l'étude de la langue Abiſſine avec autant de ſoin que feu Mr. Ludolf. Il s'y est apliqué pendant près de ſoixante ans avec peu de ſecours, & ſans ſe rebuter. Il n'a pas tenu à lui que cette langue ne ſoit devenuë plus commune qu'elle n'eſt & apparemment qu'elle ne le ſera en Europe. Quels ſoins n'a-t'il pas pris pour en rendre la connoiſſance facile? On a de lui une Grammaire, un Dictionnaire, de grands paſſages écrits en cette langue, qu'il a tirez de divers Manuſcrits & inſerez dans ſon Hiſtoire. Avec tout cela, on ne voit pas que juſqu'ici il ait fait beaucoup de diſciples. On n'a preſque point de commerce en ce païs-là; il n'eſt pas aiſé d'y aller; il

eſt encore plus difficile d'en ſortir: & ſans les Portugais qui y ont été appellez en différens tems, l'Abiſſinie nous ſeroit auſſi inconnüe que le ſont les Etats les plus interieurs de l'Afrique, ou que ces terres Auſtrales où perſonne n'a encore pénétré. Ajoutons qu'on a très-peu d'ouvrages en cette langue, ſoit manuſcrits, ſoit imprimez. L'exemple même de Mr. Ludolf, bien loin d'engager quelque homme de lettres à faire la même étude que lui, eſt capable de l'en détourner. En effet qui voudroit paſſer toute ſa vie à apprendre une langue qui n'eſt d'aucun uſage pour le commerce ni pour les ſçiences? en quel genre de litterature les Abiſſins ont-ils excellé? quels ouvrages ont-ils donnez au public? où les trouve-t-on, ces ouvrages? Mr. Ludolf après avoir fait ſa principale étude de la langue des Abiſſins, après y avoir donné tout ſon tems, après avoir lû tout ce qu'il a pû trouver en cette langue, n'auroit pas été en état d'écrire dix pages de l'Hiſtoire d'Abiſſinie, s'il n'avoit eu celle du Pere Baltazar Tellez, Jéſuite Portugais.

L'Abba Gregoire, ce ſçavant Abiſſin dont il fait un ſi grand cas, eſt certainement un fort mauvais guide, & nous ne pouvons nous empêcher de dire, ou que Mr. Ludolf & l'Abba Gregoire ne s'entendoient pas l'un l'autre, ou que ce dernier étoit très-ignorant dans ſa Réligion, que jamais Abiſſin un peu inſtruit n'a penſé ni parlé comme lui. Mais quelque mérite qu'ait eu cet Abiſſin, le Patriarche Alphonſe Mendez, qui a eu tant de ſoin de nous conſerver le nom de ceux qui lui étoient attachez, ne dit pas un ſeul mot de celui-ci. Ce ſilence n'eſt pas une preuve que Gregoire ſçût mieux ſa Réligion, ou qu'il eût plus de talens qu'un autre; & les réponſes qu'il fait à Mr. Ludolf & toute ſa conduite démentent beaucoup les loüanges qu'il lui donne.

Au défaut de cet Abiſſin, Mr. Ludolf produit un témoin qui n'eſt pas d'un plus grand poids. C'eſt Mourat Marchand Armenien qui a été pour ſon com-

commerce à Batavia, où à la priere de Mr. Ludolf on l'interroge sur l'état présent de l'Abissinie, & particulierement sur ce qui concerne la Réligion. Mourat plus occupé de son négoce, que de toute autre chose, n'étoit guéres capable de satisfaire ceux qui l'interrogeoient, s'ils avoient voulu sçavoir la vérité; j'ai même peine à croire qu'il la leur eût dite, quand il l'auroit sçûë. Mourat étoit un vieux fourbe, qui trompa les Hollandois en leur faisant accroire que sur sa parole & sur son credit ils établiroient un riche commerce dans la Mer rouge, & sur les côtes d'Abissinie. Avec de telles assûrances, ils envoyerent des Navires dans la Mer rouge, & les Hollandois s'en retournerent avec leurs marchandises sans avoir rien vendu ni rien acheté.

Mais quel besoin avoit Mr. Ludolf du témoignage de l'Abissin Gregoire, ou de celui de l'Armenien Mourat? pourquoi ne pas consulter les Liturgies qu'il avoit entre les mains? pourquoi ne les pas donner au public, comme il en a été sollicité? pourquoi écrire à Batavia, & non pas au Caire? pourquoi s'adresser à des Marchands Hollandois, & non pas au Patriarche d'Alexandrie? Que diroit-on d'un homme qui, pour s'instruire de la Réligion des Moscovites, écriroit en Armenie plûtôt qu'en Moscovie; qui s'adresseroit à des Marchands Armeniens plûtôt qu'au Patriarche de Moscou? n'auroit-on pas sujet de croire que si cet homme cherchoit la vérité, il ne s'y prendroit pas comme il faut pour la trouver; Mr. Ludolf en a usé de même. Aussi dans quelles absurditez n'est-il pas tombé, lorsqu'il a parlé de la créance des Abissins?

Monsieur l'Abbé Renaudot, le meilleur Juge qu'on peut choisir sur cette matiere & qui a vû & connu Mr. Ludolf, en parle en ces termes.

„ Quelque tems après son départ de Paris en „ 1684. je trouvai chez nos Libraires un exem- „ plaire de son Histoire, & j'avoüe que je n'en

„ fus pas content. Mr. Thevenot, qui n'avoit
„ pas fait une étude particuliere de ces matiéres
„ de Réligion, mais qui ſçavoit néanmoins beau-
„ coup, feu Mr. Piques qui s'y étoit extrémement
„ appliqué, feu Mr. d'Herbelot & d'autres en ju-
„ gerent de la même maniére. Tous, & entr'au-
„ tres Mr. Piques ſe recrierent ſur l'affectation d'em-
„ ployer par tout le mot de Cene, en parlant de
„ l'Euchariſtie & de la Meſſe; & celui-ci qui étoit
„ en commerce de Lettres avec Mr. Ludolf lui
„ en écrivit ſon ſentiment. Sa Lettre fût très-mal
„ reçûë, de ſorte qu'elle le brouilla avec Mr. Lu-
„ dolf, nonobſtant l'amitié qui étoit entr'eux. Mr.
l'Abbé Renaudot pour prouver ce qu'il avance a
fait imprimer un fragment d'une Lettre de feu Mr.
Piques.

Le Reverend Pere le Quien, ce ſçavant Domi-
nicain, ſi connu par les ouvrages qu'il a donnez au
Public, nous a communiqué quelques Lettres de
M. Piques & de M. Ludolf; nous avons crû qu'on
ne ſeroit pas fâché de les trouver ici.

LETTRE DE M. LUDOLF

A M. PIQUES.

Erfurt le $\frac{16}{6}$ d'Oct. 98.

L'Adreſſe de *Rheinhauſen franco*, juſques-là va fort bien, Monſieur, elle m'a apporté vôtre derniere du prémier de ce mois en neuf jours, j'étois déja parti de Francfort pour la Thuringe; l'on me la rendit en chemin. L'incluſe pour Monſieur Grodek à Leipſig lui ſera renduë par le ſieur Tontzel, qui y eſt préſentement à la Foire; mais je crains bien fort que les précedentes audit ſieur Grodek *franco Rheinhauſen*, ne lui ayent pas été ren-

renduës; car si ces Lettres vont plus loin que Francfort, elles demeurent-là, si elles ne sont payées de nouveau; j'ai essayé, par ma derniere du vingt du passé, si les Lettres vont aussi-bien pour la France quand on les met *franco Rheinhausen*, ce que je desire de sçavoir; ainsi nôtre correspondance ira bien mieux, par laquelle j'y avois répondu à vôtre précedente, du quatriéme Août.

Pour venir à vôtre agréable Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, je remarquois par plusieurs circonstances que les nouvelles du Pere Verseau & celles de la Lepre du Negus étoient fausses. Le feu sieur Vossius, quand on lui proposoit quelque chose douteuse dans la Philologie, il disoit toûjours: *Hic opus est naso critico:* ainsi il me faut pratiquer souvent cela, quand on me dit quelque chose importante des Abissins: *Hic opus est naso critico Historico.* Vous avez remarqué dans mon Commentaire que j'ai usé du plus grand discernement qu'il m'a été possible, quand j'ai censuré tous les Auteurs qui ont jamais écrit quelque chose des Abissins. Vous avez grandissime raison de dire, qu'il ne se faut pas fier aux rapports des Missionnaires, qui veulent témoigner leur zele pour la Réligion Catholique, en controuvant des choses imaginaires, * ou se servant de faux témoignages; quelques-uns par simplicité ou ignorance; quelques-uns aussi par malice & méchanceté, comme Wansleb a fait, qui a beaucoup menti dans les petites œuvres de l'Egypte qu'il a fait imprimer en Europe, comme je ferai voir à l'œil par sa Description Allemande d'Egypte qu'il nous a envoyée écrite de sa propre main, dans laquelle il dit faux, ce qu'il a dit peu après véritable, après s'être fait Moine par déses-

* Mr. Ludolf a fait imprimer son Histoire d'Abissinie, & son Commentaire de cette Histoire depuis la mort de Wansleb. On ne voit pas qu'il l'ait beaucoup releve sur ce qu'il a écrit touchant l'Eglise d'Alexandrie, & il a donné lieu de douter s'il en sçavoit assez pour cela.

déſeſpoir de ſa damnable conduite, brutalité, & ſenſualité aux vices de la chair; c'eſt pourquoi feu Monſieur Colbert l'a nommé un écervelé brutal, s'étant bien repenti de ce qu'il l'avoit [1] envoyé deux fois en Miſſion. M. l'Abbé Renaudot m'a dit ce que je viens de dire. Je ne fais point de cas [2] de l'Armenien Chodia Morad; c'étoit un véritable ignorant, & comme Mahomet qui ne ſçavoit ni lire ni écrire; j'y ai fait mes remarques à ſes réponſes que vous aurez trouvé dans le prémier Appendix de mon Hiſtoire Ethiopique; mais vous ne me donnez point quelque bon avertiſſement ſur ledit Traité, ſoit ſur la verſion des Lettres Arabes & mes Notes là-deſſus, ſoit de l'Hiſtoire même ou de quelqu'autre paſſage. Vous ſçavez quelle eſtime je fais de vôtre jugement, mais vous paſſez tout ſous ſilence. Je ne comprends point vôtre diſcours; quand vous dites ſi ce prétendu Ambaſſadeur avoit été en Moſcovie, que je l'aimerois peut-être mieux que la Rélation de Wanſleb ou celle d'Olearius; dont il reſte à l'Abbaye de Saint Germain un témoignage olographe (de qui? de Wanſleb ou d'Olearius?) ſur la croyance de l'Euchariſtie. [3] Si c'eſt cette grande piéce de toutes les Langues Orientales, que les Chrêtiens du Levant croient & confeſſent une véritable tranſſubſtantiation, ce changement du pain en la ſubſtance non-ſeulement du Corps de Jeſus-Chriſt, qu'il nomme ſeulement, mais de ſa Perſonne, Ame & Corps, Dieu & Homme, & par conſéquent ce Pain reſpectable & adorable ſimplement Dieu, que nous autres Chrêtiens ſçavons être Pere, Fils & Saint-Eſprit; voilà ce

1 Wanſleb a fait deux voyages en Levant, mais il n'en a fait qu'un par ordre de Mr. Colbert.

2 S'il fait ſi peu de cas de l'Armenien Chodia Morad; pourquoi nous a-t-il donné ſa Relation de l'état d'Abiſſinie? Pourquoi l'a-t-il enrichie de ſes Notes.

3 On a de la peine à comprendre qu'un homme qui a entre les mains, tant de Liturgies Orientales, puiſſe parler comme fait ici Mr. Ludolf.

ce que je ne crois pas que les Eglises Orientales disent ou croient, puisque Nôtre-Seigneur ne parle que de son Corps: *Hoc est Corpus meum quod pro vobis datum est.* Où il ne parle ni de son ame ni de sa Personne, moins encore de sa Nature Divine; car tout cela *pro nobis datum non est.* Je n'ai vû qu'exterieurement la piéce susdite; mais je me suis bien assuré que si les Levantins croïent une Transsubstantiation formelle, ils ne la croïent que du Corps: *Quod pro nobis datum est*, sans passer dans ce grand Mystére plus outre. C'est pourquoi vous dites très-prudemment & sagement que ce sont les Catéchismes & les Liturgies qu'il faut consulter, sans s'arrêter à de semblables dépositions gagnées *prece vel pretio*, à l'interrogation d'une Partie interessée, sans admettre les interrogatoires de l'autre; de laquelle façon de faire, j'ai déja discouru dans mon Commentaire, *præm. p. 2. n. 6.* que je vous prie de lire, s'il vous plaît *cum sequentibus duobus foliis.*

Cet Ambassadeur qui a amassé cette grande piéce, en convoquant les Evêques & Prêtres qui y ont souscrit, pouvoit bien épargner sa grande peine & son argent, s'il avoit seulement fait des Extraits de leurs Confessions, Catéchismes, & Liturgies: des passages qui en parlent, il auroit pû suffisamment prouver leur véritable sentiment.

Je vous ai envoyé deux exemplaires avec quelques autres piéces par le sieur Dulsecker de Strasbourg, qu'il a promis de vous envoyer sûrement. Les recevant, vous m'en direz vôtre sentiment, dont je vous prie très-humblement, avec la franchise qui vous est ordinaire. J'attendrai le paquet dont vous parlez, que vous avez mis ensemble pour me l'envoyer, dont je vous aurai de l'obligation. Vous avez fort bien deviné, que l'impression de ma Grammaire Amharique s'est faite *in fol.* pour y ajoûter quelque chose de plus; sçavoir non-seulement mon Dictionnaire Amharique, mais aussi la seconde Addition de mon Dictionnaire Ethiopi-

que, ce qui fera un assez gros Volume *in fol.* J'aurois bien desiré avoir encore quelque chose de la Langue d'Amhara de la Bibliotheque Seguierienne, s'il vous est possible de m'en trouver quelque chose; & si je pouvois avoir mon broüillon du Dictionnaire Amharique que je vous ai envoyé, il y a quelques années, il me seroit bien agréable. Je ne suis point du tout content de la conduite du sieur Weissembruch, il me devoit témoigner plus de gratitude, il ne m'a pas seulement envoyé un acquit de six cens francs que je lui ai envoyez pour les frais des ports. Mon neveu est déja parti de Livorne, je ne sçai si c'est pour Constantinople ou pour Scandrona. Je suis, Monsieur, avec bien d'affection,

Vôtre très-humble, très-affectioné, & très-obéïssant serviteur J. Ludolf.

P. S. si vous m'imputez, Monsieur, que je crois plus à l'Armenien susdit qu'à Wansleb ou Olearius, vous me faites tort.

REPONSE DE MONSIEUR PIQUES.

A Paris, mercredi 12. *Novembre* 98.

J'Ai reçû, Monsieur, Dimanche au soir, neuf de ce mois, vôtre très-agréable Lettre d'Erfurt en Thuringe, de nôtre seiziéme Octobre dernier, c'est vingt-quatre ou vingt-cinq jours d'intervale. Si vôtre voyage de Francfort, pour ce païs-là, n'aura été que de trois semaines, j'espere que vous aurez reçû en même-tems que la vôtre, la mienne du prémier de ce mois, en réponse de la vôtre du quatriéme d'Octobre, & à droiture, sans passer par Rheinhausen, parce que j'ai déja reconnu que la voie étoit bonne, puisque vous m'avez fait l'honneur d'y répondre. Je vous avertis de plus, que toutes

toutes les Lettres de vôtre part où vous avez mis *franco Rheinhausen*, cela n'a servi de rien, & on me les a toûjours fait payer ici douze sols jusqu'à Reinhausen; & elle n'a pas manqué de lui être renduë, & j'en ai reçû la réponse de Francfort à Paris, ç'est ordinairement neuf jours. Voilà, je croi, ce que vous desirez de sçavoir.

Mais je ne doute nullement que vous ne soyez très-satisfait des fraiches nouvelles, que je vous ai écrites *in terminis* par une susdite derniére tirée de trois Lettres écrites du grand Caire. Il vous sera libre d'employer *nasum criticum*.

Pour entrer en connoissance de la Réligion d'un païs, j'estime qu'il ne la faut pas tirer d'un entrétien avec le prémier venu, mais qu'il faut s'adresser à un homme de la profession, & même à plusieurs consécutivement, ne pas même le surprendre par des interrogations étudiées à la mode des Sophistes. Il faut demander leurs pratiques par forme de recit; s'ils ont des Livres, comme Catéchismes, Liturgies, qu'ils ayent à nous en instruire simplement, comme si nous voulions être prêts de suivre leur créance & leur pratique. Cette conduite me semble innocente & nullement insidieuse: car vous sçavez qu'un Juge artificieux peut rendre l'homme le plus innocent, le peut rendre, dis-je, criminel & digne de mort. On est curieux de connoître la créance des Abissins, par qui? comment? voila M. vôtre demande, elle a été faite dans vos termes: *Quis nunc salus, &c. comment vont les choses à présent dans vôtre famille?* Pourquoi M. *à présent?* cet *à présent* est choquant: *An adhuc adhaeretur sedi Alexandrinae? Etes-vous encore du bon parti?* Comment *encore?* cet *encore* est choquant; est-ce que nous avons depuis peu une autre créance que celle d'Alexandrie? elle nous a enseigné la réalité & la présence réelle du Corps de Jesus-Christ dans l'Eucharistie; nous ne le croïons plus. N'a-t-on plus de commerce avec les Missionnaires Romains? Et sur quoi? Voilà M. vos demandes par écrit;

écrit; qui est-ce qui les doit proposer pour vous? Qui est celui à qui on les propose? Qui fait le rapport des Réponses? Qui est-ce qui joüe tout cela? vôtre Grégoire est mort, mais vous avez pû vous instruire de lui & tâcher de le tourner en plusieurs maniéres. Voilà une réponse: *transsubstantiationem*, (en caractére d'observation,) *& adorationem Panis consecrati aversantur.* Comment Mourat a-t-il répondu cela sans être interrogé par le Secretaire Calviniste? Mourat est Armenien, Mourat est Jacobite, & répond: *Religio in Ethiopia publice recepta usitata, nulla alia quam vetus Coptitarum Egypti.* C'est prudemment que *vetus* est ici; si vous ne l'avez pas remarqué, il vous est favorable, au cas que l'Abuna du Caire & toute son Eglise fût depuis cette époque de vetusté ou antiquité d'une autre créance. *Confessionem auricularem*, (vous entendez secrette & non divulguée) *& ignem purgatorium detestantur.* Qu'en pensez-vous Mr.? qu'en pensoit vôtre Grégoire; est-ce là *religio vetus Alexandrina?* Les Cophtes ou Jacobites d'Egypte, & les Jacobites Abissins sont-ils conformes ou ne le sont-il pas? les Jacobites d'Armenie sont-ils différens? *pictas imagines amant.* Ce mot *amant* cela est beau; mais il falloit ajoûter *non honorant.* Vous aimez mieux ce rapport que celui de vôtre Grégoire. Eh! Mr. que vous faites vôtre Armenien Mourat un habile homme! A la page 27. au long article de *Habessinis generationi* qu'à la fin ne lui avez-vous point prêté cette habileté? sur la troisiéme demande du troisiéme article *an post annum* 1632. car l'Armenien s'entend à cette époque. C'est *secundum dicta legati.* Il est encore à l'article au-dessus qui commence par *circuncisione in administratione S. Cœna.* C'est sans que vous le deviez trouver mauvais, un Calviniste, *adhibent ritus quibus imprimis prædicant victimam Christi in corda communicantium.* Oh le bon Armenien! Oh le bon Jacobite! c'est pour cela que ce rit est une figure ou idée du sacrifice de Christ,

specu-

ſpeculum mihi eſt ſacrificii Chriſti. Oh que Mourat eſt bon Calviniſte, ce n'eſt rien moins que *vetus Alexandrina religio. Panem poſt conſecrationem*, ou *benedictionem pro ſacro habent*, il devoit pareillement ajoûter *ceu benedicto.* C'eſt du pain beni qui a été beni & qui ne l'étoit pas; dire autrement ſera-ce ſimplicité ou ignorance, pour vôtre Gregoire? malice & méchanceté pour vôtre Wanſleb? mais *dicta Legati* c'eſt vérité & ſincerité pour l'Armenien Mourat, & pour le Sieur de Roo. Que Wanſleb ſoit inconſtant, Wanſleb Proteſtant diſoit dans une deſcription Allemande de l'Egypte, que tel & tel article étoit une fauſſeté, lequel il a dit, après s'être fait Moine, qu'il étoit une vérité; cela peut être. Au premier voïage étant envoyé par un Seigneur, il a fait ſon rapport d'une façon, & étant retourné en Egypte une autre fois par ordre de Mr. Colbert, il a fait ſon rapport d'une autre façon. Je n'ai pas oüi dire que Mr. Colbert l'eût envoyé deux fois en Miſſion, ç'eût été un plaiſant Miſſionnaire. Ce n'eſt pas qu'il ne paſſe à la poſterité pour un grand Théologien de l'Ordre de S. Dominique, comme vous pouvez le voir cité deux fois dans les ouvrages de Mr. Cotelier, à qui je n'ai pû m'empêcher de m'en plaindre? N'en rirez-vous pas vous-même tout le premier? je ſçai qu'il ne ſavoit pas de Latin, & dans la Liturgie Ethiopiéne imprimée, il vous donne *Chriſtus clavibus transfixus*, ou quelque choſe de pis. Si je ne m'en ſouviens, le *clavibus* y eſt. C'eſt là ou pour *conſecratio oblationis* il met en marge *administratio cœna Dominica:* c'eſt peut-être en quoi vous l'accuſez d'avoir varié. Vous me renvoyez à vos remarques ſur les réponſes de Chodgia Mourat, & vous me réïterez qu'il étoit un parfait ignorant, ne ſçachant ni lire ni écrire. Mais la teneur de ſes réponſes ne marque point un homme ignorant. Paul de Roo lui a propoſé vos queſtions. *Reſponſiones diligentiſſime excepit, quâ linguâ? quo interprete? Belgice vertit: Latine hic tradita leguntur*

tur. Sur quoi faites-vous tomber, ſon ignorance? Je croirois pour moi que Paul de Roo ſon Truchement & d'autres ont beaucoup profité de ſon ignorance; ce qui a fait dire que ſi Mourat eût été en Ambaſſade à Batavia, de la part du grand Czar de Moſcovie, & qu'on lui eût propoſé vos queſtions, il y auroit fait les mêmes réponſes, & vous les euſſiez reçûës comme vous avez fait, bien qu'Olearius ou un autre Gregoire Moſcovite auroit demeuré aſſez de tems chez vous pour vous aſſûrer de leur créance. C'eſt ici où j'emploÿe ce que vous me donnez du feu Sieur Voſſius: *hic opus eſt naſo critico hiſtorico.* Quelqu'un diroit, c'eſt bien mal à propos: tout ſe dément ici, rien ne ſe ſoutient. Il ne faut pas grand diſcernement ici, ne nous fions donc point aux Miſſionnaires qui donnent dans des choſes imaginaires. Vous m'écrivez ceci, je ſuis bien aſſuré que ſi les Levantins, (par ce mot vous entendez Grecs, Melchites, Syriens, Jacobites, Caldéens, Cophtes, Neſtoriens, Ethiopiens, Georgiens, Armeniens, Ruſſes & tous non Latins,) croient une tranſſubſtantiation formele, ils ne le croiront (par ce mot entendez ils ſe trouveront ne la croire) que du corps (ſuppléez de Jeſus-Chriſt) *quod pro nobis datum eſt*, ſans paſſer dans ce grand myſtere plus outre. Oüi Mr. J'en ſuis en ces termes pour moi. Pourquoi faites-vous le Calviniſte ſur le mot de. . . . . *converti, non, tranſſubſtantiari*, liſez vôtre *Index* qui renvoye à 3. 5. 54. . . . . *converto hunc, fiat*. . . . .*immutetur.* Eſt-ce une converſion formelle? eſt-ce un changement formel? Vous faites de vôtre Gregoire un Calviniſte: *ſibi videri, (in re ignotâ) panem vulgarem converti in repræſentare; ſed non in re eſſe de pane profano mutari in ſacrum, ut repræſentet corpus Chriſti Chriſtianis communicantibus.* Voilà Mr. vôtre Gregoire non un impanateur, non un conſubſtantiateur; mais un parfait figurateur, auſſi-bien que vôtre Mourat Armenien. Sur ce pied, chez

chez vous, nul Levantin ne croit la tranſſubſtantiation formelle, ils la prennent tous au moral & du côté de l'uſage, ſçavoir que par la benediction le pain qui n'étoit pas beni devient du pain beni, de pain vulgaire & prophane, devient du pain ſacré & beni; que trouvez vous donc à dire aux Calviniſtes? rien chez vous n'eſt au réel, rien au formel, tout à l'uſage, tout au moral, tout à la figure. Vous ſerez ſans doute étonné que je me ſois ſi fort étendu; mais pour vous ſignaler ma franchiſe que je ſçai qui ne vous déplaît pas, je vais vous faire recit de trois perſonnes qui ont lû vos ouvrages. J'y faiſois le troiſieme. L'un dit: Il eſt vrai que nous avons beaucoup d'obligation à Mr. Ludolf d'avoir comme épuiſé les tréſors de la langue Ethiopienne; mais il n'eſt preſque pas poſſible, lorſqu'il parle de la Réligion de ces peuples, de lire ſes réflexions ſans être furieuſement tenté de douter de ſa bonne foi. Car eſt-ce manquer de lumieres? il eſt vrai, il n'eſt nullement Théologien, même en Lutheraniſme; mais faut-il l'être pour des choſes de pur fait. Il eſt zelé; voyez comme il ſonde ſon Gregoire, comme il le veut amener à ſon ſens; & vous Mr. en me regardant, eſt-ce que vous n'avez point de nez? toûjours Mr. Ludolf, Ludolf; & ſe tournant à l'autre il lui dit, mais, pas ſi bas que je ne l'entendiſſe, c'eſt que Mr. Ludolf l'a imprimé dans ſes ouvrages, comme ſon Copiſte Weyſſembruch. Il eſt vrai, lui dis-je, mais comme ſon ami, & je me ferai toûjours honneur de ſon amitié, & il ſçait que je n'ai point mandié l'honneur d'être nommé dans ſes ouvrages, dont il m'a génereuſement gratifié. Je vis bien qu'ils s'entendoient enſemble; car l'autre me demanda n'eſt-ce pas Piqueſius? car vôtre nom eſt difficile à latiniſer, *Picus*, *Pickius*. Raillerie que tout cela, dis-je, & pour vous faire dépit à tous deux, je veux que mon nom ſoit imprimé en Grec Πικκεσίος Φιλογέρμανος. Mais ce ſecond, pour me mortifier davantage commence à me di-

re:



qu'il en a donné, au lieu que ceux qui la cherchent dans les Livres de Mr. Ludolf ne peuvent l'y trouver.

Jean Michel Wansleb étoit d'Erford; il avoit apris la langue Ethiopienne sous Mr. Ludolf. Il fut envoyé dans le Levant par le Duc de Saxe, avec ordre de passer en Abissinie s'il étoit possible, & de ramasser tout ce qu'il pourroit trouver de Liturgies. Ce Prince, aparemment excité par Mr. Ludolf, crut qu'on trouveroit dans ces Liturgies dequoi favoriser le Lutheranisme. Wansleb se mit en devoir de s'acquiter de sa commission, & s'en acquitta en partie. Il n'alla pas en Abissinie, mais il vit beaucoup de Liturgies: il en acheta quelques-unes, & en les lisant & les examinant, il connut ses erreurs. Il se convertit, & prit l'habit de Saint Dominique à Rome dans l'Eglise de la Minerve. Depuis il vint en France, il fut présenté à M. Colbert par Mr. Bosquet, Evêque de Montpellier, comme un homme qui avoit une grande connoissance des Langues Orientales. Ce Ministre, qui ne cherchoit que des hommes capables de seconder les grands desseins qu'il avoit, pour augmenter la gloire de son maitre & la porter par tout, fut ravi de trouver Wansleb. Il le renvoya aussi-tôt en Levant, avec ordre de penetrer en Abissinie, & d'acheter tous les MSS. Orientaux qu'il trouveroit. Wansleb fit une autre mission, & envoya plus de cinq cens MSS. à la Bibliotheque du Roi; *mais il* n'y eut pas moyen de passer en Ethiopie; *il* revint en France en 1676., & il y est mort peu d'années après.

Il avoit fait imprimer à Londres en 1661. la Liturgie de Dioscore Patriarche d'Alexandrie. Il donna en 1671. avant de partir pour son second voyage, un projet ou un etat des ouvrages qu'il vouloit faire imprimer en Langue Ethiopienne, & de plus, une Relation de l'etat present de l'Egypte en Langue Italienne. Il donna à son retour une nouvelle Relation en forme de Journal d'un voya-

ge

termes Arabes de l'original. Wansleb dit: Ils ne reconnoissent pas un Purgatoire à la Latine, ou à la Romaine & à la Monachale; il a raison; mais seulement à la Greque, & cela suffit. Tellez a crû mal-à-propos que les Abissins n'avoient aucune connoissance du Sacrement de Confirmation, à cause qu'ils n'en faisoient pas à deux fois; c'est-à-dire, qu'ils baptisoient & confirmoient en même-tems, jusqu'à donner l'Ordre de Ministre ou de Diacre. Ils administrent donc ces Sacremens d'une maniere ignorante, sans sçavoir & sans les distinguer. A ce sujet, que direz-vous Mr. de ce jugement d'Edmond Cassel dans la Lettre qu'il vous écrivoit & qui est imprimée en un feuillet, qui est immediatement avant vôtre Grammaire? (*Edita denique Confessione Ecclesia vetustissima juxta atque simplicissima Virginis unica qua sola in iisdem finibus fidem suam ab ultimâ antiquitate in hanc usque diem intemeratam servavit atque illibatam, absque ulla adversariorum irruptione inversioneque Europaeos suos beavit simul atque ditavit vir * excellentissimus..... apud hos pra aliis viguit perpetuo lux fidei, & devotionis ardor...... in occidentalioribus hisce mundi partibus pracedente tantum centuriâ*, (au siecle précedent,) *& in australibus illis ante sexcentos annos publica facta fuit ab Ecclesiâ Romanâ secessio.* (Que de choses remarquables en si peu de lignes!) *ô Ecclesia vetustissima fide! ô simplicissimâ fide! ô Virgo! ô unica! ô fidelissima! ô intemerata! ô illibata! ô lucidissima! ô devotissima! ô fœdere dignissima! ô denique ab Ecclesiâ Romanâ alienissima!* M. Edmond Cassel perd la parole, la plume lui tombe de la main, l'esprit prophétique lui fait dire: *Adhuc majora dies revelabit!* Cette Lettre dont je ne sçai pas la datte, est imprimée en 1661. & le Livre de Tellez en 1660. Qu'auroit dit Cassel s'il eût eu connoissance, comme vous, du Livre de Tellez. Vous pouvez lire ou relire les Chap. 36. & 37. du Li-

* *Ludolfus.*

re: Si vôtre Mr. Ludolf avoit d'abord donné dans le Moscovite comme il a fait dans l'Ethiopien, quant à la Réligion, n'y auroit-il pas trouvé tout ce qu'il a avancé des Ethiopiens. Il auroit été assez heureux pour avoir chez lui un Pope ou Papas. Les Hollandois ont commerce à Archangel, ils y ont un comptoir ou une facturie; il auroit envoyé ses questions où là ou à Stocholm, le Secretaire du comptoir auroit profité de l'arrivée de quelque Mourat Armenien prétendu envoyé du grand Czar; ainsi voilà les Moscovites qui ont en horreur la transsubstantiation & les autres articles. Je ne sçai, lui dis-je, si vous nous parlez ainsi de Moscovie, parce que vous aurez oüi dire comme moi que Mr. Ludolf a envoyé quelques ouvrages de sa façon au grand Czar, sans que je sçache si c'est sur la Réligion; mais après le témoignage d'Adam Olearius qui fait voir que les Moscovites & les Armeniens tiennent le dogme de la transsubstantiation, il n'y a rien à gagner de ce côté là. Bon., dit le premier, quand il y auroit cent Olearius, Mr. Ludolf n'en seroit pas ébranlé: son Gregoire ne vaut-il pas un Olearius? La Liturgie Moscovite à-coup-sûr est la même que celle des Ethiopiens, sauf le langage; mais s'ensuit-il qu'ils ayent même croïance sur le mystere de l'Eucharistie? Je ne voulus pas les échauffer davantage, je me contentai de dire, qu'il n'étoit pas inutile de consulter les Liturgies, qui contiennent l'abregé de toute la Réligion, qu'il seroit à souhaiter que vous donnassiez au public ce qui reste de Liturgies Ethiopiennes à imprimer, avec une bonne traduction Latine, & que vous en aviez de bonnes copies dans vôtre cabinet, que vous aviez trop de bonne foi pour nous envier des monumens si importans. Je ne sçaurois omettre vos Catéchismes Ethiopiens * *Plurimos catechistas constituit qui eos in doctrina christiana erudiant.* S'ils avoient quelque formulaire d'instruction chrêtienne par écrit, il

* Relat. p. 28. art. 5.

Il faudroit tâcher d'en avoir quelques exemplaires; mais en attendant nous devons croire qu'ils sont conformes à ceux des Chrêtiens Jacobites d'Egypte. J'en mets ici un fragment sur le mystere de l'Eucharistie.

Voici lui reposant sur cette table avec nous aujourd'hui, oüi Emanuël nôtre Dieu.

LE MEME AU MEME,

ce Mardi 9. Decembre 98.

MONSIEUR,

JE suis ravi d'apprendre par la datte de vôtre derniere de Francfort du dix-huit du mois passé, vôtre heureux retour en cette ville-là. Cette agréable nouvelle & l'heureuse commodité que nous présente M. le Preteur Royal * de Strasbourg, qui veut bien s'entremettre de nôtre commerce litteraire, me fait diligent à vous répondre, n'ayant reçû vôtre Lettre que d'avant-hier au soir des mains de M. Weyssembruch qui me rencontra dans Paris. Je vous écrivis le douze du mois passé, & encore Samedi dernier, pour vous représenter qu'il étoit important que vous fissiez imprimer le plus de texte que vous pourriez, pendant que le bon Dieu vous conserve la santé. J'écrivis le dix-sept du passé sur ce sujet à M. Zunner, & par son moyen à M. Tenzel de Gotha. Mais quelle joye pour moi, quand vous m'écrivez ces mots sur vôtre nouveau Dictionnaire Ethiopique. *Il m'a fallu passer par-là*, id est, *me charger des frais, à moins que de vouloir perdre ma peine ou frauder le Public du talent que le bon Dieu a donné à moi seul que*

* Le sçavant & sage Mr. Obrecht.

que je sçache; n'ai-je pas deviné M. quand j'ai parlé du travail d'une réimpression augmentée; doutez-vous que je ne voulusse seconder un si bon dessein? mais croyez-moi, le tems est d'autant plus précieux qu'il est court pour vous & pour moi. Contentez-vous d'un Appendix, d'un Supplément. Vous dites: ***Les Libraires ne le croient pas d'un grand usage pour le debiter si promptement.*** Je réponds d'un prompt débit, si vous ajoûtez des Textes comme la Genese, Josué, les dix ou douze Liturgies, & autres Textes que vous avez. Je ferai cependant de nouvelles recherches sur ce Dictionnaire que j'ai vû chez le pauvre Wansleb, & peut-être trouverai-je moyen d'entrer dans la Bibliotheque de Seguier. Comme je n'avois eu loisir depuis que j'ai ici changé de chambre, de toucher à mes Livres qui étoient en pile, cela me faisoit désesperer de trouver le broüillon de vôtre Dictionnaire Amharique; le voilà enfin, & à la page cottée 43. à la lettre. . . colonne seconde. . . . . mais tournant le feuillet suivant, cotté 46. je trouve . . . . . . *confitentem aduivit & absolvit*. . . . . *Confessio*, *Ritus sacer:* mot qui se trouve dans vôtre Dictionnaire imprimé p. 242. & cependant à la page 26. de vôtre Rélation, Mourat dit, par l'organe de Paul de Roo, art. 3. (*Confessionem auricularem, & ignem Purgatorium adeo detestantur*...) Les Cophtes se confessent, quoique très-rarement. Wansleb en est témoin dans la premiere attestation de Mathieu Patriarche des Jacobites au Caire, dattée 1387. 18. *de Hatur*; je lis *Nous recevons aussi les sept saints Sacremens & la Confession faite au Prêtre, comme dit Saint Jacques.* Dans cette traduction, qui est au troisiéme Tome *in quarto* de la Perpetuité, de Mr. Arnauld, contre Mr. Glaude p. 765. vous y lirez: ***Nous confessons que quand nous mourons & que nous avons quelque peché, nous sommes transportez dans le Purgatoire dont nous sommes délivrez*. . . . . *par les prieres pour les morts, qui ont été de tout tems en usage***, Je n'ai pas les

ter-

termes Arabes de l'original. Wansleb dit: Ils ne reconnoissent pas un Purgatoire à la Latine, ou à la Romaine & à la Monachale; il a raison; mais seulement à la Greque, & cela suffit. Tellez a crû mal-à-propos que les Abissins n'avoient aucune connoissance du Sacrement de Confirmation, à cause qu'ils n'en faisoient pas à deux fois; c'est-à-dire, qu'ils baptisoient & confirmoient en même-tems, jusqu'à donner l'Ordre de Ministre ou de Diacre. Ils administrent donc ces Sacremens d'une maniere ignorante, sans sçavoir & sans les distinguer. A ce sujet, que direz-vous Mr. de ce jugement d'Edmond Cassel dans la Lettre qu'il vous écrivoit & qui est imprimée en un feuillet, qui est immediatement avant vôtre Grammaire? (*Edita denique Confessione Ecclesiæ vetustissimæ juxta atque simplicissimæ Virginis unicæ quæ sola in iisdem finibus fidem suam ab ultimâ antiquitate in hanc usque diem intemeratam servavit atque illibatam, absque ulla adversariorum irruptione inversioneque Europæos suos beavit simul atque ditavit vir* * *excellentissimus..... apud hos præ aliis viguit perpetuo lux fidei, & devotionis ardor...... in occidentalioribus hisce mundi partibus præcedente tantum centuriâ*, (au siecle précedent,) *& in australibus illis ante sexcentos annos publica facta fuit ab Ecclesiâ Romanâ secessio.* (Que de choses remarquables en si peu de lignes!) *ô Ecclesia vetustissima fide! ô simplicissimâ fide! ô Virgo! ô unica! ô fidelissima! ô intemerata! ô illibata! ô lucidissima! ô devotissima! ô fœdere dignissima! ô denique ab Ecclesiâ Romanâ alienissima!* M. Edmond Cassel perd la parole, la plume lui tombe de la main, l'esprit prophétique lui fait dire: *Adhuc majora dies revelabit!* Cette Lettre dont je ne sçai pas la datte, est imprimée en 1661. & le Livre de Tellez en 1660. Qu'auroit dit Cassel s'il eût eu connoissance, comme vous, du Livre de Tellez. Vous pouvez lire ou relire les Chap. 36. & 37. du Li-

* *Ludolfus.*

Livre I. pag. 89. Caſſel ſe réjoüit de cette ſéceſſion, de cette alienation, de cette défection, de cette ſouſtraction. Il ſoupire, (*Confœderatio cum hiſce regnis*,) .... *etiam quoad interna animi bona quanti eſt momenti.* Il faut leur demander par Lettre cette aſſociation, cette union, cette affiliation, ce ſyncretiſme. Mais l'Abuna d'Ethiope n'auroit-il pas pû répondre comme a fait Nectarius Patriarche de Jeruſalem, à Paiſis Patriarche Melchite d'Alexandrie? c'eſt au troiſiéme tome de la Perpetuité de la Foi, chap. 10. pag. 57. “ Si les Calvi-
„ niſtes & les Lutheriens diſputent avec les Latins
„ ſur les Sacremens, ils ont tort de demander nôtre
„ témoignage; qu'ils ſoient auparavant d'accord
„ avec nous, Grecs, Melchites, Jacobites, Abiſ-
„ ſins, ſur tous les dogmes de la Foi, & qu'ils ſe
„ réüniſſent; pour lors ils trouveront en nous non-
„ ſeulement des témoins, mais des perſonnes de
„ même opinion & qui combattent pour la même
„ cauſe. Mais il eſt manifeſte que les Calviniſtes
„ & les Lutheriens ne s'accordent point avec
„ nous...... Les Latins aſſûrent que nous ſom-
„ mes d'accord avec eux, quoique nous ne trou-
„ vions pas en toute choſe cette conformité qu'ils
„ prétendent.... Si donc les Latins & les Luthe-
„ riens ſe combattent les uns les autres, qu'ils
„ combattent; car l'Héréſie des Lutheriens Calvi-
„ niſtes eſt ſortie de l'Egliſe Latine.... Les Latins
„ ont plus de raiſon que nous d'entreprendre cette
„ guérre contre-eux, & de r'appeller ceux qui ont
„ été autrefois de leur Egliſe, (j'entens l'Egliſe
de Rome.) Cette Lettre de Nectarius n'a été faite *nec prece nec pretio*: elle n'eſt pas comme vous voyez d'un ami des Latins d'un *Λατινόφιλος*. Tâchez d'avoir par ami le volume *in fol.* Le ſeul titre du premier volume eſt *περὶ ἀρχῆς τῦ Πάπα ἀνθ:ῤῥεσις.* *De Primatu Papa Refutatio.* Ainſi il n'y a pas d'apparence d'un meilleur ſuccez en Ethiopie. L'exemple de vôtre Pierre Heyling de Lubec le prouve. Voyez encore, je vous prie, dans le troiſiéme tome

me de la Perpetuité, chap. 15. p. 708. ces mots à la fin du Synode de Jerusalem sous Dosithée:
„ ces choses sont confirmées par un argument que
„ les Hérétiques (Antimelchites) nous fournissent,
„ car les Nestoriens, les Armeniens, les Cophtes,
„ les Syriens, les Ethiopiens qui demeurent sous
„ la Ligne.. qui sont séparez depuis plusieurs sie-
„ cles, (vôtre Cassel dit *ante 600. annos*) de l'E-
„ glise Catholique, (Grecque Melchite) & qui
„ ont chacun une hérésie particuliere, comme on
„ le peut apprendre des actes des Conciles, sont
„ néanmoins d'accord sur la fin & le nombre des
„ Sacremens, & ont les mêmes sentimens que
„ l'Eglise Catholique, (Grecque Melchite,) com-
„ me nous le voyons de nos yeux, & comme nos
„ sens & nôtre raison nous l'apprennent dans cet-
„ te sainte Ville de Jerusalem, où il y a des gens
„ de tous les lieux du monde qui y habitent, ou
„ qui y viennent en pelerinage, tant sçavans que simples. Un Juif donc trouvera plûtôt le fleuve Sebbathion en Ethiopie, qu'un Cassel ou qu'un Heyling n'y trouveroit cette Eglise Vierge qu'aucune doctrine étrangere n'a jamais deshonorée. Si on lit dans les Fastes de l'Eglise d'Angleterre, *publica ab Ecclesiâ Romanâ secessio*, ou s'il y a un jour marqué pour brûler le Pape en effigie, vous ne nous donnerez rien de semblable dans vos *fasti sacri Ecclesiæ Ethiopicæ*. Il seroit bien plus à souhaiter d'y trouver la fête du Saint Pape Leon I. surnommé le Grand, la fête de la réünion des Abissins à l'obéïssance du Pape, successeur de Pierre, coryphée & Prince des Apôtres. Je vous prie, Mr. de remarquer que Dosithée Patriarche Melchite de Jerusalem, se considere comme Grec Catholique, & regarde vos Abissins comme Hérétiques Anti-Catholiques, parce qu'ils ont suivi la secession que les Jacobites ont faite d'avec le saint Concile de Chalcedoine. Nectarius dit, que les Lutheriens sont Hérétiques & Anti-Catholiques par une pareille secession d'avec l'Eglise Latine,

qui eſt l'Egliſe de Rome. Je ne ſçai ſi c'eſt dans cette penſée de ramener chaque choſe à ſon origine, que l'Auteur du petit Livre intitulé, Proteſtant Pacifique, dit ces mots page 52. [" Nos Réformez François ne ſe ſont jamais ſéparez des „ Italiens, mais ſeulement de leur concitoïens & „ des ſeules Egliſes de France qui nous rappellent „ par la bouche de tous les Prélats, & par conſéquent c'eſt aux déclarations qu'elle nous fait que „ nous devons nous tenir. „] C'eſt-à-dire, en bon Grec & en bon François, que chacun retourne d'où il eſt ſorti; que l'Anti-Melchite retourne chez les Melchites, l'Anti-Chalcedoniſte chez les Chalcedoniſtes; l'Anti-Papiſte, chez les Papiſtes; l'Anti-Romaniſte, chez les Romaniſtes; l'Anti-Primatiſte, chez les Primatiſtes: *Græcis Græciſandum, Latinis Latiniſandum, omnibus, ſive Latinis, ſive Græcis primatiſandum ſive papiſandum, ſed & Leoni Papæ ipſi Chalcedoniſandum; alioqui Leo è ſede Romanâ Canonice deponatur.* Par qui? Je réponds, par le Collége Electoral des Cardinaux, ſinon par une puiſſance égale au ſaint Concile de Chalcedoine, c'eſt-à-dire, par Meſſeigneurs les Etats Généraux de toutes les Provinces-Unies, non des Païs-Bas, mais de toute la Chrêtienté. Le Pape d'ailleurs étant auſſi peu ſupreſſible ou aboliſſable que l'Epiſcopat, parce que l'un & l'autre eſt de droit Divin. C'eſt-là *Analyſis ſolidæ Catholicitatis, &c.*

MOnſieur Ludolf avoit prié M. Piques ſon ami de lui parler avec franchiſe & de lui mander ſon ſentiment. M. Piques qui ſentoit la Réligion attaquée n'avoit garde de ſe taire. Il parle donc, comme on vient de le voir, avec force & vigueur pour la défenſe de la vérité. M. Ludolf ne pût pas ſoûtenir le choc; il prit en très-mauvaiſe part les avis que ſon ami lui donnoit: il ceſſa de lui écrire, & leur commerce fut entierement interrompu.

Mais nous ne pouvons nous empêcher d'obſerver ici combien M. Ludolf a varié dans ſes ſentimens,

mens, lui qui a traité si mal Wansleb pour n'avoir pas pensé de même étant Catholique & Réligieux, qu'il faisoit étant Protestant. M. Ludolf n'a point de honte de faire imprimer avec d'assez longues Notes les réponses de l'Armenien Morad ou Mourat, comme une déposition bien vraie & bien authentique de l'état présent de l'Abissinie, & particulierement en ce qui concerne la Réligion. Il a bien voulu ignorer que ces Marchands Armeniens qui courent le monde, tel que ce Morad ou Mourat, n'ont guéres d'autre Réligion que leur commerce. Aussi quand M. Ludolf écrit à son Ami & qu'il est pressé de dire la vérité; il lui avoüe que cet Armenien est un ignorant, & comme Mahomet qui ne sçavoit ni lire ni écrire; & il ajoûte à la fin de sa Lettre; *Si vous m'imputez, Monsieur, que je crois plus à l'Armenien susdit qu'à Wansleb ou Olearius, vous me faites tort.*

Pourquoi donc sur le seul rapport de cet Armenien Mourat, de cet ignorant, ajoûtons, avec la permission de M. Ludolf, de cet insigne fourbe, faire imprimer une Rélation de l'état présent d'Abissinie? *Jacobi Ludolfi Relatio nova de hodierno Habessiniæ statu, ex India nuper allata.* Cette Rélation est de trente-deux pages in folio. Est-ce pour grossir son Volume, & pour augmenter les justes soupçons qu'on avoit de sa bonne-foi? Est-ce pour nous faire sçavoir, que hors la Langue Ethiopienne qui lui a servi très-peu pour son Histoire & son Commentaire, il ne sçavoit guéres de choses, & que son *nasus criticus* n'étoit pas fort long?

La seconde question que le sieur Paul de Roo, Secretaire de la Compagnie Hollandoise, fait à l'Armenien Mourat, suivant les instructions de Mr. Ludolf, est conçûë en ces termes, & rapportée par Mr. Ludolf lui-même. *Quis & qualis nunc Habessinorum Rex sit? quodnam illi nomen & qui majores:* Morad ou Mourat, répond: *Susneus Rex assumptâ Religione Romanâ gravibus bellis ac tumul-*

tibus conflictatus, anno 1632. *fato functus fuit, regno in afflictissimo statu relicto. At filius ejus Basilides, spretis Latinorum Sacris, & pulsis Patribus Societatis, triginta duorum annorum spatio quietè regnavit, multis variisque victoriis potentiam Habessinorum fere collapsam redintegravit, atque regnum florentissimum reddidit.*

Mr. Picques est choqué de ce *nunc*, présentement. Je crois cependant que Mr. Ludolf ou Mr. Paul de Roo ont pû faire cette question, & se servir du terme *présentement*, mais Morad étoit très-mal informé, où mentoit sciemment, quand il dit que Basilides a regné tranquillement. La persécution contre les Jésuites commença en 1632. Ils furent chassez en 1634. & depuis ce tems on fit mourir plusieurs Missionnaires & autres Catholiques Romains. L'Etat fut affligé de divers fleaux qui duroient encore en 1652. On a une Lettre de Bernard Nogueïra écrite de cette année-là, où il décrit toutes les miseres dont l'Abissinie étoit attaquée; elles sont sans nombre. Nous donnerons cette Lettre dans nôtre recüeil, avec plusieurs autres, qu'on pourra conférer avec celles que Mr. Ludolf a publiées.

On verra par la même Lettre que le Pere Baltazar Tellez a eu raison de dire que le Roi Basilides a fait mourir son frere Claude, & que Mr. Ludolf n'en a aucune de le revoquer en doute.

On verra encore que Basilides a véritablement envoyé deux hommes vers le Roi d'Yemen, pour avoir des Musulmans habiles & capables d'enseigner le Mahometisme, quoique Mr. Ludolf ose soutenir, dans son Histoire Liv. III. chap. 14. no. 34. & suivant, que le Pere Tellez n'écrit cela que par haine contre ce Prince. *Ex quo, ut aliunde cognoscitur, odio confictum fuisse id quod Tellesius tradit, quasi Rex Habessinorum, missis in Arabiam legatis, flamismi studio doctores Muhammedanos pro Habessinis petivisset, quod falsum esse, etiam si nemo diceret, attamen ex rebus gestis, quas nos*

nos descripsimus, quilibet mediocri judicio præditus intelligere potest. Il repete la même chose dans son Commentaire sur la préface de son Histoire n°. 57. Il est vrai que le More qui avoit été chercher le Docteur Musulman, & ce Docteur Musulman furent très-mal reçûs, qu'ils furent obligez de se tenir cachez, & que tous les Abissins se souleverent ; mais cela n'empêche pas que le Roi, prévenu du besoin qu'il avoit d'être secouru par les Turcs, n'eût envoyé vers eux ; qu'ils ne lui ayent envoyé un Docteur pour établir leur Réligion ; que Basilides ne l'ait comblé de présens, lorsqu'il a été obligé de le renvoyer.

M. Ludolf a crû souvent que son imagination pourroit suppléer au défaut des Mémoires qui lui manquoient, qu'il pouvoit faire valoir de mauvaises raisons, lorsqu'il n'en avoit pas de bonnes.

Tant qu'il a eu son Gregoire auprès de lui, il lui a fait dire tout ce qu'il a voulu, & Gregoire étoit un homme incomparable. On a fait graver son portrait, on a fait son éloge. *Nunc*, dit Mr. Ludolf, * *ad Gregorium Habessinum pergimus, cui maximam Historiæ nostræ partem, privatim, equa alium autorem non habent: ut & cui accuratiorem linguæ Ethiopicæ cognitionem debemus.... Primis pueritiæ annis litteras didicerat, in iisque tantum profecerat, ut inter suos clarus atque egregie doctus haberetur: quamobrem titulum Abba meritus fuit.*

On auroit peut-être fort embarrassé Mr. Ludolf, si on lui avoit demandé quelles études avoit fait ce fameux Abissin, ce qu'étoit devenu son esprit, depuis qu'il étoit passé en Allemagne. Quelques éloges qu'il lui donne, il le fait souvent parler comme un homme dont les connoissances & l'esprit étoient très-bornez ; aussi a-t-il bien diminué de ses loüanges dans la Préface de la derniere édition de son Dictionnaire. On auroit de la peine à le croire, si nous ne rapportions ses propres termes, les voici. *Quod*

* pag. 28.

Quod ad Gregorium Ethiopem meum attinet, cujus autoritate non nunquam usus fui in præfatione prioris editionis, illum ut ut satis doctum, in verbis rarioribus sæpe dubitavisse, multa secus ac res erat exposuisse, plurima vero ignoravisse.... ipse Gregorius, tum coram, tum per litteras, ignorantiam suam libenter confessus est.

Quelle gradation! pour les mots ou les expressions qui n'étoient pas ordinaires souvent. Il ajoûte, il en a expliqué plusieurs tout de travers, il en a ignoré encore beaucoup davantage, enfin il a franchement avoüé son ignorance, & par écrit & de vive voix. Et c'est là le Docteur que consulte, que suit Mr. Ludolf, lorsqu'il veut nous expliquer la Réligion des Abissins. Il préfere le témoignage de cet homme à ces Liturgies qu'il a entre les mains, & qu'on le presse de donner au public. Nous le repetons encore, jamais personne en Europe n'a égalé Mr. Ludolf, ni peut-être ne l'égalera dans la connoissance de la langue Ethiopienne; mais de quelle utilité lui a-t-elle été pour l'Histoire qu'il nous a donnée? Et quant aux secours que l'Eglise auroit pû en tirer, il les a rendus inutiles par sa mauvaise foi. Les Abissins sont Jacobites, il nous les represente ou comme des Lutheriens, ou comme des Calvinistes, & en voulant excuser les abus qui se sont glissez parmi eux, ou leur attribuant des erreurs qu'ils n'ont point, il fait de l'Eglise d'Abissinie une Eglise imaginaire, qui n'a de réalité que dans ses fausses idées. Voici encore un des témoins ou des Héros de Mr. Ludolf; c'est Pierre Heyling de Lubec, qui en 1635. passa en Abissinie avec l'Abuna Marc, dans le dessein d'y répandre l'hérésie de Luther, ou peut-être quelqu'autre qu'il avoit dans la tête. Il semble par le rapport de Mr. Ludolf, & par celui du Patriarche Alphonse Mendez que c'étoit une espece de Quietiste, Mr. Ludolf dit, * *Magistris usus est, qui sin-*

ce-

* Comment. pag. 551.

cera pietati impensè dediti erat, ut propterea nova Enthusiastarum secta suspecti haberentur. Le Patriache s'explique ainsi; *omnia mirâ obscuritate ad spiritum referebat.* Tous deux conviennent qu'il avoit l'esprit fort doux. Mr. Ludolf dit avec Wansleb qu'il sçavoit le Grec, l'Hébreu, l'Arabe, l'Ethiopien. Le Patriarche dit qu'il sçavoit le Latin & l'Arabe parfaitement, *perfectè*; mais que pour le Grec & l'Hébreu, il en sçavoit fort peu, *Græcis & Hebraïcis mediocriter imbutus.* C'est par Heyling qu'on a sçû le martyre des deux Capucins François, & des trois autres Réligieux Franciscains. Il a demeuré plusieurs années en Ethiopie; mais après y avoir long-tems caché sa Réligion, il se découvrit & on le chassa. Je ne sçai pas, après un tel exemple, comment Mr. Ludolf a osé avancer dans plusieurs endroits de ses ouvrages, que les Abissins donnent dans le Lutheranisme, & que d'autres Lutheriens comme lui disent: *Neque dubito si confessiones nostras perlegerint, quin toti ad nos abirent.* Voilà un Lutherien qui a fait un très-long séjour en Abissinie, qui y a été aimé & consideré, qui, selon Mr. Ludolf, y a été élevé aux plus hautes dignitez; & on le chasse, dès qu'il veut dogmatiser & prêcher ses erreurs. Heyling n'est jamais revenu en Europe. On convient qu'il a été assassiné, ou par des Arabes, ou par ordre du Bacha de Maçua.

Mr. Ludolf ne veut pas s'en rapporter à Wansleb, il l'attaque vivement sur tout ce qu'il dit de Heyling. On voudroit bien sçavoir quels autres Mémoires il a eûs, surquoi il peut combattre la Rélation de Wansleb. On ne prétend point faire l'apologie de la conduite de Wansleb, on sçait qu'elle n'a pas toûjours été des plus régulieres; mais cela empêche-t-il qu'il ait été dans la haute Egypte, qu'il n'ait vû plus de MSS. Ethiopiens que Mr. Ludolf; qu'il n'ait écrit sous les yeux du Patriarche Jacobite l'Histoire de l'Eglise d'Alexandrie; qu'on ne reconnoisse cette Eglise dans ce

qu'il en a donné, au lieu que ceux qui la cherchent dans les Livres de Mr. Ludolf ne peuvent l'y trouver.

Jean Michel Wansleb étoit d'Erford; il avoit apris la langue Ethiopienne sous Mr. Ludolf. Il fut envoyé dans le Levant par le Duc de Saxe, avec ordre de passer en Abissinie s'il étoit possible, & de ramasser tout ce qu'il pourroit trouver de Liturgies. Ce Prince, aparemment excité par Mr. Ludolf, crût qu'on trouveroit dans ces Liturgies dequoi favoriser le Lutheranisme. Wansleb se mit en devoir de s'acquitter de sa commission, & s'en acquitta en partie. Il n'alla pas en Abissinie, mais il vit beaucoup de Liturgies: il en acheta quelques-unes, & en les lisant & les examinant, il connut ses erreurs. Il se convertit, & prit l'habit de Saint Dominique à Rome dans l'Eglise de la Minerve. Depuis il vint en France, il fut présenté à M. Colbert par Mr. Bosquet, Evéque de Montpellier, comme un homme qui avoit une grande connoissance des Langues Orientales. Ce Ministre, qui ne cherchoit que des hommes capables de seconder les grands desseins qu'il avoit, pour augmenter la gloire de son maître & la porter par tout, fut ravi de trouver Wansleb. Il le renvoya aussi-tôt en Levant, avec ordre de pénétrer en Abissinie, & d'acheter tous les MSS. Orientaux qu'il trouveroit. Wansleb fit une ample moisson, & envoya plus de cinq cens MSS. à la Bibliotheque du Roi; mais il n'y eut pas moyen de passer en Ethiopie; il revint en France en 1676., & il y est mort peu d'années après.

Il avoit fait imprimer à Londres en 1661. la Liturgie de Dioscore Patriarche d'Alexandrie. Il donna en 1671. avant de partir pour son second voyage, un projet ou un état des ouvrages qu'il vouloit faire imprimer en Langue Ethiopienne, & de plus, une Rélation de l'état présent de l'Egypte en Langue Italienne. Il donna à son retour une nouvelle Rélation en forme de Journal d'un voya-

ge

ge fait en Egypte en 1672. & 1673. puis l'Hiſtoire de l'Egliſe d'Alexandrie.

On nous a encore communiqué quelques Cahiers MSS. contenans un Catalogue des MSS. Abiſſins qu'il a vûs ou achetez, ou copiez dans ſes voyages, & un état préſent de l'Abiſſinie, mais imparfait.

On eſt ſurpris, en liſant tous ces ouvrages, que Mr. Ludolf le traite avec tant de mépris. Si Mr. Ludolf a été ſon maître pour la Langue Ethiopienne, il auroit pû être ſon diſciple pour beaucoup d'autres choſes. Le Catalogue que Wanſleb a donné des Patriarches d'Alexandrie, vaut infiniment mieux que les Mémoires que ſon maître a communiquez aux ſçavans Jeſuites d'Anvers, qui auroient bien pû s'adreſſer au College qu'ils ont à Conimbre & aux Miſſionnaires de leur Compagnie qui ſont en Egypte. Ils n'auroient pas fait deux Patriarches de Philothée, & comparé aux Apôtres ce malheureux qui faiſoit argent de tout; mais ils ont été trompez par cette haute reputation que Mr. Ludolf avoit acquiſe & qu'il croïoit mériter.

Comme nous aurons occaſion de parler dans les Diſſertations ſuivantes des fautes particulieres dans leſquelles il eſt tombé, nous nous contenterons de ce que nous en venons de dire; ce qui n'empêche pas néanmoins que nous ne lui donnions les loüanges qui lui ſont dûës, pour s'être appliqué avec tant de travail & d'aſſiduité à l'étude d'une Langue, qui avant lui étoit très-peu connuë en Europe.



DISSERTATION II.

DE L'ETHIOPIE, OU ABISSINIE.



LES Anciens ont appellé indifféremment Inde & Ethiopie toute cette étenduë de terres qui est au-delà de l'Egypte, de l'un & de l'autre côté de la Mer rouge. Strabon dit qu'on nommoit Ethiopie toutes les terres qui s'étendent du côté du midi; en effet, quoique ces païs ayent pris depuis différens noms, ils ont conservé long-tems celui d'Ethiopie qu'ils ont eu d'abord. On nomme *Chus* dans l'Ecriture, tous les peuples noirs. Non-seulement l'Auteur de la Vulgate, mais tous les Interprêtes, tous les Peres Grecs & Latins, ont traduit ce mot de *Chus* par celui d'*Ethiopia* & d'*Ethiops*, Ethiopie, & Ethiopien. Ainsi nous lisons dans le douziéme Chapitre des Nombres, qu'Aaron & Marie s'emporterent extrêmement contre Moïse leur frere, parce qu'il

qu'il avoit épousé une Ethiopienne. Or Sephora, femme de Moïse, & Raguel frere de Sephora étoient Madianites. On ne peut donc pas douter que ce qu'on nomme aujourd'hui Arabie n'ait été appellé Ethiopie orientale, pour la distinguer de l'Ethiopie qui est en Afrique. Au contraire les Orientaux ont appellé Inde, ce que nous nommons présentement Ethiopie ou Abissinie. Leurs Historiens, & même les Grecs & les Latins, disent que Saint Frumentius qui passa en Ethiopie, fut envoyé par Saint Athanase aux Indes, que les Indiens demanderent des Evêques à Simon le Syrien Patriarche d'Alexandrie; & encore aujourd'hui les Persans appellent un Ethiopien Siah, Hindou, ou Hindi. Il n'est pas aisé de marquer les limites que l'Ethiopie Asiatique avoit du côté de l'orient. Ce qui est certain, c'est que l'Ethiopie d'Asie & celle d'Afrique étoient séparées par la Mer rouge. Ainsi * Theodoret ayant demandé ce que c'est que le peuple de Saba; il répond, c'est un peuple d'Ethiopie. " On dit que ces peuples demeurent le long „ de la Mer des Indes; on les appelle Homerites. „ Ils sont vis-à-vis les Axumites. Il n'y a que la „ Mer entre deux. Ils ont eu pour Reine cette „ femme admirable, dont le zele a été loüé par „ Nôtre Seigneur Jesus-Christ. Philostorge † place „ les Sabéens parmi les peuples des Indes. Les „ Sabéens, Nation des Indes, sont ainsi nommez „ de la Ville de Saba, capitale du païs, & ils sont „ les mêmes que les Homerites. "

Ces ‡ Sabéens ou Homerites étoient puissans; ils occupoient un grand païs entre le Golfe Persique & l'Arabique, & ils avoient tant de peuple, qu'on prétend que c'est de-là que sont sortis les Abissins.

* Liv. III. des Rois, quest. 33.

† L. III. c. 4.

‡ *Sabai Arabum propter thura clarissimi ad utraque maria porrectis gentibus. Plin. lib. I. cap. 32. Vide Strabonem, lib. XVI. Felicissima Sabaeorum natio quae maxima natio est.*

biffins. Prefque tous les Auteurs en conviennent; plufieurs même, comme Uranius dans Etienne de Byzance, Ptolomée, Arrien, placent les Abiffins dans l'Arabie. Il y a néanmoins beaucoup d'apparence qu'ils étoient fortis de ce païs-là très-long-tems avant tous ces Géographes ou Hiftoriens, & peut-être même avant qu'on connût les Sabéens ou Homerites, ou que ces peuples portaffent ce nom. Eufebe dit, que les Abiffins font paffez de l'Afie en Afrique, dans le tems que les Juifs étoient en Egypte; c'eft-à-dire, vers l'an 2345. de la création du monde. Syncelle * rapporte cette tranfmigration un peu plus tard, & vers le tems des Juges.

Néanmoins Diodore de Sicile foûtient, que les Ethiopiens n'ont point connu d'autre terre que celle qu'ils habitent, qu'ils n'ont point été corrompus par des mœurs étrangeres; mais les Abiffins font fi différens de leurs voifins, qu'on ne peut pas dire qu'ils ayent la même origine. Les Abiffins font bien faits; ils ont les traits du vifage communément affez réguliers, les yeux vifs grands & bien fendus, la couleur plûtôt olivâtre que noire, & les cheveux longs qu'ils accommodent en mille manieres différentes; les femmes de qualité y font affez blanches: au lieu que les autres Ethiopiens ont le nez gros & ouvert, les levres fort épaiffes, le teint très-noir, & les cheveux crêpus comme de la laine.

Aaleddin Aboulfadhi, furnommé Affiouthi, a fait deux Livres fur les Ethiopiens & autres peuples, que les Arabes comprennent fous le nom de Soudans ou de Noirs. Un de ces ouvrages eft un éloge continuel des Ethiopiens; il appelle les Abiffins les fleurs qui croiffent autour des trônes des Sultans, parce que les Princes les emploient ordinairement auprès de leurs perfonnes, & dans les fervices de la plus grande confiance. Quoi qu'il en foit, il y a eu

* Liv. IV. Ch. I.

eu toûjours un très-grand commerce entre les Abissins & les Sabéens ou Homerites. Le trajet d'un païs à l'autre n'est ni fort difficile ni fort long, peut-être même qu'ils n'ont eu qu'un même maître, & que la Reine du midi étendoit son Empire dans tous ces païs-là. Theodoret, Procope de Gaza, Procope de Cesarée les appellent d'un même nom; Ethiopiens, ceux d'Asie; Ethiopiens Homerites, ceux d'Afrique; & Ethiopiens Axumites de la ville d'Axum ou *Axuma*, autrefois capitale d'Abissinie.

L'Ethiopie d'Afrique a eu beaucoup plus d'étenduë que n'avoit celle d'Asie. Homere dit qu'elle s'étend d'une mer à l'autre, qu'elle voit lever & coucher le Soleil. On la divise aujourd'hui en trois, en Ethiopie occidentale qui comprend les Royames de Congo, d'Angola, & de Benguela: en Ethiopie orientale dont le Pere Jean Dos Santos, Dominicain Portugais nous a donné, il y a plus de cent ans, une Histoire très-ample & très-curieuse; & cette Ethiopie orientale s'étend depuis Sofala jusques vers le Cap de Gardafui, & s'avance beaucoup dans les terres. Enfin la troisieme partie de l'Ethiopie d'Afrique, est la haute Ethiopie ou l'Abissinie dont on a donné la rélation, & qu'on va tâcher de faire encore mieux connoître.

* L'Abissinie s'étendoit autrefois depuis le septieme dégré jusqu'au dix-septieme, & comprenoit trente-six Royaumes ou Provinces; sçavoir, Gomara, Bergamo, Sugamo, Buzama, Camba & une partie du Royaume de Narea, qui sont entre le septieme & huitieme dégré de Latitude septentrionale. Les Royaumes de Balli, Fategar, Oggé, Alamale, Hadaa, Guraguc, la partie septentrionale de Narea sont entre le huitieme & le neuvieme. Mugard, Ganz, Damud entre le neuvieme & le dixieme. Doaro, Isate, Marabet, les deux Chaoa, Gafate, Bisamo, une partie du Royau-

* MS. du Patriarche Alphonse Mendez Cap. 1. §. 5.

Royaume de Goiam, entre le dixieme & onzieme. Une autre partie de Goiam, partie d'Angote, Amara, Holeca, entre le onzieme & le douzieme. L'autre partie d'Angote, Bagameder, les Monts Lasta, Salaoa & Agaoa, entre le douzieme & le treizieme. Abargale, Salent, Semen, Lamalmon, Olcait & une grande partie du Royaume de Tigré, entre le treiziéme & le quatorzieme. Le reste du Royaume de Tigré, Maçua, & au couchant Segued, & Mazaga, entre le quatorzieme & le quinzieme. Une partie de Mazaga, de Baguela & des Derbates, entre le quinzieme & le seizieme. Desorte que l'Abissinie s'étend, du côté du levant jusqu'au Royaumes de Dancali & d'Adel ou de Zeila; au midi jusqu'au Royaume de Gingiro, au païs des Galles, & aux terres d'Alaba; au couchant, jusqu'aux déserts d'Ethiopie; & au nord, aux Royaumes des Funchos, des Ballous & de Nubie. Mais l'Empereur d'Ethiopie ou, Roi des Abissins, a perdu une grande partie de ces païs depuis la revolte des Galles, qui commença vers l'an 1537. de sorte qu'il ne possede plus que le Royaume de Tigré, de Dambée, de Bagameder, de Goiam, d'Amhara, une partie de Chaoa & de Narea, les Provinces de Mazaga, de Salent, d'Ogara, d'Abargale, de Segued, de Olcait, de Semen, de Salaoa, d'Holeca, & de Doba.

Le * Royaume de Tigré est le plus considérable de toute l'Abissinie. Sa longueur depuis Maçua jusqu'au desert d'Aldoba & aux Monts Semen est de trois cens milles d'Italie, & sa largeur depuis la Province de Bur jusqu'au même désert est à peu près semblable. Axum ou *Axuma*, que les prémiers Portugais qui ont été en ce païs-là ont appellé par corruption Chassumo ou Cachumo, a été la capitale de ce Royaume, & de toute l'Abissinie; cette Ville avoit en quelque façon donné le nom à tout le païs. Comme les Abissins n'avoient pas autre-

* MS. Alph. Mendez. §. 6.

autrefois l'usage de la chaux; Axum ne pouvoit pas être fort considérable pour les bâtimens. On y voit encore néanmoins les restes d'un temple magnifique, qui se sont conservez contre le tems. Il pouvoit avoir deux cens vingt palmes de longueur sur cent de largeur; il y avoit deux aîles de chaque côté & un double vestibule; on y montoit par douze dégrez. Le Roi d'Ethiopie s'arrête dans le vestibule interieur & s'y assied sur un trône de pierre, lorsqu'il est couronné dans cette Eglise. Derriere le temple sont plusieurs Obelisques de différente grandeur, dont les uns ont été renversez par les Turcs, & les autres subsistent encore. Parmi ces débris il y a une grande pierre quarrée, sur laquelle on voit un reste d'Inscription, dont les caractéres sont tellement effacez qu'on ne la peut lire; on distingue seulement quelques lettres Gréques ou Latines & ce mot *Basilius*.

A trois lieuës d'Axum est Frémone, prémiére & principale résidence des Péres Jésuites. Ce lieu se nommoit auparavant Maëgoga, du murmure que fait un ruisseau qui coule là auprès. Les Péres Jésuites changerent ce nom de Maëgoga en celui de Frémone qu'ils lui donnerent de Saint Frémona ou Frumentius, Apôtre des Abissins. Il est à croire que cette résidence, déja célébre par la mort du Bien-heureux Pére André Oviedo Patriarche d'Ethiopie & par celle de tant d'autres illustres Missionnaires, se seroit devenuë bien davantage, s'il avoit plû à Dieu de continuer ses benedictions sur la Mission d'Ethiopie. Le Patriarche Alphonse Mendez prétend qu'il y a dans ce Royaume de Tigré quarante-quatre Gouvernemens. Mr. Ludolf n'en compte que 27. & sept maritimes qui sont détachez de la Vice-Royauté, & qui ont un Gouverneur particulier que l'on appelle Bahr-Nagas, c'est-à-dire, Préfet ou Intendant de la Mer; de sorte que le Royaume de Tigré n'a selon Mr. Ludolf que trente-quatre Gouvernemens.

Le Royaume d'Angote est presque entiérement ruiné

ruiné par les Galles, & l'Empereur d'Ethiopie n'en posséde qu'une très-petite partie. Le Royaume de Bagameder est au couchant de celui d'Angote, & s'étend jusqu'au Nil; il n'a pas aujourd'hui plus de soixante lieuës de longueur sur vingt de largeur. Il avoit autrefois beaucoup plus d'étenduë; mais on en a désuni les Provinces d'Abargale, de Semen, d'Ogara, de Segued, & d'Olcait, qu'on a unies à celui de Tigré. Amara, ou Amhara, est au midi de Bagameder, dont il est séparé par la petite riviére de Baixillo, & à l'est de celui de Goiam, le Nil entre deux. Il est divisé en plusieurs petites contrées, & il passe pour le Royaume le plus noble de l'Abissinie. C'est dans ce Royaume d'Amara qu'est ce fameux rocher qu'ils appellent Guexon, où on releguoit les fréres & les enfans des Rois, & d'où on ne les tiroit que pour les mettre sur le trône. Cette coûtume s'étoit établie vers l'an 1260. elle est abolie depuis plus de deux siécles.

Les Royaumes d'Holeca & de Chaoa ou Xaoa ont le Nil au levant qui les sépare du Royaume de Goiam; au couchant de Chaoa, est Oifate ou Ifate, & au midi de ces Royaumes sont ceux de Fategar, Ogge, Gaüs, & d'Amut qui en est un peu plus éloigné, & qui confine avec le Royaume de Narea. Ce dernier Royaume est à l'extrémité de l'Abissinie & au sud-ouest. Il avoit ses Rois particuliers, & il a été conquis par Sultan Segued; ceux qui en étoient les Rois en sont demeurez Gouverneurs héréditaires, & l'Empereur d'Ethiopie n'a point de sujets plus soumis ni plus fidéles. On prétend qu'il y a beaucoup d'or dans ce Royaume. Ceux de Narea qui ont embrassé la Foi de Jesus-Christ sont bons Chrêtiens; mais il y a encore beaucoup d'Idolâtres.

Ogara est plus au septentrion que presque aucun de ces Royaumes. Il est situé entre Olcait, Segued, Tigré, Bagameder & Dambée; il est beaucoup plus long que large & n'a rien de considerable que la Montagne de Lamalmon. Du tems du

Pa-

Patriarche Alphonse Mendez, les Rois d'Abissinie demeuroient ordinairement dans le Royaume de Dambée. Ce fût une raison assez puissante pour obliger les Jésuites à s'y établir. Les maisons & les Eglises qu'ils y bâtirent n'ont point gâté la beauté du païs. Le Roi Sultan Segued donna au Patriarche Alphonse Mendez, Enfras avec tout son territoire, & le Patriarche choisit sa résidence à Dèpsan à une lieuë du lac de Dambée, & à égale distance de Dancas, où le Sultan Segued étoit ordinairement avec toute sa Cour. On parlera du Lac de Dambée dans la Dissertation que l'on donnera après celle-ci.

Le Royaume de Goiam, qui est à l'extremité meridionale du Lac de Dambée, est presque enfermé de tous côtez par le Nil qui en fait une presqu'Isle; ce qui a donné occasion aux Péres Jésuites qui ont été en ce païs-là, de croire que ce Royaume de Goiam est l'Isle de Meroé des anciens. Mr. Ludolf prétend au contraire que le Royaume de Goiam ne sçauroit être Meroé, parce que rien de ce que Diodore de Sicile, Strabon & Pline ont dit de l'Isle de Meroé ne peut convenir au Royaume de Goiam, & que l'Isle de Meroé est beaucoup plus près de l'Egypte; mais la plus forte raison de Mr. Ludolf est que, si Meroé étoit le Royaume de Goiam, & que les Anciens l'eussent connu, ils auroient sans doute connu aussi les sources du Nil: la plûpart des autoritez qu'il allegue, font plûtôt voir son érudition qu'elles ne fortifient son sentiment. Solin dit que Meroé est la prémiére Isle que forme le Nil, qu'elle est éloignée de la mer de six cens milles: si on en croit le Pere Jérôme Lobo, il y a vingt journées de la mer à la source du Nil; & on compte depuis Maçua jusqu'aux Agaus, plus de cent cinquante lieuës de Portugal, qui valent bien six cens milles d'Italie. Mela corrigé par Saumaise parle à peu près comme Solin. Pausanias dit que les Grecs & les Ethiopiens, qui ont été au-delà de Syene & de Meroé, rapportent que le Nil entre

dans

dans un grand Lac, & qu'au sortir de ce Lac il traverse toute l'Ethiopie. Tout cela convient très-bien à la presqu'Isle de Goiam. Vossius qui ne croit pas que Goiam soit Meroé, dit que la riviére que les Anciens appellent *Astaboras*, est celle que nous nommons aujourd'hui Mareb, & que la capitale de Meroé est la ville de Baroo ou Baroa, sous le seiziéme degré 23. minutes septentrionales, où le Bahr-Nagash fait sa demeure ordinaire. Le voisinage de Syris ou Syene pourroit fortifier le sentiment de Mr. Vossius, parce que pour aller d'Egypte à Meroé on passe par Syene, qui en est éloignée d'un peu plus de deux cens lieuës communes de France; mais Vossius se trompe, quand il dit que le Mareb se jette dans le Tacaze. Le Mareb, comme on le remarquera dans la Dissertation suivante, se perd dans les sables, & j'aurois plus de penchant à croire que l'*Astusapes* est le Mareb, *quòd latentis significationem adjicit*, dit * Pline; mais si l'*Astaboras* est à la gauche du Nil, comme le marque le même Pline, il y a assez d'apparence que c'est la riviere de Melecq; & en ce cas le sentiment du sçavant Pére Hardoüin, qui met l'Isle ou plûtôt la Peninsule de Meroé entre la riviére de Melecq & le Nil, seroit plus vrai-semblable que celui de Vossius. Mais les Anciens ont si peu connu cette partie de l'Ethiopie, ils ont parlé si differemment & si confusement de l'Isle de Meroé, qu'on peut dire avec autant de raison que c'est le Royaume de Goiam, qu'on le peut nier.

Je ne sçai pourquoi Mr. Ludolf, qui n'a trouvé aucune Carte de l'Abissinie à son gré, pas même celle du Pére Tellez, ne nous dit rien des Agaus, que ce sçavant Jésuite & le Pére Echinard de la même Congregation, placent avec raison au nord-oüest du Royaume de Goiam. Le Pére Jérôme Lobo parle même beaucoup de cette Nation, & supposé que Mr. Ludolf ait crû que ce païs est du Royau-

* Pline L. V.

Royaume de Goiam, comme ce ſentiment n'eſt pas celui de ſon Auteur, il ſemble qu'il auroit dû dire les raiſons qui l'ont obligé à s'en écarter.

On ne doit point confondre ces peuples avec d'autres preſque de même nom, qui demeurent dans les montagnes de Laſta, & qui ſe revolterent contre le Sultan Segued, & lui firent une ſi cruelle guerre. Les Agaus dont on parle ici ſont à la ſource du Nil. Le Chriſtianiſme qu'ils profeſſent eſt mêlé de beaucoup d'idolâtrie, & ils reſſemblent peu aux autres Abiſſins.

Il ne faut chercher dans l'Ethiopie ni tableaux de prix, ni belles ſtatuës, ni excellens buſtes, ni grands & rares morceaux d'architecture. Il n'y a point de ville; les maiſons ne ſont que des cabannes faites de bouë & de paille; tout ce que nous appellons beaux Arts y eſt entiérement ignoré, & on n'y trouve qu'une nature toute brute.

Ce ſont des montagnes d'une hauteur ſi exceſſive, que les Alpes & les Pirennées qui nous paroiſſent menacer le Ciel, ne feroient que de petites collines auprès de Guça, qui n'eſt que comme la baſe de Lamalmon; ces deux montagnes ſont dans les confins des Royaumes de Tigré & de Dambée & il faut les paſſer pour aller d'un de ces Royaumes dans l'autre.

Lorſqu'on eſt arrivé au haut du mont Guça, on trouve une plaine très-agréable, où les voyageurs s'arrêtent comme pour prendre haleine, & ſe diſpoſer à monter Lamalmon; du haut de ces montagnes on découvre tout le Royaume de Tigré, qui eſt le plus grand de toute l'Abiſſinie; les montagnes de Semen & les autres qui le traverſent & le coupent en tant d'endroits, ne paroiſſent que des monceaux de terres.

Le Royaume d'Amhara eſt encore plus montueux; les Abiſſins appellent ces rochers eſcarpez Amba. Il y en a pluſieurs qu'on prendroit pour de grandes villes. On croit, en les regardant même d'aſſez près, voir des murailles, des tours & des baſtions.

C'étoit

C'étoit sur le sommet stérile d'Ambaguexe que les Princes de la famille Royale passoient leur triste vie, & étoient gardez par des Officiers, qui souvent les traitoient avec beaucoup de dureté & de rigueur.

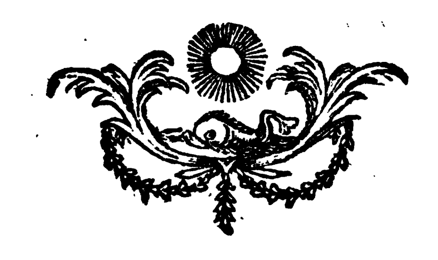
Le Pere Baltasar Tellez raconte là-dessus une Histoire que je ne dois pas oublier. Un de ces Gardes, homme éxact & sévére, s'apperçût qu'un de ces jeunes Princes étoit mieux habillé que les autres, & qu'il prenoit beaucoup de soin de son habit. Il ne se contenta pas d'en avertir le Sultan, il déchira cet habit, & menaça le Prince de lui en faire donner un qui ne lui plairoit pas. A quelque tems de-là ce Prince parvint à la Couronne; il envoya chercher ce Garde, lui fit présent d'un habit magnifique & lui dit, en le renvoyant: *Comme vous avez bien servi mon Pere, j'espere que vous me servirez de même; vous avez fait vôtre devoir, je vous en sçai bon gré, continuez à le faire.* De tels exemples sont beaux & rares, & on trouve plus de Gardes durs & sévéres que des Princes tels que ce Roi d'Ethiopie.

La plus haute de toutes les montagnes, si l'on en croit le Patriarche Alphonse Mendez, est Thabat-Mariam; sa cime va beaucoup au-dessus des nuës, & cette montagne est fort spacieuse. Le pied est arrosé de deux riviéres. Il y a sept Eglises, dont l'une est sous l'invocation de Saint Jean, qu'on dit être fort riche. C'étoit autrefois la sépulture des Rois d'Ethiopie, & on y voit cinq tombeaux avec quelques tapis aux Armes de Portugal; ce qui fait juger que ce sont ceux dont le Roi Dom Emanuel fit présent à l'Empereur David.

L'air parmi tant de montagnes affreuses, ne peut pas être toûjours égal, & peut-être qu'en nul autre païs on ne voit regner tant de saisons différentes en un si petit espace. Le long des côtes de la Mer rouge, & jusqu'à douze lieuës dans le païs, l'hyver y commence au mois de Décembre, & finit en Février: les pluyes ne sont pas même fort considéra-

sidérables pendant ce tems-là. Plus avant dans les terres, l'hyver dure trois mois, qui sont, Juillet, Août & Septembre. Les chaleurs ne sont pas aussi excessives en Abissinie, quoique située entre le Tropique & la Ligne; & si ce païs ne produit pas en abondance toutes les choses nécessaires à la vie, c'est moins par le défaut du terroir que par la paresse de ceux qui l'habitent.

Les riviéres traînent quelques grains d'or, ce qui fait croire que ces montagnes en sont pleines, & qu'on n'y manque ni de métaux ni de mineraux de toute espece; mais soit raison d'état, comme on se l'imagine, soit nonchalance, on n'y a découvert aucunes mines jusqu'à présent. L'or qu'on voit en Abissinie se tire de la Province de Narea, ou vient du peu de commerce qu'on a avec d'autres Ethiopiens qui ont quantité de mines d'or. Le sel est en ce païs-là le plus précieux de tous les mineraux.



DIS-



DISSERTATION III.

SUR LE NIL.



ES plus grands hommes de l'Antiquité, ont souhaité avec passion de pouvoir découvrir les sources du Nil, s'imaginant après plusieurs conquêtes que cela manquoit à leur gloire. Cambise a perdu beaucoup de tems & de monde dans cette recherche. Lorsqu'Alexandre consulta l'oracle de Jupiter Ammon, la prémiére chose qu'il demanda fut où étoit la source du Nil; & depuis ayant campé à la tête du fleuve Indus, il crût que c'étoit celle du Nil, & il en eût une joïe infinie. Ptolomée Philadelphe un de ses successeurs porta la guerre en Ethiopie, afin de pouvoir remonter le Nil. Il prit la ville d'Axuma, comme on le voit par les Inscriptions que Cosmas Indoplustes nous a conservées, & qu'il a copiées sur le lieu du tems de l'Empereur Justin Prémier.

Lucain fait dire à César qu'il auroit abandonné le dessein de faire la guerre à sa patrie, s'il avoit crû être assez heureux pour voir le lieu où le Nil prenoit sa source, qui étoit la chose qu'il desiroit le plus.

—— Nihil est quod noscere malim,
Quam Fluvii causas per sæcula tanta latentis,
Ignotumque caput; spes sit mihi certa videndi
Niliacos fontes, bellum civile relinquam.

Neron

Neron poussé par d'autres motifs eut la même envie, il envoya des armées entieres pour faire cette découverte: le rapport qu'on lui fit lui ôta toute esperance de pouvoir réüssir.

Les Anciens donc, cherchant inutilement la source du Nil, & la cause des inondations de cette riviére, ont voulu couvrir leur ignorance de quelques mysteres, & ils ont donné dans la Fable. Les Interprêtes même de l'Ecriture Sainte n'ont pas été exempts de ce défaut: comme ils ne connoissoient point d'autres terres ni d'autre Ethiopie que celle d'Afrique, ils se sont imaginez que le Gehon dont il est parlé dans la Genese étoit le Nil: ne pouvant aller contre l'Ecriture qui dit, que le Gehon a sa source dans le Paradis Terrestre, & qu'il arrose la terre de Chus; ils le font passer sous les les terres, pour le faire reparoître en Ethiopie. Combien d'habiles hommes ont travaillé pour débroüiller toutes ces Fables? Et combien a-t-on bâti de systêmes différens? Mr. Huet ancien Evêque d'Avranches, soûtient dans son Traité du Paradis Terrestre, que le Gehon est une branche orientale de l'Eufrate qui sort du païs d'Eden & passe le long de celui de Chus, aujourd'hui le Chuz-eslam. Il ajoûte qu'Homere le fait descendre de Jupiter, & l'appelle Διιπετῆ, que c'est ce qui a fait dire à Plaute, en parlant d'un fleuve qu'il ne nomme point, qu'il a sa source dans le Ciel & sous le trône de Jupiter. Les Egyptiens, les Ethiopiens ou Abissins, les Gymnosophistes, après avoir fait de ce fleuve une divinité, se sont crûs obligez à soûtenir les vieilles erreurs, même les plus absurdes. On ne doit donc pas s'étonner si les Poëtes ayant donné au Nil une origine toute celeste, les Egyptiens qui lui sont redevables de la fertilité de leur païs, lui ont bâti des temples, lui ont élevé des autels, ont établi des fêtes en son honneur; enfin s'ils l'ont adoré sous le nom d'Osiris.

Les Juifs & les Mahometans qui sont si éloignez de donner dans l'idolâtrie, ont crû que les eaux du

Nil étoient ſaintes & benites, & on voit par la Rélation du Pere Jerôme Lobo, que les Agaus qui demeurent aux environs des ſources de ce fleuve, quoi qu'inſtruits dans la Réligion chrêtienne, y font encore des ſacrifices; de ſorte que l'entêtement & la vanité ſoûtiennent les ſuperſtitions & les idolâtries que l'ignorance a introduites.

Le Nil a changé de nom, & ſelon les tems & ſelon les lieux. * *Nec ante Nilus, quam ſe totum aquis concordibus rurſus junxit. Sic quoque etiamnum Syris, ut ante, nominatus per aliquot millia & in totum Homero Ægyptus, aliiſque Triton.* Pline ne dit point, comme ont fait quelques autres, ſi c'eſt le Nil qui a porté d'abord le nom d'Egypte, & qui l'a communiqué au païs qu'il arroſe en entrant dans la mer, ou ſi on l'appelle ainſi du nom du païs, comme il arrive d'ordinaire qu'on nomme les riviéres des lieux par où elles paſſent. Heſychius prétend que le Nil s'appelloit d'abord Egypte, & que c'eſt ce fleuve qui a donné ſon nom au païs, Αἴγυπτος, ὁ Νεῖλος ὁ ποταμὸς ἀφ' οὗ καὶ ἡ χώρα ὑπὸ τῶν νεωτέρων Αἴγυπτος ἐκλήθη.. *Ægyptus Nilus fluvius à quo regio à recentioribus Ægyptus eſt appellata.* Egypte néanmoins n'eſt pas le premier nom ſous lequel il a été connu; d'abord il s'appelloit *Oceanus*, enſuite *Aetus* ou *Aquila*, puis *Ægyptus*, & de là on l'a appellé *Triton*, à cauſe de ces trois noms; enfin, & Grecs & Latins ne le connoiſſent aujourd'hui que ſous le nom de Nil. Le Pere Païs & le Pere Lobo diſent que les Abiſſins l'appellent *Abavi*, le pere des eaux; & ſelon Pline même, il prend le nom de *Syris* en paſſant par le païs de Syene. Les Egyptiens qui croyent lui-être redevables de la fécondité de leur terre & de tout ce qu'elle produit, l'ont appellé le Sauveur, le Soleil, le Dieu, quelquefois le Pere. Mr. Ludolf ſoûtient qu'Abavi dans la langue des Ethiopiens ne ſignifie point Pere, & que ce nom même lui con-
vien

* *Plin.* Hiſt. Nat. l V. cap 9.

viendroit mal, parce que tous les fleuves, comme le Mareb, le Tacaze, se perdent dans son sein & n'en sortent point. Il dit que dans la langue Ethiopienne, dont les Sçavans se servent, on l'appelle *GEJON*, & il croit qu'il peut avoir été ainsi nommé du Gehon dont Moïse parle dans sa description du Paradis Terrestre, où il dit, * *Et nomen fluvii secundi Gehon; ipse est qui circumit omnem terram Æthiopiæ.* Vatable en expliquant le mot de *Kuseh* ou d'*Æthiopiæ*, dit que cela doit s'entendre de l'Ethiopie orientale, *de Æthiopiâ orientali intelligit.* Le Nil ou le Gejon n'environne point toute l'Ethiopie ou toute l'Abissinie, mais seulement une partie, qui est le Roïaume de Goiam.

Cosmas le Solitaire que nous avons cité, est le premier qui a indiqué le chemin qu'il falloit tenir pour arriver aux sources de ce fleuve. Il avoit été en Ethiopie, & il paroit par la rélation qu'il en a donnée qu'il connoissoit le païs. Enfin le Pere Pierre Païs, Jesuite Portugais, est le premier des Europécns qui a vû ces deux fontaines qui donnent la naissance à cette riviére, & je croi qu'on ne sera pas fâché de voir ici la Rélation qu'il en fait, & telle que le Pere Kircher, autre Jésuite célébre, nous l'a conservée.

Le 21. d'Avril de l'an 1618. je me trouvai avec l'Empereur d'Ethiopie, qui étoit à la tête de son armée dans le Royaume de Goiam. Il étoit campé dans le territoire de Sacala, païs des Agaus, assez près d'une petite montagne qui ne paroit pas fort haute, à cause que toutes celles qui l'environnent le sont beaucoup plus. J'allai & parcourus des yeux assez attentivement tout ce qui étoit autour de moi; je découvris deux fontaines rondes, dont l'une pouvoit avoir quatre palmes de diametre, je ne puis exprimer quelle fut ma joye en considerant ce que Cyrus, ce que Cambyse, ce qu'A-

* Genes. c. 2.

qu'Alexandre, ce que Jules-Céſar avoient deſiré ſi ardemment & ſi inutilement de ſçavoir. Je n'apperçûs aucune autre fontaine vers le haut de la montagne. La ſeconde fontaine eſt à l'oüeſt de la premiere, & n'en eſt éloignée que d'un jet de pierre. Les habitans diſent que cette montagne eſt pleine d'eaux; on n'a pas de peine à le croire, tout le terrain autour de ces ſources tremble, & on ne peut marcher qu'on n'en faſſe ſortir des boüillons d'eau. Ces fontaines ne regorgent jamais, parce que l'eau ayant une grande pente, elle ſort avec impétuoſité au pied de la montagne. Les païſans du voiſinage m'aſſûrerent que comme l'année avoit été extrêmement ſéche, la montagne avoit tremblé, & quelquefois elle tremble ſi fort, qu'on n'y peut aller ſans danger. L'Empereur qui étoit là préſent avec toute ſon armée, me confirma la même choſe. Au-deſſous du ſommet de cette montagne, & environ à une lieuë de cette fontaine, eſt le village de Guix qui paroit ſi proche, qu'on croit qu'il n'eſt pas éloigné d'une petite portée de canon. On a aſſez de peine à monter cette montagne, ſi ce n'eſt du côté du nord. A une lieuë de cette montagne, ſort un autre ruiſſeau qui va ſe perdre auſſi-tôt dans le Nil; on croit qu'il naît de la même ſource, & que ſon canal demeure caché ſous terre lorſque le Nil paroit; il coule vers l'eſt, puis tourne au ſeptentrion; & un quart de lieuë après ſort encore un autre ruiſſeau d'entre les rochers, qui ſe trouve groſſi par deux autres qui naiſſent au levant, & le Nil augmenté de tant de ruiſſeaux devient bien-tôt une riviere conſiderable; mais après avoir coulé l'eſpace d'un jour, il reçoit le Gemma qui n'eſt pas moins grand que le Nil, & auſſi-tôt il prend ſon cours vers l'oüeſt; puis retournant à l'eſt, il entre dans un Lac & le traverſe avec rapidité ſans mêler ſes eaux. En ſortant de ce lac il fait pluſieurs tours & détours, & allant au midi il arroſe le païs d'Alaba. Environ à cinq *lieuës* du lac, il tombe de quatorze braſſes de haut

avec

avec tant de violence, que de loin on diroit que toute l'eau s'en va en écume & en fumée. Peu après il est tellement resserré entre des rochers, qu'on a de la peine à l'apercevoir; & ces rochers sont si près l'un de l'autre, qu'avec quelques poutres & quelques planches le Roi passa dessus avec toute son armée.

Cette riviére, après avoir laissé le Royaume de Bagameder à l'est, parcourt les Royaumes d'Amhara, Olaca, Shaoa, Damota, les païs de Bizamo & de Gumancana, fait presque tout le tour du Royaume de Goiam; elle se rapproche si près de sa source, qu'elle n'en est qu'à une journée. Elle traverse ensuite les Royaumes de Fazelo & d'Ombarea que Razzela Christos conquit l'an 1613. & qu'il appella Aysolam, ou Hadis-Alem, c'est-à-dire, nouveau Monde, parce que ce païs est d'une grande étenduë, & que les Abissins ne le connoissoient point auparavant. Le Nil quittant alors tout-à-fait l'Abissinie, prend son cours vers le nord; & après avoir passé plusieurs Provinces & Royaumes, il tombe dans l'Egypte, & va se décharger dans la mer Mediterranée.

Le Pere Pierre Païs n'expliquant pas davantage le cours du Nil, & n'en disant presque rien depuis que ce fleuve est hors de l'Abissinie, il faut ajoûter ici ce que l'Abissin Gregoire en a appris à Mr. Ludolf; on ne rapportera de cette Lettre que ce qui regarde le cours de ce fleuve, depuis qu'il a quitté l'Abissinie.

Apès qu'il a passé entre Bizamo & Goiam, il entre dans le païs des Shankelas; & alors tournant sur la droite, il laisse à gauche la partie occidentale, & traverse le Royaume de Sannaar. « Mais „ avant que d'y arriver, il reçoit la riviére de „ Tacaze, qui a sa source dans le Royaume de „ Tigré, & le Gangue qui vient de Dambée. Lors-

* Hist, Æth. lib, I. c. 8.

„ Lorsqu'il est dans le Royaume de Sannaar, il passe par le païs de Dangola & entre dans la * Nubie ; ensuite tournant encore plus à droite, à mesure qu'il s'approche d'Alexandrie, il arrose le païs d'Abrim, où s'arrêtent toutes le barques qui viennent d'Egypte, étant impossible de remonter cette riviére plus haut, à cause des rochers dont elle est remplie. „

„ Le Nil entre ensuite dans l'Egypte, il couvre toûjours les Royaumes de Sannaar & de Nubie du côté du Levant; les Abissins & ceux de Sannaar qui descendent en Egypte, ont toûjours le Nil à leur droite; dès qu'ils ont passé la Nubie, ils traversent pendant quinze jours, sur des chameaux, un désert où ils ne trouvent que du sable. Ils arrivent enfin dans le païs de Rif, qui est la haute Egypte, & là ils quittent les chameaux & se mettent sur l'eau ; quelques-uns vont par terre & à pied.

„ Le Nil, continuë le même Gregoire, reçoit dans son cours toutes les riviéres, grandes & petites, hors le Hanazo qui a sa source dans le Royaume d'Angote, & l'Aoaxe ou Hawash, qui passe par les Royaumes de Dawara & de Fategur.

Il y a apparence que cette riviére d'Hanazo, dont Gregoire fait mention, est celle qui passe au pied du Mont-Senaf, & où le Patriarche Alphonse Mendez & les Jésuites qui l'accompagnoient, rencontrerent le Pere Emanuel Baradat.

Le Patriarche décrit cette riviére comme une des plus agréables qu'on puisse voir, à cause du grand

* *Je ne comprens pas trop la différence que Gregoire met entre la Nubie & le Sannaar. Le premier est le nom ancien, l'autre est le moderne. Dangola est un Gouvernement qui releve du Roi de Sannaar, comme on l'a dit dans la suite de l'Histoire d'Abissinie, où est une description du cours du Nil depuis le Caire jusqu'à Dangola, tirée d'une Lettre du P. Brevedent qui rend compte de son voïage jusqu'à Sannaar.*

grand nombre d'arbres & d'herbes odoriferantes dont elle eſt bordée.

La Rélation que ce même Patriarche donne des autres riviéres me paroiſſant pour le moins auſſi curieuſe que tout ce que le même Gregoire a pû apprendre à Mr. Ludolf, je rapporterai ici en peu de mots ce qu'il en écrit.

Le Nil reçoit pluſieurs riviéres. Les plus conſiderables ſont, le Baxilo ou Bachilo, qui ſépare les Royaumes de Bagameder & d'Amhara, le Guecem qui borne le même Royaume d'Amhara & celui d'Oleca, les riviéres de Maleq & d'Anguer, qui ayant réüni leurs eaux enſemble, arroſent les Royaumes de Damot, de Narea & de Bizamo, les Gafates & les Gongas. Le Tacaze que les Anciens appelloient Aſtaboras, a trois ſources differentes auprès de ces montagnes, qui ſéparent les Royaume d'Angote & de Bagameder. Il prend ſon cours au couchant, & étant au déſert d'Oldeba, il entre dans le Royaume de Dambar, où il coule dans un lit de ſable, large & ſpacieux; & après avoir traverſé une partie du Royaume de Deqhin, il tombe dans le Nil. On dit qu'outre les crocodiles & les chevaux marins, il y a encore beaucoup de torpilles, qu'on ne peut toucher que le bras ne ſoit auſſi-tôt engourdi. Le Mareb prend ſa ſource à deux lieuës de Debaroa, & après un aſſez long cours, il tombe d'un rocher de trente coudées de haut & ſe cache ſous terre. Mais l'hyver il prend ſon cours entre les Provinces de Saroa & d'Aſſa, d'Harve, de Tooat, paſſe au pied du Monaſtere d'Alleluya; & après avoir parcouru une partie de ces païs barbares, il ſe perd. Et lorſque les Portugais ont fait la guerre en ces païs-là, ils foüilloient dans le ſable, & y trouvoient de bonne eau & de bon poiſſon.

L'Aoaxe n'eſt pas moins grand que le Nil dans les commencemens, il reçoit le Machy & le Lac-Zoay, mais les peuples par où paſſe l'Aoaxe le partagent en tant de

„ Lorsqu'il est dans le Royaume de Sannaar, il passe par le païs de Dangola & entre dans la * Nubie ; ensuite tournant encore plus à droite, à mesure qu'il s'approche d'Alexandrie, il arrose le païs d'Abrim, où s'arrêtent toutes le barques qui viennent d'Egypte, étant impossible de remonter cette riviére plus haut, à cause des rochers dont elle est remplie. „

„ Le Nil entre ensuite dans l'Egypte, il couvre toûjours les Royaumes de Sannaar & de Nubie du côté du Levant ; les Abissins & ceux de Sannaar qui descendent en Egypte, ont toûjours le Nil à leur droite ; dès qu'ils ont passé la Nubie, ils traversent pendant quinze jours, sur des chameaux, un désert où ils ne trouvent que du sable. Ils arrivent enfin dans le païs de Rif, qui est la haute Egypte, & là ils quittent les chameaux & se mettent sur l'eau ; quelques-uns vont par terre & à pied.

„ Le Nil, continuë le même Gregoire, reçoit dans son cours toutes les riviéres, grandes & petites, hors le Hanazo qui a sa source dans le Royaume d'Angote, & l'Aoaxe ou Hawash, qui passe par les Royaumes de Dawara & de Fategur.

Il y a apparence que cette riviére d'Hanazo, dont Gregoire fait mention, est celle qui passe au pied du Mont-Senaf, & où le Patriarche Alphonse Mendez & les Jésuites qui l'accompagnoient, rencontrerent le Pere Emanuel Baradat.

Le Patriarche décrit cette riviére comme une des plus agréables qu'on puisse voir, à cause du grand

* *Je ne comprens pas trop la différence que Gregoire met entre la Nubie & le Sannaar. Le premier est le nom ancien, l'autre est le moderne. Dangola est un Gouvernement qui releve du Roi de Sannaar, comme on l'a dit dans la suite de l'Histoire d'Abissinie, où est une description du cours du Nil depuis le Caire jusqu'à Dangola, tirée d'une Lettre du P. Brevedent qui rend compte de son voïage jusqu'à Sannaar.*

grand nombre d'arbres & d'herbes odoriferantes dont elle est bordée.

La Rélation que ce même Patriarche donne des autres riviéres me paroissant pour le moins aussi curieuse que tout ce que le même Gregoire a pû apprendre à Mr. Ludolf, je rapporterai ici en peu de mots ce qu'il en écrit.

Le Nil reçoit plusieurs riviéres. Les plus considerables sont, le Baxilo ou Bachilo, qui sépare les Royaumes de Bagameder & d'Amhara, le Guecem qui borne le même Royaume d'Amhara & celui d'Oleca, les riviéres de Maleq & d'Anguer, qui ayant réüni leurs eaux ensemble, arrosent les Royaumes de Damot, de Narea & de Bizamo, les Gafates & les Gongas. Le Tacaze que les Anciens appelloient Astaboras, a trois sources differentes auprès de ces montagnes, qui séparent les Royaume d'Angote & de Bagameder. Il prend son cours au couchant, & étant au désert d'Oldeba, il entre dans le Royaume de Dambar, où il coule dans un lit de sable, large & spacieux; & après avoir traversé une partie du Royaume de Deqhin, il tombe dans le Nil. On dit qu'outre les crocodiles & les chevaux marins, il y a encore beaucoup de torpilles, qu'on ne peut toucher que le bras ne soit aussi-tôt engourdi. Le Mareb prend sa source à deux lieuës de Debaroa, & après un assez long cours, il tombe d'un rocher de trente coudées de haut & se cache sous terre. Mais l'hyver il prend son cours entre les Provinces de Saroa & d'Assa, d'Harve, de Tooat, passe au pied du Monastere d'Alleluya; & après avoir parcouru une partie de ces païs barbares, il se perd. Et lorsque les Portugais ont fait la guerre en ces païs-là, ils foüilloient dans le sable, & y trouvoient de bonne eau & de bon poisson.

L'Aoaxe n'est pas moins grand que le Nil dans les commencemens, il reçoit le Machy & le Lac-Zoay, mais les peuples par où passe l'Aoaxe le partagent en tant de canaux qu'il devient à rien;

on croit néanmoins qu'il va se rendre par plusieurs sous-terrains dans la Mer des Indes.

La riviére de Zebée n'est pas moins considerable que toutes celles dont on vient de parler, sans excepter le Nil même, & est beaucoup moins connuë; elle prend sa source dans le païs de Boxa, au Royaume de Narea, & coule d'abord vers le couchant, puis tourne au nord, & environne presque de toutes parts le Royaume de Gingiro; prenant ensuite son cours à l'est, elle traverse plusieurs païs barbares & inconnus, & se décharge dans la Mer des Indes assez près de Monbaça. *Nesta costa de Monbaça vem sayr o grande Rio Guiloimanci ou Guileimangi & colebre rio Cuabo ou Coaoo*, dit le Pere Jean Dos Santos, Livre V. chap. 1. de l'Ethiopie orientale.

Il n'est pas difficile après avoir connu les sources du Nil, & des riviéres qui s'y vont rendre, de resoudre ces difficultez, qui ont fait d'autant plus de peine aux Anciens & aux Modernes, qu'ils cherchoient dans leur tête ce qu'ils n'y pouvoient trouver, & qu'ainsi ils se perdoient & dans leurs pensées & dans leurs raisonnemens.

Le point qui les a le plus tourmentez a été celui de l'accroissement ou du débordement de ce fleuve. Ils vouloient en sçavoir la cause & croyoient la pouvoir trouver à force de bâtir de systêmes; & tout ce qui a été écrit là-dessus, ne peut servir aujourd'hui qu'à confondre l'orgueil de l'homme, & à faire voir combien ses lumieres sont bornées & souvent extravagantes, quand il veut rendre raison de ce qu'il ne connoît pas.

Diodore de Sicile, après avoir décrit dans le troisiéme chapitre de sa Bibliotheque le cours du Nil, traite dans le chapitre quatriéme de son accroissement. Il rapporte toutes les opinions de ceux qui l'ont précedé, & dont il a eu connoissance. Il commence par Thales Milesien, un des sept Sages, qui dit que le Nil ne se déborde que parce que les eaux sont arrêtées par la violence des

vents

vents de nord que les Grecs appellent Etesies ou Etesiens. Diodore dit, que si cette raison étoit vraie, toutes les riviéres qui coulent du sud au nord devroient se déborder de même que le Nil. Anaxagoras & Euripide son disciple, prétendent que le débordement du Nil est causé par la fonte des neiges; mais, comme remarque Diodore de Sicile, il n'y a point de neige dans les montagnes d'Ethiopie. D'ailleurs si le Nil grossissoit par la fonte des neiges, l'air seroit beaucoup plus froid, & cette riviére seroit couverte de broüillards. Or le Nil a cela de particulier, qu'on ne le voit point couvert de nuages épais dans aucun tems. On ne rapporte point le sentiment d'Herodote. Democrite paroît approcher davantage de la vérité, quoique Diodore le refute comme les autres. Il dit que les vents du nord qui soufflent un peu avant le débordement du Nil amenent de la neige des païs plus froids; que cette neige se convertit en pluie, & que les pluies qui tombent en quantité dans ces tems-là, le grossissent & le font sortir de son lit.

Plusieurs ont crû que la mer communiquoit avec le Nil par des canaux sous-terrains, & que l'accroissement du Nil venoit dans une saison où étant violemment agitée, elle poussoit ses vagues sous terre, & faisoit déborder cette riviére. D'autres ont crû que c'étoit des vents réglez qui retardoient le cours des eaux du Nil. Quelques-uns se sont imaginé que la Goute, qu'on dit tomber dans ce Fleuve, le faisoit fermenter & causoit ce débordement.

Peu se sont arrêtez à ce que les Géographes & les Historiens les plus exacts, parmi les Anciens & parmi les Modernes, ont écrit, & dont on ne peut plus douter aujourd'hui; sçavoir que les pluies tombent en abondance dans l'Abissinie pendant les mois de Juillet, Août, & Septembre.

Strabon l'avoit écrit. Saint Athanase l'avoit confirmé dans la vie de Saint Antoine; Cosmas Indo-

pluſtes, qui a parlé plus pertinemment qu'aucun autre de l'Abiſſinie, a dit la même choſe que Strabon & Saint Athanaſe; enfin tous les Jéſuites Portugais qui ont demeuré long-tems en ce païs-là, ne nous permettent plus de douter que l'inondation du Nil eſt cauſée par les pluies qui tombent pendant les mois de Juin & de Juillet.

Ils refutent ceux qui l'attribuent à la fonte des neiges, & ils aſſurent qu'il ne neige point en Ethiopie, à moins que ce ne ſoit ſur le ſommet de quelques-unes de ces hautes montagnes qui ſont dans le Royaume de Tigré; mais s'il y tombe de la neige, c'eſt en ſi petite quantité qu'elle ne pourroit pas faire enfler le moindre ruiſſeau.

On releve fort la bonté de l'eau du Nil, on dit que quoiqu'elle ſoit toûjours un peu trouble, elle eſt très-legere & très-ſaine. Galien dit que les femmes groſſes qui boivent de l'eau de Nil, accouchent plus aiſément, que ſouvent elles accouchent de deux, trois, même quatre enfans; que les brebis, les chévres, ſont plus fécondes ſur le bord du Nil que par tout ailleurs; chacun ſçait que la fertilité de l'Egypte dépend du débordement du Nil & que l'année eſt mauvaiſe lorſqu'il eſt au-deſſous de quatorze coudées ou au-deſſus de dixhuit, & qu'elle eſt très-bonne lorſqu'il eſt de ſeize.

On propoſe une autre queſtion, ſçavoir ſi l'Empereur d'Ethiopie peut détourner le cours du Nil, & empêcher qu'il n'arroſe l'Egypte. Quelques-uns prétendent ſur l'autorité d'Elmaçin, non-ſeulement que cela eſt poſſible, mais qu'on l'a en quelque maniere executé; que le Calife Muſtanſir envoya en Ethiopie Michel, Patriarche d'Alexandrie, avec de riches préſens; que le Roi des Abiſſins rendit de très-grands honneurs au Patriarche, & qu'il lui demanda enſuite la cauſe de ſon voyage; que le Patriarche répondit, que les eaux du Nil étoient très-baſſes en Egypte, & que la terre & les hommes en ſouffroient beaucoup; qu'à la conſidera-

tion.

tion du Patriarche, le Roi fit ouvrir un canal du Nil qui étoit bouché, & qu'en une nuit l'eau crut de trois brasses, que le lit du Nil se remplit, que les plaines d'Egypte furent inondées, & qu'ensuite on les sema. Que le Patriarche à son retour en Egypte fut reçû avec de grands honneurs du Sultan même, qui lui fit présent d'une longue robe.

On ajoûte à cette Histoire d'Elmaçin le vaste & grand projet d'Alfonse d'Albuquerque, qui avoit eu la même pensée de détourner le Nil; & si on en croit son fils, il étoit sur le point de l'executer, lorsque ses ennemis obligerent le Roi Emanuel de le rappeller; il n'y avoit, dit-il, qu'à percer une petite montagne qui s'étend le long des bords du Nil dans le païs du Prétre-Jean. Alfonse d'Albuquerque avoit écrit plusieurs fois au Roi Emanuel de lui envoyer des païsans de l'Isle de Madere, qui sont gens accoûtumez à raser des montagnes & à applanir des vallées, afin d'arroser plus aisément leurs cannes de sucre; que cela se pouvoit faire, parce que le Prêtre-Jean le désiroit avec passion; mais que ce Prince ne sçavoit comment s'y prendre; que si on en venoit à bout, comme il croyoit qu'on auroit fait si son pere avoit vêcu un peu plus long-tems, la haute, & la basse Egypte étoient totalement détruites; car, dit-il, si les Arabes qui vivent dans ces déserts entre Canaam & Caçuer, ont pû interrompre le cours du Nil toutes les fois qu'ils se sont fâchez contre le Sultan d'Egypte, combien plus aisément l'auroit pû faire Alfonse d'Albuquerque avec le secours du Prêtre-Jean.

Le raisonnement du fils d'Alfonse d'Albuquerque est aussi sage que l'entreprise du pere l'étoit peu; le païs de Caçuer est plus facile à couper, il y a même un canal par où une partie du Nil se déchargeoit dans la Mer rouge, ce qui rend l'entreprise des Arabes aisée, au lieu que l'Abissinie est le païs du monde le plus rempli de montagnes,

& si hautes que les Pirenées ne sont que des collines en comparaison. Le Nil en quelque endroit qu'on le prenne dans l'Abissinie est à près de cent lieuës de la mer. Il y a plusieurs riviéres entre deux, comme le Tacaze qui en reçoit encore beaucoup d'autres dans son cours, & qui ne se joint au Nil que vers les vingt dégrez. La partie la plus septentrionale de l'Abissinie est sous les seize dégrez. Le lieu où il paroît que le Nil approche le plus de la Mer rouge, est au-deçà de Dancala, sous les vingt-deux dégrez, & il regne tout le long de la côte une chaîne de montagnes qui ne finit qu'à Rif. Il n'y a donc pas d'apparence qu'il soit au pouvoir du Roi d'Ethiopie de détourner le cours du Nil. Lorsqu'Elmaçin rapporte le voïage du Patriarche Michel, on pourroit lui demander, que sont devenuës les eaux du Nil pendant ce tems-là, ou par quel canal elles se sont déchargées dans la Mer rouge, en quel lieu & comment le Roi d'Ethiopie a pû creuser ce canal. M. Ludolf, qui a prouvé par sa carte même de l'Abissinie l'impossibilité de faire couler le Nil dans la Mer rouge, & de couper tant de montagnes, ne laisse pas néanmoins de prendre le parti du fils d'Albuquerque, contre Tellez, & de dire que ce Pere auroit dû examiner avec plus de soin ce qui est rapporté du dessein du Général Portugais : * *Ad has circumstantias oportuisset Tellezium respondere, si conatus Albuquerquii vanos prædicare, & curioso lectori satisfacere voluisset : dicitur enim, quod multoties scripsit ad regem Emanuelem, ut mitteret opifices id est metallarios qui montes fodere & saxa rumpere nossent. Verisimile vero non est, tantum virum tam vana ad regem suum scripturum, aut sine rationibus idoneis tales operas petiturum fuisse, in nullum alium finem, quam ut se, Regemque suum ludibrio irriti conatus exponeret.*

M. Lu-

* Comment. p. 131.

M. Ludolf, qui est redevable au Pere Baltazar Tellez de ce qu'il y a de sûr & de raisonnable dans ses deux volumes in folio, ne manque guéres de le reprendre quand il croit en trouver occasion. D'abord, il lui reproche qu'il n'est pas sçavant dans la Philologie, qu'il ne sçait pas les Langues orientales. Il paroît que ce Jesuite avoit pour le moins autant de belles Lettres que M. Ludolf, & il n'avoit pas grand besoin de sçavoir les Langues, puisqu'il n'avoit proprement qu'à ranger & mettre en ordre les Mémoires que le Patriarche Alphonse Mendez, les Peres Païs, Almeida & Lobo, lui avoient fournis, comme il le déclare lui-même.

On n'a pas manqué de reprocher à M. Ludolf qu'il sçavoit très-peu d'Arabe, qu'il n'avoit nulle connoissance de l'Histoire de l'Eglise d'Alexandrie, & ce qui est de pis, qu'il étoit très-mal instruit de sa Réligion & de celle des Jacobites,

S'il avoit sçû l'Histoire des Patriarches d'Alexandrie, il se seroit plus défié qu'il n'a fait de ce qu'Elmaçin rapporte du voyage du Patriarche Michel fait en Ethiopie par ordre de Mustansir. Il auroit vû, 1°. Qu'un Auteur presque contemporain qui a écrit la vie du Patriarche Michel, ne dit pas un mot de ce voyage d'Ethiopie. 2°. Que Mustansir est mort un an après l'ordination de Michel. 3°. Que pendant ce tems, il n'y a eu aucune disette en Egypte; de sorte que cette Histoire que rapporte Elmaçin, & après lui Macrisius, paroît inventée à plaisir, & très-suspecte. Ajoûtons, pour rendre la réflexion de M. Ludolf plus digne d'attention, qu'encore aujourd'hui les Rois d'Abissinie croient tenir les clefs du Nil, & pouvoir le détourner quand il leur plaira. On n'a qu'à lire là-dessus la Lettre que le Roi Taklimanout écrivit il y a treize à quatorze ans au Bacha du Caire & autres Officiers du Grand Seigneur. On la rapportera dans la suite de cette Histoire. Le Roi d'Abissinie menace le Bacha de détourner

le cours du Nil; mais ce qui étoit impossible du tems d'Albuquerque, l'est encore aujourd'hui; & quelque chose que puisse dire M. Ludolf, le Pere Baltazar Tellez a eu raison de se mocquer des desseins d'Albuquerque, & en a démontré l'impossibilité.

* *Hum argumento pode haver contra o que aqui dizemos da impossibilidade de divertir a corente do Nilo, porque lemos nas Historias da India que o grande Alphonso d'Albuquerque intentou ajuntarse com o Preste Joan pera divertirem o Nilo, pera abanda do Mar Roxo, abrindolhe huma nova estrada, & entulhando o canal por onde caminhava pera o Egypto, pera lhe esterilizar os campos, que sam hoje os celeyros do Gram Turco; & testifica o Author dos Commentarios deste grande Capitam, ser esta obra muyto facil, & que se podia fazer levemente, (sam palauras suas.)*

Porem com licença dos que isto imaginavam, digo que a tal obra nam so era difficultosa, mas totalmente impossivel, por que este rio nunca teve, nem pode ter outro curso, senam o que lhe deu o Author da natureza; & nam ha poder nos homens que o possa desencaminhar, & dar lhe nova estrada pera o Mar Roxo; porque entre as correntes do Nilo mays proximas a este mar, vam mays de cem legoas, a terra he a mays montuosa que imaginar se pode, as serras as mays horrendas, a fragosidade a mays aspera, &c. Et quelques lignes plus bas il ajoûte.

Os pensamentos do grande Allbuquerque eram primeyramente de que nunca entrou em Ethiopia, nem vio a quellas montanhas; digo mays que eram muy conformes a seu muy generoso & capacissimo coraçam, a onde nunca entrou medo, nem julgava ser dificultoso, o que entendia que seria proveytoso, dispondo das cousas segundo a medida de seus bizarros alentos & nam conformé a limitaçam das forcas humanas.

Puis

* Hist. d'Ethiopie, L. II. c. 7. p. 29.

Puis Tellez ayant parlé du dessein que César avoit de couper l'Apennin pour faire couler une partie du Tibre dans la Mer Adriatique, il conclut:

Porem a inda que a morte assim a hum como a outro, nam lhes atalhasse estas valentes & arrogantes pertençoens, ellas por sy mesmas se haviam de desvanecer, & elles haviam de ficar entendendo, que nam bastam pensamentos altivos, a onde obras sam impossiveys.

Baltazar Tellez a donc sçû les vastes & ambitieux projets d'Albuquerque; il n'a point ignoré ce que ce grand Capitaine en a écrit, & il en a jugé comme un homme qui ne croit pas que les vûes des héros soient toûjours reglées par le bon sens & par la prudence.

On ne prétend pas qu'on ne puisse tirer un canal du Nil dans la Mer rouge; mais cela n'est pas au pouvoir des Abissins. Necus fils de Psammeticus, entreprit autrefois d'en creuser un. Darius Roi de Perse le fit achever, & si nous en croïons Herodote, ce canal avoit de longueur quatre journées de navigation, & la largeur de deux galeres. Depuis, Ptolomée Philadelphe en creusa un de cent pieds de large sur quarante de profondeur qu'il fit conduire par l'espace de trente-sept mille cinq cens pas jusqu'aux fontaines ameres; mais aïant trouvé que la Mer rouge étoit de trois coudées plus haute que les terres, il fit cesser le travail, de peur que l'Egypte ne fût submergée. Néanmoins l'Auteur de la Cosmographie écrite sous le Consulat de César & d'Antoine dit, que de son tems une partie du Nil se déchargeoit dans la Mer rouge près d'Ovila.

Long-tems après, Omar second qui faisoit sa residence ordinaire à Medine, ordonna en un tems de famine à Amru, qui avoit fait la conquête d'Egypte, de travailler à un canal depuis le Caire jusqu'à Coltzum, ce qui fut executé; mais les Califes ayant abandonné Medine, & cette

ville étant réduite à un très-petit nombre d'habitans, la consommation fut beaucoup moins grande, l'usage du canal devint peu nécessaire; il fut négligé & les sables le remplirent. Les Arabes appellent ce canal Khalige Emir Al Moumenin, le canal du Calife.





DISSERTATION

SUR LA

COTE ORIENTALE D'AFRIQUE,

Depuis Melinde jusqu'au détroit

DE BABELMANDEL.



ES païs où est allé le Pere Jérôme Lobo, lorsqu'il cherchoit un chemin pour passer dans l'Abissinie, nous sont si peu connus, que je croi qu'il n'est pas hors de propos que j'étende un peu davantage ce qu'il en a dit. Je commencerai par Mozambique, qui est le prémier port où il mit pied à terre en arrivant aux Indes.

Les Vicerois des Indes avoient autrefois plusieurs grands Gouvernemens sous eux, & ceux qui les occupoient prenoient la qualité de Capitaines Généraux. Celui qui commandoit dans l'Isle de Ceylan se disoit Roi de Malvana: nous en avons dit

toutes

toutes les raisons dans la Relation que nous avons donnée de cette Isle. Les autres Gouvernemens étoient Malaca, Ormus, Mozambique qui est le seul qui reste aujourd'hui aux Portugais. Les Hollandois leur ont enlevé Malaca, Ceylan, & toutes ces Isles d'où on tire tant d'épiceries. Les Perses avec le secours des Anglois ont repris Ormus.

L'Isle de Mozambique est par les quinze dégrez sud. Elle a une demi lieuë de longueur & est la moitié moins large. La citadelle qui est une des meilleures des Indes est à l'entrée du port, & le défend. Il y a quatre grosses tours; deux du côté de la mer, les deux autres du côté de la terre, dont elle n'est séparée que par un bras de mer assez étroit. Au milieu de la citadelle est une cîterne pour le Gouverneur & pour la garnison. Là sont les magazins de poudre, de provisions de bouche & de tout ce qui est nécessaire pour une longue & vigoureuse défense, si cette place étoit attaquée. L'air y est très-mal-sain, & les habitans, qui sont environ deux mille, sont obligez à aller chercher l'eau à la Baye de Titangone, qui est à trois lieuës de-là, & le bois à une lieuë ou une lieuë & demie. Le Gouverneur fait seul tout le commerce qui consiste en dents d'elephans, en dents de cheval marin, en or que ses facteurs ou marchands vont chercher sur la riviére de Sofala, où on l'apporte de ces riches mines qui sont au-dedans des terres. Cette Isle toute miserable qu'elle est, fournit toute la côte de vivres, d'habits, & de plusieurs autres marchandises qu'on y envoye des Indes.

La côte de Melinde commence au cap *del Gado*, qui est par les dix dégrez sud, & s'étend en remontant vers le cap de Guardafui. La ville capitale qui est Melinde, a passé pour une des plus belles & des plus riches de tout le quartier d'Afrique, que nos Géographes appellent Zanquebar. Elle est située dans une grande & agréable plaine, les maisons sont de pierre de taille & bien bâties. Lorsque le

le Roi de Melinde sort, il est porté sur les épaules des prémiers de sa cour, on parfume les ruës par où il passe; & lorsqu'il fait son entrée dans quelque ville de son Etat, les plus belles filles vont le reçevoir, les unes jettent des fleurs, les autres brûlent des parfums, les autres chantent des airs à sa loüange. Les Piêtres immolent des victimes.

Les Portugais ont perdu l'Isle de Mombaça * en 1631. le Roi de cette Isle rompit avec eux, surprit la forteresse & se fit Mahometan, afin d'être secouru des Mores. Outre Mombaça, il y a beaucoup d'autres Isles comme Quiloa, dont le Roi étoit autrefois Souverain de tout le païs jusqu'à Sofala, Montfia, Zanzibar, Pemba, Lamo, Paté, toutes grandes, riches & fertiles; il y en a encore plusieurs autres moins considérables. Le Pere Jérôme Lobo parle en particulier de l'Isle de Paté, où une galiote le porta avec un de ses compagnons. Il prétend que Lamo est une ville de Paté, & le Pere Jean dos Santos dit que c'est une Isle. Au-de là de la ville de Melinde, est l'Isle de Lamo, qui nourrit beaucoup d'asnes plus grands qu'ils ne sont pour l'ordinaire, mais de peu de service. Près de Lamo est la belle Isle de Paté grande & fertile; elle a trois Rois, qui sont les Rois de Paté, de Sio, & d'Ampaza, chacun demeure dans une ville de même nom; Ampaza a été la plus riche de toute la côte. Elle étoit peuplée uniquement de Mores qui étoient si fiers, si arrogans & si grands ennemis des Chrêtiens, & en particulier des Portugais, que ceux-ci furent forcez de leur déclarer la guerre. Le Roi d'Ampaza fut tué dans un combat, la ville fut prise, donnée au pillage, puis brûlée, & les palmiers qui étoient autour furent coupez; la tête du Roi fut mise au bout d'une lance, & portée dans toutes les ruës de Goa. Le sort du Roi de Lamo

* Les Portugais y avoient bâti jusqu'à dix-sept Eglises; & les Gouverneurs de Melinde y avoient établi leur sejour.

Lamo fut encore plus trifte; on l'accufa d'avoir livré aux Turcs Roc de Brito, avec environ quarante Portugais. Il ne laiffa pas d'aller faluer le Capitaine général Thomas de Soufa Coutinho, qui l'arrêta prifonnier, & le conduifit lui-même à Paté, & lui fit trancher la tête publiquement fur un échaffaut en préfence des Rois de Paté, de Sio, & d'Ampaza, qu'il obligea d'affifter à ce fpectacle.

Le Pere Jérôme Lobo dit qu'il partit de Paté, & alla le long de la côte, en partie par terre, en partie par mer. Il parle des païs qu'il a vûs; mais comme il fuivoit la mer fans ofer s'en éloigner, il n'a pû rien dire de plufieurs peuples qui font un peu plus avant dans les terres. Les plus confidérables font les Moffegueios qui, pour avoir été amis & alliez des Portugais, n'en font ni moins fauvages, ni moins barbares. Les jeunes gens parmi ces Moffegueios ont une coûtume affez finguliere & bizare. Dès l'âge de fept à huit ans on leur applatit fur la tête un morceau de terre en forme de calotte; à mefure qu'elle fe feche & qu'ils croiffent on met d'autre terre fur celle-là, & enfin cette efpece de bonnet pefe quelquefois huit ou dix livres. Ils ne peuvent le quitter ni nuit ni jour, ni obtenir aucune charge, ni entrer dans aucun confeil qu'ils n'aïent tué un homme dans une bataille, & qu'ils n'aïent apporté fa tête à celui qui les commande.

Ces Moffegueios étoient autrefois des bergers qui fe font révoltez contre leurs maîtres; ils ont encore aujourd'hui beaucoup de vaches & ne vivent que du lait & du fang de ces vaches, qu'ils faignent fouvent de peur que la graiffe ne les tuë. Ces peuples plus aguerris que les autres ont défait & tué un Roi de Mombaça & foûmis fon Royaume au Roi de Melinde.

En allant le long de la côte & tirant vers le nord, on trouve la ville de Brava, qu'on a pû appeller ainfi à caufe de la difficulté qu'il y a d'en approcher par mer, tant l'entrée de fon port eft dangereufe.

gereuse. Cette ville est une espece de République, qui choisit ses Gouverneurs, & ne dépend d'aucun Souverain. Plus au nord & presque sous la ligne, est Madagoxo, dont les habitans ont toûjours été ennemis des Portugais.

Entre Brava & Madagoxo, & en avançant dans les terres, sont les Maracates, peuples encore assez nombreux & d'où l'on tire les meilleurs esclaves par le soin qu'ils ont de faire eunuques tous les jeunes gens qu'ils prennent; ils cousent aussi les filles, comme l'a dit le Pere Lobo. On appelle toute cette côte le désert d'Ethiopie, & avec raison; ce ne sont que des sables, on n'y void que des * autruches, encore ne peut-on comprendre comment elles y peuvent vivre. Elles sont trop pesantes, & leurs plumes trop fines pour pouvoir voler. Elles ne s'élevent jamais de terre, mais lorsqu'elles sont poursuivies elles étendent leurs aîles & courent aussi vîte que les oyseaux les plus legers peuvent voler. Quelquefois elles les baissent l'une après l'autre, & vont de côté comme un Vaisseau qui va à la bouline.

Lorsqu'on a doublé le cap de Guardafui, on trouve les Ports de Methe, de Micha, de Barbora, puis le Royaume d'Adel, dont la capitale est *Auca*, que le Pere Jean Dos Santos appelle mal-à-propos *Arar*. Les Portugais ont nommé ce Royaume d'Adel, le Royaume de Zeila, d'un port de même nom, éloigné d'*Auca-gurule* de dix petites journées. Ce fut là qu'aborderent les glorieux Martyrs François Machado & Bernard Pereira, que le Roi d'Adel fit mourir au mois d'Août de l'année 1624. Le Royaume d'Adel a fait partie de l'Empire d'Ethiopie; mais il en est séparé depuis long-tems, & il s'en est peu fallu que quelques Rois d'Adel n'ayent conquis toute l'Abissinie. Comme l'Auteur que j'ai traduit n'a fait que passer le long des côtes

* Quelques Portugais ont confondu l'Autruche *Abestruz*, avec l'*Ema*, qui est le Casuel.

côtes de Sofala, de Mozambique, de Melinde, il a omis beaucoup de choses concernant l'Histoire naturelle qui m'ont paru dignes de curiosité, & je croi faire plaisir au Lecteur de les rapporter ici.

On fait dans ces païs un très-grand commerce d'or, de dents de cheval marin, de dents d'éléphant, de cocos de Maldive. Là on y trouve encore plusieurs autres choses utiles & dignes de curiosité, & on ne sçait qui de la terre ou de la mer en produit le plus.

Il y a plus de cannes de sucre le long des riviéres de Cuamá & de Sofala, que dans le Bresil. Les Cafres, qui n'ont aucune machine pour les broyer, les mangent comme la terre les donne & n'en font aucun trafic. Les forêts sont pleines de bois d'aigle sauvage, dont ils ne font aucun usage. Le Pere Dos Santos dit qu'on lui en donna un vieil tronc, mais qu'il étoit si gâté qu'il le jetta dans son jardin. A quelque tems de-là, il vit qu'il en couloit une huile d'une odeur très-douce & très-agréable; il le ramassa & le vendit fort cher à un Marchand qui l'apporta en Portugal. La casse y est très-commune, mais les Cafres en font peu de cas, parce qu'ils ont d'autres purgatifs qu'ils trouvent plus excellens, & qu'ils préparent plus aisément. Ils ont un bois, qui, réduit en poudre & pris dans un verre d'eau, arrête le flux de sang; ils en ont un autre dont ils guérissent toutes sortes de plaïes, quelques vieilles qu'elles soient. Cette poudre a tant de vertu qu'en vingt-quatre heures elle en fait sortir toute la pourriture, & tout le sang caillé, s'il y en a, & guérit en très-peu de tems sans autre remede. Un autre bois pillé & mis en poudre & pris dans quelque boisson que ce soit, fait venir du lait aux hommes comme aux femmes; les feüilles de cet arbre sont épaisses & grandes, & ressemblent assez à celles du boüillon blanc.

Il y a une herbe que les Portugais appellent *dutrò*, & les Cafres *banguini* ou *machaya moroy*, c'est-à-dire l'herbe aux sorciers, dont l'effet est tel

que,

que, prise dans le boire ou le manger, elle ôte le jugement, & on demeure pendant vingt-quatre heures dans la même disposition où l'on étoit; on ne cesse de rire si on étoit gai, ni de pleurer si on étoit triste, & on ne se souvient nullement ni de ce qu'on a dit, ni de ce qu'on a fait pendant qu'on est en cet état. Ceux qui sont assez hardis pour se baigner dans ces riviéres pleines de crocodiles se frottent d'une herbe qu'ils appellent *miciriri*. Ils croïent qu'elle fait fuir ces feroces amphibies, & que, s'ils venoient pour les mordre leurs dents s'amoliroient comme de la cire. Pour l'éprouver, ils en mâchent un peu, & si-tôt qu'ils sentent leurs dents s'amolir ils cessent de la mâcher; ils la pillent, ils en prennent le suc & s'en oignent tout le corps.

A quatre lieuës du cap del Gado est la derniere des Isles de Quirimba. Dans cette Isle est un arbre qui ressemble presqu'en tout au *laudanum*, & c'est sur ce seul arbre qu'on va recueillir la manne, qui n'est autre chose que la rosée qui se coagule en s'attachant au tronc & aux feüilles, & où elle paroît comme du sucre candi, qui est collé contre le tronc, ou comme des perles qui pendent aux feüilles.

Entre tous les arbres qui croissent en ce païs-là, & peut-être par tout ailleurs, il n'y en a point d'une plus grande utilité que le palmier; mais comme le Pere Lobo en a expliqué fort au long, & la bonté, & les proprietez, je n'en dirai rien. Je parlerai seulement des cocos de Maldive, & du palmier qui les produit, sur quoi il s'est moins étendu. Il n'est pas hors d'apparence que les Maldives n'aïent été unies entr'elles & à l'Isle de Ceylan, & la mer est très-basse en ce parage. On y voit les palmiers qui s'y sont perpetuez, & qui sont provenus de ceux qui y étoient avant l'inondation. Ces arbres qu'on voit encore au fond de la mer, sont fort gros & assez durs, & portent les mêmes fruits qu'ils portoient autrefois. L'eau de la mer, bien loin

d'être contraire aux palmiers, les fait fructifier, puiſque ces arbres viennent mieux dans les terres qui en ſont proche, que dans les autres, quoique le fruit n'en ſoit pas ſi bon. Lorſque le cocos de Maldive eſt mûr, il ſe détache de l'arbre, & vient ſur la ſurface de l'eau; les vents & les flots les emportent de côté & d'autre, & les jettent à la côte où l'on a ſoin de les ramaſſer. On les vent fort cher, & on eſtime que ce fruit eſt un excellent contre-poiſon.

Ces mers donnent encore de l'ambre, des perles & du corail. L'ambre naît & croît au fond de la mer, & il ne s'en détache guéres que dans les gros tems, que la mer étant agitée, le bat de ſes vagues, & l'arrache pour ainſi dire avec violence. Les vagues & le vent le pouſſent ſur la gréve; & dès qu'il y a quelque tempête, les Cafres courent à la côte, & ramaſſent avec ſoin ce qu'ils en trouvent. Il y a de trois ſortes d'ambre; le blanc, qu'on appelle ambre gris, le brun & le noir. On cherche depuis long-tems, d'où il ſe forme, ſi c'eſt quelque gomme qui coule des arbres & ſe durcit au fond de la mer. Mais il faudroit qu'il y eût des arbres à peu près de même eſpece dans les différens païs où l'on trouve l'ambre, qu'il y en eût ſur les côtes de la mer Baltique & ſur les bords du Redané, comme ſur les côtes de la mer d'Ethiopie, & ſur les rives du fleuve de Cuama, de Luabo, & de Sofala, & cela n'eſt pas. Les baleines, les poiſſons, les oyſeaux mangent l'ambre & en vivent, mais ils ne le forment pas. On croit neanmoins que l'ambre noir pourroit bien être un excrément des poiſſons, & principalement des baleines, qui en aïant mangé beaucoup le rendent ainſi noir & corrompu. L'ambre noir eſt peu eſtimé, mais le gris l'eſt beaucoup, & on en trouve quantité ſur cette côte. On dit qu'un petit Navire qui étoit allé de Mozambique à l'Iſle de Saint-Laurent jetta ſon grapin & paſſa la nuit ainſi ancré, aïant plus de vingt braſſes d'eau; que le matin il amena
avec

avec son grapin, de très-gros morceaux d'ambre; que la même chose est arrivée à d'autres Navires. Le Pere Dos Santos dit qu'en 1596. on trouva près de Brava une très-grosse piece d'ambre, & si haute que les hommes qui étoient d'un côté ne voïoient point ceux qui étoient de l'autre. Peut-on croire que des masses si pesantes puissent sortir du corps de quelqu'animal que ce soit? du miel ou de la cire, qui battus par les flots de la mer se durcissent? N'est-il pas plus probable qu'il y a sous ces mêmes flots, & dans le fond de la mer, des fossiles comme il y en a dans le centre de la terre, & que les feux soûterrains produisent & forment divers mineraux ou fossiles, selon les différentes dispositions des terres sur lesquelles ils agissent.

Le corail est une plante qui naît au fond de la mer. La pêche la plus considérable est dans la mer Mediterranée près de Tabarca: on en trouve aussi près de Toulon. On en trouve encore dans la Mer rouge & près du Cap del Gado. Il y en a de plusieurs couleurs. Il y en a de noir, il y en a de rouge. Lorsqu'on le tire de l'eau, il est fort mol, & si on le presse il en sort une liqueur semblable à celle qui coule d'une branche de figuier qu'on vient de rompre. Cette liqueur est très-caustique. Le corail se durcit à l'air, & si on l'a pressé beaucoup, on voit les pores par où la liqueur est sortie,

Si nous tombons d'accord avec le Pere Lobo que l'ambre, de quelque espece qu'il soit, n'est point un excrément de la baleine, nous ne convenons pas qu'il n'y ait point de baleine dans la mer d'Ethiopie. Il y en a, & de plus, il y a un poisson avec qui elle est continuellement en guerre, qu'elle poursuit & qui souvent la bat & la tuë. C'est le poisson que les Portugais appellent *peixe spada* ou *espadarte*, à cause de l'épée qu'il porte au bout de son museau. Nous en avons vû. Cette épée est plate, assez longue, & a des dents comme une grande scie. Lorsque la baleine & l'*espadarte*

se

se rencontrent, on les voit sur l'eau, & l'*espadarte* se lancer au dessus & porter de grands coups à son ennemi avec cette épée, & souvent le percer. On dit que la baleine attaque souvent les Pangayes, les Gelves & ces autres petits bâtimens qu'elle prend pour l'*espadarte* & qu'elle les renverseroit, si on ne se mettoit en défense. On trouve dans ces mers beaucoup de Lamentins ou Requiems, dont toutes nos Rélations parlent assez. On y trouve aussi des tortuës de différentes especes & en quantité. Ces tortuës ont un ennemi dangereux qui est le *sapi*. Il leur fait la guérre, comme le furet la fait aux lapins. Il vit entre les rochers sur les bords de la mer ; il a environ deux palmes, le col fort long, & couvert d'une écaille large de trois doigts, la peau presque noire & s'attache aux rochers à peu près comme la sang-suë. Lorsque les pêcheurs ont un *sapi*, ils le mettent dans une gamelle pleine d'eau de mer, ils le lient par la queuë avec une très-longue ligne, & lorsqu'ils sont dans le lieu où ils croient trouver beaucoup de tortuës, ils lâchent ce furet marin, qui se jette sur la tortuë, lui succe le sang & ne la quitte jamais. Le pêcheur retire la ligne avec le *sapi* & la tortuë, qui ne remuë plus dès que le *sapi* l'a saisie.

Le * cheval marin, ou pour mieux dire *l'hippopotame*, le plus gros de tous les amphibies, est de la taille de deux grands chevaux. Il a la tête grosse comme trois têtes de bœuf, il a les jambes courtes, la corne des pieds de devant fenduë en cinq, celle de derriere en quatre; il a la peau brune, très-épaisse & très-dure, la gueule très-fenduë, beaucoup de dents, & de la machoire d'embas sortent quatre dents longues de deux palmes: deux de ses dents sont droites, & deux sont recourbées comme les boutoirs du sanglier. Il n'a du cheval que la tête;

* On trouve dans la mer un autre poisson, qu'on appelle Cheval marin, fort différent de cet amphibie & beaucoup plus petit.

tête; dans le devant est une raie blanche qui lui tombe entre les narines, & il a sur le front une maniere d'étoile. Il se tient le jour dans l'eau & la nuit il va paître. Comme il est lourd & pesant, qu'il a le pied fort large, il gâte encore plus de grain qu'il n'en mange, il fuit dès qu'il voit quelqu'un. Il craint sur tout le feu; mais dans l'eau, il attaque les barques & souvent les renverse. Il n'y a point d'animal aussi jaloux que celui-là. On trouve un cheval marin avec plusieurs cavales, comme un cocq avec plusieurs poules, mais jamais deux mâles ensemble; lorsque les femelles ont un poulain elles se séparent & vont seules avec leur poulain de peur que les autres ne le tuënt; & c'est dans ce tems qu'elles sont plus à craindre & qu'elles attaquent les barques. Cet animal est très-melancolique & sujet à la goute crampe. Lorsqu'il en est attaqué, il se couche sur le ventre, mettant son pied gauche de devant dessous lui, & ses douleurs sont si aiguës qu'il n'a pas la force de se défendre. On le tuë pour avoir ses dents, qui sont plus blanches & qui conservent mieux leur blancheur que le plus bel ivoire. On tient que la corne de son pied gauche est un remede souverain contre la melancolie. On trouve des chevaux marins non-seulement près de la Ligne, mais au-delà du cercle Arctique dans les mers glaciales, & ils se cachent même sous les glaces.

Le crocodile est un autre amphibie qui est moins gros que le cheval marin, mais qui devient bien plus long. Toutes les riviéres de l'Ethiopie en sont pleines, & il est très-dangereux non-seulement de s'y baigner, mais d'en approcher, le crocodile étant toujours au guet le long du rivage pour attraper les animaux, & les femmes mêmes. Les crocodiles naissent sur terre, & se nourrissent & croissent dans l'eau: les femelles au tems de la ponte vont à terre, font avec les ongles un creux, y pondent, puis couvrent leurs œufs & retournent à l'eau; la seule chaleur du Soleil fait éclore

les petits crocodiles, qui sortant de la coquille se mettent à l'eau. Les œufs sont bruns, tachetez de noir, & un peu plus gros que des œufs d'oye: les Cafres & les Ethiopiens écrasent tout ce qu'ils en trouvent, sans quoi le nombre de ces animaux seroit infini. Le germe de l'œuf est d'un beau rouge, & le blanc est clair comme de l'eau. Quoique le crocodile sorte très-petit de la coque, il devient très-grand, il y en a de vingt-cinq palmes de long, & gros comme les plus gros hommes: les uns sont verds avec des tâches brunes, ou presque noires, & d'autres d'un jaune obscur. Le crocodile, tout carnassier qu'il est, ne mange que de la chair fraîche, & ne touche point à un cadavre; lorsqu'on lui tend un appas, ou qu'on jette un hameçon, il faut le couvrir d'une viande nouvellement tuée, aussi-tôt il se jette dessus, & comme il est fort goulu, il engloutit l'appas & demeure pris. Mr. Thevenot nous a donné la dissection d'un crocodile, on peut la consulter.

On trouvera aussi l'anatomie d'un élephant dans l'Histoire de l'Academie des Sciences. Tous nos voïageurs qui ont été dans le Levant n'ont pas manqué de nous parler de l'adresse & de l'esprit de l'élephant. Il y a des Livres entiers touchant cet animal, c'est pourquoi nous n'en parlerons point ici, non plus que des singes.

Quoique tous les Ecrivains Portugais que j'ai lûs mettent le rinoceros au nombre des animaux qu'on trouve en Ethiopie, aucun ne nous assûre en avoir vû, encore moins d'avoir été témoin des combats que cette bête feroce livre à l'élephant, dont il est ennemi mortel.

Le Pere Gaspard Schot & Covarruvias & plusieurs autres l'ont confondu avec l'Abade, ou Bada, dont le Pere Jean Dos Santos fait tant de mention. L'Abada est de la grandeur d'un poulain de deux ans, & a deux cornes placées fort différemment, l'une sur le devant de la tête, longue de trois à quatre palmes, noire ou d'un brun

ob-

obscur, égale, fort pointuë, & la pointe même tant soit peu relevée; l'autre corne est sur le derriere de la tête, mais moins longue & moins grosse que la premiere. Des os de l'Abada réduits en poudre & mêlez avec de l'eau, se fait un cataplasme merveilleux contre toute sorte d'abcez, il attire le venin au dehors & guérit la plaïe qu'il a faite.

Il y a deux animaux particuliers à l'Abissinie qui nous donnent occasion de parler encore de quelques autres qui leur ressemblent & qu'on confond avec eux. Le premier est une espece de mulet qu'ils appellent *zeura* ou *zecora*; il est raïé par tout le corps, les raies sont noires & blanches, toutes égales & bien compassées, larges de deux doigts & douces comme de la soye, il a une espece de bourre aux pieds; lorsqu'il court, il met la tête entre les jambes & d'abord fait beaucoup de ruades. Le Roi d Abissinie fait ordinairement présent de quelque *zeura* aux Princes à qui il envoye des Ambassadeurs. On confond quelquefois cet animal avec l'âne sauvage, quoiqu'il soit fort différent.

L'âne sauvage est moins grand, il a des cornes & les pieds fendus comme le cerf; il a une raïe blanche qui lui descend le long des hanches & de la cuisse jusqu'au genoüil, le poil cendré & fort rude; sa chair est délicate & on le mange. Les Cafres l'appellent *merus*. Il y a encore un autre animal d'un poil bai brun, fort couvert & fort doux. Comme il a les jambes de derriere beaucoup plus courtes que celles de devant, il est très-bas de derriere, & il court plus vîte que le cerf.

On a douté long-tems s'il y avoit des licornes; ceux qui en ont écrit ne convenoient point entr'eux, & ont mêlé tant de fables dans ce qu'ils en ont rapporté, qu'on avoit encore plus de raison de n'en rien croire. Cet animal est rare, on n'en a vû que dans le Royaume de Damot & dans la Province des Agaus. Il est sauvage, mais bien

 loin

loin d'être feroce, il est si timide qu'il ne va jamais qu'en compagnie d'autres animaux. Lorsqu'il passe d'une forêt dans une autre, il court avec tant de rapidité, qu'il se dérobe bien-tôt à la vûë. De-là vient que les uns le font plus grand, les autres plus petit, les uns d'un poil, les autres d'un autre; les uns disent qu'il a les crins longs & très-fournis, les autres disent au contraire qu'il les a courts & peu fournis. Tous conviennent qu'il a une corne fort longue au milieu du front. Mais quand il seroit vrai que cette corne auroit toutes les qualitez qu'on lui donne, & qu'elle seroit un excellent contre-poison, on auroit toûjours raison de douter si cette corne seroit d'une véritable licorne. Il y a plusieurs animaux & plusieurs poissons qui n'ont qu'une corne, & toutes ces cornes n'ont pas la même qualité.

Il y a encore dans l'Ethiopie des chevaux sauvages qui ont les crins & la tête comme nos chevaux, & hennissent de même, mais ils ont deux petites cornes toutes droites & les pieds fendus comme ceux du bœuf. Les Cafres appellent ces animaux *empophos*.

La giraffe est le plus grand de tous les animaux que nous connoissons; elle est moins grosse, mais plus haute que l'élephant. Ses jambes de devant sont communement longues de douze palmes, de sorte qu'un homme à cheval peut passer sous le ventre de la giraffe. Le Pere Alphonse Mendez l'appelle, *Struthio-camelus*; & voici de quelle maniere il en parle: *Aliud animal cui nomen Giratecachim, idest exilis cauda, cuncta terra animantia, & in iis elephantum, quo tamen est minus carnosum, magnitudine transcendit. Manus habet duodecim palmarum, pedes tantulum breviores, collum tondendis herbis, quarum pastu vivit, accommodum. Infra eques inoffensâ galea decurrit. Hic esse videtur Struthio-camelus; camelum enim & struthionem figura refert; ex illius cauda teretes ac prænitentes seta leguntur, quæ bra-*

chiis

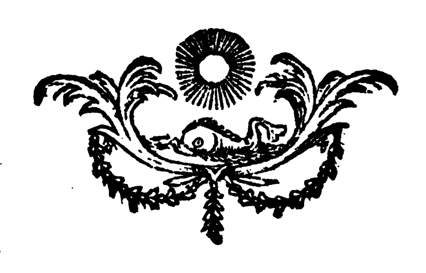
chiis in armillas convoluta, ornamento sunt & esse dicuntur medicamento.

Le Pere Baltazar Tellez, n'a fait que traduire ceci en Portugais. M. Ludolf soûtient que la giraffe est le *cameloparдalus*, & que le *camelus* est un oiseau. Feu Mr. Corneille dans son Dictionnaire des arts, n'a fait que copier M. Ludolf. Je dirai sur cela, avec le Pere Raphaël Bluteau, qu'on ne peut guéres parler avec certitude d'une chose qu'on n'a jamais vûë. Ce Pere Théatin appelle l'autruche, *Struthio-camelus*, & Mr. Ludolf soûtient qu'on a mal-à-propos ajoûté le mot de *camelus* à *struthio*. Je crois que si le *struthio-camelus*, n'est ni l'autruche ni la giraffe, il faut que ce soit le *feyla favés*, ou le cheval du diable, dont le Pere Lobo fait la description, & je ne sçache que ce Jésuite qui ait parlé de cet oiseau. Ni le Pere Godigno, ni le Patriarche Mendez, ni le Pere Tellez, ni ceux que ce dernier cite, n'en ont fait aucun mention.

Si le minga n'est pas l'oiseau du Paradis, il lui ressemble fort; il est vert & jaune, & de la grosseur d'un pigeon, il a les jambes si courtes qu'on ne les voit jamais. Il se repose sur les arbres dont il mange le fruit. Lorsqu'il veut voler, il se laisse tomber, & en tombant il déploïe ses aîles, & fend les airs; s'il posoit à terre, il ne pourroit se relever. Quand il veut boire, il vole sur la surface de l'eau, & ne s'arrête jamais.

On dit que dans le Mexique, il y a un oiseau qui n'a point de pieds, les gens du païs l'appellent *cincoës*; il ne se nourrit que de la rosée du Ciel, son plumage est de diverses couleurs & d'une très-grande beauté; les Indiens en font des tableaux avec tant de dexterité & de délicatesse, que le plus habile pinceau ne sçauroit les imiter que très-imparfaitement. Le *curvanez* a les aîles du plus beau noir du monde, & le ventre d'un blanc à éblouïr; il a le cou très-long, & au-

dessus de la tête une grosse houpe toute noire, & de cétte houpe sort une espece d'aigrette blanche haute d'une palme. Ses plumes sont toutes égales, il les épanoüit comme le paon & la poule d'inde épanoüissent leur queuë ; il s'en fait une espece de parassol. Les Cafres & les Ethiopiens estiment cet oiseau plus que tous les autres, & disent qu'il est le Roi des oiseaux.





DISSERTATION IV.

DU PRESTRE-JEAN.

ON dispute depuis long-tems s'il faut dire le Preste-Jean, ou le Prêtre-Jean, *Pretiosus Joannes* ou *Presbiter Joannes.* On demande si l'Empereur des Abissins a été connu sous ce nom avant que les Portugais le lui eussent donné, & si le véritable Prêtre-Jean ou Preste-Jean n'étoit pas un Roi de Catay ou des Indes; enfin s'il ne demeuroit pas en Asie, & non pas en Afrique.

On va chercher bien loin l'origine d'un nom dont les François, qui ont été dans la Terre-Sainte, sont certainement les auteurs, comme on le montrera après avoir examiné ce que les Portugais ont écrit sur ce sujet.

L'Infant Dom Henri, fils de Jean premier Roi de Portugal, s'appliqua avec un soin particulier à découvrir de nouveaux païs. Pierre Duc de Conimbre son neveu eut la même inclination; & comme il avoit lû dans Marco-Paolo, qu'il y avoit un Roi puissant dans l'Asie, qui étoit Chrétien, & qu'on nommoit le Prêtre-Jean, il eut envie de le connoître, & de faire amitié avec lui. Il mourut avant que d'avoir pû executer son dessein. Le

Roi Jean second, que les Portugais appellent le Prince parfait, eut les mêmes inclinations que l'Infant Dom Henri & le Duc de Conimbre. Il voulut particulierement sçavoir ce que c'étoit que ce Prêtre-Jean. Il envoya en 1479. Pierre Covilhan & Alphonse Payva avec deux Juifs sçavans dans la langue Arabe, courre le monde & chercher ce Prêtre-Jean. Alfonse Payva mourut dans ce voïage & laissa quelques mémoires que son compagnon trouva au Caire. Pierre Covilhan vid par ces papiers que ce Prêtre-Jean qu'il cherchoit en Asie, étoit le Roi des Abissins. Il l'écrivit au Roi son maître, & passa en Abissinie, où Alvarez l'a connu & confessé. Depuis ce tems-là, les Portugais ayant relu les Auteurs sur lesquels on avoit pû dresser les instructions de Covilhan & de Payva, ils ont crû que ces deux Envoyez ont bien voulu être trompez, afin de tromper leur maître, & que le vrai Prêtre-Jean étoit un Roi Nestorien, qui pour le spirituel relevoit du Patriarche de Bagdat ou Babylone.

Jean de Barros, Diego de Couto, le Patriarche Alphonse Mendez, le Pere Manuel d'Almeida, le Pere Baltazar Tellez, & Mr. Ludolf soûtiennent tous que Covilhan & Payva se sont trompez. De plus, Monsieur du Cange dit dans ses Observations sur Joinville, " Que c'est une vieille erreur qui est „ à présent dissipée, que l'Empire du Prêtre-Jean „ est le Royaume des Abissins en Afrique, que le „ seul témoignage du Sire de Joinville suffit pour „ la détruire, faisant assez voir que le Royaume „ du Prêtre-Jean étoit en Asie, & le même que „ celui des Indes; ce qui est confirmé clairement, „ dit-il, dans une Epître du Pape Alexandre III. „ qui se lit dans Raoul de Dicet, Mathieu Paris & „ Brompton en l'an 1180. & 1181. Une autre „ Lettre du Prieur de l'Ordre des Freres Prêcheurs, „ dans le même Mathieu Paris. „ Mr. du Cange cite encore ce que disent Guillaume de Tripoly, rapporté par Gerard Mercator, Alberic, Marco

Pao-

Paolo, Vincent de Beauvais & Sanudo.

La vénération qu'on doit avoir pour Mr. du Cange, à qui les Lettres sont si redevables, & l'amitié dont il m'a honoré m'obligent d'examiner son sentiment, quelque raison que je puisse avoir de n'en pas être.

L'autorité du Sire de Joinville doit être d'un très-grand poids pour toutes les choses qu'il a vûës; mais on ne peut pas avoir la même considération pour celles qu'il rapporte sur la foi d'autrui, & principalement lorsqu'on a des témoignages plus sûrs que ceux dont il se sert: d'ailleurs le Sire de Joinville n'a écrit que dans un âge très-avancé, & long-tems après la mort de Saint Loüis. Il est aisé de juger par le recit qu'il fait de l'ambassade que Saint Loüis envoya au Can des Tartares, que les Ambassadeurs étoient meilleurs Réligieux qu'excellens Géographes, & qu'ils ont reçû pour de vraies Histoires certaines traditions que d'autres auroient pû ou revoquer en doute, ou examiner avec plus de soin. En effet quel est ce païs si éloigné dans l'extrêmité de l'Asie, qu'il faille emploïer un an pour y arriver en partant d'Antioche & faisant dix lieuës par jour? Qu'est-ce que cette grande roche que nul homme vivant ne sçauroit passer, qui est à l'extrêmité du monde, & qui avec d'autres rochers enferme les peuples de Gog & Magog, qui doivent venir avec l'Ante-Christ à la fin des siecles pour tout détruire?

Tout ce que le Sire de Joinville écrit à ce sujet regarde la défaite & la mort d'Ung-Can, les conquêtes de Chingiscan, qu'il ne nomme pas: il rapporte deux circonstances particulieres. La premiere, que les Ambassadeurs trouverent les chemins couverts de morts & d'ossemens. La seconde est la révelation ou prophétie d'un certain prétendu sage, qui assura Chingiscan de la part de Dieu qu'il soûmettroit toute la terre.

Mr. du Cange est obligé d'abandonner le Sire de Joinville sur l'élection de Chingiscan par les fléches

ou faiettes. Il dit que Guillaume de Tyr, qui vivoit avant que le nom des Tartares fût connu, raconte la même circonstance au sujet des Turcs ou Turcomans, qui se jetterent dans les terres du Roi de Perse & s'y établirent. On va examiner présentement les autoritez dont Mr. du Cange se sert pour appuïer le sentiment du Sire de Joinville, & pour prouver que le Prêtre-Jean est un Prince d'Asie.

Mr. du Cange ajoûte quelques fautes à celles de Joinville, lorsqu'il prétend que ce premier Prêtre-Jean donne le nom & l'origine aux Rois des Indes, & qu'il a rendu tributaires soixante & douze Rois. Ce sçavant homme confond le vainqueur avec le vaincu. On n'a jamais dit que Chingiscan, qui a subjugué tant de vastes états, fait périr tant de Princes Chrêtiens, qui a fondé le Royaume des Mogols, ait été Chrêtien. Au contraire il a détruit le prétendu Prêtre-Jean, comme l'a très-bien dit le Sire de Joinville, & comme nous le prouverons aisément.

Le premier Auteur dont se sert Mr. du Cange est Raoul de Dicet Historien Anglois, qui vivoit sous Richard premier & Jean Sans-terre, Rois d'Angleterre. Raoul de Dicet ne fait que rapporter une Lettre du Pape Alexandre III. au Roi des Indes. Cette Lettre n'est proprement qu'un extrait; on la trouve entiere dans Roger de Howeden en l'année 1177. On ne sçauroit conclure par cette Lettre que ce Prince demeure plûtôt en Asie qu'en Afrique, ni qu'il soit plûtôt Nestorien que Jacobite; au contraire, comme il paroît que ce Prince demandoit qu'on accordât une Eglise à Rome à ceux de sa nation, & que les Abissins y ont eu l'Eglise de S. Etienne, que l'Abissinie est appellée par Marco-Paolo l'Inde moïenne, & que tous les Anciens ont confondu les Indes & l'Ethiopie, il y a plus d'apparence que cette Lettre a été écrite au Roi d'Ethiopie qu'à aucun autre Roi.

La Lettre de Geoffroi Réligieux Dominicain,

rapportée par Mathieu Paris en l'année 1237, est beaucoup plus formelle, & paroît favoriser tellement le sentiment de Mr. du Cange & de ceux qui croient que le Prétre-Jean demeuroit en Asie, qu'il semble qu'il n'y a rien à répondre. Ce Réligieux rend compte du soin qu'il prend de toutes les Missions de ce païs-là. Il parle positivement du Prêtre-Jean comme d'un Prince qui regnoit alors vers l'Armenie. Il fait ensuite mention des Jacobites d'Egypte, de Nubie, & d'Ethiopie, & il dit qu'ils ont de plus grandes erreurs & en plus grand nombre que ceux d'Asie. Il paroît par toute cette Lettre que ce Réligieux étoit très-bien informé; Mathieu Paris qui nous l'a conservée vivoit en ce même tems.

Marco-Paolo, dont le pere avoit été long-tems à la cour du Can de Tartarie & qui en revint en l'an 1272. & Marco-Paolo lui-même ayant été élevé à la cour de ce Prince & employé par lui pendant dix-sept ans dans de grandes négociations, dit positivement qu'Ung-Can qui fut défait par Chingiscan étoit le Prétre-Jean: & Guillaume de Tripoly, un des Dominicains qui passa en Armenie avec le pere & l'oncle de Marco-Paolo, lorsqu'ils retournerent pour la seconde fois auprès du Can des Tartares, dit au rapport de Gerard Mercator que vers l'an 1098. Coirem-Can étoit Monarque de toute l'Asie orientale, qu'après sa mort un certain Prêtre & Pasteur Nestorien se rendit maître du païs de Najam, & ensuite de tout l'Empire d'Orient, & qu'il fut appellé Prêtre, comme il l'étoit en effet, & Roi Jean. Qu'après sa mort, son frere Vuth lui succeda & fut appellé Vuth-Can; que Chingis qui étoit un ouvrier en fer lui fit la guerre.

Nous ne rapportons point les témoignages de Guillaume de Tyr, d'Alberic, de Vincent de Beauvais, de Sanudo, parce que leur témoignage ne sçauroit être plus fort que celui des Auteurs qui viennent d'être citez. On y ajoûtera encore celui

de feu Mr. Herbelot dans sa Bibliotheque Orientale, qui a écrit depuis Mr. du Cange.

Il ne faut pas s'étonner qu'après de témoignages si forts, Mr. du Cange ait dit que c'est une vieille erreur qui est dissipée, de croire que le Roi des Abissins est le Prêtre-Jean. Malgré la réputation d'un si celebre écrivain, muni de si fortes & si bonnes raisons, nous ne craignons pas d'avancer que cette erreur, si ç'en est une, n'est pas si bien dissipée qu'elle ne puisse trouver des défenseurs.

Il est à remarquer que ceux dont on a rapporté jusqu'ici les témoignages sont tous Latins, qu'ils ont mêlé beaucoup de fables dans tout ce qu'ils ont dit; que Marco-Paolo n'a écrit que cent ans ou environ après la mort d'Ung-Can, & je ne sai pas pourquoi il dit en parlant de ce Prince qu'on l'appelle aujourd'hui communément le Prêtre-Jean, *quem hodie vulgo Presbiterum Joannem vocant.*

Abulfarage Medecin fameux, presque * contemporain de Ginghis-Can, & qui nous a donné une Histoire générale d'Orient, parle ainsi d'Ungkhan ou Can, pages 280. 281. " En cette année,
" 1514 de l'Epoque d'Alexandre commença l'Em-
" pire des Mogols de cette maniere. Ungkhan de
" la Tribu de Certit, qui a été appellé le Roi
" Jean, commandoit les Tribus des Turcs Orien-
" taux. Ces peuples faisoient profession de la Ré-
" ligion Chrêtienne. Il y eut aussi un homme heu-
" reux qui étoit d'une autre Tribu. On le nommoit
" Tamujin. Il avoit servi fidelement Ung-Can
" dès son enfance, il avoit battu les ennemis en
" plusieurs rencontres. Sa valeur lui avoit fait des
" envieux, qui tâchoient par toutes sortes de ca-
" lomnies de le mettre mal auprès d'Ung-Can.
" Ils ne cesserent point que par leurs faux rapports
" ils ne l'eussent rendu suspect, & n'eussent fait
" prendre la résolution à Ung-Can de l'arrêter:

" Deux

* Ginghis-Can est mort en 1226, & Grégoire Abulfarage en 1285.

„ Deux domestiques d'Ung-Can avertirent Tamu-
„ jin & lui dirent qu'on vouloit l'attaquer la nuit
„ suivante. Tamujin ordonna à ses gens de sortir
„ de leurs tentes & de les laisser tenduës comme
„ elles étoient. Il s'alla mettre assez près de-là
„ dans une embuscade avec ce qu'il avoit de mon-
„ de. Ung-Can ne manqua pas de venir de très-
„ grand matin bien accompagné, attaque les ten-
„ tes de Tamujin qu'il trouva vuides. Celui-ci sortit
„ de son embuscade, tomba sur Ung-Can & sur tou-
„ te sa suite. Il les battit & les mit en fuite. Il
„ donna à quelque-tems de-là un second combat
„ où périt Ung-Can avec la plus grande partie de
„ son armée. Sa femme & ses enfans demeure-
„ rent au pouvoir du vainqueur.

Ce même Abulfarage dit encore, page 310. que pendant que Chingis-Can faisoit de grandes réjoüissances pour avoir conquis tout le Catay, il perdit son frere Tuli-Can, qu'il aimoit passionnement; qu'il en fut extrêmement affligé, & qu'il voulut que la Reine Sarcutna veuve de son frere, & fille d'un frere d'Ung-Can, commandât les armées; que cette Princesse eut un très-grand soin de bien élever ses enfans & de bien gouverner ses Etats, qu'elle fut sage, fidele, bonne Chrêtienne, qu'elle eut un grand respect pour les Prêtres & pour les Réligieux, qu'elle ne les voioit point qu'elle ne leur demandât leur benediction. Il conclut son éloge par un vers d'un Poëte Arabe: *Si les femmes ressembloient à celle-ci, elles seroient beaucoup au-dessus des hommes.*

Abulfarage ne dit point ni que le frere d'Ung-Can, ni qu'Ung-Can aient été Prêtres, ni qu'on ait appellé aucun de ces Rois Prêtre-Jean, quoiqu'on ait nommé Ung-Can le Roi Jean.

Mr. de la Croix Petis, Interprête du Roi, confirme dans la vie de Gingis-Can le sentiment d'Abulfarage, nous rapporterons ses propres paroles.

„ Ce fut ce même Ong-Can, Roi des Keraïtes
„ qui fit un si grand bruit dans le monde Chrêtien,

„ vers la fin de l'onziéme siecle, ou plûtôt du
„ douziéme, sous le nom & la qualité de Prêtre-
„ Jean d'Asie que les Nestoriens lui attribuerent.
„ On voit encore des Lettres circulaires écrites de
„ sa part à des Princes Chrêtiens pendant le cours
„ de son regne. Il y en a au Pape Alexandre III.
„ au Roi de France, à l'Empereur de Constanti-
„ nople, & même au Roi de Portugal. Elles sont
„ toutes d'un stile fort élevé, & leur Auteur a pré-
„ tendu donner à ceux à qui elles sont adressées,
„ l'idée du plus grand Prince qui fût alors dans l'A-
„ sie. On a en France une copie de celle qui fut
„ écrite en François au Roi Loüis VII. pere de
„ Philippe-Auguste; mais le caractere n'a pas plus
„ de trois cens ans, & elle commence par ces
„ mots. Prêtre-Jean par la grace de Dieu Roi
„ tout-puissant sur tous les Rois Chrêtiens.

„ La suite de cette Lettre est magnifique pour
„ le Prince Keraïte. Il y vante ses grandes riches-
„ ses, la vaste étenduë de ses Etats, dans lesquels
„ il comprend les Indes & tous les peuples de Gog
„ & de Magog. Il fait une mention orgueilleuse
„ de soixante & dix Rois qui le servent, & qui
„ sont ses sujets. Il exagere les tributs qu'il exige
„ d'un Roi d'Israël, de qui dépendent plusieurs
„ Comtes, Ducs, & Princes Juifs. Il invite le
„ Roi de France à le venir voir, promettant de
„ lui donner en propre de tres-grands païs, & mê-
„ me de le faire souverain Seigneur après lui. Il
„ marque encore dans cette Lettre les divers Peu-
„ ples & les raretez qui sont dans ses Etats; enfin
„ il n'oublie rien de tout ce qui peut contribuer à
„ le faire passer pour un très puissant Roi. Il se
„ dit Prêtre à cause du Sacrifice de l'Autel, &
„ Roi par rapport à la justice & à la droiture. Il
„ parle de Saint Thomas, conformément aux fa-
„ bles des Indiens; & sur la fin de la Lettre, il
„ prie le Roi de lui envoyer quelque vaillant Che-
„ valier qui soit de la *génération de France*, ce sont
„ ses termes. „

„ Mais

„ Mais il n'eſt pas difficile de voir que cette Let-
„ tre a été ſuppoſée, & qu'elle n'eſt pas écrite par
„ Ong-Can. Les Neſtoriens qui étoient en grand
„ nombre en ce païs-là, où ils avoient été établis
„ dès l'an de grace 737. par des Miſſionnaires de
„ Mouſſol & de Baſſora, en ont été les Auteurs.
„ Ils avoient fait répandre par leurs émiſſaires chez
„ tous les Chrêtiens qu'ils avoient converti la plû-
„ part des peuples de la Scythie, & même le plus
„ puiſſant des Rois qui y regnoit; que la conver-
„ ſion de ce Prince étoit telle qu'il s'étoit fait Prê-
„ tre, & qu'il avoit pris le nom de Jean. Ils ajoû-
„ terent ces circonſtances pour rendre leurs fables
„ plus vrai-ſemblables, & ils compoſerent ces
„ Lettres ſuperbes pour faire valoir le faux ze-
„ le de la ſecte Neſtorienne, & ſe faire loüer
„ d'avoir attiré un ſi grand Prince au Chriſtia-
„ niſme. „

„ Toute l'utilité que l'on peut tirer de ces Let-
„ tres pour l'Hiſtoire, eſt qu'elles font connoître
„ qu'on étoit perſuadé quand elles ont paru que
„ ce Roi étoit un très-grand Prince Chrêtien, &
„ même Prêtre. Il ſe trouve encore une Lettre
„ du Pape, qui l'appelle Prêtre très-ſaint. Il n'y
„ a pourtant pas d'apparence qu'il ait été Chrêtien,
„ bien qu'il ſouffrit chez lui les Chrêtiens, & que
„ quelques peuples de ſon obéïſſance euſſent em-
„ braſſé le Chriſtianiſme, & qu'il leur eût permis
„ d'avoir des Evêques.

Mr. de la Croix Petis rapporte encore les pro-
pres paroles de Rubriquis, qui font voir que les
Neſtoriens en impoſoient au Public dans les Lettres
qu'ils écrivoient touchant Ung-Can, ce prétendu
Prêtre-Jean: *Et vocabant eum Neſtoriani Regem Jo-
hannem & plus dicebant de ipſo in decuplo quam ve-
ritas eſſet. Sic ergo exivit magna fama de illo Rege
Johanne; & quando ego tranſivi per paſcua ejus,
nullus aliquid ſciebat de eo, niſi Neſtoriani pauci.*

Carpin Cordelier fut envoyé par le Pape Inno-
cent

cent IV. vers le Can des Tartares, en l'an 1246. Environ sept ans après, Rubriquis aussi Cordelier, alla de la part de Saint Loüis en Tartarie. Ni l'un ni l'autre n'ont appellé aucun Prince de ces pais-là Prêtre-Jean. Marco-Paolo n'a fait ce voyage que vingt ans après Rubriquis. Il demeura long-tems en Tartarie, & n'en revint qu'en 1275. C'est le premier & peut-être le seul qui a dit que le Frere d'Ung-Can étoit Prêtre.

Après avoir parlé dans le cinquante-uniéme Chapitre du Prêtre-Jean, il dit que ce grand Roi si renommé par toute la terre, appellé le Prêtre-Jean, fait son séjour ordinaire dans la Province de Teuduch; que quoiqu'elle paye tribut au Grand-Can, elle a néanmoins son Roi qui est de la race du Prêtre-Jean; que tous les Grands Cans depuis la mort de celui qui périt dans une bataille contre Chinghiscan donnent leurs filles en mariage à ces Rois. Il n'est rien de mieux détaillé; mais il ne paroît point que ces Rois fussent Prêtres; au contraire, les Rois des Abissins l'ont presque tous été. Severe Evêque d'Asmonin qui vivoit à la fin du dixiéme siecle, rendoit témoignage de la Réligion & de la grande puissance du Roi des Abissins. Elkera, dit-il, étoit Roi des Abissins & Orthodoxe. C'est ce grand Roi sur la tête duquel la couronne descend du Ciel. Son Royaume s'étend jusqu'aux derniers confins de la terre Australe. C'est ce Roi Younani, le quatriéme des Rois de la terre à qui nul autre ne peut résister. Il releve de l'Evangeliste Saint Marc, & le Patriarche des Jacobites d'Egypte a tout pouvoir sur lui & sur tous les autres Rois d'Ethiopie & de Nubie. Il y a dans son païs & près de lui un Evêque Orthodoxe qui est ordonné Metropolitain par le Patriarche d'Alexandrie, & ce Metropolitain sacre les Evêques & ordonne les Prêtres.

Abuselah, après avoir repeté presque les mêmes choses que Severe Evêque d'Asmonin ajoûte:

» Tous

* " Tous ces Rois sont Prêtres, & ils offrent les
„ saints Mysteres sur les Autels. Tant qu'ils sont
„ Rois ils ne tuënt rien de leur propre main, &
„ s'ils le font, ils ne peuvent plus célebrer, & ce-
„ lui à qui ce malheur arrive est privé pour toû-
„ jours de la célebration du Sacrifice. Lorsque
„ le Roi entre dans le Sanctuaire, il ôte sa cou-
„ ronne, qui est la marque de sa dignité. Il de-
„ meure debout & tête nuë jusqu'à ce que le peu-
„ ple ait reçû la Communion, & il ne reste per-
„ sonne qui ne la reçoive. Que si lui-même veut
„ communier, il communiera le dernier. „ Le même Abuselach repete encore la même chose un peu plus bas, & il ajoûte. „ Et s'il a tué quelque
„ chose, il n'y a plus ni pacts, ni conditions qui
„ obligent ses sujets à lui rendre obéïssance. „

On voit par cette derniere circonstance combien les Abissins revérent le Sacerdoce. En effet, le Roi quoique très-absolu & très-autorisé parmi eux, ne pourroit pas entrer dans le Sanctuaire s'il n'étoit dans les Ordres.

Les Abissins disent que leur Caleb ou Elesbas, qui vivoit vers le commencement du sixiéme siecle, étoit Prêtre, & qu'il a celebré la Messe pendant quarante ans. Apparemment ils n'avoient pas encore cette sevére loi, qui a dispensé les sujets de la fidelité qu'ils doivent à leur Roi, si leur Roi étant Prêtre trempe ses mains dans le sang; puisque Caleb passa la mer, fit une cruelle guérre à Dunawas Juif & Roi des Homerites; il détruisit son Royaume, comme on le verra dans la Dissertation suivante, & le tua. Les Abissins soûtiennent encore, qu'Abraham un de leurs Rois, qui a regné depuis Lalibala, non-seulement étoit Prêtre, mais que deux Anges lui apportoient le pain & le vin avec lesquels il celebroit. On

* *Ethiopia Reges omnes sunt Sacerdotes, Liturgiam celebrantes super altaria; & quamdiu Regnum obtinent, nihil quidquam manu propria occidere solent: si quis contra fecerit, amittit jus Liturgia.*

On ne peut donc pas douter que plusieurs Rois d'Abissinie n'ayent été Prêtres. Au contraire on ne remarque en Asie que le frere d'Ung-Can qui ait éte Prêtre, & même on ne dit pas son nom. D'ailleurs il n'y a pas d'apparence que ce Roi des Turcs Orientaux étant Prêtre & ayant usurpé l'autorité souveraine dès l'an 1098. vêcût encore en 1177. Ainsi, comme ce ne peut pas être celui à qui le Pape Alexandre troisiéme a écrit, il est vraisemblable que c'est au Roi d'Ethiopie. Marco-Paolo, qui est le premier qui a avancé qu'Ung-Can étoit le Prêtre-Jean, avouë aussi que de son tems l'Abissinie s'appelloit l'Inde moïenne, & il ne dit pas que le païs des Turcs Orientaux fût l'Inde. Il s'ensuit donc de Marco-Paolo même, que ce Roi d'Inde à qui le Pape Alexandre III. écrit, doit être l'Empereur d'Ethiopie; & comme cette Lettre est un monument précieux pour l'Eglise d'Abissinie, je crois que je ne ferai pas mal de la rapporter ici telle qu'elle est dans Howeden.

EPISTOLA
ALEXANDRI PAPÆ.

Ad Johannem Regem Indorum missa.

Alexander Episcopus servus servorum Dei, charissimo in Christo Filio, illustri & magnifico Indorum regi sacerdotum sanctissimo, salutem, & apostolicam benedictionem. Apostolica Sedes, cui, licet immeriti, præsidemus, omnium in Christo credentium caput est & magistra, Domino attestante, qui ait beato Petro, cui, licet indigni, successimus, Tu es Petrus, & super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam. Hanc siquidem petram Christus esse voluit in Ecclesia fun-

damentum, quam præconat nullis ventorum viribus nullisque tempestatibus quatiendam. Et ideò non immeritò beatus Petrus, super quem fundavit Ecclesiam, ligandi atque solvendi specialiter & precipue inter Apostolos alios meruit accipere potestatem. Cui dictum est à Domino, Tibi dabo claves regni cœlorum, & portæ inferni non prævalebunt adversus eam. Et quodcumque ligaveris super terram erit ligatum & in cœlis; & quodcumque solveris super terram erit solutum & in cœlis. Audiveramus utique, jampridem referentibus multis, & in famâ communi, quomodo cùm sis Christianum nomen professus, piis velis operibus indesinenter intendere & circa ea tuum animum geras, quæ Deo grata sunt, & accepta. Sed & dilectus filius magister Philippus medicus & familiaris noster, qui de intentione pia & proposito tuo, cum magnis & honorabilibus viris regni tui se in partibus illis verbum habuisse proponit, sicut vir providus & discretus, circumspectus & prudens, constanter nobis & sollicite retulit, se manifestius ab his audisse, quod tuæ voluntatis sit & propositi erudiri Catholica & Apostolica disciplina, & ad hoc ferventer intendas, ut tu & terra tua Sublimitati commissa, nihil unquam videamini in fide vestra tenere, quod à doctrina sedis Apostolicæ dissentiat modo quolibet, vel discordet. Super quo sanè tibi sicut charissimo filio plurimùm congaudemus & ei à quo omne donum procedit, immensas gratiarum exsolvimus actiones: vota votis & preces precibus adjungentes, ut qui dedit tibi nomen Christianitatis suscipere, menti tuæ per suam ineffabilem pietatem inspiret, quòd omnino velis sapere quæ super omnibus articulis fidei tenere debet religio Christiana. Non enim verè potest de Christiana professione sperare salutem, qui eidem professioni verbo & opere non concordat: quia non sufficit cuilibet nomine Christiano censeri, qui de se sentit aliud, quam Catholica & Apostolica habeat disciplina, juxta illud quod Dominus in Evangelio dicit, Non omnis qui dicit mihi Domine, Domine, intrabit in regnum cœlorum, sed qui facit voluntatem patris mei, qui in cœlis est.

Il-

Illud autem nihilominus ad commendationem tua virtutis accedit, quod sicut prudens magister Philippus se à tuis asserit audisse, ferventi desiderio cuperes in Urbe habere Ecclesiam, & Jerosolymitanum altare aliquod, ubi viri prudentes de regno tuo manere possint, & Apostolicâ plenius instrui disciplinâ; per quos postmodum tu, & homines regni tui doctrinam ipsam reciperent & tenerent. Nos autem, qui licet insufficientibus meritis in beati Petri Cathedra positi, juxta Apostolum, sapientibus & insipientibus, divitibus & pauperibus, nos recognoscimus debitores, de salute tua & tuorum omnimodam solicitudinem gerimus, & vos, ab his articulis, in quibus erratis à Christiana & Catholica fide, prompto animo, prout tenemur ex suscepti ministerio regiminis, volumus revocare: cum ipse Dominus beato Petro, quem omnium Apostolorum principem fecit, dixit, Et tu aliquando conversus confirma fratres tuos. Licet autem grave nimis videatur & laboriosum existere ad præsentiam tuam inter tot labores & varia itineris locorum discrimina, & inter longas & ignotas oras quemlibet à nostro latere destinare; considerato tamen officii nostri debita, & tuo proposito & intentione pensata, præfatum Philippum medicum & familiarem nostrum, virum utique discretum, circonspectum & providum, ad tuam magnitudinem mittimus de Jesu Christi misericordiâ confidentes. Quòd si volueris in eo proposito & intentione persistere quam te, inspirante Domino, intelligimus concepisse; de articulis Christiana fidei, in quibus tu & tui à nobis discordare videmini, in proximo per Dei misericordiam eruditus, nihil prorsus timere poteris, quod de errore tuam vel tuorum salutem præpediat, vel in vobis nomen christianitatis offuscet. Rogamus itaque excellentiam regiam, monemus & hortamur in Domino quatenus eundem Philippum, pro reverentia beati Petri & nostra, sicut virum honestum, discretum & providum, & à nostro latere destinatum, debita benignitate recipias, & reverenter & devote pertractes; & si tua voluntatis est & propositi, sicut omnino decet esse, ut erudiaris Apostolica

lica

lita disciplina, super his, quæ idem Philippus ex nostra tibi parte proponet, ipsum diligenter audias & exaudias, & personas honestas & literas tuo sigillo sigillatas, quibus propositum & voluntatem tuam possimus plene cognoscere, ad nos cùm ipso transmittas: quia quanto sublimior & major haberis, & minus de divitiis & potentia tua videris inflatus, tanto libentius, tam de concessione Ecclesiæ in Urbe, quam etiam de conferendis altaribus in Ecclesia beati Petri & Pauli, & Jerosolymis in Ecclesia sepulchri Domini, & in aliis quæ juste quæsieris, tuas curabimus petitiones admittere & efficacius exaudire, utpote qui desiderium tuum super hoc quod multa commendatione dignum extitit, modis omnibus, quibus secundum Deum possumus, volumus promovere, & tuam & tuorum animas desideramus Domino lucrifacere. Data Venetiæ in Rivo alto quinto Kal. *Octobris.*

ON voit par cette Lettre que le Roi d'Ethiopie vouloit se soumettre à l'Eglise Romaine, qu'il demandoit deux Eglises pour ceux de sa Nation, l'une à Rome & l'autre à Jerusalem. Les Abissins ont eu à Rome l'Eglise de Saint Etienne, derriere la Basilique de Saint Pierre, & ils en ont eu une aussi à Jerusalem. Il paroît que dans le douziéme siécle, le Roi des Abissins, très-mal content du Patriarche d'Alexandrie, * eût envie de se soustraire de sa jurisdiction. La dispute commença dès le tems de Gabriël, fils de Tareik soixante & dixiéme Patriarche d'Alexandrie, & qui fût élû vers l'an 1131. † elle duroit encore sous Jean, fils d'Abugaleb soixante & quatorziéme Patriarche d'Alexandrie. Les Rois d'Abissinie voulurent obliger l'Abuna Michel de sacrer plusieurs Evêques: Michel refusa de le faire sans le consentement du Patriarche d'Alexandrie. Le Roi en éc[illegible]iarche & au Calife. Celui-ci qui ne co[illegible] quel-

le

* *Hist. Patriarch. Alexand. pag.* 511.
† *Id. pag.* 554.

le conséquence étoit cette nouveauté, en parla à Gabriël. Il le pressa même & le menaça; mais Gabriël lui ayant fait connoître que, si les Abissins avoient plusieurs Evêques, ils pourroient élire un Patriarche, se soustraire de l'obéissance qu'ils rendoient à l'Eglise d'Alexandrie & ne s'y plus adresser pour aucune chose; non-seulement le Calife cessa ses poursuites, mais il approuva le refus que faisoit le Patriarche.

Ce même Abuna se trouva exposé à une autre persécution beaucoup plus grande. Il arriva une révolution dans l'Abissinie, l'ordre de la succession fût troublé; & l'Abuna ayant refusé de couronner l'Usurpateur, celui-ci demanda au Patriarche d'Alexandrie de lui nommer une autre Metropolitain, parce que Michel étoit trop vieux, & incapable, par son grand âge, de s'aquitter des fonctions de son ministere. Jean, soixante & douziéme Patriarche d'Alexandrie, refusa de le faire, & comme l'Usurpateur avoit mis le Visir Hali, fils de Selar, dans ses intérêts; celui-ci emprisonna le Patriarche, qui aima mieux perdre sa liberté, que de faire une chose si contraire aux Canons.

Ces fréquens démêlez que les Rois d'Abissinie ont eu avec les Patriarches d'Alexandrie, peuvent bien les avoir portez à recourir à Rome; & si Mr. Ludolf avoit sçû ces particularitez, il n'auroit peut-être pas si promptement décidé que la Lettre d'Alexandre III. est adressée au Can des Tartares ou Turcs orientaux. Il importe peu de sçavoir si c'est ce Pape Alexandre III. qui a accordé aux Abissins une Eglise dans Rome & une autre dans Jerusalem; ils les lui ont demandez par cette Lettre, & ils les ont constamment obtenuës. Si on n'a connu l'Abissinie que par le moyen des Portugais, comment Zara Jacob, [illegible]ieux dire, l'*Abba Nicodême*, déja ét[illegible], a-t-il écrit au Pape Eugene IV. [illegible]ier encore que la Lettre du Grand-M[illegible]e de Rhodes au Roi Charles VII., ne parle pas du Roi des Abissins, comme étant le véritable

ritable Prêtre-Jean? Les Portugais n'avoient point encore découvert cette partie du monde, ils n'ont envoyé en ces païs-là que près de quarante ans après. Antoine Payva & Pierre Covilhan ne partirent qu'en 1477. pour aller s'informer où étoit le Prêtre-Jean, & ce qu'il étoit. On peut juger par la Lettre même du Grand-Maître de Rhodes à Charles VII., si l'Empereur d'Ethiopie étoit connu ou non sous le nom de Prêtre-Jean. La voici telle qu'elle est rapportée dans le septiéme tome du *Spicilegium* *.

Serenissime & Christianissime Francorum Rex, debita recommendatione præmissa. Consueverunt semper læto animo Principes audire ea quæ in exteris regionibus geruntur, & præsertim si quid est quod ad detrimentum infidelium intercesserit. Nuperrimè siquidem ex litteris ex Constantinopoli, Pera & Chio huc Rhodum missis, nobis innotuit magnum Teucrorum sive Turchorum Regem classem ingentem paravisse, exercitumque coadunasse, ut terrá marique ipsam Constantini urbem oppugnaret. Quæ classis, cum in Danubium flumen esset ingressa, descendissentque Teucri plurimi ex ea in terram, repente classis Blanchi longè ea inferior numero, ex superiore ad nos parte insiluit, & ferè infidelium totam classem combussit. Illi verò qui terram petierant, à Blanchi gentibus trucidati sunt. Hoc infortunio & clade Teucris data, & Imperatoria ipsa civitas, & omnes insulæ Ægei pelagi à formidine magna, Deo victoriam Christianis dante, liberati sunt.

Insuper Presbyter Johannes Indorum Imperator, ut quidam sacerdotes Indiani huc Rhodum devecti per veros interpretes dixerunt, magnam stragem & occisionem Saracenis suis finitimis, & his maximè qui ex stirpe Machometi se ortos prædicant, intulit, ut vix credatur: nam per trium dierum iter passim cadavera occisorum conspiciebantur. Destinavit præterea

* Pag. 556.

rea oratorem is Indorum Rex Soldano Babylonia cum muneribus, ſicut mos Orientalium eſt, ei denuntians niſi ab affligendo Chriſtianos deſierit, ſe bellum peſtiferum civitati Mecha, ubi ſepulchrum Machometi eſſe dicitur, Ægypto, Arabia, & Syria, qua ditioni ipſius Soldani ſubjecta ſunt, illaturum; flumenque Nili totum, qui Ægyptum irrigat, & ſine quo nullus illic vivere poſſet, ſurrepturum, & iter aliud illi daturum ſimili pacto minitans. Orator ipſe primò bene admiſſus & viſus fuit; dataque ei copia ut ſanctum ſepulchrum Domini noſtri viſeret. Qui cùm reverſus ad Cayrum fuiſſet, ab ipſo Soldano carceri traditus eſt, hac intentione illum non relaxaturum, niſi Orator ſuus ad Indiam miſſus & detentus non redierit. Hac pauca ſunt memoratu digna, & ſerenitati veſtra digniſſima, quam ſemper valere optamus.

Datum Rhodi in noſtro conventu, die tertia Julii anno Domini milleſſimo quadringenteſimo quadrageſimo octavo. Serenitatis veſtra magiſter Hoſpitalis Jeruſalem.

NOus ne croyons pas que tout ce que contient cette Lettre ſoit véritable, mais c'eſt aſſez qu'un Grand-Maître de Rhodes ait connu en 1448. le Roi d'Ethiopie ſous le nom de Prêtre-Jean, pour nous convaincre que les Portugais ne ſont pas les premiers qui l'ont appellé ainſi. M. Thevenot nous fait entendre que le Pere Jerôme Lobo croyoit que ce nom de Prêtre-Jean avoit été donné à l'Empereur d'Ethiopie par les François qui ont été à Jeruſalem. Voici le diſcours qu'il lui fait tenir.

Les Abiſſins ſont fort portez aux pelerinages de la Terre Sainte, & ils l'ont été encore d'avantage principalement dans ces tems où les François paſſoient ſouvent en Aſie pour leur guerres d'Outremer. On peut dire que c'eſt de l'entretien qu'ils eurent avec les Abiſſins qu'eſt venu le titre de Prêtre-Jean. Car ces peuples apparamment pour donner plus de relief à leur Prince, ajoûterent à toutes ſes autres qualitez celle de Prêtre.

DIS-



DISSERTATION V.

DES ROIS D'ABISSINIE,

De leur Couronnement, des qualitez qu'ils prennent; des Reines, des Princes; de leurs Armées, & de la maniere dont se rend la Justice.

SI les Sabéens ou Homerites ont été peu soigneux de leur Histoire, les Abissins qui en descendent l'ont été encore moins; à peine sçait-t-on le nom de leurs Rois. Les Peres Jésuites Portugais en ont donné une suite tirée de deux manuscrits différens, & ils avoüent que ces deux manuscrits ne s'accordent guéres. Ils comptent cent Rois depuis Menelech fils de Salomon & de Makeda Reine de Saba, jusqu'à Sultan Jassok-Aduam Sagghed; mais ils ne marquent ni en quel tems, ni combien ces Rois ont regné. Ils ont seulement conservé quelque détail de Caleb ou Saint Elesbas qui vivoit en 521. Ils racontent que ce Prince, excité par le Patriarche d'Alexandrie, passa la mer avec un très-grand nombre de Vaisseaux,

ſeaux, & une fort groſſe armée pour punir Denawas Prince Juif, qui perſecûtoit cruellement les Chrêtiens; qu'il le défit en deux grandes batailles, le tua dans la derniere, & conquit ſon Royaume. Que telle fut la fin des Sabéens ou Homerites, on en démembra une partie qui fut donnée en ſouveraineté au fils du ſaint Martyr Aretas. Que ce Royaume demeura tributaire des Abiſſins pendant ſoixante & douze ans, que Sait Ibn di-Jazan s'allia enſuite avec les Perſes, & ne voulut plus relever des Abiſſins; que le Royaume des Homerites demeura comme partagé en deux; qu'une partie étoit pour les Romains, & l'autre pour les Perſes, qui eurent en même-tems affaire contre les Abiſſins & contre les Romains. Que ce païs fut affligé de longues & cruelles guerres, & que Mahomet l'ayant trouvé épuiſé d'hommes & tout ruïné, n'eût pas de peine à s'en rendre maître; que depuis ce tems-là les Abiſſins ont été renfermez dans l'Afrique, ſans avoir beaucoup de communication avec les peuples d'Aſie & d'Europe, juſqu'à ce que les Portugais ayent pénétré dans l'Ethiopie & nous l'ayent fait connoître.

On ſçait par une eſpece de tradition, que vers le dixiéme ſiécle, la ſuite des ſucceſſeurs de Menelech fut interrompuë par les crimes de Tredda Gabez, femme impie & cruelle, qui fit périr toute la maiſon Royale, afin de mettre ſur le trône un fils qu'elle avoit eu du Gouverneur de Bugna. Les Abiſſins, pour nous repréſenter tout le mal qu'elle avoit fait, l'appellent *Eſſat*, c'eſt-à-dire feu, parce que comme un feu dévorant elle avoit porté la déſolation par tout. Il n'échappa à la fureur de cette femme qu'un ſeul Prince qui s'alla cacher dans le Royaume de Xaoa, & où ſa poſterité s'eſt conſervée pendant trois cens quarante ans qu'a regné la famille de Zagué qui avoit uſurpé la Couronne.

Les Abiſſins qui ont regardé les Princes de cette maiſon de Zagué comme des uſurpateurs, ne les

comp-

comptent point au nombre de leurs Rois. On sçait seulement, & d'une maniere très-incertaine, le nom de trois ou quatre des plus illustres. Mr. Ludolf dit, que ces quatre Rois sont, *Degna-Michael*, *Newaja-Christos*, *Lalibala*, qui fit creuser dans le roc tant de Temples magnifiques dont François Alvarez nous a donné les plans, & *Naacu-Luabo*. Il prétend que ce Naacu-Luabo fut le dernier des Rois de la maison de Zagué, & que les Abissins en parlent comme d'un Prince très-bien faisant, qui aima la paix & qui fut aimé de Dieu.

Le Patriarche Alphonse Mendez nomme & range ces Rois d'une autre maniere; il dit que Del Noad étoit le soixante & cinquiéme Roi depuis Menelech, qu'il vivoit l'an 960. que le Royaume passa de la maison d'Israël dans celle de Zagué, où il demeura trois cens quarante ans; sçavoir jusqu'à l'an 1300. qu'Ighum-Amlac fut appellé à la Couronne. On a entierement perdu les noms des Rois de la race de Zagué, à la reserve de quatre qui sont Imrah, Lalibala, Naculo, & Harbai; les trois premiers ont regné chacun quarante ans, & le quatriéme seulement huit.

De tous ces Rois on ne connoît guéres que Lalibala dont les Abissins content des choses merveilleuses, jusqu'à le mettre au nombre des Saints. Il s'est véritablement rendu fameux parmi eux, non-seulement par la durée d'un regne pacifique, mais par le grand nombre d'Eglises qu'il a fait bâtir d'une structure singuliere, toutes creusées dans le roc avec le pic & le ciseau. Alvarez & Baltazar Tellez après lui, nous en ont conservé les noms, & Alvarez seul nous en a donné une description.

Ces Eglises sont, Emanuel, Saint Sauveur, Sainte Marie, Sainte Croix, Saint George, Golgota, Betlehem, les Martyrs, Lalibala qui passe pour la plus considerable; c'est néanmoins à Golgota que Lalibala a été enterré. Les Ethiopiens celebrent sa fête selon leur Calendrier, le 7. de Juin, qui revient au 12. du même mois parmi nous. Le Pere

Baltazar Tellez la met au 17. Le 17. de Juin, dit-il, mourut le Bien-heureux Lalibala Empereur d'Ethiopie, ce pur contemplateur des mysteres du Ciel. Lorsque ce Saint fut né, ses pere & mere songerent à l'élever dans la crainte de Dieu; & étant parvenu à l'âge de raison, l'Empereur son frere, qui avoit soin de son éducation, connut qu'il devoit lui succeder. Il en conçût tant d'envie qu'il le fit foüetter long-tems, mais aucun coup ne porta sur lui. Un Ange du Seigneur l'en garantit, & lui dit qu'avant de mourir il bâtiroit dix Eglises; ce qu'il a fait & il est mort en paix.

La Couronne rentra dans la maison des descendans de Salomon. Ighum Amlac de la maison d'Israël regna quinze ans. Agbascon soixante-septiéme Roi en regna neuf. Bahar Azgued soixante-huitiéme, ainsi du reste jusqu'à Zara Jacob quatre-vingt-deuxiéme Roi qui regna quinze ans. Zara Jacob vivoit du tems du Concile de Florence. L'Abbé Nicodême qui étoit à Jerusalem, envoya de la part de ce Prince des Ambassadeurs au Concile. Le Pape Eugene en remercia Zara Jacob par une Lettre que Sultan Onag Segued, ou David a citée dans cette Lettre qu'il a écrite au Pape Clement VII. Beda Mariam quatre-vingt-troisiéme Roi regna dix ans & deux mois. Escander 84 me Roi en regna quinze & six mois. Ce fut sous ce Roi que Pierre Covilhan passa en Ethiopie. Amd-Scon quatre-vingt-cinquiéme Roi ne regna que six mois. Naod quatre-vingt sixiéme Roi regna treize ans & neuf mois. Onag-Segued appellé autrement Lebna Denguil, ou David quatre-vingt septiéme Roi parvint à la Couronne l'an 1507. & mourut en 1540. Ce fut vers lui que le Roi de Portugal envoya cette ambassade dont Francesco Alvarez qui en étoit Chapelain, nous a donné une Rélation si curieuse. Claude ou Aznal-Zegued quatre-vingt huitieme Roi périt dans un combat donné l'an 1558. contre les Galles. Il y eut de violentes guer-

res

res pendant son regne, & les Mahometans ou Mores se seroient rendus maîtres entierement de l'Abissinie sans le secours que lui mena Christophle de Gama, dont il a été parlé dans le voyage du Pere Jerôme Lobo. Le regne d'Adamas Segued ou Menas quatre-vingt neuviéme Roi ne dura qu'un peu plus de quatre ans; il fut tué par ses propres soldats dans un combat qu'il donna le 20. d'Avril 1562. contre Isaac Gouverneur des Provinces maritimes qui s'étoit revolté. Menas eut pour successeur son fils Malac Segued quatre-vingt dixiéme Roi, qui regna trente-trois ans & quelques mois. Comme il n'avoit point d'enfans de sa femme, il éleva près de lui Jacques ou Jacob, un de ses fils naturels, dans le dessein de le faire Roi après lui; mais étant prêt à mourir, il se repentit, & il désigna pour son successeur Zadenghel, fils de son frere Lecanaxos, ce qui causa de cruelles guerres civiles. Les Grands qui vouloient regner sous le nom du fils naturel du Roi, qui étoit encore tout jeune, le réconnurent pour leur souverain & le proclamerent. Il regna pendant sept ans, mais le parti de Zadenghel étant devenu le plus fort, Jacques ou Jacob fut déposé, & Zadenghel mis à sa place. Quoique Zadenghel eût de grandes & bonnes qualitez & qu'il meritât d'être regardé comme un des meilleurs & des plus braves Princes d'Ethiopie, il ne jouït pas long-tems de la Couronne; ses principaux Chefs conspirerent contre lui, parce qu'ils le voyoient trop porté pour la Réligion Catholique. L'Abuna ou Metropolitain Pierre fomenta cette revolte; il absout les Abissins du serment de fidelité qu'ils devoient à leur Prince légitime, de sorte que tous les peuples suivirent le parti des rebelles, & le Roi Zadenghel n'eut plus pour lui que quelques-uns de ses sujets, & un très-petit nombre de Portugais. Avec ce peu de forces, il crut surprendre les rebelles & hazarda la bataille & la perdit avec la vie. Jacques fut rappellé & remis sur le trône. Il n'y demeura pas long-tems.

Susnée ou Malac Segued, arriere petit-fils d'Onag-Segued, lui disputa la Couronne. Cette guerre dura environ deux ans. Le parti de Jacques paroissoit toûjours le plus fort, mais Susnée joignant l'adresse à la valeur, remportoit de tems en tems quelque avantage sur lui; enfin l'affaire fut décidée par un combat qui se donna le 10. de Mars 1607. où le Sultan Jacques & l'Abuna Pierre demeurerent sur la place percez de coups. Susnée eut le même penchant pour la Réligion Romaine, qu'avoit eû Zadenghel & fut plus heureux.

Plusieurs Jésuites Portugais passerent en Ethiopie. La Réligion Catholique y fit de très-grands progrez; & elle y seroit aujourd'hui florissante, si son fils Basilides avoit eu les mêmes sentimens. On a vû dans la Rélation du Pere Jerôme Lobo la revolution qui arriva en Abissinie, au sujet de la Réligion, & de quelle maniere les Peres Jésuites & plusieurs Catholiques furent chassez après la mort de Susnée ou Sultan Segued arrivée au mois de Novembre 1632. On trouvera beaucoup de particularitez de ce grand évenement dans les Lettres que Basilides écrivit au Patriarche Alphonse Mendez, & dans les réponses de ce Patriarche à ces mêmes Lettres, qui sont parmi nos preuves. Il n'est question ici que de ce qui regarde les Empereurs d'Ethiopie.

Basilides prit le nom d'Adiam Sagued, il mourut vers l'an 1664. ou 65. & eut pour successeur son quatriéme fils Jean, nommé Aelaf Sagued mort en 1680. Son fils Jaso Adiam Sagued ou Ayasous commença à regner cette même année; c'est lui que Charles Poncet a guéri d'une maladie qu'on ne nomme point. Il a été dépoüillé de ses Etats par son fils Taklimanout en 1706. Ce dernier Prince n'a pas joüi long tems du fruit de son crime, ses propres troupes l'ont massacré en 1709. & ont mis son frere Tifilis à sa place. Son regne n'a pas été plus long que celui de son prédecesseur. Son principal Ministre, nommé Oustas fils d'une sœur

de

de Joso Adiam Segued, se revolta & monta sur le trône, mais comme il n'étoit pas de la famille Royale, les Abissins ne l'y ont pas souffert, & ils ont reconnu pour leur Roi David, autre fils d'Ayasous, ou Adiam Sagued, comme nous l'apprenons par Lettres écrites de Mocca au mois de Juin 1718. Il y eut un grand massacre en Abissinie au commencement du regne de David, qui doit avoir été reconnu Roi vers les premiers mois de l'année 1714.

Quoique le Royaume soit héréditaire, le Roi régnant peut choisir son successeur dans sa famille, & s'il ne le fait pas, les Grands du Royaume sont en droit d'élire celui de la Maison Roïale qu'ils croïent le plus propre pour les gouverner. Autrefois on tenoit les Princes comme prisonniers sur la montagne de Guexen; on s'informoit des mœurs & des inclinations de chacun d'eux, & lorsqu'on étoit convenu du Prince qu'on devoit placer sur le trône, le Viceroi ou Gouverneur de Tigré alloit avec quelques-uns des principaux & une partie des troupes prendre le nouveau Roi. Le Gouverneur rangeoit son monde au pied du rocher, & avec les premiers il montoit au logis du Roi élû, lui attachoit une boucle d'or à l'oreille, ce qui étoit la premiere marque de sa dignité; ensuite on mandoit à tous les autres Princes de venir reconnoître leur Roi & le saluer. Ces Princes étoient aussi-tôt renfermez, le nouveau Roi descendoit au pied de la montagne & se montroit à ses troupes. Les principaux Officiers, pied à terre, le saluoient, puis le conduisoient dans la tente qu'on lui avoit préparée. Il y entroit à cheval, puis étant descendu, un des principaux Ecclesiastiques l'oignoit d'une huile de senteur, pendant que tous les Prêtres chantoient des Pseaumes; on le couvroit d'un manteau royal, on lui mettoit la Couronne sur la tête, & une épée nuë à la main, & on le plaçoit dans son trône; ensuite le Grand-Aumônier montoit sur un lieu élevé & annonçoit au peuple & à

Susnée ou Malac Segued, arriere petit-fils d'Onag-Segued, lui disputa la Couronne. Cette guerre dura environ deux ans. Le parti de Jacques paroissoit toûjours le plus fort, mais Susnée joignant l'adresse à la valeur, remportoit de tems en tems quelque avantage sur lui; enfin l'affaire fut décidée par un combat qui se donna le 10. de Mars 1607. où le Sultan Jacques & l'Abuna Pierre demeurerent sur la place percez de coups. Susnée eut le même penchant pour la Réligion Romaine, qu'avoit eû Zadenghel & fut plus heureux.

Plusieurs Jésuites Portugais passerent en Ethiopie. La Réligion Catholique y fit de très-grands progrez; & elle y seroit aujourd'hui florissante, si son fils Basilides avoit eu les mêmes sentimens. On a vû dans la Rélation du Pere Jerôme Lobo la revolution qui arriva en Abissinie, au sujet de la Réligion, & de quelle maniere les Peres Jésuites & plusieurs Catholiques furent chassez après la mort de Susnée ou Sultan Segued arrivée au mois de Novembre 1632. On trouvera beaucoup de particularitez de ce grand évenement dans les Lettres que Basilides écrivit au Patriarche Alphonse Mendez, & dans les réponses de ce Patriarche à ces mêmes Lettres, qui sont parmi nos preuves. Il n'est question ici que de ce qui regarde les Empereurs d'Ethiopie.

Basilides prit le nom d'Adiam Sagued, il mourut vers l'an 1664. ou 65. & eut pour successeur son quatriéme fils Jean, nommé Aelaf Sagued mort en 1680. Son fils Jaso Adiam Sagued ou Ayasous commença à regner cette même année; c'est lui que Charles Poncet a guéri d'une maladie qu'on ne nomme point. Il a été dépoüillé de ses Etats par son fils Taklimanout en 1706. Ce dernier Prince n'a pas joüi long tems du fruit de son crime, ses propres troupes l'ont massacré en 1709. & ont mis son frere Tifilis à sa place. Son regne n'a pas été plus long que celui de son prédecesseur. Son principal Ministre, nommé Oustas fils d'une sœur

de

d'Ethiopie n'eſt qu'un chapeau chamarré de galons d'or & d'argent, ſurmonté d'une croix & doublé de velours bleu. Comme les Abiſſins ont vû dans leurs Egliſes des tableaux du couronnement de leurs Rois, où un Ange tient la couronne ſuſpenduë, ils ſe ſont imaginez qu'elle eſt tombée ou deſcenduë du Ciel; & cette opinion n'eſt pas nouvelle, puiſque l'Evêque d'Aſmonin qui vivoit vers la fin du dixiéme ſiécle, en parle comme d'une choſe dont on ne doutoit pas.

Les Rois d'Ethiopie ayant eu autrefois pluſieurs Princes tributaires, conſervent encore aujourd'hui le titre d'Empereur ou de Roi des Rois d'Ethiopie, *Negûça nagaſt zaitjopja*, & lorſqu'on lui parle en Langue Amharique, on lui dit, *Hatzeghê*, ce qui répond à peu près à nôtre terme de Sire, dont nous ne nous ſervons que pour nos Rois.

Les Empereurs d'Ethiopie, en montant ſur le trône, ne quittent pas leur nom, mais ils en ajoûtent un autre à celui qu'on leur a donné à leur Baptême. David, par exemple, qui le premier a envoyé des Ambaſſadeurs en Portugal, avoit pris le nom d'Onag-Segued, Claude ſon fils prit celui d'Atzna Segued, Suſnée ſe fit appeller d'abord Melac Segued, puis Sultan Segued; ce nom de Segued, qui eſt comme héréditaire, veut dire vénérable. Le ſçeau des Empereurs d'Ethiopie eſt un lion tenant une croix avec cette legende, *vicit leo de Tribu Juda*.

Quoique les Empereurs d'Ethiopie ayent ordinairement pluſieurs femmes, il n'y en a pourtant qu'une qui ait le nom de Reine, & qu'on appelle par honneur Iteghé: elle ne prend pas ce nom d'elle-même. Lorſque l'Empereur ſon époux veut bien l'honnorer de ce titre, on la va prendre dans ſa tente; on la conduit parée magnifiquement dans celle du Roi, & le Roi l'ayant fait aſſeoir à ſes côtez, un des premiers de la Cour crie à haute voix, que le Roi vient de faire ſa ſervante une telle, Reine, & depuis ce tems-là elle eſt honnorée

l'armée qu'ils faisoient regner un tel. Tous répondoient par de grands cris de joïe en donnant mille benedictions, & souhaitant toutes sortes de prosperitez au nouveau Roi. Quoique cette cérémonie, de la maniere que la rapporte Tellez, se fasse dans la tente du Roi, on la recommence, ou on la fait d'abord dans l'Eglise d'Axum ou Axuma. Susnée fut couronné l'an 1609. avec ces circonstances particulieres. Le Roi ayant campé son armée près d'Axuma, il y entra à cheval suivi de ses principaux Officiers: tous étoient richement parez, le Roi l'étoit beaucoup plus qu'aucun de sa Cour. * Il avoit une veste d'un damas cramoisy avec une ceinture, & par-dessus une grande robe d'un très-beau brocard, les manches fort larges, mais serrées sur le poignet. Etant à deux portées de mousquet de l'Eglise, il mit pied à terre, & trouva de jeunes filles qui tenoient un cordeau tendu à travers de la ruë pour l'empêcher de passer. Elles lui demanderent jusqu'à trois fois, qui il étoit, il se retira en arriere à la premiere demande & répondit qu'il étoit le Roi de Jerusalem ou de Sion. Les filles répondirent qu'il n'étoit pas leur Roi. A la troisiéme demande le Roi tira son épée, coupa le cordeau, & toutes les filles crierent qu'il étoit véritablement leur Roi, le Roi de Sion; alors on entendit le bruit des tambours, des trompettes & des autres instrumens. On fit plusieurs décharges de mousqueterie & d'artillerie. L'Abuna, qui l'attendoit accompagné de tout le Clergé séculier & regulier, le reçût, & on commença à chanter plusieurs Pseaumes en conduisant le Roi à l'Eglise; il s'arrêta à l'entrée où se fit la cérémonie du couronnement de la maniere qu'on l'a rapportée. Le Roi étant couronné entra dans le sanctuaire, entendit la Messe, communia; & après que tout cela fut fait, on le reconduisit à sa tente, qui étoit hors la ville avec toute l'armée. La Couronne de l'Empereur d'E-

* Tellez Liv. III. chap. 15.

d'Ethiopie n'est qu'un chapeau chamarré de galons d'or & d'argent, surmonté d'une croix & doublé de velours bleu. Comme les Abissins ont vû dans leurs Eglises des tableaux du couronnement de leurs Rois, où un Ange tient la couronne suspenduë, ils se sont imaginez qu'elle est tombée ou descenduë du Ciel; & cette opinion n'est pas nouvelle, puisque l'Evêque d'Asmonin qui vivoit vers la fin du dixiéme siécle, en parle comme d'une chose dont on ne doutoit pas.

Les Rois d'Ethiopie ayant eu autrefois plusieurs Princes tributaires, conservent encore aujourd'hui le titre d'Empereur ou de Roi des Rois d'Ethiopie, *Negûça nagast zaitjopja*, & lorsqu'on lui parle en Langue Amharique, on lui dit, *Hatzeghé*, ce qui répond à peu près à nôtre terme de Sire, dont nous ne nous servons que pour nos Rois.

Les Empereurs d'Ethiopie, en montant sur le trône, ne quittent pas leur nom, mais ils en ajoûtent un autre à celui qu'on leur a donné à leur Baptême. David, par exemple, qui le premier a envoyé des Ambassadeurs en Portugal, avoit pris le nom d'Onag-Segued, Claude son fils prit celui d'Atzna Segued, Susnée se fit appeller d'abord Melac Segued, puis Sultan Segued; ce nom de Segued, qui est comme héréditaire, veut dire vénérable. Le sçeau des Empereurs d'Ethiopie est un lion tenant une croix avec cette legende, *vicit leo de Tribu Juda*.

Quoique les Empereurs d'Ethiopie ayent ordinairement plusieurs femmes, il n'y en a pourtant qu'une qui ait le nom de Reine, & qu'on appelle par honneur Iteghé: elle ne prend pas ce nom d'elle-même. Lorsque l'Empereur son époux veut bien l'honnorer de ce titre, on la va prendre dans sa tente; on la conduit parée magnifiquement dans celle du Roi, & le Roi l'ayant fait asseoir à ses côtez, un des premiers de la Cour crie à haute voix, que le Roi vient de faire sa servante une telle, Reine, & depuis ce tems-là elle est honnorée

comme Reine. Si le Roi même son mari meurt, quoique celui qui lui succede ne soit que beau-fils de la Reine, ou ne lui soit rien, il la respecte toûjours comme sa mere, & tant qu'elle est en vie aucune autre ne peut porter le nom de Reine.

Jamais personne ne mange avec l'Empereur d'Abissinie, pas même la Reine; & il n'y a que deux ou trois Pages nécessaires pour le servir qui ayent l'honneur de le voir manger. La Reine au contraire mange avec beaucoup de Dames.

Autrefois les Princes, qui pouvoient avoir des droits ou prétentions à la Couronne, étoient releguez & tenus sous bonne garde sur le mont-Guexen, comme on l'a dit; cette coûtume a duré pendant deux cens ans, depuis l'an qu'Ighum Amlac remonta sur le trône jusqu'à Naod, pere de David, qui est le dernier qu'on ait tiré de cette prison pour le faire Roi. Naod eut plusieurs enfans, & un jour qu'il joüoit avec un qui pouvoit avoir huit à neuf ans, un Conseiller dit au Roi que cet enfant devenoit bien grand. L'enfant entendit ce que cela vouloit dire & regardant son pere, il s'écria en pleurant: Quoi ne suis-je crû que pour être envoyé à Amba-Guexen? Le pere touché de ce reproche déclara, de l'avis de tous les Conseillers, que les enfans des Rois des Abissins ne seroient plus élevez comme ils l'avoient été; & depuis ce tems on ne les tient plus sur cette montagne.

Pour les Princesses, qu'ils appellent Ozoray, elles n'ont toûjours eu que trop de liberté; & si on en croit diverses Rélations, elles vivent dans une espece de libertinage qui ne sçauroit s'accommoder avec la Réligion Chrêtienne, dont elles font profession. Elles changent de mari comme il leur plaît, souvent elles les font mourir; & elles ne causent pas moins de troubles par leurs intrigues, & pour contenter leurs passions folles, que les Princes les plus ambitieux en excitent pour monter sur le trône ou pour commander.

Au-

Autrefois les Empereurs d'Ethiopie ne se faisoient point voir à leurs peuples; ils ne se mêloient guéres du gouvernement de leur Etat, toute l'autorité étoit entre les mains de deux Officiers principaux qu'ils appelloient *Bahtuded*; c'est-à-dire, Ministre & favori. Cela est changé présentement; le Roi se montre à son peuple trois ou quatre fois par an; mais jamais on ne le voit manger; au moins il n'est vû que de ceux qui lui portent les morceaux à la bouche; & lorsqu'il donne audience, même aux Etrangers, il est caché derriere un rideau. Au lieu du *Bahtuded*, il a établi un Généralissime, qu'en langue du païs on appelle *Ras*, ou Chef, & sous lui deux maîtres de la maison, dont l'un se nomme *Belletenot Gueta*, & tous les Vicerois, Gouverneurs, Capitaines, Juges, relevent de lui; l'autre s'appelle *Dakak Belletenot Gueta*, & a inspection sur tous les Officiers de la maison.

L'autorité du Roi est si grande, qu'on peut dire qu'il est proprietaire du bien de tous ses sujets, & tel homme de quelque condition qu'il soit, a ensemencé son champ, qui n'est pas sûr d'en recüeillir le fruit. Le Roi en peut disposer quand & de la maniere qu'il lui plaît; toute la grace que peut esperer celui qu'on dépoüille, est qu'on lui donne quelqu'un pour estimer les frais qu'il a faits afin d'en être dédommagé; mais cet arbitre est toûjours porté pour le nouveau possesseur, parce qu'il suppose qu'il a plus de faveur que celui qu'on a dépossedé. Le vol est tellement autorisé en ce païs-là, qu'il y a un chef de voleurs qui achete cette charge, & paye tribut au Roi.

Avec tout cela, cet Empereur n'est pas fort riche; tout se paye en denrées, son plus considerable revenu consiste en une dixme qu'il leve de trois ans en trois ans sur tous les bestiaux. Il tire encore environ trois mille piéces de toile de coton. Les Gouverneurs achetent leurs Gouvernemens, & pour mieux dire le droit de piller les peuples, &

payent chaque année une certaine somme d'argent, ce qui ne se monte pas fort haut.

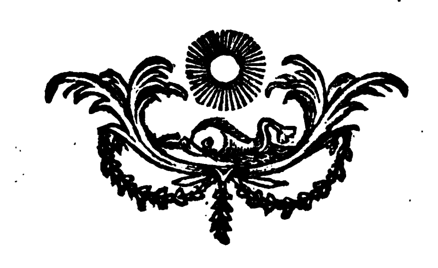
La Vice-Royauté de Tigré est la plus grande & la plus considerable de toutes. Elle contient plusieurs Gouvernemens; ceux qui les occupent ne payent tous ensemble qu'environ vingt-cinq mille livres par an; ceux de Dambée cinquante mille, les autres à proportion. Le Roi a beaucoup de terres, mais ils les abandonne aux Gouverneurs, qui se chargent, tant qu'il sont en place, de les faire valoir, & de tenir compte du produit. Les Provinces de Narea & de Goiam sont les seules d'où l'on tire de l'argent.

Comme tout le revenu de l'Empereur consiste en denrées & en terres, il ne peut payer les troupes que de ce qu'il a; il leur donne donc des terres, & si elles ne suffisent pas, il distribuë du bled à ses soldats.

L'Empereur d'Ethiopie peut mettre quarante mille hommes sur pied; sçavoir environ cinq mille chevaux, & le reste d'infanterie. Les Abissins ne sçavent pas encore se servir d'armes à feu. Ils en ont peu & beaucoup moins de poudre; ils n'ont pour la plûpart que des demi-lances & demi-piques, & des boucliers. Quelques cavaliers, au lieu de boucliers qui leur paroissent très-incommodes, ont des cottes de maille & des cabacins. Comme ils campent presque toûjours, ils sont peu embarrassez dans leurs marches, quoiqu'ils traînent avec eux femmes & enfans. Une armée de dix mille hommes est au moins de trente à quarante mille personnes qui vivent comme elles peuvent. Heureusement il n'y a point de gens qui souffrent la faim, la soif, le chaud, la pluie comme eux; ils sont forts & robustes & assez adroits, mais ils combattent sans ordre. Ils ne sçavent ce que c'est que bataillon ni escadron; & dans un jour d'occasion, la confusion se met bien-tot parmi toutes ces troupes. Si le Roi s'y trouve en personne, il a toûjours autour de lui toute la fleur de la noblesse.

Après

Après avoir parlé de la guerre, il eſt juſte d'expliquer de quelle maniere ſe rend la Juſtice. On ne connoît en ce païs-là ni Avocats, ni Procureurs; on ne ſçait ce que c'eſt que procès par écrit, le demandeur & le défendeur conviennent de prendre ou le premier qu'ils rencontreront, ou quelqu'autre; s'ils ne peuvent convenir, ils vont devant le Gouverneur qui eſt aſſis, les écoute & prononce. Ils peuvent en appeller, mais communément l'appellant en eſt pour les frais. S'il s'agit d'un meurtre, il y a des Juges établis pour en connoître; ſi l'accuſé eſt convaincu, on le livre aux parens du mort, qui en uſent comme il leur plaît; mais ſi le meurtrier ne peut ſe découvrir, tous ceux qui ſont dans le voiſinage du lieu où le meurtre eſt commis, ſont obligez de ſe racheter & payent une groſſe amende.





DISSERTATION VI.

DE LA

MER ROUGE,

& de la navigation des flottes de Salomon.

LE Patriarche Alphonse Mendez & le Pere Jérôme Lobo, ayant parlé de la Mer rouge dans leur Histoire d'Ethiopie, & le Pere Baltazar Tellez ayant encore traité la même matiére, j'ai crû que je ne pouvois pas me dispenser d'examiner ce qu'ils en ont dit. Tous trois ont rapporté les opinions de ceux qui en ont écrit avant eux, & les ont refutées pour en établir une autre qui ne me paroît pas avoir plus de fondement. Les deux prémiers disent que s'étant allez promener plusieurs fois sur la Mer, pendant qu'ils étoient prisonniers à Maçua & à Süaquem, ils prenoient plaisir dans les lieux où elle leur paroissoit rouge, de faire plonger un Indien qui les servoit, & que cet Indien leur rapportoit toûjours du Gouëmon, & que ce Gouëmon étant arraché l'eau étoit de la même couleur que par tout ailleurs,

On-

On ne nie pas qu'il n'y ait beaucoup de Gouëmon dans la Mer rouge, que cette herbe ne la fasse paroître d'une autre couleur qu'elle n'est naturellement, mais il y a peu d'apparence que sur une cause si legere, toutes les nations du monde soient convenuës de donner le nom de Mer rouge au Golphe Arabique.

Le Pere Baltazar Tellez remarque que, quoique Moïse parle souvent de la Mer rouge, il ne l'appelle jamais ainsi. D'où il conclud que n'ayant eu ce nom que depuis que les Juifs furent sortis d'Egypte, & que Pharaon eut été englouti sous les eaux avec toute son armée, elle pourroit bien avoir pris son nom de ce grand & miraculeux évenement. Il se fait lui-même cette objection, que les gens qui sont noïez ne versent pas beaucoup de sang, & il y répond comme il peut.

* Mr. Bochard a ouvert un sentiment que Mr. Ludolf a suivi, & qui me paroît le meilleur de tous, le voici. On lit dans la Genese, chapitre XXV. qu'Edom veut dire roux, & c'est avec assez de vrai-semblance que quelques Sçavans prétendent aujourd'hui que c'est de-là que la Mer rouge a tiré son nom. Il est certain par l'Ecriture que cette mer baignoit le païs d'Edom; & Fuller croit que ce Roi *Erythra* ou *Erythraus*, que les Grecs disent avoir donné le nom à la mer Erythrée ou Mer rouge, n'est autre qu'Esaü qui fût appellé Edom, depuis qu'il eût cedé son droit d'aînesse pour des lentilles. Il n'est rien de plus ordinaire que d'appeller la mer du nom du païs qui en est le plus proche; ainsi nous lisons dans le troisiéme Livre des Rois, que Salomon a fait bâtir des Navires à Asiongaber, qui est proche d'Ailaïth, sur les bords de la Mer rouge dans le païs d'Edom.

Le Pere Hardoüin, Jesuite d'une très-profond[e] érudition, croit avoir de fortes raisons pour n'êtr[e] pas de ce sentiment, & avoir découvert par s[a] gra

* Phal. part. 2. liv. 2. ch. 16.

grandes lectures, qu'on avoit donné le nom de Mer rouge à l'Ocean meridional, avant qu'on eût ainsi appellé le Golphe Arabique. * *Vossii conjectura subscriberem de appellatione maris Rubri ab Edom sive Idumeo esse derivatam, quoniam Hebrais* אדם *rubuit sonat. Si Arabico sinui primùm, a quo Idumaa haud procul abest, non ipsi Oceano Meridiano id nomen esse inditum scriptores vetustos evolventi constaret.* Ce sçavant homme nous pardonnera, si nous disons qu'on peut fort bien avoir donné au Golphe Arabique un nom qui lui étoit commun avec l'Ocean meridional.

Parmi tant de raisons que Pline rapporte sur ce nom de Mer rouge donné au Golphe Arabique, il dit que ce Golphe peut avoir été appellé Mer rouge, ou Erythrée du Roi Erythra. † *Irrumpit deinde, & in hac parte geminum mare in terras, quod Rubrum dixere nostri, Graci Erythraum, à Rege Erythra.* Il rapporte encore les sentimens de ceux qui ont écrit avant lui & ne décide rien, *aut (ut alii) solis repercussu talem reddi colorem existimantes: alii ab arenâ terrâque, alii tali aqua ipsius naturâ.*

Il y a assez d'apparence que ces flottes de Salomon, qui partoient du païs d'Edom, ont rendu cette mer encore plus fameuse, & lui ont donné le nom d'Edom qu'elle porte depuis si long-tems, & sous lequel elle est connue par toutes les Nations du monde.

Il seroit peut-être inutile de parler davantage de la navigation que faisoient ces flottes, si nous ne croïons qu'elles ont trouvé dans l'une & dans l'autre Ethiopie toutes les richesses dont elles revenoient chargées. On a crû, comme elles mettoient trois années à leurs voyages, qu'elles ont été beaucoup plus loin. Tous les Sçavans qui ont parlé des flottes de Salomon, ont été aussi occupez à éta-

* *Not. in Plin. hist. l.* VI. *c.* 23. *n.* 28.
† *Plin. Ibid.*

à étaler leur érudition, qu'à chercher la vérité. Ils ont bâti des systêmes à leur fantaisie, ils les ont appuyez de diverses citations, & de raisonnemens vagues & peu solides; ce qui arrive presque toûjours lorsqu'on veut supposer des faits incertains. Quelques-uns de ces Ecrivains, à cause du mot *Parvaim* ont voulu que ces flottes allassent au Perou, d'autres à l'Isle S. Domingue, plusieurs à Malaca; & de ce dernier nombre sont, outre ceux que cite Mr. Bochard, Gaspard Barrera, & un Espagnol dont le nom ne m'est pas connu. L'un & l'autre ont traité cette matiere à fond. L'ouvrage du premier est entre les mains de tout le monde. Je posséde le dernier qui est MS. Il y a plusieurs petites cartes tracées pour marquer la route que faisoient ces flottes, & les lieux où elles s'arrêtoient.

Mr. Bochard, après avoir examiné soigneusement les raisons de ceux qui prétendent que c'est Malaca, s'est déclaré pour l'Isle de Ceylan; je crois que si ces Sçavans avoient lû l'Histoire de l'Ethiopie orientale du Pere Jean Dos-Santos, ils auroient fait quelqu'attention à ce qu'il dit, Liv. II. chap. 11. 12. 13. 14. de cette Histoire. Il prétend que ce qu'on appelle aujourd'hui *Afura* est à la hauteur de Sofala, mais à deux cens lieuës dans les terres, & où l'on remonte par la riviére de Cuama. Nous traduirons ici ce que ce Réligieux a écrit là-dessus; mais il est à propos de le faire connoître auparavant.

Le Pere Jean Dos-Santos, Réligieux Dominicain, partit de Lisbonne avec treize Réligieux de son Ordre, au mois d'Avril de l'année 1586. Il arriva à Mozambique le mois d'Août suivant, il fut aussi-tôt emploïé aux Missions de ce païs-là. Ses Superieurs l'envoyerent à Sofala, qui étoit le principal lieu de sa résidence, mais d'où il alloit sans cesse d'un lieu à un autre: il a passé onze années entieres dans ces penibles fonctions, ne se donnant aucun repos. Pendant ce tems, il a fait plu-

plusieurs voyages de Sofala à Mozambique, qui sont à cent soixante lieuës l'un de l'autre, il a pénétré deux cens lieuës dans les terres en remontant la riviére de Cuama jusqu'à Teté, où les Peres Dominicains avoient une résidence, qui, à ce qu'on dit, est occupée aujourd'hui par les Peres Jésuites, de même que celle de Sene. Il a fait imprimer à Evora en 1609. ce qu'il avoit pû apprendre dans ses Missions, & il a donné à son ouvrage le titre d'Ethiopie orientale, qu'il a divisée en cinq Livres. Voici ce qu'il dit.

La forteresse de Sofala est par les trente-deux dégrez & demi du sud sur la côte de l'Ethiopie orientale près de la mer, & à l'embouchure d'une riviére de même nom; cette riviére a sa source dans les païs de Mocarangua à cent lieuës de là. Elle passe par Zimbaoe, séjour ordinaire du Quiteve ou Roi du païs. Les habitans de Sofala remontent cette riviére avec leurs marchandises, & vont jusqu'à Manica, qui est à soixante lieuës dans les terres; ils y vendent leurs denrées, & rapportent de la poudre d'or. A trente lieuës de Sofala est le riche & fameux fleuve de Cuama, que les Cafres appellent Zambese. On ne sçait point où est sa source; la tradition du païs est que vers le milieu de l'Ethiopie il y a un grand lac d'où sortent plusieurs fleuves, & que le Cuama en est un, que dans le païs on l'appelle Zambese d'un village de même nom par où il passe en sortant de ce lac. Ce fleuve est très-rapide, & à quelques endroits il a plus d'une lieuë de large; il se partage en deux branches à trente lieuës de son embouchure, & chaque branche paroît aussi grande que le fleuve avant sa division. La principale branche s'appelle Luabo; elle se divise encore en deux autres branches, dont l'une se nomme le vieux Luabo, & l'autre le vieux Cuama; une autre branche moins forte s'appelle Guilimane, ou la riviére des Bons-Signaux, ou des Bonnes-Marques, parce que Vasco de Gama trouva là quelques marques, par où il connut

connut qu'il n'étoit pas fort loin de Mozambique, où il esperoit prendre des pilotes pour achever sa Navigation jusqu'aux Indes. Il éleva là une colonne de pierre avec une croix & les armes de Portugal, & il donna à ce païs le nom de Saint Raphael. De la riviére de Guilimane, en sort une autre qu'on appelle Linde, de sorte que cette grande riviére de Cuama ou de Zambese entre dans la mer par cinq embouchures; mais les Navires ne peuvent entrer que dans le Luabo & le Guilimane; ce dernier même n'est navigable que pendant l'hyver, lorsque les eaux sont grandes.

On peut remonter par le Luabo jusqu'au Royaume de Sacumbe, qui est beaucoup au-dessus du fort de Teté, où cette riviére tombe d'un fort haut rocher. Au-delà de cette chûte, on ne trouve que des roches qui la rendent impraticable pendant près de vingt lieuës, & jusqu'au Royaume de Chicoua, où sont les mines d'argent. On appelle cette riviére Airs, du nom de l'Isle qui est à son embouchure, & où l'on décharge toutes les marchandises qui viennent de Mozambique pour les charger sur des bâteaux plus legers, qui remontent jusqu'à Sene qui en est à soixante lieuës.

Cette riviére de Zambese se déborde pendant les mois de Mars & d'Avril, & engraisse les terres, comme le Nil inonde l'Egypte & la rend plus fertile & plus abondante.

Les Marchands de Teté descendent à Sene avec beaucoup d'or qu'ils vont prendre aux foires de Massapa dans le Royaume de Monomotapa, & on y en trouve toûjours une assez grande quantité, parce que près de là, est la grande & haute montagne de Fura ou Afura. On voit encore sur le haut de cette montagne des ruines de bâtimens qui étoient de pierres & de chaux, chose que l'on ne remarque nulle part ailleurs dans tout le païs des Cafres; les maisons même des Rois ne sont que de bois & de terre, & couvertes de chaume.

On tient par une ancienne tradition dans ce païs, que

que ces ruines sont des restes des magasins de la Reine Saba, que cette Princesse tiroit de cette montagne tout son or, que cet or descendoit par la riviére de Cuama dans la Mer d'Ethiopie, d'où on le portoit par la Mer rouge jusques sur les côtes de l'Ethiopie, qui est au-dessus de l'Egypte, & où regnoit cette Reine.

Le Pere Dos-Santos soutient cette tradition par l'autorité de Josephe, d'Origene & de Saint Jerôme, & par la croïance où sont encore les Abissins, que la Reine Saba étoit de leur païs, par le village qui porte encore son nom aujourd'hui, & qui n'est pas fort éloigné d'Axuma. D'autres tiennent que Salomon avoit fait bâtir ces magasins, & que c'étoit là qu'on prenoit cet or d'Ophir dont ses flottes étoient chargées; qu'il n'y a pas une grande différence entre Afura & Ophir, que ce n'est proprement qu'un dialecte différent, que le tems & les diverses manieres de prononcer de chaque païs peuvent avoir introduit. Il est très-constant qu'il y a beaucoup d'or & très-fin autour de cette montagne, qu'on peut aisément le transporter par le moyen de cette riviére, comme font aujourd'hui les Portugais, & comme faisoient avant eux les Mores de Mozambique & de Guiloa, & que de même qu'on le porte aujourd'hui aux Indes, on pouvoit le porter anciennement par la Mer rouge à Asiongaber, & de-là à Jerusalem.

Il ne faut point s'étonner, ajoûte le même Pere, si les flottes de Salomon étoient trois ans à leurs voyages. Aujourd'hui que les Cafres qui trafiquent avec les Portugais connoissent mieux le prix de l'or qu'ils ne faisoient, les barques qu'on envoye de Mozambique pour faire ce commerce, sont encore une année entiere, soit pour vendre les marchandises, soit pour ramasser ce qu'on doit aux Marchands. Autrefois la Navigation étoit moins aisée, les barques moins bonnes, les pilotes moins habiles qu'aujourd'hui, & si présentement les Pangaies ne sont pas chargées pendant le tems de la mousson, elles

elles sont obligées d'attendre une autre saison, de sorte que les barques de Mozambique ne tardent pas trop lorsqu'elles reviennent au bout de l'an. Et Sofala étant par les trente-deux dégrez & demi sud, Asiongaber par les 29. & demi nord, cette Navigation est de plus de deux mille lieuës pour aller & retourner. On ne peut naviguer que de jour, & presque toûjours la sonde à la main dans la Mer rouge, & il faut prendre les saisons dans la mer des Indes; les riviéres de Cuama sont difficiles à remonter, & d'Afura à la mer il y a environ deux cens lieuës. Il faut ramasser l'or & l'argent, de sorte qu'on ne doit pas s'étonner si les flottes de Salomon étoient trois années à leurs voyages; d'ailleurs ces flottes se chargeoient de beaucoup d'autres choses que de l'or & de l'argent. On trouve sur cette côte de l'ivoire, toute sorte de bois, des oiseaux, & des singes de plusieurs especes.

La seule chose qui embarrasse le Pere Dos-Santos, c'est qu'il n'a point vû de paons dans ce païs. Il prétend néanmoins qu'il y en a plus avant dans les terres, d'où l'on peut en avoir tiré. Ce Réligieux ignoroit apparemment que les Interprêtes ne sont pas d'accord sur la signification du mot *Thukkiim*, que si plusieurs croyent que ce sont des paons, d'autres pensent que ce sont des perroquets, & quelques-uns des singes, de sorte que le grand embarras du Pere Dos-Santos se réduit à rien.

L'argent est très-rare dans tout l'Orient. Il seroit difficile d'en trouver des mines plus abondantes que celles du Royaume de Chicoua, qui s'étend le long du Zambese au nord-est à Monomotapa. La forêt de Thebe, que traverse une riviére de même nom, est remplie d'arbres d'une beauté & d'une grandeur prodigieuse; on fait des bâtimens d'u[n] seul tronc d'arbre qui ont vingt brasses de lon[g].
Le sçavant Mr. Huet prétend que l'ivoire, que l[es] Navires de Salomon apportoient, n'étoit pas seu[le]ment des dents d'élephans, chose qui n'est [pas] trop commune sur cette côte d'Afrique, mais [que]
c'[est]

c'étoit des dents de cheval marin dont on fait beaucoup de cas, & le cheval marin n'eſt pas moins commun dans les riviéres de Cuama, ou de Zambeſe, & de Sofala, que l'élephant l'eſt dans les forêts & dans les plaines de toute l'Ethiopie. Il y a beaucoup d'ambre ſur cette côte, on pêche des perles près des Iſles de Bocicas. Enfin Salomon trouvoit aux embouchures des riviéres de Cuama & de Sofala, de l'or, de l'argent, de l'ivoire, du bois, & généralement tout ce que ſa flotte lui rapportoit, à l'exception des pierreries qu'elle alloit chercher vers le Golphe Perſique.

On n'eſt pas moins en peine pour déterminer où étoit Tharſis, qu'où étoit Ophir. La plus commune opinion eſt que Tharſis proprement dite eſt la Betique, c'eſt-à-dire l'Andalouſie, & les Royaumes de Grenade & de Murcie dans l'Eſpagne, & que l'on peut auſſi entendre par Tharſis l'Afrique, & peut-être même la Mer en général ou toutes les côtes. Quelques-uns, & en plus petit nombre, veulent que Tharſis ſoit dans les Indes, & même vers la Chine, & chacun s'efforce d'appuyer ſon opinion d'un grand nombre d'autoritez; mais comme nous avons peu d'écrivains du tems de Salomon, qui ayent écrit ou de ſes Navigations ou de la Géographie, il me ſemble que l'on ne peut guéres apporter que des raiſons de vrai-ſemblance, & que les témoignages de Strabon, de Joſephe, de Pline, d'Heliodore, & de tant d'autres écrivains qui ont écrit ſur ces matieres, peuvent plus ſervir à faire connoître l'érudition de ceux qui les citent, qu'à découvrir la vérité.

Strabon, Pline, Heliodore ne ſont ni contemporains, ni témoins oculaires, je crois qu'il faut s'en tenir à l'Ecriture Sainte, & l'expliquer par elle-même. Cela ſuppoſé, qu'on confere le Pſeaume 71. de David, avec ce que nous liſons dans le troiſiéme Livre des Rois, chap. IX. verſ. 26. & 28. chap. X. verſ. 11. & 22. dans les Paralipomenes, chap. IX. verſ. 21. chap. XX. verſ. 36. dans Judith, chap.

chap. II. verſ. 13. on trouvera que Tharſis étoit en Arabie. David dit que les Ethiopiens ſe proſterneront devant le Seigneur, que ſes ennemis lêcheront même la terre, que les Rois de Tharſis & les Iſles feront leurs offrandes, que les Rois d'Arabie & de Saba apporteront leurs préſens.

On ne peut diſconvenir que ce Pſeaume ne ſoit une Prophétie de la naiſſance de Jeſus-Chriſt, & de la maniere dont ſa Divinité a été reconnuë par les Mages. Or ces Mages n'étoient pas d'un païs fort éloigné les uns des autres. La myrre, l'encens, l'or qu'ils ont offert, marquent aſſez qu'ils étoient de l'Arabie, & du païs des Sabéens; David le dit lui-même. Les flottes de Salomon qu'on armoit à Aſiongaber alloient à Ophir & à Tharſis, ou par détachement où enſemble. Celles de Joſaphat qui périrent dans ce Port, devoient faire la même route & le même commerce. *Rex vero Joſaphat fecerat claſſes in mari, quæ navigarent in Ophir propter aurum & ire non poterant, quia confractæ ſunt in Aſion-Gaber*, lib. III. Reg. cap. XXII. verſ. 49. *& particeps fuit ut facerent naves, quæ irent in Tharſis: feceruntque claſſem in Aſiomgaber.* Paralip. lib. II. cap. XX. verſ. 36.

Il ſemble que l'Ecriture confonde ici Tharſis & Ophir, parce que c'étoient les mêmes Navires qui alloient à l'un & à l'autre; ſoit qu'ils ſe fuſſent ſéparez à la ſortie de la Mer rouge, ſoit que la diviſion ſe fit ou à Sofala ou ailleurs, ils revenoient toûjours de compagnie, en ſorte qu'on appelloit cette flotte ou la flotte d'Ophir, ou la flotte de Tharſis, comme on voit qu'on marque indifféremment ces deux lieux dans l'Ecriture Sainte, en parlant de la deſtination de ces Navires.

Lorſqu'Holopherne marcha pour aſſiéger Bethulie, il trouva après avoir traverſé la Cilicie, que les montagnes étoient occupées par les Juifs. Il fit un grand tour, il ſaccagea la riche ville de Melothi. Il ravagea les terres de Tharſis & des Iſmaëlites, & enleva les habitans. Tharſis eſt donc dans l'Arabie,

bie, & je crois que ce païs & celui de Saba en faisoient une partie, & que quand David dit, *Les Ethiopiens se prosterneront devant lui, les Rois de Tharsis, ceux de Saba, les Isles lui feront des présens,* il parle particulierement de l'Arabie connuë autrefois sous le nom d'Ethiopie, comme nous l'avons remarqué, laquelle s'étend le long de la Mer rouge, jusqu'au Golfe d'Ormus; & que c'est là que les flottes de Salomon alloient chercher les pierreries, & tout ce qu'Ophir & la côte de Sofala ne pouvoient leur fournir.

Il n'y a nulle apparence que dans un tems où la navigation étoit fort ignorée, des Vaisseaux sortis d'Asiongaber se soient éloignez des côtes; qu'ils ayent doublé le Cap de Bonne-esperance, passé & repassé la Ligne, rangé des païs incultes & barbares, pour aller chercher tout ce qu'on trouvoit assez près d'Asiongaber, presque sans frais, sans risque & commodément.

Le tems de trois ans qu'on employoit pour des voyages si courts ne paroîtra pas trop long, si on fait réflexion qu'ils alloient le long des terres, que la navigation est difficile, qu'étant à Sofala il falloit remonter des riviéres pleines de rochers, abbattre & façonner les bois que ces Vaisseaux apportoient.

Si on dit que Jonas voulant aller à Tharsis s'embarqua à Joppé, aujourd'hui Jaffa port de la Palestine dans la Mediterannée, pour aller à Tharsis, & qu'ainsi le Vaisseau qui le portoit étoit obligé de faire tout le tour de l'Afrique; nous répondrons qu'il peut y avoir eû un autre Tharsis, mais que quand ce seroit le païs dont nous parlons, Jonas peut fort bien s'être embarqué à Joppé pour passer à quelque lieu plus proche de la Mer rouge. Enfin comme on ne peut parler sur ces sortes de matieres que par conjecture, j'ai crû que celles que je viens de rapporter sont pour le moins aussi vraisemblables que les raisonnemens que d'autres Ecrivains ont employez & employent encore tous les jours.



DISSERTATION VII.

DE LA

REINE DE SABA.



L n'eſt pas moins difficile de déterminer le lieu où étoit cette Reine du Midi, ſi fameuſe par la viſite qu'elle rendit à Salomon, & par ce que le Sauveur du monde a dit d'elle, que de marquer où étoient Tharſis & Ophir. On vient de voir ſur le témoignage du Pere Dos Santos que les peuples ſauvages d'Afrique, qui ne ſçavent rien de toutes les diſputes qui partagent nos Sçavans, croient que cette Princeſſe faiſoit ſon ſéjour ordinaire chez eux, & montrent encore les ruïnes de ſon Palais. Ceux qui ont été en Abiſſinie ſont dans le même ſentiment; cependant preſque tous les plus habiles Interprêtes veulent qu'elle ait demeuré particulierement dans cette partie de l'Arabie heureuſe, connuë ſous le nom d'Yemen. Comme l'Ecriture-Sainte ne la déſigne par aucun nom, & que Jeſus-Chriſt dit ſeulement que la Reine du Midi s'élevera au jour du jugement, chacun s'eſt donné la liberté de lui

donner un nom, & de lui assigner une demeure.

Le Pere Nicolas Godigno dit qu'on l'appelle Nicanta, Nitocris, Nicaula, & Makeda. Il a oublié que les Abissins la nomment Belkis, qu'ils disent qu'elle étoit fille de Hod-had Roi des Homerites. Les Ethiopiens ou Abissins la nomment conformément à l'Ecriture Neghesta Azeb, la Reine du Midi. Ils veulent, aussi-bien que les Arabes, qu'elle ait été femme de Salomon. Plusieurs Interprêtes modernes, qui favorisent ce sentiment croyent que Salomon ayant épousé des femmes de Madian & d'Egypte, n'aura pas refusé de prendre pour femme une Princesse qui venoit de si loin, attirée seulement par la réputation de sa sagesse; en effet un mariage de plus ne paroît pas une affaire pour un Prince qui avoit tant de femmes, & tant de concubines. On prétend qu'elle retourna grosse en son païs, & qu'elle y accoucha d'un fils qu'elle éleva jusqu'à ce qu'il fut en âge d'avoir des maîtres & de profiter de l'exemple & des leçons de Salomon; qu'elle l'envoya alors à Jerusalem pour y être élevé auprès de lui; qu'il y passa plusieurs années; qu'il fut oint & sacré dans le Temple; qu'en mémoire de son ayeul, il prit le nom de David; qu'étant de retour & parvenu à la Couronne, il introduisit la Réligion Juive dans ses Etats; que c'est de-là que sont venuës tant de cérémonies Juives qui se conservent encore parmi les Abissins; de sorte que ces peuples semblent avoir un interêt particulier de soûtenir que la Reine de Saba étoit leur Reine, puis qu'ils veulent que leurs Rois descendent d'elle & de Salomon en droite ligne. Je crois ne pouvoir mieux faire que de rapporter ici fidelement ce que le Patriarche Alphonse Mendez en a écrit.

„ Les Annales du païs, dit-il, & la tradition „ commune nous assurent qu'après plusieurs sie„ cles, les Abissins ont eû une Reine qui avoit „ toutes les qualitez des plus grands hommes. Ils „ la nomment Maguéda, d'autres Nicaula; c'est

„ celle

„ celle même qui par l'envie qu'elle eut de con-
„ noître Salomon, dont elle entendoit dire tant
„ de merveilles, l'alla trouver l'an vingtiéme de
„ son regne & du monde 2979. Elle lui porta
„ plusieurs présens. Elle eût un fils dont elle ac-
„ coucha en chemin, lorsqu'elle revenoit; elle
„ appella ce fils Menelech, c'est-à-dire un autre
„ lui-même. Après avoir gardé cet enfant quel-
„ ques années auprès d'elle, elle l'envoya à Salo-
„ mon afin d'achever de l'instruire; le pere en prit
„ soin, il le fit sacrer dans le Temple, & Mene-
„ lech à son sacre prit le nom de David, en mé-
„ moire de son ayeul; bien-tôt après Salomon le
„ renvoya à la Reine, & mit auprès de lui plu-
„ sieurs Docteurs de la loi de Moïse, & grand
„ nombre des plus considerables de sa Cour. Aza-
„ rias, fils du Grand-Prêtre Sadoc, étoit chef de
„ toute cette famille Juïve, qui accompagna Me-
„ nelech David. Il vola & emporta avec lui l'Ar-
„ che & une des Tables de la Loi, qu'on conser-
„ ve encore dans l'Eglise d'Axuma, qui est la pre-
„ miere & la plus considerable d'Abissinie. Ce
„ n'est pas mon dessein, continuë le Patriarche,
„ de défendre toutes ces fictions, & particuliere-
„ ment ce que les Abissins racontent de l'Arche &
„ d'une des Tables de la Loi; mais si parce qu'on
„ rejette plusieurs faussetez dont les commence-
„ mens de l'Histoire Romaine sont mêlez, & qu'on
„ ne croit pas que Romulus soit fils de Mars & de
„ Rhea Silvia, qu'il ait été allaité & nourri par
„ une louve; il ne s'ensuit pas qu'il n'ait pas été
„ le fondateur de Rome; de même on ne peut
„ pas dire, pour quelques fictions qui se trouvent
„ parmi les traditions dés Abissins, qu'il n'y ait
„ rien de vrai dans leur Histoire, que la Reine de
„ Saba n'ait pas regné en Ethiopie, qu'elle n'ait
„ pas eû un enfant de Salomon. C'est néanmoins
„ ce que prétend le sçavant Pineda, & ce qui
„ m'engage malgré l'estime que je fais de sa per-

„ ſonne & l'étroite amitié qui eſt entre nous, à
„ entrer en lice avec lui ſur cette matiere; je ne
„ vois pas pourquoi on ne trouvera pas dans ce
„ voyage de la Reine du midi, dans ſon mariage
„ avec Salomon, dans ſa groſſeſſe, le même my-
„ ſtere que les Peres ont remarqué dans ce qui
„ s'eſt paſſé entre David & Bethſabée & dans la
„ naiſſance de Salomon."

„ Toutes les difficultez de Pineda ſe reduiſent à
„ dire qu'elle ſe nomme la Reine de Saba, que
„ c'eſt par la réputation de Salomon qu'elle eſt
„ attirée, qu'elle a une ſuite qui eſt plus ordinaire
„ aux Princes des Arabes qu'à ceux d'Ethiopie;
„ qu'elle a beaucoup de chameaux, qu'elle ap-
„ porte des aromates, de l'or, des pierres pré-
„ cieuſes, que ſon Royaume eſt appellé le Royau-
„ me du midi, qu'elle vient des extrémitez de
„ la terre, que c'eſt une femme qui a la Cou-
„ ronne, toutes choſes, dit Pineda, qui prou-
„ vent que cette Reine étoit d'Arabie & nulle-
„ ment d'Abiſſinie.

„ Le nom de Saba eſt auſſi équivoque que ce-
„ lui d'Ethiopie, & ne convient peut-être guéres
„ moins à l'Abiſſinie qu'à l'Arabie, Iſaïe, (*a*)
„ chap. XLIII. verſ. 3. & chap. XLV. verſ. 14.
„ donne le nom de Saba à l'Ethiopie, qui eſt au-
„ deſſus de l'Egypte. Si les flottes, que Salomon
„ avoit ſur la Mer rouge, ont porté ſon nom en
„ di-

(*a*) Iſaïe dit ſeulement : *Quia ego Dominus Deus tuus ſanctus Iſraël, ſalvator tuus, dedi propitiationem tuam Ægyptum, Æthiopiam, & Saba pro te*, cap. XLIII. verſ 3.

Labor Ægypti & negotiatio Æthiopia, & Sabaim viri ſublimes ad te tranſibunt, & tui erunt. cap. XLV. vſ. 14.

Ici l'Ethiopie ſe peut également entendre de l'Arabie comme de l'Abiſſinie, & je croi qu'Iſaïe parle de l'Arabie.

Les Arabes étoient plus voiſins par leur païs qui étoit contigu au Royaume de Salomon que par la Mer rouge.

„ divers endroits, si sa reputation a été si grande,
„ pourquoi n'a-t-elle pas pû passer aussi aisément
„ chez les Abissins que chez les Arabes? puisqu'ils
„ sont également voisins de la Mer rouge; que
„ ces peuples ont toûjours eu beaucoup de com-
„ merce & d'affinité, n'étant séparez que par ce
„ trajet de mer qu'on peut aisément faire en un
„ jour. Les Seigneurs Abissins marchent avec
„ plus de suite qu'on ne fait par tout ailleurs. Le
„ nombre des chameaux est si grand en ce païs-là
„ qu'étant dans le Royaume de Doara, nous
„ avons été arrêtez des demi-jours entiers à voir
„ défiler les caravanes des chameaux qui alloient
„ chercher du sel. Et quoiqu'il y ait plus d'en-
„ cens en Arabie, on en trouve aussi dans l'Ethio-
„ pie. Il y a d'excellente myrrhe, & beaucoup
„ de musc & de civettes. L'Ethiopie est assûré-
„ ment le païs (*b*) de l'or. Il n'est point de païs
„ au monde d'où on en puisse plus tirer que des
„ Royaumes qui sont le long des riviéres de Cua-
„ ma & de Sofala. Pline & quelques Historiens
„ remarquent que les belles pierres venoient au-
„ trefois d'Ethiopie. Et pour la situation du païs,
„ l'Ethiopie est plus meridionale à l'égard de Je-
„ rusalem que l'Arabie; l'Idumée est au midi à
„ la vérité, mais tout le reste de l'Arabie est à
„ l'orient, & il n'y auroit pas de raison que l'E-
„ vangile, après avoir dit que les Mages qui sont
„ venus adorer Jesus-Christ, sont partis d'orient,
„ allât dire que ce même païs, qui est celui des
„ Homérites ou Sabéens, est au midi. Si donc
„ la Reine de Saba, qui est allée voir Salomon,
„ est appellée la Reine du midi, elle n'est pas la
„ Reine des Sabéens. Et quoique ces peuples tou-
„ chent à la mer des Indes, ils sont bien moins

 „ éloi-

b L'Ethiopie prise dans toute son étenduë & telle qu'elle pouvoit être autrefois, a beaucoup d'or; mais l'Abissinie n'en a point, ou en a fort peu.

„ éloignez que les Ethiopiens dont l'Empire s'est
„ étendu jusqu'aux extrémitez de l'Afrique; c'est
„ pourquoi Isaïe, en parlant des Nations qui de-
„ meurent au-delà des fleuves d'Ethiopie, dit que
„ c'est un peuple après lequel il n'y en a point
„ d'autre. S'il est vrai qu'aujourd'hui les filles ne
„ peuvent parvenir à la Couronne, il ne s'ensuit
„ pas que ç'ait toûjours été la même chose, &
„ les femmes même, quoiqu'elles ne regnent pas,
„ n'ont encore que trop de pouvoir dans ces païs-
„ là, comme les Missionnaires l'ont souvent
„ éprouvé.

Le Patriarche Alphonse Mendez, après avoir ainsi répondu aux objections de Pineda, convient & dit que les Abissins croyent si fermement que la Reine de Saba a vêcu & regné parmi eux, qu'il seroit dangereux de les en vouloir désabuser; que c'est sur cette croïance, que les Rois d'Abissinie se disent Rois d'Israël, (c) qu'il n'y a que les mâles capables de monter sur le trône, & toûjours les aînez des aînez; en sorte que la succession se régle par la ligne, & non par la proximité du sang, jusqu'à prendre des bâtards & même des bâtards adulterins: qu'on voit près d'Axuma deux villages, dont l'un se nomme *Adega David*, c'est-à-dire, maison de David, & l'autre *Azebo*, qui signifie en langue Arabe midi, comme pour marquer que ce lieu appartenoit autrefois à Neghesta Azeb, la Reine du midi, & qu'on connoît par les ruines de ces maisons qu'elles ont été bâties dans les tems les plus reculez.

Il ajoûte que les Abissins conservent encore plusieurs

(c) Le Pere Alphonse Mendez se trompe touchant l'ordre de la succession, le Roi nomme parmi ses enfans celui qu'il désigne pour être son successeur, & s'il ne le fait pas, les Grands choisissent celui des Princes qu'ils croïent leur convenir le mieux, c'est ce qui a causé tant de guerres civiles.

fieurs noms, ufages & cérémonies qu'ils ont euës des Juifs. Ils ont des Chantres qu'ils appellent *Debferas*, lefquels fe vantent d'être de la race des Scribes, & de ceux qui gardoient le Tabernacle; que leurs Juges ou *Umbares* fe glorifient auffi de defcendre des Juifs. Ce mot *Umbar* fignifie également & le Juge & le fiége fur lequel il eft affis. On ne parle point de la Circoncifion, de l'obfervation du Sabbat, du choix des viandes, du voile du Temple, de la maniére dont les femmes fe purifient; enfin d'une infinité d'autres pratiques qui ont été en ufage parmi les Juifs, & qui le font encore préfentement parmi les Abiffins.

Quoique toutes les raifons qu'allegue le Patriarche Alphonfe Mendez paroiffent bonnes, elles ne font pas néanmoins d'une égale force, & l'autorité qu'il apporte de Pline, pour prouver qu'il y avoit beaucoup de pierres précieufes & de différentes efpeces dans l'Abiffinie, ne perfuade pas à ceux qui connoiffent le païs qu'il y en ait jamais eû; les aromates n'y font pas non plus en grande quantité.

Quant aux coûtumes qu'ils ont retenuës des Juifs, elles prouvent feulement qu'il y a eu beaucoup de commerce entre les Ifraëlites & eux, ce que l'on ne peut nier, & particulierement s'il eft vrai que les Abiffins foient fortis de l'Arabie, comme on n'en peut pas douter.

On lit dans Agatharchides & quelques autres Auteurs citez par le fçavant Bochart, qu'une partie des Sabéens s'appliquoit à l'agriculture, une autre au commerce, & qu'ils tranfportoient fur des Navires de cuir leurs aromates & autres fruits du païs en Ethiopie, d'où ils rapportoient d'autres marchandifes. Ces Navires qu'ils prétendent être de cuir, font apparemment ces Gelves dont le Pere Jérôme Lobo a donné une defcription dans fa Relation.

Le Patriarche Alphonse Mendez a oublié une remarque qui me paroît beaucoup plus forte que tout ce qu'il a avancé pour appuier son sentiment. Les Rois des Sabéens étoient si resserrez que, lorsqu'ils étoient sacrez, ils ne pouvoient sortir de leur Palais sous peine d'être lapidez. Si la loi étoit si sévére qu'il ne fût pas permis au Roi de sortir de son Palais, il n'y a pas d'apparence qu'on ait laissé la liberté à une Reine de quitter ses Etats pour aller trouver Salomon ; à moins que cette cruelle & gênante loi n'ait été faite long-tems depuis; mais si elle étoit établie dès le tems de Salomon, il faut croire que la Reine d'Ethiopie qui l'est allé trouver étoit plûtôt d'Abissinie que d'Arabie. Joseph semble même être de cette opinion. A la vérité le sçavant Bochart fait une forte & sévére critique de cet Ecrivain, il dit nettement qu'il impose à son Lecteur, & qu'il n'est pas aussi exact, lorsqu'il écrit des affaires qui se sont passées hors de son païs, que quand il traite de celles des Juifs; qu'il n'a pas même bien entendu Herodote sur le témoignage duquel il s'appuïe; que quoique les Egyptiens comptent dix-huit Ethiopiens parmi leurs Rois, la seule Reine qui les a commandez, nommée Nitocris & non Nicaule, etoit d'Egypte, que Meroé a été ainsi appellée du nom de la mere de Cambise son fondateur, & n'a jamais porté celui de Saba. Que si les Abissins font voir des ruïnes des Palais de Saba, les Arabes n'en montrent pas moins; qu'il seroit aussi dangereux de dire en Arabie que Saba étoit Abissine, que de dire en Abissinie qu'elle étoit Arabe.

Enfin Bochart prouve par beaucoup de fortes & solides raisons, que Joseph s'est trompé quand il a avancé que la Reine du midi étoit Reine de l'Abissinie, ou de l'Ethiopie au-dessus de l'Egypte; ajoûtons, qu'elle est appellée dans le troisiéme Livre des Rois ch. X, Reine de Saba, & qu'elle

qu'elle n'a point d'autre nom ni d'autre qualité: *Sed & Regina Saba auditâ famâ Salomonis in nomine Domini venit tentare eum in ænigmatibus.... Rex autem Salomon dedit Reginæ Saba omnia quæ voluit & petivit.* Et dans le Livre de Job, Saba est certainement en Arabie. *Considerate semitas Thema, itinera Saba & expectate paulisper*, chap. VI. verſ. 19. Saint Justin Martyr, Saint Cyprien, Saint Cyrille d'Alexandrie, enfin le plus grand nombre des Peres & des Interprêtes, decident qu'elle étoit véritablement Arabe. Philostorge en parle de même, & le Géographe de Nubie place en Arabie la ville de Saba, & dit que Belkis femme de Salomon étoit de ce lieu-là.

Ces sentimens, en apparence si opposez, sont aisez à concilier, dès qu'on conviendra que ces peuples ont été unis & n'ont eu qu'un même maître; ils ont porté le même nom; ils ont la même origine, puisque les Abissins sont sortis de la terre de Chus & du païs des Sabéens; *Sabæi Arabum propter thura clarissimi ad utraque Maria porrectis Gentibus.* Monsieur d'Herbelot dit dans sa Bibliotheque Orientale, qu'Ibrahim al Aschram étoit Gouverneur de l'Yemen sous l'Empire du Negiaschi ou Empereur des Abissins du tems d'Abdal Mothleb ayeul de Mahomet. Dans le chap. 105. de l'Alcoran, intitulé Soural Alfil, c'est-à-dire, le chapitre de l'Elephant, il est parlé de la punition de ce Prince qui avoit dans son armée plusieurs élephans lorsqu'il alla assiéger la ville de la Mecque. Les Arabes disent, qu'il vint une nuée d'oiseaux fondre sur cette armée; que chaque oiseau portoit une pierre au bec ou à la pate & la laissa tomber sur chaque élephant qui en fût percé de part en part; que la vengeance divine poursuivit l'Empereur dans son païs & qu'un de ces oiseaux qui avoient percé ses élephans lui lâcha sur la tête une pierre qu'il tenoit en son bec & le tua.

